A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XVI. MAI 1897.

T'H

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,

BRUGES (Belgique).

SOMMAIRE:

CHINE.

Mission du Kiang-nan.

Mouvement de conversions . . . 3
Les agrandissements de *Chang-hai* (P. Pierre) 5
L'avenir de *Ou-song*. 13
Naufrage du P. Le Chevallier. . . 13
Lettre du P. Gasnier . . . . . *
La petite industrie (P. Bizeul) . . 19
Voyage à *Ou-si* (P. Bizeul) . . . 22
L'entrée à *Liu-tcheou fou* (P. Twrdy) 24
Nouvelles du *Siu-tcheou fou* . . . 33

Mission du Tcheu-li S.-E.

Oppositions païennes (P. Néveux). 35
Les voleurs (P. Bataille) 37
Une excursion apostolique (P. A. Wetterwald) 40
Statistique 48

AUSTRALIE.

Scènes de mœurs nègres (P. Conrath) 49

HAUT-ZAMBÈZE.

La révolte au Mashonaland . . . 51
Au Matabéléland 58

ÉTATS-UNIS.

La statue du P. Marquette au capitole de Washington (P. L. Brucker). 60
Les « missions aux protestants » . 62

ALASKA.

Propagande presbytérienne (P. René). 64
La situation à Juneau-City (P. René). 66

MEXIQUE.

Une mission en pleine mer . . . 68

BRÉSIL.

L'apostolat au Brésil (P. Lombardi). 73

EQUATEUR.

Les œuvres de la Compagnie (F. Mille) 77

ROUMANIE.

Excursions apostoliques en Roumanie (P. A. Payen). 79

POLOGNE.

Russie et Pologne (P. Janowski). . 92

PORTUGAL.

Maladie et mort du F. Zamith . . 95

ESPAGNE.

Les missions en Espagne (P. Bretón) 98

HOLLANDE.

Gemert.— Quelques souvenirs (P. P. Chesnay) 100

FRANCE.

Œuvres ouvrières dans le Nord. . 108
La mission de Reims 111
Mission de Bourbonne les-Bains. . 146
Mission de Courson-les-Carrières. . 150

NÉCROLOGIE.

Le P. Théodore de Régnon (suite et fin) 161
Le P. Jean-Baptiste Bellanger . . 187
Le P. Joseph Le Bailly 191
Le P. Paul Rabouin. 194
Le P. Jean Le Cocq d'Armandville. 198

VARIA.

Les retraites d'hommes. 205
Œuvres de mer 205
Le P. Olivaint et l'École normale . 206
Les jésuites et l'union des catholiques 207
Nos collèges en Amérique . . . 208
Collège St-Joseph de Valence . . 210
Oxford 210
Philippines, mort de Rizal. . . . 210

BIBLIOGRAPHIE. . 212

Prospectus universæ Societatis. 213

A. M. D. G.

Lettres de Jersey.

Vol. XVI. — N° 1. MAI 1897.

T'H

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^IE,

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Pères et Frères sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* aux étrangers et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse du R. P. Provincial.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. DE LAPPARENT, Maison Saint-Louis, à Saint-Hélier, Jersey. *(Iles de la Manche.)*

LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Mouvement de conversions.

(Diverses lettres depuis septembre 1896.)

I. *Au Ngnan-hoei.*

FONG-*t'ai hien.* « Beaucoup de catéchumènes, qui persévèrent depuis un an et sont d'ailleurs dans de bonnes conditions pour persévérer toujours. Ils sont réunis par groupes de 10, 20, 30 familles. Dans plusieurs groupes ils ont des écoles de prières qui servent aux enfants dans la journée et le soir, aux grandes personnes. En général ils ont de quoi vivre, et aucun ne demande l'aumône. Jusqu'à ce moment il n'a pas été question de procès ou autre affaire scabreuse. Si, à l'aide de ces divers groupes, qui ne sont encore qu'une minorité dans des villages de 100 à 150 familles chacun, on pouvait peu à peu gagner de nouveaux *Mao-kia-wo-tse* (car le beau côté de *Mao-kia*, c'est que tout le village est chrétien), quel beau coup de filet ! » *(P. Perrigaud.)*

Ning-kouo fou. « Nous sommes en plein mouvement de catéchuménat. Le P. Perrin fait jusqu'à huit catéchismes par jour. Il a une soixantaine de catéchumènes, hommes et femmes. Le P. Gasnier est encore le mieux partagé ; il en a une centaine, et des catéchumènes de choix, dit-il, mieux que tous ceux qu'il a eus précédemment. » *(P. Mignan.)*

T'ai hou. « La moisson s'annonce bien belle ; malheureusement un seul ouvrier ne suffit pas à la récolte. Depuis mon retour de *Chang-hai* seulement, j'ai reçu 85 familles de nouveaux catéchumènes, la plupart du *Tong-hiang* et de la partie du *Tsien-chan* contiguë au *T'ai-hou.* Je n'ai reçu personne avec affaire ; ils viennent sans doute pour trouver, en cas de besoin, la protection du Père, mais, *hic et nunc*, ils n'ont pas d'affaire. Ils viennent un à un, amenés par leurs parents ou amis déjà chrétiens. J'ai de 50 à 60 catéchumènes tous les jours ; je suis obligé de les renvoyer après 2 ou 3 jours de catéchuménat pour laisser la place à d'autres nouveaux. C'est un gros inconvénient, car cela retarde leur instruction. » *(P. Goulven.)*

II. *Au Kiang-sou.*

Fong-lo-tsuen (Siu-tcheou fou). « A quelques *li* d'ici, quatre villages m'ont donné la consolation d'inscrire plus de 60 familles de catéchumènes, et le

feu sacré se répand. — A 40 *li* N.-E., *Long-kou-tsi*, qui compte une quinzaine de baptisés, donne encore 40 nouvelles familles, et il y a grand espoir de repêcher les anciens catéchumènes qui ont faibli pendant la bagarre de *Ta-tao-hoei*. — Le village de *Tcheng-leou*, à deux bonnes lieues d'ici, compte 100 catéchumènes ; le reste du bourg, soit 200, songe à se déclarer en bloc, et les trois chefs sont de la partie. Tout près de *P'ei hien* il y a 15 familles catéchumènes ; un village à 3 kilomètres S. de la ville promet aussi son contingent. Donc plus de 160 familles à ajouter aux 50 de l'an dernier pour le district de *P'ei hien*. » *(P. Van Dosselaere.)*

Hai-men. « On m'annonce en plusieurs endroits des catéchumènes. Il m'en est venu un de *Mon-ming-dang ;* c'est un brave homme très raisonnable, et qui m'a dit : « Je suis possédé par le diable. » En effet il m'a raconté des choses bien singulières, et qui m'ont été confirmées par les deux administrateurs qui l'accompagnaient. Je l'ai gardé 4 jours à *Mou-yen-dang*. La première nuit, vers 2 heures, il a dit qu'il voyait le diable et a parlé de se suicider, disant qu'il n'était plus maître de lui. Mon catéchiste et un autre chrétien l'ont fait prier, l'ont exhorté à croire, et au bout d'une heure il était calmé. Les autres journées il est resté très tranquille. Mais quand il est reparti pour chez lui, il m'a demandé : « Père, est-ce que je « ne ferais pas bien de me couper la barbe pour que le diable ne me « reconnaisse pas ?» Il m'a promis de m'amener toute sa famille, qui est nombreuse. » *(P. Vénel.)* — « 20 catéchumènes se sont déclarés chez le P. Pennors (sans compter plusieurs centaines d'anciens) ; plusieurs familles chez le P. de la Sayette, et 12 familles chez le P. Geslin. »

Tchang-chan. « Dieu merci, je puis vous annoncer des nouvelles consolantes. Le mouvement des catéchumènes s'accentue de plus en plus. Je craignais qu'il ne diminuât, parce que j'ai pris le système des autres Pères, je ne reçois plus que des groupes de familles. Or le système prend, surtout du côté de *Ien-t'eou*, et aussi de ce côté-ci. Je suis littéralement débordé, et pourtant je me montre sévère. Le catéchuménat des femmes est bondé ; les deux Présentandines ne suffisent pas ; j'ai dû leur donner la mère *Lou* pour les aider. Chez moi il n'y a plus de place pour un seul homme, et mon école est archipleine. L'église est beaucoup trop petite, même les dimanches ordinaires, quand les catéchumènes sont ici. Le Père Ministre, en voyant cela, m'a ordonné d'ajouter une travée pour les femmes ; on l'a commencée aujourd'hui. Malgré cela je ne pourrai pas en loger la moitié les jours de fête. Même quand il y aura un Père à *Ien-t'eou*, *Tchang-chan* ne suffira pas, du moins comme église. Il y aurait actuellement un Père à *Ien-t'eou*, qu'il serait débordé comme ici. » *(P. Le Biboul.)*

« A *Zi-ka-wei*, deux ou trois familles se sont déclarées catéchumènes, et la partie païenne de la famille *Zi* (descendants de *Zi* — ou *Siu* en mandarin — *koang-ki*, le grand personnage chrétien qui a tant aidé nos premiers

Pères dans leur apostolat) semble y songer. Ce serait une bien belle affaire, ils sont peut-être 200 ou 300 dans les environs (sans compter la partie restée chrétienne). Le chef semble favorable ; l'affaire va être mise en délibération. Malheureusement ils parlent de proposer l'affaire au temple de la famille où ils font des sacrifices à leur ancêtre *Zi-koang-ki !* Ce temple est à *Chang-hai*, où se trouve une portion importante de la famille qui ne connaît guère les Pères, et qui par conséquent pourrait bien faire pencher le plateau de la balance du mauvais côté. C'est au même endroit et dans les mêmes circonstances que toute la famille avait fait, il y a une trentaine d'années, le serment de ne jamais se convertir, serment qu'ils n'ont que trop bien tenu jusqu'ici. Il y a huit jours pourtant est morte tout près d'ici une femme *Zi*, nouvellement baptisée avec le consentement de la famille. Sa mort a été bien édifiante et de nature à faire impression sur les témoins. — Le 1er novembre, ouverture du catéchuménat à *Zi-ka-wei*, il y a tous les dimanches 10 à 15 catéchumènes (hommes) qui viennent à la maison se faire instruire par le P. Scherer et les scolastiques chinois à tour de rôle. 70 à 80 femmes vont chez les Auxiliatrices. Il pourra en sortir quelques chrétiens. Les bébés commencent à dire déjà: *Maoug Maoug, ze-wou.* (Je vous salue, mon Père). Un des catéchumènes a perdu un petit enfant attendu depuis longtemps. C'est une grande épreuve pour sa foi naissante. L'enfant a été baptisé. »

« A *P'ei-ka-sa*, au sud du Carmel, il y a une nouvelle famille catéchumène; il y en a une autre à *Yng-ka-kao*, à l'est du Carmel. En tout au catéchuménat 19. Chez les Mères, il y a 30 catéchumènes vraiment sérieuses. Les filles commencent à aller à l'école, ce qui ne s'était encore jamais vu. A *Sen-hang-lang*, à 4 *li* à l'ouest de *Zi-ka-wei*, j'ai baptisé un bon vieux, qui m'avait fait demander par des païens. Étant enfant, il avait été souvent à *Zi-ka-wei* et avait entendu dire du bien de notre sainte religion. Arrivé chez lui, il me supplia en grâce de le faire chrétien, afin d'aller au ciel. Il est mort 24 heures après son baptême. » *(P. Scherer.)*

Les agrandissements de Chang-hai.

Lettre du P. Pierre.

Tsang-ka-leu, juillet 1896.

CEUX qui actuellement se promènent agréablement dans les rues de *Chang-hai* peuvent difficilement se faire une idée de la transformation qu'a subie cette petite portion du territoire chinois. Autrefois, comme me le disait un bon vieillard poutonais, les concessions étaient plutôt le champ des morts que le champ d'activité des vivants. Comment en est-on arrivé à ce point, c'est une histoire que je n'ai pas l'ambition de vouloir

raconter ; mais j'imagine que sur le bord de notre *Ouang-pou*, rive droite, j'assiste maintenant à ce qui a dû se passer naguère sur la rive gauche ; j'assiste à la naissance du *Chang-hai* rive gauche, et le spectacle de la naissance d'une ville européenne sur une terre chinoise me paraît assez curieux pour mériter un coup de crayon ; c'est ce que je vais essayer de faire, en attirant l'attention sur les contrastes frappants qui agrémentent l'existence du missionnaire de *Tsang-ka-leu*,et ne me paraissent pas être le sort commun des autres apôtres du *P'ou-tong :* la privation pour eux n'est pas grande !

L'avenir commercial de *Chang-hai* semble actuellement prodigieux ; il sera à coup sûr accompagné de crises lamentables pour plus d'une compagnie, mais il ne peut faire un doute pour personne que, si la paix dans l'Extrême-Orient peut être maintenue sans de trop fortes révolutions, l'industrie sur les rives du *Ouang-pou* prendra des proportions gigantesques qui feront des faubourgs de *Chang-hai* actuellement inhabités de véritables cités ouvrières, dans lesquelles se trouveront étouffés nos petits centres chrétiens, dont l'avenir serait difficile à déterminer. *Chang-hai* compte déjà 53 manufactures, dont 48 ont été construites durant les six dernières années. De plus, il est question maintenant d'une concession allemande et d'une concession japonaise, et d'un agrandissement de la concession américaine.

Au moment où j'écris, les princes du commerce se sont déjà établis princièrement sur la rive droite du fleuve ; leurs constructions sont considérables, et les terrains acquis deviennent de plus en plus vastes, de sorte qu'une concession future n'est nullement improbable.

Quand il s'agit d'acheter un terrain, la première chose à étudier, c'est la profondeur de l'eau dans le *Ouang-pou;* la rive gauche, actuellement, s'accroît démesurément par les alluvions ; la rive droite au contraire est rongée, et violemment, de sorte qu'à certains endroits, les gros navires peuvent accoster sans grands travaux préalables ; il suffit d'un simple quai, et le commerce peut aussitôt s'établir.

La seconde chose à considérer, ce n'est pas tant la qualité du terrain ni sa plus ou moins grande dépression, que la présence ou l'absence de tombeaux, car les vieux ancêtres sont ceux qui s'opposent le plus à l'invasion européenne. Pourtant il est avec eux certains accommodements : on fera un prix très fort pour chaque tombeau, et alors on transportera les vieux ossements en un nouveau lieu propice selon que la géomancie aura déterminé. Puis avec les piastres européennes on invitera parents et amis à boire le vin en l'honneur des bons vieux, on priera les bonzes et les *tao-che* de venir faire un peu de tapage, tirer des pétards, brûler de l'encens et des lingots de papier, etc... et il faut espérer qu'avec tout cela les mânes des ancêtres ne pourront pas se plaindre ni revenir tourmenter les pauvres vivants, qui n'ont imposé cette pénitence aux ossements paternels que parce qu'ils ont été forcés par les barbares d'Occident et leurs piastres.

Les vivants sont pourtant aussi parfois fort récalcitrants : c'est quand il s'agit d'acheter un terrain couvert de maisons et habité depuis longtemps par une même famille que le temps a divisée en plusieurs branches, plus ou moins unies par la fraternité chinoise. Comment mettre tous ces gens d'accord pour acheter leur terrain ? ah ! c'est alors que les Européens y perdent leur latin ; et leurs piastres ont beau s'accumuler, elles ne peuvent parfois rien contre la résistance d'une seule vieille intangible qui déclare qu'elle mourra là où sont morts ses aïeux, et préfère mourir de suite que d'émigrer à quelque prix que ce soit. J'ai actuellement le cas dans la chrétienté de *Fou-ka* (le Rosaire) ; l'autre jour, pour les déterminer à céder, n'ont-ils pas imaginé de les enfermer de force dans une barrière en bambous qui leur coupait toute communication? Le résultat n'a pourtant pas été obtenu ; les propriétaires ont fait une trouée dans les bambous et maintiennent leurs droits. Je suis allé précisément, il y a quelques jours, dans cette enceinte donner une extrême-onction à un vieillard, et il m'a semblé que ces bonnes gens sont bien déterminés à vendre aux Européens ; mais qui les empêche de se montrer extérieurement revêches et de faire ainsi tripler le prix des terrains? Il ne faudrait pourtant pas croire qu'ils s'enrichiront démesurément par ce commerce plus ou moins juste ; hélas ! il paraît que le plus souvent les propriétaires véritables sont ceux qui s'enrichissent le moins, surtout s'ils sont simples et pas méchants ; ceux qui les grugent sont les entremetteurs faiseurs d'affaires, qui sans aucun titre s'interposent dans la vente pour la faire réussir et faire entrer ainsi dans leur bourse de bonnes grosses sommes qui leur pèsent fort peu sur la conscience.

Le terrain acheté, il s'agit de niveler ; alors on commande une légion de brouettiers de *Tsong-ming* ou *Hai-men* ; on achète, à quelque distance, une pièce de terrain, et sur des brouettes ou à dos d'hommes on transportera la terre sur le bord du *Ouang-pou*, laissant à la place pour les siècles à venir un étang pour les grenouilles et les poissons,à moins qu'il ne prenne idée à nos successeurs de bâtir des hameaux sur l'eau, comme en maints autres pays inondés ou susceptibles d'inondation. J'ai vu l'autre jour toute une construction ainsi établie sur un terrain creusé et rempli d'eau.

C'est fait,le terrain est élevé et nivelé, on le ferme vite par un mur haut et solide, et les constructions commencent, aussi variées que les différents commerces. Les plus curieux échantillons sont les trois grandes cuves à pétrole de M. Rotschild qui nous valent la détestable huile russe de Batoum et en même temps enrichissent les Juifs.

Ce ne fut pas une petite affaire que la construction de ces grands réservoirs fort beaux, que vous pouvez voir ornés de la grande inscription: *Petroleum Storage ;* les pères et mères du peuple sont intervenus lors de leur élévation ; il était clair que les pauvres paysans devaient tous mourir à cause des infiltrations du pétrole dans le terrain et partant dans les canaux.

Le *tao-t'ai* ne pouvait permettre une pareille innovation, du moins sans recevoir une bonne somme : défense fut portée aux navires russes d'accoster au quai de M. Ramsey sans avoir la permission de M. le *tao-t'ai*. Mais ce dernier comptait sans les navires de guerre du tsar, lesquels sont venus une ou deux fois accompagner les navires à pétrole et séjourner dans les eaux de *Chang-hai* pour faire faire une méditation pratique aux mandarins. Peu à peu les réservoirs visités et examinés ont été reconnus bons pour le service, et de fait, grâce à une machine à vapeur fort simple qui fait monter le pétrole du navire à la cuve par un fort tuyau, sans travail d'hommes, les plus gros navires sont déchargés en fort peu de temps. Le plus amusant dans la construction Rotschild, c'est la salle de confection des petites caisses en fer-blanc dans lesquelles on renferme le pétrole vendu au détail. Tout se fait à la vapeur, naturellement, et l'on peut assister en moins d'un quart heure à la fabrication d'une caisse, y compris la soudure et le reste. La dernière fois que j'ai visité cette salle, j'ai demandé au *manager*, M. Ramsey, combien les bons Chinois (toujours portés vers l'à-peu-près, même avec les machines) avaient laissé de leurs doigts sous les emporte-pièce;il me répondit qu'il en était au huitième. De fait j'en reçus un,un soir,à *Tsang-ka-leu*, le bras en écharpe et très peu enthousiaste pour la civilisation européenne; comme je lui demandais si le directeur ne lui avait pas offert de lui panser sa plaie etc. : « Sans doute », me répondit-il; mais il avait refusé, préférant de beaucoup recourir à un Esculape indigène;au moins son doigt pourra pourrir d'après les règles. L'habitation du représentant de M. Rotschild est une fort belle construction à laquelle rien ne manque ; celui qui l'habite est un ancien ouvrier forgeron (qui doit être quelquefois juif pour l'occasion), sachant fort bien le chinois et entendant être le maître sur son *wharf* sans laisser toute l'autorité aux *compradores*, ce qui leur plaît plus ou moins. La paix est maintenue et les voleurs écartés, grâce à la présence d'un *sick*, assez intelligent pour me reconnaître sous mes vêtements chinois, et assez fort en anglais pour me souhaiter le bonjour. Le *Petroleum Storage* a à son service un petit canot à vapeur qui le relie avec *Chang-hai;* la petite fille du *manager* s'en sert chaque jour pour aller recevoir l'instruction chez les Auxiliatrices de *Yang-king-pang*, et parfois le missionnaire est heureux de s'asseoir sur les coussins juifs pour arriver plus vite à la procure et régler ses affaires. Je ne suis nullement payé par les Juifs pour dire que l'huile de Batoum est excellente, au contraire elle est réputée détestable, mais son bon marché fait que vous la trouvez partout. Les boîtes en bois sont réputées inutiles, on se contente des caisses en fer-blanc; l'huile est aussi sommairement purifiée,de sorte que les amateurs de lumière obscure et fumeuse s'adressent tous au *P'ou-tong* chez M. Ramsey.

Je vous donnerais plutôt le conseil de descendre un peu à l'ouest, chez les Américains, là vous trouverez, quai *Mei-fou*, *Standard Oil Company*, l'huile

de New-York enfermée dans des caisses en bois; la lumière est meilleure et la fumée beaucoup moindre. Le directeur de ce dépôt américain est un Australien protestant, brave homme,qui m'a fait la charité fort appréciée, lors d'une de mes fièvres, de me donner deux ou trois bouteilles d'eau de *Chang-hai*. J'avais en effet remarqué que son *boy* met tous les jours un arrosoir sur le petit steamer et doit le rapporter plein à son patron. C'est à ce quai *Mei-fou* qu'abordent les beaux trois et quatre-mâts américains, souvent commandés par de bien braves capitaines, mais d'une ignorance crasse sur tout ce qui concerne la religion. Il paraît que parfois les missionnaires protestants — les dames, je crois — viennent à bord donner des missions, ou au moins des cantiques de mission et autres réjouissances dominicales. Il y a de fait une petite mouche qui a pour flamme cette inscription *Missions to seamen* ; nous ne nous sommes point encore rencontrés, et je ne puis donner les détails que vous désirez peut-être sur cette œuvre ; mais je doute fort qu'il y ait quelque chose de sérieux là-dessous.

La compagnie des houilles de *Kai-ping-fou* vient d'élever un palais près de notre chapelle du Rosaire et à quelque distance du quai *Mei-fou*.

La compagnie du pétrole de Bornéo *(Land-Cat)* s'établit en ce moment derrière notre chapelle de l'Annonciation. Ce sera la troisième espèce de pétrole introduite à *Chang-hai* ; nos chrétiens n'ont pas fait d'autre remarque sur ce Bornéo, si ce n'est que le bois des caisses est excellent et pourra servir à faire des meubles. En Chine, et spécialement au *P'ou-tong*, rien ne se perd, surtout en fait de bois, les forêts étant encore inconnues.

J'allais oublier la grande cale de radoub qui nous amène sur la rive poutonaise les navires de guerre de toutes les nations et les vapeurs de toutes les compagnies commerciales ; l'*Inconstant*, la *Comète*, le *Lutin* etc., sont venus s'y faire réparer. Mais pas besoin de dire que leur séjour n'y est pas de longue durée et ne me laisse pas le temps d'avoir des relations nombreuses avec nos officiers, pourtant si bien disposés pour nous, pour la plupart,et parfois bien en retard avec leurs devoirs religieux. J'ai été fait prisonnier un soir sur le *Lutin* que je saluais en passant, et j'ai trouvé moyen, sur ce petit coin de France échoué sur la vase poutonaise, de passer une délicieuse soirée qui pourtant ne s'est pas finie sans me couvrir de honte. Le second m'ayant en effet prévenu qu'il me demanderait un seul service, j'acceptai bien volontiers ; il s'agissait simplement de réciter la prière du soir. Comment un jésuite refuserait-il ? Bref, je ne pensais plus à cet honneur et causais de questions graves avec le second, quand on nous appelle pour le branle-bas ; je demande ce qu'il faudra dire : « Notre Père, Je vous salue Marie, réglementaires, rien de plus, rien de moins. — Pas de difficulté », répondis-je. L'officier se demandait déjà dans sa barbe comment j'allais m'en tirer, vu que parfois des missionnaires invités et pris d'émotion se sont enchevêtrés dans la récitation. — Mais au moment de faire

le signe de croix, j'eus un pressentiment : « Est-ce en latin ? demandai-je. — Non non, en français », reprit le second. Alors, je me sens un peu gêné, cherche dans ma mémoire et m'aperçois que je n'ai pas dit Notre Père en français depuis un temps phénoménal. J'aimai mieux refuser l'honneur et dus inviter le quartier-maître à remplir son office accoutumé et le félicitai ensuite. N'est-ce pas une honte ? — J'eus beau inviter le lendemain l'équipage à la messe, je n'obtins qu'un seul assistant, toujours le second ; il partagea mon déjeuner et ensuite assista à un commencement d'enterrement chinois qui l'intrigua fort.

Je ne puis oublier cette prière du soir toutes les fois que je passe par cette cale de radoub. Dieu veuille que mes chrétiens qui y travaillent en assez grand nombre y récitent au moins mentalement quelques *Ave Maria* ou au moins quelques oraisons jaculatoires ! On y travaille jour et nuit, et j'y trouve des bébés chétifs qui y gagnent 300 sapèques (à peu près 9 sous) par jour; plus ils sont petits et plus il sont recherchés, parce qu'ils peuvent passer par tous les trous et ramoner toutes les cheminées.

Je devrais parler d'une grande filature qui s'élève maintenant en face de la concession anglaise et dans laquelle il est question de n'employer que des chrétiens ; une église et un presbytère y seraient rattachés ; mais quoique la filature soit à peu près construite, l'organisation n'en est pas encore déterminée, et si les demandes affluent, personne encore n'est admis officiellement; qu'il suffise de dire que le nom chrétien a partout des ennemis, et c'est notre gloire ! Si cette filature est chrétienne, elle sera dédiée à la Ste Famille, et il y a tout lieu de croire que sous ce triple patronage, elle ne trompera ni les espérances des missionnaires, ni celles des actionnaires. L'an prochain le dira.

Je vous entends dire : Mais c'est un district délicieux que celui du P. P.; des voyages en petit vapeur sur le *Ouang-pou* à volonté, des visites aux messageries maritimes et aux navires de guerre, d'agréables relations avec les Européens du *P'ou-tong ;* les commodités de la ville au milieu du grand air de la campagne. Vrai, c'est un pays de cocagne que le district de *Tsang-ka-leu ;* il a des charmes à nul autre pareils.

Le fait est que c'est le district que la Providence m'a confié et qu'elle me conserve ; il a donc ses charmes et un droit particulier à mon affection et à mon dévouement, mais il faut que j'ajoute qu'il a *grand besoin de prières*, et si je puis en obtenir quelques-unes j'aurai obtenu le but que je me propose en écrivant ces pages.

Toute médaille a son revers; et l'introduction du commerce européen sur notre rive poutonaise apporte avec elle bien des misères absolument inconnues dans les districts plus éloignés. Ces *wharves* (*sic;* c'est l'orthographe américaine) où l'on travaille jour et nuit pour décharger les marchandises sont un aimant violent pour tous mes chrétiens ; les piastres s'y dis-

tribuent a profusion, et il semble si facile de s'y enrichir que tous s'y rendent. Le mal n'est pas tant sur le *wharf* qu'à la porte même. Il faut voir ces maisons de roseaux couvertes en paille de riz où tout se rencontre sauf le bien ; ce n'est pas seulement la viande le vendredi et le samedi que nos pauvres chrétiens sont exposés à y manger, le plus souvent sans y songer ; mais c'est le vin, c'est l'opium, c'est le jeu ; puis les affaires borgnes qui s'y traitent. Oui, mes hommes gagnent beaucoup sur le quai, mais ils laissent beaucoup à la porte et finalement, à la maison où ils rentrent tard, ils rapportent peu à leurs femmes et aux petits enfants. Et puis, il y a les jours de repos que le bon Dieu leur impose (en dehors du dimanche qu'ils pratiquent peu), ce sont souvent de longs mois de maladie, fruit de ces travaux au-dessus de leurs forces, des crachements de sang abondants qui mettent de suite toute une famille aux abois. Ajoutez que le luxe pénètre aussi vite que la civilisation européenne, et avec le luxe l'amour des aises ; un bon vieillard me disait l'autre jour qu'avec 2 sapèques par jour il peut fumer sa pipe chinoise après ses 3 repas et satisfaire sa passion tabachique, et voilà que maintenant la jeune génération ne se paie que les cigarettes sucrées importées d'Amérique, trempées d'opium et d'un prix aussi ridicule que le goût en est mauvais. Les mariages et les enterrements ne se font qu'à grands frais ; si les ancêtres revenaient boire le vin de la joie, ils n'en croiraient pas leurs yeux et se fâcheraient tout rouge. Les toilettes des jeunes filles perdent leur simplicité: il faut bien prendre le genre de l'usine et faire comme tout le monde, il n'y a pas de mal après tout à être un peu élégant. Soit ! mais la vie de famille n'a plus de charmes, les travaux domestiques, le soin de la maison, la culture des champs ne sourient plus guère. Ces jours-ci, pour sarcler le coton, envahi par les herbes que les pluies font pousser en abondance, on ne trouve plus personne ; toutes les jeunes filles sont et veulent rester aux usines ! C'est la passion du jour : espérons que le temps la modérera ; c'est une fièvre qui travaille ces populations d'ailleurs fort pauvres : il faudra voir quels remèdes apporter et à quel régime soumettre ces braves gens qui, après tout, désirent au fond sauver leurs âmes, et ne voudraient nullement mourir sans les derniers sacrements.

J'ai parlé de la civilisation européenne qui pénètre. Cette phrase m'a échappé, car en dehors du pétrole, des allumettes, des chapeaux de paille et des cigarettes *Pin-head*, je ne vois pas pénétrer grand' chose chez mes chrétiens. Les Européens ont introduit sur le bord du fleuve le téléphone et la lumière électrique, ils se sont construit des maisons très confortables et se paient en fait de nourriture tout ce qui se vend sur les marchés de Paris, mais le pauvre peuple chinois reste toujours dans son *statu quo*, et pas un mandarin ne se rencontre pour le prendre en pitié, pour mettre à la raison ces bandes de vauriens qui font la loi, pressurent les braves gens

et s'imposent plus ou moins à tous, dans les bourgs surtout. Cette puissance des canailles fumeurs d'opium, vivant sans avoir le sou, mériterait une étude particulière et surtout une législation pénale énergique : en attendant, ces gens sont intangibles tellement ils sont craints ; ce sont des adversaires jurés de notre sainte religion qu'ils ne cessent d'avilir dans les thés, leur unique demeure avec les fumeries d'opium. Le bon peuple peu à peu croit tout ce que disent ces suppôts du diable, et c'est ce qui explique cette antipathie enracinée des populations païennes contre notre sainte religion: il n'est pas d'horreur qu'ils ne croient sur notre compte, et si nous, Européens, avions un Dictionnaire des malédictions pour comprendre les injures qu'on profère sur notre passage, nous aurions souvent l'occasion de pratiquer le troisième degré d'humilité et d'offrir à N.-S. de bonnes humiliations.

Il est donc difficile, dans ce pays riverain du *Ouang-pou* et voisin de la grande Babylone, d'espérer obtenir des conversions de la part des païens ; le grand travail du missionnaire est d'empêcher les vieux chrétiens de descendre trop vite sur la pente du mal, de former malgré les dangers énumérés quelques familles foncièrement chrétiennes, et d'ancrer dans leur cœur notre sainte foi.

Le grand travail me semble être dans les écoles, l'espoir dans les enfants; mais pour ces écoles il est besoin non pas tant d'argent que d'auxiliaires intelligents, pieux et dévoués. C'est dans ces écoles que nos braves vierges font un très grand bien ; il n'est pas rare de voir éclore entre leurs mains de petites fleurs fort agréables au Cœur de N.-S. On trouve là des âmes vraiment portées vers la piété, parfois même vers la vie parfaite. Pourquoi ensuite si peu réussissent-elles ? C'est encore une question bien difficile ; il suffira de dire qu'il est impossible de traiter les chrétiens dans un milieu païen comme les chrétiens des vieilles nations chrétiennes ; les difficultés pour toute œuvre de l'âme sont énormes ; ajoutez la pauvreté, et l'amour fanatique des vieilles habitudes qui enraie radicalement le progrès en avant.

Faut-il pour cela désespérer et croire à l'impossibilité d'avancer ? Ce serait aussi ridicule que honteux, car il suffit de tenir bon sans céder ni se fâcher. Quand le bon Dieu voudra pour cette partie de son Église en Chine une marche triomphale en avant, il nous donnera des moyens surnaturels que sa sagesse et sa puissance tiennent peut-être en réserve ; en attendant il faut aller *piano* sans vouloir recevoir dès ici-bas la récompense des labeurs apostoliques : dans le champ du Seigneur, peu importe que celui qui récolte soit autre que celui qui sème, c'est la récolte qu'il faut avant tout, et pour l'avoir il faut semer, parfois dans l'allégresse et parfois dans les larmes ; mais c'est toujours la grande consolation du pauvre semeur de penser qu'à côté de lui et quelquefois loin, bien loin de lui, il est des âmes ferventes dont les prières fécondent ses pauvres travaux; c'est l'apostolat de la prière qui nous unit tous dans un même cœur, celui de N.-S. !

L'avenir de Ou-song.

(Correspondance du P. Ferrand.)

Décembre 1896.

LE vice-roi de *Nankin* a envoyé une dépêche au *tao-t'ai* de *Chang-hai* pour lui enjoindre de ne pas permettre aux Chinois de la sous-préfecture de *Pao-chan*, où se trouve *Ou-song*, de vendre leurs terres aux étrangers. Car comme il y aura beaucoup de profits prochainement à *Ou-song*, il faut que ces profits soient pour les Chinois et non pour les étrangers. Le *Ouang-pou* se comblant de plus en plus, et les gros navires étrangers s'arrêtant à *Ou-song*, *Chang-hai* va perdre à l'avantage de *Ou-song*. Secondement *Ou-song* va devenir tête de ligne du chemin de fer qui transportera toutes les marchandises d'Europe en Chine et de Chine en Europe (1) : tout ceci va rendre *Ou-song* important et profitable ; mais pour que ce soit à l'avantage des indigènes, il faut que les Chinois riches s'unissent en syndicats et achètent tous les terrains en vente. Et le vice-roi pousse la chose si loin, qu'il ne permet pas au conseil municipal anglais d'être propriétaire du nouveau tir qu'il vient d'acheter dans le *Pao-chan-hien* au prix de 30.000 taëls (environ 120.000 fr.) ; d'après le vice-roi, ce doit être un Chinois qui serait le propriétaire et qui paierait l'impôt ; tout au plus le conseil municipal anglais peut-il être le locataire de ce Chinois. La mission a un terrain à *Ou-song* depuis de longues années ; aux yeux des mandarins il est confisqué, le *tao-t'ai* de *Chang-hai* ayant réclamé les titres de propriété à la requête du généralissime des forts de *Ou-song*. Dans la même sous-préfecture, un chrétien ayant offert un terrain pour une chapelle, le mandarin l'a fait mettre en prison ; il a été relâché. Mais d'après la teneur de la dépêche du vice-roi, les 16 chrétientés de cette sous-préfecture de *Pao-chan* pourront être sujettes aux tracasseries mandarinales.

Naufrage du P. Le Chevallier.

Lettre du P. Le Chevallier au P. Le Corvec.

Chang-hai, 5 août 1896.

MON R. ET TRÈS CHER PÈRE,

P. C.

JE venais à *Chang-hai* avec l'intention de vous adresser une relation sur la dévotion à N.-D. de Lourdes à *Tsong-ming*. Le bon Dieu vient de m'en demander le sacrifice ainsi que de mes autres notes : tout a fait

1. Au printemps, disent les journaux anglais, on va se mettre à l'œuvre pour refaire le chemin de fer entre *Ou-song* et *Chang-hai* et terminer dans l'année le chemin de fer entre *Chang-hai* et *Sou-tcheou*. Les soumissions pour les locomotives doivent être livrées fin avril.

naufrage dans le *Ouang-pou*, où votre serviteur a bien failli rester mardi dernier, 28 juillet. La relation détaillée de ce naufrage ne laissera pas, je crois, de vous intéresser, et vous animera, je l'espère, à remercier avec moi notre bonne Mère du ciel à laquelle je dois la vie.

Donc, mardi dernier, sur l'indication des bateliers qui voulaient lever l'ancre à l'aurore, je me lève vers 1 h., puis après la sainte messe et un essai de déjeuner, je quitte le *kong-sou* avec 2 catéchistes et nous nous rendons dans la direction du port. Temps superbe ; le long du chemin, nous trouvons une foule de gens qui couchent à la belle étoile. Notre barque, au lieu d'être au port comme cela aurait dû être, était encore dans le canal à 2 kilomètres dans l'intérieur des terres, et nos 3 bateliers y dormaient avec la plus profonde insouciance. Vite on démarre ; à coups de gaffes et de godille, on gagne péniblement les bords du grand « Fleuve bleu » ; mais c'est déjà trop tard : on nous déclare platoniquement qu'il faut attendre la marée suivante, contre-temps qui a failli nous coûter la vie.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, nous nous reposons un peu sur le plancher de la barque. Qu'aperçois-je au réveil ? Des cendres et des bâtonnets d'encens fumant encore à l'avant du bateau, indices non équivoques des superstitions qu'on venait d'y faire. J'avoue que cela me fit de la peine, bien que nos bateliers fussent tous païens, et j'eus comme un pressentiment que nous pourrions bien avoir à payer ces superstitions pendant le voyage.

A 11 h. on lève l'ancre, et nous voguons enfin, doucement portés par la marée montante et poussés par une brise légère du S.-E. La traversée fut longue jusqu'au *Ouang-pou ;* nous n'avions guère l'espoir de dépasser *Ou-song*, quand survint l'orage qui menaçait depuis le matin. Il nous valut un vent excellent, grâce auquel, déclarèrent nos bateliers, nous pourrions atteindre *Chang-hai* avant la nuit. Malheureusement, cet orage passé, un second ne tarda pas à se former, non plus derrière nous, mais en avant, vis-à-vis de *Kao-kiao*, beaucoup plus menaçant que le premier. Le conseil est donné de se mettre à l'abri sur la côte ; on n'en tient pas compte. Bientôt il éclate sur nous avec une violence extrême : hommes et bagages, nous sommes complètement trempés, la capote d'herbes et de bambous de notre pauvre barque ne suffisant pas à nous mettre à l'abri. On y voit à peine à quelques pas. Les bateliers ne sont bientôt plus les maîtres ; vite on amène la voile et on jette l'ancre. Que le temps parut long alors ! Un catéchiste prétendait n'avoir jamais vu d'orage durer aussi longtemps. Soudain une rafale violente déchire la toile qui protège l'avant de notre capote. « Vite, allez y mettre ordre, s'écrie-t-on, nous sommes inondés ! » Un batelier se lève. Hélas ! c'était trop tard : au même moment les bagages sont précipités sur nous, la barque chavire et nous sommes dans le *Ouang-pou*. Il était environ 4 h. de l'après-midi.

Que s'est-il passé alors ? Voici mes propres impressions. Me croyant perdu, je me suis écrié : « Mon JÉSUS, miséricorde ! Et vous, ô Marie, c'est le cas ou jamais de vous montrer mère ! » Je fis un vœu à N.-D. de Lourdes et sortis immédiatement par l'avant, de crainte d'être enseveli sous la barque. Je trouvai là une grande planche à laquelle je m'accrochai des deux mains, sans pouvoir me hisser dessus malgré tous mes efforts. Je commençais à me fatiguer quand je pus enfin saisir la barque renversée ; mais je n'avais pas la force de l'escalader. Je n'en pouvais plus quand un catéchiste qui était solidement amarré, et un batelier me prêtèrent main-forte ; bientôt je me trouvai installé à leurs côtés. « Et les autres ? » s'écria-t-on. Grâce à Dieu, ils parurent aussi et purent aussi monter sur l'esquif renversé. Je donnai alors l'absolution aux 2 catéchistes, et leur fis part de mon vœu.

Pour moi, la protection de N.-D. de Lourdes est évidente ; car de deux choses l'une : ou la barque devait sombrer sous le poids de l'eau qui l'avait envahie, ou chavirer complètement sous l'effort du vent et du flot qui l'avaient renversée, d'autant que le poids du mât et de la voilure faisaient encore levier dans le même sens. Eh bien ! il n'en fut rien : elle se maintint immobile sur le flanc. Là encore notre position eût été bien précaire : un coup de vent, une lame, et ç'en était fait de nous. A partir du vœu, ni vent, ni lames. Mais une pluie torrentielle, l'obscurité, les éclairs, le tonnerre, rendaient la situation critique : par un temps pareil, comment espérer que d'autres bateaux vinssent à passer dans ces parages ? Pas un de nous ne savait nager, et le *Ouang-pou* a plusieurs kilomètres de large !

Deux barques à l'ancre à 2 kilomètres environ avaient bien aperçu nos signaux ; elles ne daignèrent pas faire un mouvement en notre faveur. De même en fut-il de quelques riverains que nos cris attirèrent sur le bord du fleuve. Ils répondirent à nos signaux, mais ce fut tout : rien pour nous venir en aide. Nous restâmes ainsi en détresse une heure et demie, voyant avec inquiétude la nuit venir et pas d'issue à notre situation. Ce n'est que vers 5 h. ½ que le *Fi-long*, vapeur qui fait le service de *Chang-hai* à *Ou-song*, ayant eu à déposer des voyageurs à *Kao-kiao* sur la rive du *P'ou-tong*, aperçut aussi nos signaux. Après quelques moments d'hésitation qui jetèrent dans l'angoisse mes compagnons d'infortune, il se décida à venir à notre secours. Il s'arrêta à peine le temps de nous prendre, refusant de faire le sauvetage de nos bagages qui flottaient encore entre les cordages et la mâture, et laissa même les pauvres bateliers qui ne pouvaient se résigner à abandonner leur gagne-pain, leur chère barque. (De fait, s'ils l'avaient abandonnée, d'autres s'en seraient emparés sans scrupule, ce qui est arrivé pour nos bagages.)

A peine mettais-je le pied sur le *Fi-long*, qu'un passager fort bien mis me salua et protesta à sa manière contre les hésitations du commandant du vapeur. « Monsieur, dit-il devant tous les passagers, je ne suis ici, comme

vous, qu'un étranger ; mais quand il y va de la vie de mes semblables je ne saurais rester indifférent. » Et séance tenante il me force à revêtir un habit dont il se dépouille devant tout le monde, puis nous conduit dans l'endroit le plus chaud derrière la machine. Là un jeune homme, dont le nom nous est resté inconnu, offre aussi une chemise à l'un des catéchistes.

Pourquoi cette protestation et quel en est l'auteur ? Pourquoi ? C'est, comme nous l'expliqua plus tard ce dernier, que le commandant du *Fi-long* ne voulait pas venir à notre secours, sous prétexte que ce n'était pas facile ; il avait fallu l'y contraindre en lui promettant de l'argent. Et quel est cet homme si dévoué ? Le commandant du cuirassé chinois *Nan-dzei*, nommé *Va-tsen-fô*, qui me força à l'accompagner sur son vaisseau où il eut pour moi et les catéchistes les attentions les plus délicates. A peine y avions-nous abordé qu'il me présenta à ses officiers et sans perdre de temps me conduisit à sa cabine, où il m'habilla des pieds à la tête, me fit servir du thé chaud avec du cognac pour me réchauffer. Puis il fit partir deux embarcations, l'une pour *Ou-song* où les catéchistes, étrangers dans le pays, ne trouveraient peut-être personne qui leur prêtât des habits de rechange ; l'autre pour le lieu du sinistre, dans l'intention d'y secourir les bateliers et d'y sauver nos bagages. Cette seconde revint bientôt annonçant que la douane de *Ou-song* avait aussi envoyé un vapeur et avait pris les bateliers. La première revint plus tard avec les deux catéchistes, que le capitaine fit également habiller et soigner. A souper, bien que l'usage veuille qu'il prenne seul ses repas, il voulut m'avoir à sa table, puis fit ensuite copieusement servir les catéchistes. Vers 9 h. ½ il fit préparer nos couchettes dans le salon, et ne nous quitta qu'après installation complète.

Dans la conversation, il me dit n'adorer qu'un seul Dieu comme moi et ne pas croire aux idoles ; il me montra un livre dont il fait ses délices : un livre protestant. Il a fait son éducation en Europe et en Amérique. Je l'invitai à visiter *Zi-ka-wei* qu'il ne connaît pas, ce qu'il accepta avec plaisir ; mais le soir même il reçut un pli d'un de ses supérieurs, lui donnant l'ordre de partir pour *Nan-king* dès le lendemain. Toutefois, il espérait que la visite projetée pourrait avoir lieu dans la seconde moitié d'août.

Il fut encore aux petits soins pour nous dans la matinée du mercredi, donnant aux catéchistes les meilleurs conseils pour aller à la recherche des bagages, nous fournissant abondamment de l'argent nécessaire aux frais de barques et de voitures. Sachant mon désir de me rendre au plus tôt à *Chang-hai* pour y célébrer la sainte messe, il envoya un homme me chercher une voiture, fit venir une barque, me donna un de ses hommes pour m'accompagner, et ne me quitta que sur la passerelle.

Bientôt, par l'ancienne voie ferrée, je prenais la direction de *Chang-hai*, et vers 11 h. je montais au saint autel dans l'église du S.-C. à *Hong-keu*.

J'ai eu du succès près des Pères qui me virent dans mon costume d'em-

prunt. Je m'amusai de leur surprise ; mais au fond du cœur une pensée dominait toutes les autres qui ne s'effacera plus, je l'espère, de mon esprit ni de mon cœur : Marie est doublement ma Mère ; car, outre la vie de l'âme, je lui dois aussi celle du corps. Aidez-moi, s'il vous plaît, bien cher Père, à payer ma dette de reconnaissance ! Demandez pour moi que je lui sois dévoué corps et âme jusqu'au dernier soupir, et que je me dépense entièrement pour son amour !

Ce naufrage a-t-il donc été sans conséquence pour nous? Pas précisément. Nous avons la vie sauve ; restés dans l'eau et sous une pluie torrentielle environ deux heures, la maladie ne nous a pas visités ; quelques contusions, quelques égratignures, voilà tout pour nos personnes. Mais les pertes matérielles sont assez considérables : notes et papiers, bagages et valeurs, que l'on recherche, sans doute, mais sans grand espoir de succès. *Dominus dedit, Dominus abstulit : sit nomen Domini benedictum !* Du beau bréviaire que vous m'aviez envoyé l'année dernière, il ne me reste plus que les parties d'hiver et de printemps. C'est un millier de francs, sinon plus, qui a été perdu (1).

Nous ne saurions oublier notre bienfaiteur le commandant *Va-tsen-fô ;* bientôt se présentera, je l'espère, l'occasion de lui témoigner notre reconnaissance. Sa conduite est d'autant plus admirable qu'elle tranche davantage sur la conduite habituelle de ses compatriotes.

On prépare en ce moment la feuille des ministères annuels. *Tsong-ming* s'y trouve pour plus de 2.000 catéchumènes, près de 6.000 baptêmes d'enfants infidèles, près de 350 baptêmes de nouveaux chrétiens, y compris les enfants. Malheureusement comme la mortalité est énorme relativement, nous ne faisons pas, somme toute, de grands progrès. Dans mon seul district, il y a eu 146 extrêmes-onctions dans l'année.

Le culte de N.-D. de Lourdes prend toujours de l'accroissement à *Tsong-ming*, et les guérisons marchent leur train. Tout récemment, cette bonne Mère m'a amené une famille de païens qu'elle a convertie par une guérison. Toutes les chrétientés de l'île, prises d'une noble émulation, font faire des bannières que leurs représentants portent en procession lors des deux pèlerinages généraux. Quelques-unes sont fort belles et ont occasionné de vrais sacrifices. C'est un enthousiasme et une générosité dont nous ne croyions guère nos chrétiens capables. D'où il est permis de conclure qu'en Chine comme ailleurs, l'enthousiasme est possible quand il s'agit de Marie.

On vient de remplacer la plupart des fenêtres de l'église où se trouve la statue miraculeuse, et on a peint sur les vitres l'*Ave maris stella* dont cha-

1. Les bagages du Père ont été pillés en partie, pour une valeur de 250 piastres ; et les coupables sont, selon toutes les apparences, des parents des bateliers naufragés, de connivence avec ceux-ci. La police de la concession française de *Chang-hai* est à leur poursuite ; déjà un batelier a été saisi et mis en jugement. Les bagages sauvés, tels que la chapelle de messe, ont été fort avariés par l'eau qui a pénétré et séjourné dans les caisses. *(Correspondance du P. Ferrand.)*

que caractère est encadré de fleurs ou de papillons : c'est original et de bel effet. De plus, le P. Leao, prêtre séculier qui a été toute l'année mon compagnon d'apostolat, a offert quatre belles inscriptions, deux sur fond rouge, deux sur fond noir, avec caractères dorés.

Pour remercier cette bonne Mère de la grâce qu'elle vient de m'accorder, je voudrais bien aussi lui offrir un ex-voto ; je prie S. Joseph de m'en fournir les moyens.

Le télégraphe vous a appris la mort des PP. Hirgair et Le Bailly. J'étais à *Yang-king-pang* quand le premier est mort. Quel saint homme ! Il a beaucoup souffert pendant sa longue agonie, qui a duré plus de vingt heures ; mais pas une plainte : une résignation parfaite, une patience admirable. Mort la veille de S. Ignace, notre B. Père, vers 5 h. ½ de l'après-midi, son service funèbre a eu lieu le surlendemain à *Zi-ka-wei*. Le même jour, à *Yang-king-pang*, avait aussi lieu un service funèbre pour le consul d'Autriche qui venait de se noyer en se baignant quelques jours auparavant. Les consuls, les mandarins etc., y assistaient. Mais qui donc n'échangerait tous ces vains honneurs pour une mort et des funérailles comme celles de notre cher P. Hirgair ? Tous au fond du cœur, j'imagine, auront pensé au *Beati qui in Domino moriuntur*.

Une petite histoire pour terminer. Le fils unique d'une famille païenne devint gravement malade, il y a peu, et tous les efforts des médecins ne purent enrayer le mal. Gardant espoir contre tout espoir, la mère appela une de nos vierges qui sait un peu la médecine. Celle-ci saisit la balle au bond et s'empressa de baptiser le petit moribond, exhortant sa mère à se tourner du côté du ciel. La mère promit, si l'enfant guérissait, que toute la famille se ferait chrétienne et de plus irait remercier N.-D. de Lourdes. Or le lendemain elle venait déclarer à la vierge que l'enfant était guéri. La vierge, lui rappelant sa promesse, l'engagea à la tenir sans différer. Cette femme fit alors une réponse évasive, assurant que certainement on remercierait N.-D. ; mais de conversion, point n'en fut plus question. Le lendemain, l'enfant guéri était en paradis ; il n'avait que cinq ans.

Le Chevallier, S. J.

Lettre du P. Gasnier.

Kien-p'ing, 1 janv. 1897.

VOUS me demandez sans doute : comment allez-vous en Chine ? Je vous réponds : le ministère actif m'a été salutaire à tel point que je recommencerais cent fois à déserter la France, si abondamment pourvue, afin de secourir la plus grande mission du globe, mission relativement si délaissée. Je me trouve en bons rapports avec les autorités civiles et mili-

taires de mon district. Le nombre de mes chrétiens augmente d'année en année, si bien que notre petite chapelle ne suffisant plus, on vient de me bâtir une église dont le P. Planchais est l'architecte. Cette église a coûté plus de 2000 piastres ; il en faudrait encore 1000 pour l'achever. Si vous avez des aumônes à placer, voilà une belle occasion de faire plaisir au patron de notre église, St François Xavier. Ce modeste monument avec ses 14 belles colonnes en beau bois du pays, ses grandes portes et ses fenêtres originales, ne manque pas d'élégance ni de solidité. Il sera à peine suffisant pour contenir la foule des chrétiens et des catéchumènes.

Ces derniers sont nombreux ; si vous voulez en connaître la valeur, rappelez-vous la parabole de la semence. Il y en a qui sont routes, d'autres en grand nombre sont terrains pierreux, d'autres terrains épineux, et les bonnes terres sont le petit nombre. Malgré les déconvenues, je suis heureux de tout ce mouvement, parce que la religion se fait connaître, les préjugés tombent, et quelques bonnes recrues viennent grossir le nombre des fidèles. Au moment où je vous trace ces lignes, j'ai autour de moi, dormant d'un bon sommeil, une centaine d'aspirants, qui, durant une vingtaine de jours, se préparent au baptême. La plupart sont de braves paysans attachés au sol par leurs propriétés assez rondelettes, et appartenant à de nombreuses familles : les enfants pullulent. Oh ! combien les Chinois de nos provinces l'emportent sur nous par la Famille ! que de choses j'aurais à vous dire sur ce sujet ! Je fais profession d'aimer les Chinois. Pour leur conversion et pour la mienne, et pour la persévérance des néophytes, j'ai un grand besoin de prières. Donc recommandez-nous aux bonnes âmes que vous connaissez afin qu'elles soient *nos protectrices.*

É. Gasnier, S. J.

La petite industrie.

Lettre du P. Bizeul au P. Poulain.

Ou-wei-tcheou, 15 nov. 1896.

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

Il y a longtemps que je voulais vous remercier de votre petit livre *(La Mystique de St Jean de la Croix)*. J'ai souvent l'occasion de feuilleter St Jean de la Croix, me plaisant à l'étudier en parallélant sa doctrine avec les Exercices. Je vous en parlerai plus au long un autre jour.

Un mot sur la manière de fabriquer une théière en étain. Si vous voyez l'exposition de 1900, vous verrez monts et merveilles, mais non pas fabri-

quer une théière en étain avec les ruines d'une théière usée, percée, fourbue. La petite industrie est le triomphe des Chinois. Ces artistes ambulants de tous métiers sont sans nombre. Ils ressemblent à des gueux, beaucoup fument l'opium. Ils portent avec eux tout leur attirail, d'ailleurs réduit à la plus simple expression. L'installation professionnelle est sommaire et primitive comme celle de Robinson Crusoé.

L'artiste que je vous présente avait un compagnon chargé de porter le matériel et d'entretenir le feu pendant le travail. On s'installa dans ma cour. Il s'agissait de refaire la théière de mon catéchiste. Quatre briques, voilà le fourneau. Un peu de bois, et là-dessus un creuset en terre cuite, ayant la forme d'un couvercle de pot à soupe grasse.

Les morceaux de la vieille théière furent pesés, soit une livre et sept onces. Quand la neuve sera finie, on saura combien le fabricant a fourni d'étain.

On mit la matière à fondre. Pendant ce temps-là, je vis sortir de la boîte à malice les outils d'un soudeur, ciseaux, fers, pinces, etc. Deux carreaux de terre cuite recouverts de papier bien uni m'intriguèrent. Ils mesuraient environ 0^m 25^c de côté. Le bonhomme tira aussi une poignée de vieux bouts de cordonnet de différentes grosseurs. Ce n'était pas de la ficelle ; mais du cordon de coton, vert, jaune. Sa couleur n'y fait rien.

Comment va-t-il s'y prendre? Comment nous y prendrions-nous ? Voici le moment. Le métal est en fusion. Les carreaux ont été posés à terre, non pas à plat, mais légèrement inclinés. Sur le carreau inférieur, un cordon est disposé de manière à encadrer sa surface tout autour, sauf d'un côté, du côté relevé. Le second carreau est placé par dessus; et vous devinez, l'étain va être coulé entre les deux. L'épaisseur du cordon sera l'épaisseur de la plaque d'étain.

En effet, notre artiste saisit un morceau de papier, le plonge dans le métal pour savoir approximativement son degré de chaleur : si le papier brûle, il est trop chaud. Non, il ne brûle pas, c'est à point. Il prend le creuset avec des pinces, le carreau inférieur débordant d'un centimètre et, grâce au cordon interposé, offrant un léger interstice ; il verse le liquide, du pied gauche appuie sur le carreau... le liquide dégorge en avant, la plaque est coulée. En un instant nous la voyons apparaître blanche, régulière, réussie. C'était une première donnée, mais pas du tout une théière.

Le creuset est remis sur ses copeaux, sur lesquels le compagnon s'escrime à souffler. Pendant ce temps le patron, les ciseaux de ferblantier en main qui lui servent également de compas, dessine une manière de trapèze mesurant peut-être 0^m 10^c de hauteur. Il taille. En voilà un. Il pose cette pièce sur le reste de la feuille d'étain, taille, en voilà deux. Il gondole, rapproche et nous avons sous les yeux un cône tronqué. En un tour de main, avec un fer chaud, les joints sont soudés. La colophane a joué son rôle comme toujours dans les soudures.

Mais l'étain est en fusion... Sur le carreau inférieur le cordon reprend sa place. Cette fois il dessine une circonférence. Deuxième coulée, réussie comme la première. Il sort une plaque ronde. Les ciseaux, devenant compas, tracent une circonférence parfaite ; puis au milieu une autre circonférence plus petite. Ce sera le dessus de la théière dont la circonférence plus petite sera l'ouverture. Les découpures sont soigneusement recueillies et mises au creuset ; il ne faut pas en perdre une goutte.

Troisième coulée, encore une circonférence un peu plus petite que la première. Ce sera le dessous. Cette fois le cordonnet a été changé, le premier donnait un millimètre d'épaisseur, celui-ci donne un millim. et demi. J'en parle à l'œil. D'ailleurs notre fondeur faisait tout à l'œil.

Alors je compris le problème. Il ne s'agissait plus que de reprendre le cône et de le souder à la pièce inférieure. Les mesures étaient fort exactes. Le marteau de bois gondola les joints, car une théière doit être arrondie. Comment donner du ventre à ce cône raide ? Rien de plus simple. On l'enfile sur une enclume en bec et après un quart d'heure de torture, en le tapotant automatiquement, il prend et porte avec une aisance infinie ce développement artistique qui, parmi les mortels, passe difficilement pour un supplément de grâce.

Le dessus de la théière est gondolé comme le dessous sur les bords et se soude avec la même précision.

Mais, me direz-vous, et le bec ? Oui. Je l'attendais. Comment va-t-il nous monter son bec, et le perforer ? Je me condamne à passer ma matinée comme un badaud. Il fallait à tout prix que j'eusse des notions complètes.

Je vis sortir de la boîte à bric à brac deux rectangles de bois ouvragés. Ce sont des moulures en creux qui, s'appliquant deux à deux l'une sur l'autre, forment ainsi des moules suivant différents modèles. Mais ne parlons que de la forme choisie pour le bec de notre théière. Elle était ainsi disposée par le rapprochement des deux pièces de bois qu'elle offrait deux ouvertures. Imaginez un livre posé sur tranche. Le dos du livre est en haut, une tranche de côté vous regarde : arrêtons-nous là. La moulure avait sa première ouverture comme au dos du livre et sa seconde, la plus large, base du bec, sur la tranche vous faisant face. C'est bien compris ? Oh ! alors, vous possédez la solution du problème comme moi, *saltem theoretice.*

Le bonhomme, d'une main, saisit un morceau de papier plié en quatre ou en huit et l'applique de façon à obturer exactement l'ouverture inférieure. De l'autre il saisit son creuset et verse l'étain en fusion par l'ouverture supérieure.

Très bien. Mais son bec sera-t-il creux? comment sera-t-il creux, comment ensuite le creusera-t-il ? — Questions inutiles. Cinq secondes se sont écoulées, la main qui tient le papier obturateur s'écarte, l'étain s'écoule, laissant à l'intérieur la couche d'étain refroidie et celui qui n'avait pas eu le temps

de se refroidir s'échappant, le bec est moulé creux, et voilà pourquoi la terre jette des flammes et autres choses quand le Vésuve est mal bouché. Il ne restait plus qu'à faire un trou à la théière pansue pour lui adapter son bec. Un coup de fer chaud suffit.

Une bonne soudure termina l'opération, que Confucius lui-même n'eut sans doute jamais l'occasion de décrire. L'eût-il fait, que ma peine n'en eût en rien été abrégée ; mais le plaisir d'imaginer que cette histoire vous amuse, et que l'ayant finie je n'ai pas à la recommencer, me tient lieu de récompense. La théière pesait deux livres. Le fabricant avait ajouté de son étain ; on lui paya 120 sapèques (3 sous). Petit métier.

Je vous suis, avec toute l'affection du temps passé, en union de vos SS. SS.

Inf. in X^to^ servus et frater.

S. Bizeul, S. J.

P. S. Si vous aviez des aumônes je vous en demanderais ; mais à Jersey ! c'est la vie intellectuelle pure.

Voyage à Ou-si.

Lettre du P. Bizeul au F. Bornand.

Ou-wei-tcheou, 26 sept. 1896.

J'ARRIVE d'un petit voyage un peu extraordinaire ; un voyage scientifique, s'il vous plaît. Je suis allé à *Ou-si ; Ou-si* qui ne vous dit rien. Là le P. Tschepe, dans une fort belle résidence et doté d'une vaste et belle église qui peut contenir 3.000 personnes, administre une grande section, dont 4.000 pêcheurs sont le plus fervent et le plus consolant élément chrétien. Je voulais voir ces pêcheurs pour me mettre bien au point, puisque je rédige une variété sinologique sur la pêche. J'ai quitté *Ou-hou* en compagnie du juvénat. Les juvénistes, ces charmantes boutures de nos parterres, étaient venus en grand congé voir *Ou-hou*. J'allais à *Kiang-yn* par le même vapeur. Je débarquai à 2 h. du matin, en plein fleuve Bleu, dans un bac qui accoste et reçoit les voyageurs. Ce n'est pas une petite affaire. Les Chinois, réputés calmes, patients, laissent volontiers, quand il s'agit de la vie de famille et de la lutte pour la vie, tous ces dehors menteurs qu'ils endossent avec les habits de cérémonie. On ne descend pas dans ces bateaux, on se précipite, on plonge, bousculant, bousculé, bagages dessous, dessus, criant, maudissant ; c'est à qui aura la première place dans ce grand chaland qui danse sur les vagues à la lumière de deux lanternes. Il faut avoir le verbe en bouche, de l'œil et des coudes.

Kiang-yn est sur la rive droite ; eh bien, le chaland vous dépose sur la rive gauche.

Là vous débarquez dans un enclos ; on fait l'appel, car les noms des voyageurs ont été donnés au patron de la barque. Ceux qui ne sont pas du village doivent aller à l'auberge. Chaque auberge est représentée par un commissionnaire ; chaque commissionnaire a une lanterne rouge, toutes ces lanternes sont accrochées dans l'enclos ; quand l'appel est terminé, les commissionnaires se précipitent sur vous et vous mettent la lanterne en main.

Si vous acceptez l'auberge, votre bagage est enlevé, et en route. Ignorant que le P. Tschepe avait envoyé au devant de moi un catéchiste, je pris une lanterne. Nous sortîmes, et alors je reconnus mon erreur. Le catéchiste avait déjà arrêté un logis... Je voulus rendre la lanterne à mon commissionnaire, mais c'était attenter gravement à ses droits. Dispute et cris sur toute la ligne. Le premier arrêté par le catéchiste faisait valoir ses droits, le second les siens. On allait en venir aux coups. Je donnai quelques sapèques à mon homme pour le calmer. On finit par se délivrer, et nous allâmes nous coucher dans cette grange qui en somme était suffisamment confortable.

Dès l'aurore nous traversâmes le *Kiang* ; et j'arrivai à 8 h. à la résidence de *Kiang-yn*, où je dis la sainte messe.

Le soir, pour ne pas perdre de temps, je pris une barque et voyageai toute la nuit. Dans mon quartier, la circulation nocturne est interdite. On croit toujours que la Chine est semblable partout à elle-même ; rien de plus erroné. Les voyageurs touristes ne sont pas à même d'apprécier les différences ; elles sont très grandes. Les barques de voyageurs dans le *Kiang-sou* sont fort supérieures aux nôtres ; ce qu'explique la quantité de canaux et de voyageurs, ainsi que les villes importantes qui s'y trouvent et l'absence à peu près totale de tout autre moyen de locomotion. Car la brouette est un supplice, la chaise est chère, et les chaises de famille n'existent pas. Il y a des barques de 1^e^, 2^e^ et 3^e^ classe, s'il m'est permis de feindre pareille graduation ; celle de 3^e^ classe, que je pris, sans me déshonorer, me parut un berceau. La grande godille, qui manœuvra toute la nuit, vous donne un roulis délicieux et pas le mal de mer.

Ou-si fut brûlé en 1891. L'indemnité permit de tout rebâtir avec beaucoup d'agrandissements. Il manquait un four à cuire le pain. L'honneur de sa construction m'était réservé, ce que je fis avec infiniment de plaisir pour payer le P. Tschepe de son hospitalité si cordiale. Ce fut l'affaire de deux jours de temps et d'une piastre d'argent. Nous sommes, nous, des entrepreneurs qui ne dépassons pas notre devis et qui avons de la conscience.

Si vous aviez été là ! quel pain, cher ami ! Malheureusement sa fabrication demande du flair, absolument comme la photographie. Je crains bien que les mains chinoises qui devront le faire après mon départ ne boulan-

gent beaucoup de déceptions. C'est ce qui est arrivé à *Nan-king*, où j'avais rendu il y a deux ans le même service. En été, la pâte lève en une ou deux heures ; en hiver, il faut presque un jour. Allez donc fixer une règle d'horloge. Et nos Chinois ne s'embarrassent pas pour si peu. Mais ne parlons pas de cela. Et les pêcheurs, me direz-vous ? En effet, je ne suis pas allé à *Ou-si* pour boulanger. Nous eûmes une séance indescriptible, le P. Tschepe et moi, sur le quai au milieu des *mong-zé* (pêcheurs). D'abord, sachez que la résidence est absolument sur le bord du canal et que le quai bien pavé a grande mine ; c'est là que j'allai voir quelques instruments de pêche. Les *mong-zé* étaient aux anges de nous exhiber tout ça. Il aurait fallu 50 gendarmes pour leur dire « circulez ». Les païens heureusement ne sont pas venus nous ennuyer. Nous étions en famille, mais quelle famille ! un étouffoir ! Un grand gaillard nous a lancé l'épervier, un joli morceau de filet qui mesure 12 mètres de diamètre. Les *mong-zé*, qui s'y connaissent, auraient dû applaudir quand cet immense cercle, se développant en l'air et s'arrondissant avec régularité, tomba d'une pièce, couvrant une surface de 113 mètres carrés, si je ne me trompe (πR^2, donc $3{,}14 \times 6^2 = 113$). Au bois de Boulogne il eût obtenu une ovation.

Nous montâmes même en bateau pour d'autres expériences, mais on ne prit rien malheureusement. La grosse difficulté, avec ces cousins du paysan du Danube, est d'arriver à leur extorquer des explications précises. Certes, ils ne veulent pas garder des secrets ; il leur manque simplement une année de logique mineure. D'ailleurs pour leur commerce ils en remontreraient à Aristote.

Tout à vous du fond du cœur et en union de prières toujours.

S. B., S. J.

L'entrée à Liu-tcheou fou.

Lettre du P. Twrdy au R. P. Provincial.

Ou-hou, 31 août 1896.

MAINTENANT que *Li-hong-tchang* « le grand Chinois » fait le tour de l'Europe, permettez-moi, mon Révérend Père, de vous adresser ces quelques lignes à propos de sa ville natale de *Liu-tcheou fou*, dans la province de *Ngan-hoei*. La *même* ville comme préfecture s'appelle *Liu-tcheou fou*, et comme sous-préfecture *Ho-fei*.

Cette ville, à qui on donne 15 à 18 kilom. de circonférence, est la seconde du *Kiang-nan* comme étendue, ne le cédant sous ce rapport qu'à *Nan-king*. Ses remparts sont hauts et assez bien entretenus. Son influence sur tout le nord de la province est immense. Votre Révérence sait que depuis long-

temps nos supérieurs y désiraient un établissement, car sans parler de son importance morale et de la conversion de ses habitants, il y avait d'autres raisons ; les Pères du *Yng-tcheou fou*, c'est-à-dire du nord, qui ont neuf jours à cheval à faire, sous un soleil de plomb, dans une atmosphère brûlante, et exposés à chaque instant à mourir étouffés, ou épuisés, ou d'un coup de soleil, pour se rendre aux vacances de *Ou-hou*, pourraient se reposer quelques jours à *Liu-tcheou fou*, presque à moitié chemin ; les banques de la ville leur offriraient toute facilité pour placer l'argent de leur allocation ; la résidence leur servirait de dépôt pour leurs objets, caisses, courriers, etc.

Mais les difficultés étaient grandes. « Jamais de mon vivant — avait juré *Li-hong-tchang* — les catholiques ne s'établiront dans ma ville. »

L'homme propose, Dieu dispose. Je suis allé à *Liu-tcheou fou*, j'y ai acheté une propriété et nous y voilà installés depuis sept mois.

Avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous présenter cette petite campagne un peu dans les détails ; c'est pour satisfaire au désir de plusieurs Pères qui comptent profiter ainsi de l'expérience des autres.

Non certes, cet achat ne se fit ni sans difficultés ni sans dangers, ni en un jour. Depuis un an j'avais fait savoir à des marchands de cette ville par nos amis de *Lou-ngan* nos intentions d'y acheter. L'amour du gain fit que petit à petit on nous proposa quelques propriétés. J'envoyai deux fois de nos gens les voir pour m'en rendre compte. Les offres devinrent plus nombreuses — elles étaient au nombre de douze — et les pourparlers plus actifs. Le jour de l'Épiphanie 1896, je partis pour *Liu-tcheou fou* avec un catéchiste, trois domestiques et deux mules, ne prenant avec moi que le strict nécessaire, en prévision d'une émeute, et laissant à la maison tout ce dont j'aurais pu regretter la perte. Deux catéchistes et un domestique m'avaient précédé de 3 jours. Je ne voyageais qu'à petites journées en approchant de la ville, et m'arrêtais, tous les 6 à 10 kilomètres, l'espace de 2 jours, afin de recevoir les rapports de mes deux catéchistes et de les diriger dans cette affaire si difficile d'un achat en pays étranger et ennemi où l'on n'a pas encore de pied-à-terre.

J'arrivai dans une auberge à un kilomètre de la ville : le propriétaire fit aussitôt préparer des lances et d'autres instruments de défense par ses fils. « Où allez-vous donc, grand homme ? me dit-il. — Je vais voir le préfet de la ville, lui répliquai-je. — Voyez-vous, grand homme, fit-il, quand nous avons des visiteurs de marque, nous sommes parfois attaqués par des brigands, la nuit. — Bien, lui dis-je, espérons qu'ils s'en abstiendront. » Le brave homme, qui était presque aveugle et qui chassait continuellement les poules et les porcs qui s'engouffraient dessous la table dans mes jambes, prenant de temps en temps un seau d'eau ou un objet noir pour un animal à chasser, ce qui nous amusait beaucoup, me dit, le soir, en me présentant un énorme coutelas : « Prenez cela, grand homme, vous pourriez

en avoir besoin pendant la nuit. » Je me hâtai de délivrer ses mains de ce jouet dangereux.

Après une pause il reprit : « S'ils viennent, c'est par cette porte », et il désignait du doigt quelques planches mal jointes au pied de mon lit. On peut bien croire que je ne dormis que d'un œil pendant cette nuit. Le lendemain, en causant familièrement avec moi, il me dit encore : « Le bruit court que les Européens vont acheter à *Liu-tcheou fou*, en avez-vous appris quelque chose ? — Oui, lui dis-je, j'en ai entendu parler ; mais ne croyez-vous pas que le peuple va s'y opposer ? — Il aurait bien tort, dit-il, puisqu'il y en a maintenant partout. Outre cela ils ne sont pas si méchants qu'on le dit ; je les connais, j'ai été dans les barques étant plus jeune, et j'ai été dans beaucoup de ports ouverts : méchants, non ! habiles, oui ! Ah ! oui ! Ils sont habiles, dit-il en regardant au loin, j'ai vu leurs navires qui marchent tout seuls, les fusils qui ne se chargent point et qui peuvent tirer plus de 15 coups, j'ai aussi vu une machine à coudre ! » Ici le bon vieux se mit à soupirer, et après quelques instants il reprit : « Mais que mes compatriotes sont peu intelligents ! Tenez ! me dit-il, en s'animant de plus en plus, quand je leur parle de toutes ces choses-là, ils me croient encore, mais quand je fais tomber la conversation sur la machine à coudre, tout le monde se récrie contre moi et me traite de bonhomme et de farceur. Aussi je n'en parle plus jamais. Mais vous, le grand homme, vous avez certainement vu les Européens et aussi la machine à coudre. Devant vous je ne crains pas d'en parler, car vous me donnez évidemment raison. — Oui, oui ! lui dis-je, en le calmant, vous avez raison. Mais, dites-moi un peu : de quel royaume de l'Occident sont ces Européens qui veulent acheter ? — Je ne saurais le dire, répliqua-t-il très poliment ; on dit même, mais probablement sans fondement, que c'est déjà fait, et que l'Européen acheteur est déjà en ville, mais on ne sait où. » Je le remerciai de ses renseignements.

De fait, les lettrés eurent vent de nos projets d'achat, ils tinrent des réunions, la ville fut couverte de placards. Il était temps de se presser. La plupart des offres de vente recélant un vice essentiel, il ne nous restait qu'à acheter la propriété d'un employé de tribunal, homme droit, connaissant les traités et n'ayant pas peur. La volonté de Dieu se dessinait ; aussi la vente fut conclue. Mais au dernier moment, la banque qui devait nous fournir l'argent et qui était associée avec l'une des nôtres de *Lou-ngan*, fit faux bond et refusa d'une manière absolue de nous en fournir, ayant été avertie par les lettrés, qui se doutaient de sa complicité, que si elle le faisait on irait la détruire. Cette contrariété nous inquiétait beaucoup : il faut donc chercher l'argent à *Lou-ngan*, à deux jours d'ici ; le vendeur va-t-il encore tenir sa parole ?... Les lettrés auront le temps de tout empêcher !... Les brigands dévaliseront nos porteurs d'argent au retour... Voilà les pensées qui se croisèrent dans mon esprit. On essaya de donner des billets de banque

au vendeur. « Je veux bien croire que vous êtes d'honnêtes gens, nous dit-il, mais je ne suis jamais sorti de ma ville, je n'ai jamais vendu de maison aux Européens, aussi je n'accepte que des espèces sonnantes. » Mais il affirma solennellement qu'il serait fidèle à sa parole.

Force me fut d'envoyer un catéchiste et deux domestiques à *Lou-ngan* chercher l'argent. Nous autres, nous nous dispersâmes, afin de donner le change au public et de lui faire croire que nous abandonnions pour le moment nos projets. J'allai dans la direction de *Lou-ngan*, au devant de mes porteurs d'argent.

Enfin, Dieu soit béni ! Je les rencontrai à l'auberge désignée. Nous nous barricadâmes pour la nuit. Le lendemain de grand matin nous mettions de nouveau le cap vers la ville de *Li-hong-tchang*. Le soir à 4 h. nous descendîmes chez l'aubergiste à la machine à coudre. Il ne comprenait rien à nos démarches, mais quand, la nuit venue, il vit sa maison se remplir de gens respectables, d'employés des tribunaux, qu'il vit faire des écrits, qu'il entendit le son de l'argent, il comprit que le visiteur de marque avec qui il avait causé si familièrement était bel et bien l'Européen acheteur, dont parlait tout le monde. Aussi il n'osa plus m'adresser la parole. Une piastre mise dans sa main à la fin de la séance fit qu'il se confondit en reconnaissance.

Il avait été stipulé avec le vendeur, ses parents et les entremetteurs que j'irais tout de suite habiter la maison dans un coin quelconque avec mes gens, que la moitié de l'argent serait versée à la signature des pièces d'achat, et l'autre moitié après le déménagement de la famille du vendeur. Ainsi fut fait. A minuit les titres furent signés, l'argent convenu fut versé, et aussitôt après je suivais au milieu des ténèbres de la nuit les heureux vendeurs, qui rentraient en ville et se dirigeaient vers leur ci-devant chez-eux.

Ce fut un sentiment étrange pour moi que d'entrer dans cette collection de cabanes, de masures, et de m'en dire le propriétaire au nom de la religion. Étendu sur la paille, je pensais à *Li-hong-tchang*, à ses créatures et compatriotes, maintenant puissants mandarins dans l'empire ; je pensais à la journée de demain, à l'émeute possible, à mes visites à faire aux mandarins de la ville ; mes regards se tournèrent vers la future section à fonder, des plans furent ébauchés ; mais mes sentiments se concentrèrent surtout sur la bonté de Dieu, sa miséricorde, qui avait pitié enfin de ce peuple qui me paraissait très bon et très simple et à qui la voie du salut serait enfin prêchée.

Le lendemain il y eut des attroupements dans la rue. Vers 9 h. j'envoyais avertir le préfet de ma visite et lui demandais une chaise à porteur, comme c'est la coutume en pareil cas. Nos gens eurent des difficultés à la porte du tribunal ; on ne les voulait laisser ni entrer ni communiquer avec le préfet. Ce n'est que lorsqu'ils dirent, selon ma direction, que le Père

viendrait quand même, et qu'ils connaissaient leur maître, que les employés du tribunal portèrent ma carte au préfet. Ce dernier reconnut de suite mon nom, m'ayant vu à *Ngan-king* lorsqu'il était sous-préfet de cette ville. Aussi il fit dire qu'il serait très heureux de recevoir ma visite. Il envoyait en même temps ordre au sous-préfet, que cela regarde *ex officio*, de me prêter sa chaise, et d'envoyer quatre satellites pour ma protection. Lui-même m'envoya aussi quatre satellites.

Je laissai ces derniers à la garde de la maison, et je partis avec les autres et trois de mes domestiques pour la préfecture. Il y eut foule et, dans la rue, quelques cris de « Tue le diable d'Europe »; mais en somme tout se passa assez bien. Je montrai au grand homme mes titres d'achat qu'il examina avec soin. Pour le cas où il aurait voulu les garder pour l'enregistrement légal, auquel nous sommes tenus, j'avais fait faire une copie exacte et signée par le vendeur, son père et son oncle. La raison est que le nouvel an et ses vacances approchaient, et que parfois messieurs les mandarins poussent la perfidie jusqu'à ne pas rendre les pièces, afin de mieux nous évincer plus tard. Ici la chose n'eut pas lieu. Dans l'entretien, qui dura environ ½ heure, je lui demandai d'abord de faire arracher immédiatement les placards anonymes, puis de publier le plus vite possible une proclamation signée pour le peuple, et de la faire suivre quelques jours après par une autre donnant le texte de la « convention Berthémy »; en un mot, je sollicitai une protection efficace selon les traités.

De là je me rendis chez le sous-préfet, qui était absent ; j'y laissai ma carte. Arrivé chez le commissaire de police, je lui demandai une entrevue, comme à un personnage dont on a souvent besoin dans l'évangélisation de ces pays. Il voulut aussi nous donner quatre de ses hommes pour nous protéger, mais je les refusai poliment, ne croyant pas en avoir besoin, sans parler des frais que ces présences occasionnent. Je fis ainsi une tournée complète chez tous les mandarins civils et militaires, les chefs des lettrés et les notables, les vrais gouvernants du pays, en tout 27 personnes. Le lendemain, le préfet me rendit ma visite ; et dans l'espace de deux ou trois jours tous les autres firent de même. Les notables montrèrent quelques hésitations, mais on leur fit comprendre qu'ayant été traités avec politesse, ils ne pouvaient pas se refuser à me rendre la pareille. Le préfet aussi tint parole : les placards furent arrachés, des proclamations affichées, et ordre fut donné à tous les mandarinets et notables de veiller à la sécurité du missionnaire. De fait, la paix ne fut point troublée, ce qui prouve une fois de plus que quand les mandarins veulent vraiment et sincèrement obtenir une chose du peuple, ils le peuvent toujours.

Dès mon entrée en possession de l'immeuble, j'avais fait savoir, pour me gagner les sympathies du peuple, que tous les employés des mandarins, les gardiens des portes de la ville, les gardes-champêtres etc., qui viendraient

en chapeau de cérémonie et avec le livret rouge usité pour les compliments, me féliciter de mon achat, auraient un pourboire. Les satellites de notre poste furent les premiers à en faire l'essai; celui-ci ayant réussi, d'autres vinrent, et bientôt ce fut presque une procession de chapeaux rouges sur des bustes graves. Tous reçurent, outre la pièce, des encouragements et un rappel du devoir qu'ils ont de nous rendre service lorsque nous en aurons besoin. Cela dura plusieurs jours. Les entremetteurs des autres propriétés qui n'avaient pas eu la chance d'être agréés, ne furent point oubliés dans ces largesses. Ils eurent tous leur petite consolation, sans parler du dîner auquel je les avais invités et auquel ils prirent part avec mes catéchistes. De cette façon tout le monde fut content : dans toutes les rues, dans les thés, les auberges, les bains publics, on ne parlait que de la générosité du grand homme d'Europe, de sa bonté, de son haut grade mandarinal — on m'appelait communément *yang tao-t'ai* (*yang* européen; *tao-t'ai* = officier dont la juridiction administrative s'étend sur 2 ou 3 préfectures). Bref, l'émeute devint impossible. C'était mon but.

L'argent et la politesse avaient rendu cette population raisonnable. Nous étions donc définitivement acceptés, reconnus publiquement possesseurs d'une propriété dans la ville de *Li-hong-tchang*.

Une petite histoire trouve ici naturellement sa place. Parmi les visiteurs qui vinrent me voir pendant mon séjour à *Liu-tcheou fou*, et qui furent nombreux, il y eut quelques chefs de lettrés — ils sont quatre pour les deux mille lettrés de la ville. Pendant la conversation, il y en avait un surtout qui voulait faire valoir devant moi sa profonde science en tout, et spécialement en astronomie. « Voyez-vous, grand homme, disait-il, je sais que vos anciens Pères avaient été à la cour, qu'ils y remplissaient des postes éclatants, qu'ils étaient chargés du calendrier, des observations astronomiques, etc. Eh bien! j'ai étudié leurs ouvrages, j'ai lu aussi les livres modernes sur l'astronomie, mais il me reste toujours une difficulté que je ne puis résoudre. Tenez! — continua-t-il avec application — d'après nos livres chinois, l'étoile polaire se trouve toujours au nord! » et il commença à prouver son dire par force textes, remplis de mots et d'expressions incompréhensibles, tirés des plus vieux ouvrages, composés par les plus savants Chinois. Mon pauvre catéchiste, qui lui-même est bachelier ès lettres, en fut tout ahuri et baissa modestement les yeux. « Eh bien! reprit mon savant, d'après la théorie européenne sur le mouvement de la terre autour du soleil avec son axe incliné, l'étoile polaire ne devrait plus être au nord! » et il s'enfonça triomphalement dans sa chaise.

Tranquillement je pris une allumette, la mis dans la direction de l'axe terrestre et la tournai, toujours dans le même plan, autour de la boîte. « Voyez-moi, dis-je, — l'axe est tourné vers l'étoile polaire de ce côté-ci de la boîte et aussi de l'autre. » Mon brave homme suivit mon explication avec

attention. Il réfléchit un instant — il avait compris! Se redressant, il recula sa chaise de deux pas et me regarda d'un air d'étonnement si profond, que je croyais qu'il se trouvait mal. Ses yeux, qui me fixaient toujours, étaient grands ouverts, sa bouche de même, mais aucune parole n'en sortit, le travail d'assimilation n'étant pas tout à fait achevé.

Au bout de quelque temps il dit : « C'est vrai! c'est vrai! Je comprends. Merci! Mille fois merci! C'est étrange tout de même, disait-il à ses voisins qui avaient été spectateurs muets pendant tout ce temps, comme ces Européens ont de l'esprit! » Il fut à son tour l'objet d'admiration de ses confrères, parce qu'il avait compris.

La conversation ne fut plus si animée ; notre brave homme se montra plein de vénération pour moi, et souvent il me regardait d'un air distrait et pensif. Passant à autre chose je lui dis : « Comment se fait-il que vous, étant si intelligent et si au courant des affaires des Européens, vous ayez des disciples qui montrent tout le contraire? — Hélas! dit-il d'un ton impatienté, c'est précisément parce qu'ils n'ont pas la vraie science. S'ils comprenaient le vrai sens de nos saints livres, ils ne seraient pas comme cela. — Eh bien! lui dis-je, tâchez donc de les instruire, de leur donner la vraie science, les vraies notions sur l'Europe, et surtout détournez-les de tout tapage et émeute, indigne d'un peuple civilisé comme les Chinois. » Nous nous quittâmes en très bons termes.

Je restai en tout dix jours dans cette ville. Souvent de grand matin je sortis à pied, parcourant la ville dans tous les sens, montant sur les remparts pour me rendre compte des environs et de l'aspect général de la ville. Je sortis aussi plusieurs fois à cheval. Un canal de 36 kilom. de long réunit la porte est de la ville avec le fameux lac *Tchao*, d'où en deux jours et demi à trois jours on peut arriver en barque à notre résidence centrale de *Ou-hou*. Le sol est onduleux et en général plus pauvre qu'à *Lou-ngan*. Au loin, à 40 ou 50 kilom., il y a quelques chaînes de collines et plus près quelques montagnes isolées.

Le château ou plutôt la place forte qui sert d'habitation à la famille de *Li-hong-tchang*, de même que ceux des autres grands mandarins créatures de ce dernier, sont à 20 ou 30 kilom. de la ville dans différentes directions. Ceci est un fait qu'on rencontre un peu partout : rarement ces vice-rois, en retraite ou en fonction, installent leurs richesses et leur famille au milieu des remparts d'une ville, qui sur un signe de l'empereur peut fermer ses portes pour lui livrer les officiers tombés en disgrâce.

Il fallait enfin dire adieu à cette ville et reprendre le chemin de *Lou-ngan*, où les affaires de la section, retardées déjà par d'autres causes imprévues, réclamaient ma présence. Je laissai deux de nos domestiques comme gardiens de la maison. Le mandarin fut averti de mon prochain départ, il m'envoya aussitôt quatre satellites en chapeau rouge m'accompagner jus-

qu'à la frontière de la préfecture. Au sortir de la ville, nous revîmes devant sa porte notre brave aubergiste à la machine à coudre. Il était là, avec ses yeux ternes, droit comme un soldat, nous saluant de son silence et d'un petit sourire. Nous lui dîmes: « Au revoir! »

Sur tout le parcours de la route, notre achat était connu ; mais malheureusement bien peu comprennent ce que c'est que cette religion du Maître du Ciel qui s'est installée dans la préfecture. Il y en a qui s'imaginent que c'est une grande maison de commerce ou un mont de piété. Aussi dans un endroit on voulut absolument prétendre que je m'appelais *Li*, et que j'étais parent de *Li-hong-tchang* pour avoir tant attiré l'attention sur moi. Pauvre peuple! Il ne connaît pas encore les biens de l'âme. Ce n'est que petit à petit et souvent bien lentement qu'il comprend le vrai but de la religion chrétienne. Aussi notre premier soin partout doit être de nous faire connaître. *Fides ex auditu.*

Cette prise de possession d'une ville si importante avait trop bien réussi. « Jamais, disaient les Pères de *Chang-hai*, on n'avait acheté avec tant d'éclat. » Le contre-coup devait se produire, car il est dans les coutumes de la divine Providence de faire payer par des tribulations, les succès passés ou futurs du missionnaire. Je ne vous raconterai pas l'émeute de *Sou-kia-pou*, où je fus cruellement meurtri de coups avec mon catéchiste, retenu trois jours en prison à l'étage d'une pagode, menacé de mort à plusieurs reprises, enfin relâché, mais assiégé de nouveau dans mon centre de *Lou-ngan* pendant un mois, entendant tous les jours des cris de mort, qui avaient pour but de me faire capituler et de me forcer à donner un pardon général aux émeutiers.

A *Liu-tcheou fou*, nous n'avons pas eu d'émeute ni de persécution en grand, mais on a essayé de faire résilier le contrat. Les lettrés se réunirent plusieurs fois dans ce but, ils trouvèrent la somme d'argent de la vente pour me la rendre, ils intimidèrent le vendeur ; le sous-préfet le fit même venir et lui prédit la vengeance des lettrés en cas de refus. Rien ne fit. Ils tâchèrent alors de trouver un homme ayant le même nom que le vendeur et qui se poserait comme le vrai propriétaire. Le vendeur et les principaux entremetteurs durent même prendre la fuite. Mais tout fut inutile. Les lettrés finissaient par voir que nous étions trop bien ancrés dans la ville : trois proclamations des mandarins attestaient notre achat, le préfet avait vu et examiné nos titres, le peuple m'avait accueilli avec sympathie, les employés des tribunaux ne se sentaient pas en veine d'agir contre nous. Pendant 10 jours que je fus, là il n'y eut aucune réclamation, ni même pendant les 2 mois qui suivirent. Comment pourraient-ils avec une ombre de probabilité invalider notre contrat? Dieu donc a vaincu malgré le serment d'un grand homme.

Le premier pas maintenant est fait. Reste à christianiser ce pays. Pour cela il faut commencer par les préliminaires de la foi, c'est-à-dire s'occuper

du matériel. Du moins noble on va au plus noble, c'est la marche de la nature et de la grâce. Les Chinois, avec leur « face » qu'ils cherchent partout et toujours, ne sont point attirés à la religion par la vue de la pauvreté évangélique, c'est connu. Tout est donc à faire ici : église, résidence, catéchuménat, écoles, maison de catéchistes et de domestiques, etc., etc., sans parler de l'agrandissement du terrain qui est trop petit, ni de l'achat d'un autre pour la future école des filles.

Ayant ainsi agi sur la matière et ayant obtenu droit de cité et le nom d'honnête homme, nous pouvons avec plus de fruit faire impression sur l'âme de ce composé qui s'appelle le peuple chinois : 1° par la distribution de livres, d'écrits, de l' *Y-ven-lo*, notre excellent journal chinois (je voudrais même un recueil de compositions littéraires avec un résumé de la religion à la fin, livre qu'on distribuerait à profusion pendant les examens aux lettrés) ; 2° par les bonnes œuvres extérieures, comme pharmacie, école externe, les seules possibles dans les commencements ; 3° par les bons rapports avec les mandarins, les lettrés et les notables, c'est-à-dire la classe dirigeante ; pour cela il faut pouvoir donner des cadeaux, faire de temps en temps quelques invitations ; et 4° par la prédication directe du missionnaire et de ses catéchistes. Il va sans dire que tous ces moyens sont à employer à la fois et selon les occasions, mais il ne reste pas moins vrai que les vraies adhésions, pour ne pas encore dire conversions, ne viennent ordinairement qu'après qu'on a reconnu que nous sommes des personnes respectables, protégées par les traités, et capables de protéger les catéchumènes contre les vexations injustes.

Le peuple de la campagne paraît bon. Malheureusement il est opprimé par les milliers d'agents et intendants des fortunes de *Li hong-tchang*, de *Tchang-pé-luen* et de quantité d'autres familles de grands mandarins qui peuplent l'empire. Oui, ce peuple paraît bon et simple. Volontiers et avec grand empressement on vous montre la route, on répond à vos questions de renseignements. Entrant un jour dans une auberge à 30 *li* (4 lieues) de la ville et voyant de la viande de bœuf suspendue pour la vente, je dis à l'aubergiste : « Vous vendez de la viande de bœuf, parce que dans les environs il y a beaucoup de mahométans, c'est bien ! Nous autres Européens nous ne la dédaignons nullement. Mais celle-ci, c'est probablement celle d'un vieux bœuf, inutile au labourage? — Comment, répondit le brave homme avec un sourire, comment, grand homme, oserions-nous tuer un jeune bœuf et qui peut encore travailler ? Nous ne ferions pas nos frais. » A mon avis, il y a peu d'endroits en Chine, où l'on répondrait avec une sincérité pareille.

La conversion de ce pays sera donc une lutte entre Dieu et quelques grands du siècle, lutte qui probablement ne portera ses fruits qu'après que ceux-ci auront joué leur rôle sur la terre. Voilà pour le point de vue hu-

main ; mais les vues de Dieu ne sont pas celles des hommes ! A nous l'espérance, l'accomplissement de nos devoirs ; à Dieu le reste.

John Twrdy, S. J.

Nouvelles du Siu-tcheou fou.

(Correspondance du P. Ferrand.)

Le P. Thomas a ajouté deux autres tours à sa tour du milieu, une de chaque côté, se composant chacune de deux chambres. Un corridor au nord fait communiquer ces chambres. Un escalier monte à un corridor supérieur sur lequel ouvrent les cinq chambres de l'étage, qui sont ainsi indépendantes les unes des autres. C'est aussi sur ce corridor supérieur que donne l'escalier conduisant au sommet de la tour, de sorte que l'on a supprimé toutes les échelles avec ces deux escaliers. Le corridor à étage est couvert en tuiles, et l'eau de la tour s'écoule dessus par les gouttières. — Jusqu'ici les achats dans les villes n'ont pas abouti. Les mandarins les désiraient, je crois. Mais qui d'entre eux osera s'entremettre pour nous introduire dans sa ville ? Quelle mauvaise note ! Aussi on se résout à relever encore une fois les ruines. Le P. Thomas trouve que cela devient ennuyeux et voudrait bien devenir citadin. Mais c'est difficile, quoique tout espoir ne soit pas perdu même pour avant l'hiver. Ce Père est aujourd'hui en ville à visiter les deux sous-préfets, celui qui entre en charge et celui qui en sort. Le premier est de la famille de *Chao-ta-jen*, ancien *tao-t'ai*, de *Chang-hai*.— A la préfecture on s'installe ; le porterie est achevée, elle se compose de quatre chambres à bas étage. Au sud on bâtit trois chambres à étage pour les Pères. Les mandarins nous ont priés de masquer les fenêtres au nord, qui donnent sur la rue, pour ne pas attirer d'affaires ; on les démasquera l'été prochain. On parle aussi d'acheter aux alentours. On dit qu'il est venu ordre de régler, enfin, l'indemnité pour l'expulsion violente des PP. Durandière et Gain il y a 12 ans. Mais les mandarins n'en ont encore rien dit.

Le P. Le Biboul écrit à la date du 10 octobre 1896, de *Ma-sin*, résidence du P. Boucher : « Je suis ici depuis trois semaines à soigner un refroidissement pris dans les chars en venant ici. Le P. Gain, qui doit bientôt se rendre à *Chang-hai*, installe actuellement le P. Van Dosselaere dans son nid à brigands. Le P. Thomas et le P. Doré relèvent leurs ruines. Le sous-préfet de *T'ong-chan* a donné au P. Thomas six soldats pour le protéger ; ces soldats n'avaient avec eux que six pipes à opium ; on a réclamé, et le mandarin a fini par envoyer six fusils. Le P. Boucher a dix braves qui vous présentent les armes quand vous sortez en char et qui vous

font la conduite pendant quelque temps, tout cela pour l'amour de Dieu ; mais on les remercie tout de même avec quelques sapèques. Tout est calme maintenant. Les brigands seuls continuent à faire leur métier ; avant-hier brigandage d'une famille à 5 *li* d'ici. Nous entendions très distinctement les coups de fusil, et nos gens étaient prêts à recevoir la visite de ces messieurs. Depuis les derniers événements nous avons une grande réputation qui pourra en imposer aux brigands, pendant quelque temps au moins. »

Un correspondant du *Chang-hai Daily News* écrit de *Siu-tcheou fou* au 14 octobre: « La société des « Grands Couteaux » paraît s'être calmée pour le moment. Les soldats impériaux venus du sud sont retournés chez eux. Les engagements entre les deux partis peuvent à peine être appelés des escarmouches ; une fois 34 prisonniers ont été faits par des troupes impériales et le jour suivant ils étaient exécutés. On estimait peu nombreuses les exécutions des brigands dans la préfecture ; aussi n'a-t-on pas été peu surpris d'apprendre que dans la seule préfecture de *Siu-tcheou*, depuis le premier de l'an chinois (13 février 1896), il y a eu 800 exécutions de criminels. Sans doute une des causes de l'inconduite dans ces pays-ci est l'opium, cultivé plus que partout dans le *Kiang-nan* et les provinces voisines. »

Le P. Van Dosselaere écrit de *Fong-lo-tsuen (P'ei hien)* le 1er janvier 1897 : « Ma petite résidence s'appelle « village de l'abondance et de la joie », mais s'appellerait mieux « nid de brigands ». Il y en a toujours de 30 à 100 dans les auberges du village. Le jour, ils dorment ; la nuit, ils vont faire leur commerce. Ils veulent bien s'appeler nos amis et protecteurs; le fait est qu'ils ont peur d'être dénoncés par nous, et d'être délogés du village, qui est un de leurs derniers refuges. *Fong-lo-tsuen* occupe à peu près le centre de la longue bande de terre appelée *Pien-li* ou *Toan-li* Cette bande appartient au *Kiang-sou*, mais est exclusivement habitée par des immigrés du *Chan-tong*. Autrefois, cette immigration fut cause de longues et sanglantes rixes entre les gens du *P'ei hien* et les Chantonais qui descendaient toujours plus au sud. Il n'y a que 40 ans qu'on a trouvé un *modus vivendi*. Une bande de terre, longue de plusieurs kilomètres, fut abandonnée aux immigrés, qui ne devaient pas franchir le fossé de séparation appelé *pien*. De là les noms de *Pien-li*, « en deçà du fossé », pour désigner la part faite aux Chantonais, et de *Pien-wai*, « en dehors du fossé », réservé aux premiers habitants. »

Le P. Doré écrit le 5 janvier : « Arrivé au terme de mon voyage, j'ai trouvé la désolation de la désolation... des chrétientés saccagées, des villages brûlés, des *kong-sou* encore noircis par la flamme de l'incendie, ma résidence brûlée de fond en comble, un horrible monceau de cendres et de matériaux carbonisés, mes chrétiens jetés à la voirie, sans pain, sans argent

sans asile. Voilà les résultats du séjour des « Grands Couteaux » dans mon district !... Et voilà que tout a repoussé comme des tiges d'arbres au printemps ; les « Grands Couteaux » n'osent plus lever la tête. N'empêche, c'est une rude année pour mes pauvres chrétiens qui ont presque tout perdu... Je ne me suis encore occupé que de maçonnerie, de menuiserie, etc. Quelle corvée que de diriger une centaine d'ouvriers au milieu d'un amas de décombres ! Ce n'est plus des faisans que nous avons à tirer dans ce pays, mais de hardis brigands bien armés, enrégimentés, accoutumés à travailler sous les coups de fusil. Nous menons une vie toute militaire, sans cesse en éveil : la moindre négligence, et voilà une maison pillée. Il faut une dépense d'énergie considérable pour réagir partout et toujours contre le sans-gêne des Chinois, qui ne se préoccupent du danger que lorsqu'il n'est plus temps de le conjurer. On s'accoutume aux brigands ; c'est le pain quotidien. On en parle comme de boire le thé ; chacun y passe à son tour : tant pis pour celui qui est tué. »

MISSION DU TCHEU-LI S.-E.

Oppositions païennes.

Extrait d'un rapport du P. Neveux, missionnaire au midi.

LES conversions assez nombreuses de cette année et celles qui s'annoncent pour l'avenir, ne pouvaient laisser indifférent l'ennemi du bien. Dans l'espace de quelques jours, mon district, ordinairement si calme, fut le théâtre de trois procès, suscités par les païens au sujet des comédies ou des supplications faites pour obtenir la pluie. En trois endroits différents, les chrétiens furent battus et fortement maltraités. A *Heou-eul-tchouang* (l'un des trois villages), les catéchumènes se virent traînés par force devant les idoles, pour y brûler de l'encens. Sur leur refus formel d'accomplir cet acte superstitieux, on les suspendit par les poignets aux poutres d'une pagode, où ils furent battus par tout le corps. Les païens s'acharnaient particulièrement à tourmenter le principal d'entre eux. Sans égard pour son âge déjà avancé, ils lui attachent ensemble pieds et mains, et le portent suspendu à une longue perche, comme ils eussent fait d'un pourceau, au petit mandarin de la ville de *Wei-hien*. Fatigués de balancer et de secouer leur victime, ces cruels bourreaux la jetaient à terre, cédant à d'autres non moins inhumains l'honneur de cette indigne manœuvre, qu'ils étaient prêts à reprendre ensuite.

Deux lieues environ séparent *Heou-eul-tchouang* de *Wei-hien*. Le mandarin civil était absent ; les païens se rendirent donc, sans se dessaisir de leur

proie, chez le mandarin des lettres, qui s'arrogea le droit de porter un jugement assaisonné de grossièretés et de sarcasmes de toute sorte contre les Pères et la religion. Les chrétiens ayant porté plainte au tribunal du sous-préfet de *T'ai-ming*, les païens aussitôt de déposer une contre-accusation, et, pour donner le change au mandarin et justifier en quelque façon leur malice, de briser à leurs idoles têtes, jambes et bras, et d'en charger les catéchumènes. Néanmoins, la vérité ne tarda pas à être connue et rapportée au mandarin par des émissaires secrets envoyés sur les lieux. Un mandat d'arrêt est lancé contre les coupables ; quatre fois les satellites se rendent à *Heou-eul-tchouang*, mais sans jamais en ramener personne, le mandarin des lettres de *Wei-hien* s'y opposant. Il prenait sur lui, disait-il, de voir le sous-préfet, et d'obtenir gain de cause en faveur des païens. Il alla même jusqu'à réunir les chefs du *Lien-tchoang-houei* (association contre les voleurs), le 5 de la 7e lune (13 août). Il leur raconta l'affaire de *Heou-eul-tchouang*, le jugement par lui porté, les sarcasmes dont il l'avait rempli, et leur demanda s'il pouvait compter sur eux pour tomber, le cas échéant, sur les villages où se trouvent des chrétiens. « Ces gens-là, leur dit-il, je les connais, je leur ai détruit plusieurs églises à *Gning-iang*, lorsque j'y remplissais les mêmes fonctions qu'ici. Heureusement je fus changé avant que ces diables d'Occident eussent mené à bonne fin le procès qu'ils m'avaient intenté. Ici, je n'ai absolument rien à craindre ; il s'agit de punir des chrétiens réfractaires, qui refusent de s'associer au peuple pour demander la pluie. Certes, si ces supplications étaient mauvaises, ni l'empereur ni le mandarin ne consentiraient à les faire. Le droit est donc de notre côté. »

Bon nombre, dit-on, refusèrent leur adhésion sous prétexte qu'ils n'avaient pas de chrétiens chez eux, et aussi par crainte de s'attirer des désagréments. Le père du mandarin des lettres lui-même essaya, mais en vain, de s'opposer aux desseins audacieux de son fils, redoutant avec raison une répression vigoureuse de la part du gouvernement chinois, qui ne manquerait pas de le casser pour sa récidive. Ce fils obstiné voulut donner libre cours à sa haine, et se rendit à *T'ai-ming fou* dans l'espoir de gagner les autorités. Infortuné ! la veille du jour où il se présenta, le préfet et le sous-préfet avaient été informés par lettres de ses menées et de ses intrigues. La porte du préfet lui fut fermée, et le sous-préfet lui administra, sur l'ordre de son supérieur, une semonce qu'il put savourer à loisir en regagnant sa demeure. L'affaire suivit son cours et sembla se terminer à l'amiable par une réconciliation apparente. Mais les païens, poussés par un esprit de vengeance, se concertèrent pour punir d'une amende de 5 ligatures quiconque prêterait le moindre objet aux chrétiens, mesure qu'ils portèrent à l'extrême. Le maire de l'endroit, pressé de lever cette prohibition, sous peine de se rendre responsable des désordres qui pourraient s'ensuivre, nia qu'il y fût pour rien, et assura que les notables préféreraient obéir au mandarin des lettres de

Wei-hien qui avait pris l'initiative de la mesure, en faisant circuler dans le village une défense expresse de prêter quoi que ce fût aux chrétiens, sous peine d'une amende de 5 ligatures. — Les païens de *Yang-tch'ai-k'iu* et de *Ts'ieul-tchouang* (les 2 autres centres de procès) adoptèrent la même mesure et la maintiennent : ne rien prêter aux chrétiens, leur refuser tout travail, les maudire dans la rue, les tracasser de mille manières, leur susciter procès sur procès, sans alléguer le prétexte de la religion, telle est leur tactique ; toutes choses fort ennuyeuses, même après justification juridique, pour les chrétiens. Quelles seront les suites de ces injustes vexations? Affermiront-elles le courage des anciens catéchumènes déjà habitués au combat? Elles ne manqueront pas, du moins, d'ébranler quelque peu celui de plusieurs nouveaux prosélytes,encore trop faibles pour la lutte,et nombreux dans ces parages; Satan le sait.

Les voleurs.

Lettre du P. Bataille au P. Chérot.

Tchang-kia-tchoang, 26 7^{bre} 96.

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

AU mois d'octobre de l'an passé je fis à *T'ien-tsin* un voyage qui avait pour but d'escorter au retour, en compagnie du P. Cézard, une caisse d'argent à destination de *Hien-hien.* J'y suis encore retourné au printemps pour le même service ; car mon district étant à proximité de *T'ien-tsin* (25 lieues) me vaut ces petits voyages d'agrément. Mon premier voyage s'est passé sans incident remarquable ; mais il n'en fut pas de même du second. Car pour mon expérience personnelle et pour apprendre à ne pas avoir peur, j'ai eu la chance de rencontrer trois ou quatre bandes de voleurs qui font la terreur du fleuve et dévalisent les barques qu'ils rencontrent.

J'étais allé en réquisition à notre procure de *T'ien-tsin* et rapportais à notre résidence de *Tchang-kia-tchoang* la somme de 12.000 francs sur une petite barque de la plus chétive apparence. La 1re bande que j'ai rencontrée venait de délester deux grandes barques de grains et avait mis en fuite les satellites du mandarin. Dans ces cas, que faire? faut-il se cacher? Non, pas du tout. Il vaut bien mieux arborer sa figure d'étranger et leur enlever d'avance l'envie de vous faire une visite à domicile. C'est ce que je fis et je ne fus pas molesté.—En retournant de *Hien-hien* à *Fan-kia-tchoang*, après avoir navigué à pleine voile pendant une heure environ, je vis une barque de grains qui remontait le fleuve ; elle était partie du même port,

bien avant nous, et je ne comprenais rien à son retour. Celui qui conduisait ces grains au marché, au nom de différents petits propriétaires, était un chrétien qui avait été à mon service. « Père, me dit-il, des barques qui nous ont précédés ont été prises, nous sommes attendus, nous ne pourrons échapper ; le Père n'a rien à craindre, nous le prions donc de nous prêter son petit drapeau blanc pour effrayer les voleurs. » C'est une coutume ici, de distinguer nos barques par un petit drapeau sur lequel est écrit en chinois : « Grand royaume de France. Temple du Maître du Ciel. » Je répondis à leur invitation : « Très bien, mes amis, je vais vous passer non seulement mon enseigne, mais aussi ma redoutable personne. » Et ce disant, je montai sur leur bateau. Il fallait voir comme mon homme était content et comme sa bande de bateliers païens se disait résolue à embrasser la religion au retour du voyage. Ma présence ne leur fut pas inutile ; nous traversâmes trois ou quatre postes de voleurs sans être inquiétés le moins du monde. Quand nous fûmes sortis de la zone dangereuse, je remontai sur mon embarcation, non sans éprouver une petite pointe de fier sentiment en pensant que moi, petit homme de 1 m. 56, j'avais été la terreur de ces brigands et la providence de ces braves bateliers.

Mais pourquoi tant de voleurs et pourquoi sont-ils si audacieux? C'est qu'ils ont besoin de manger et que la disette est extrême dans le pays. Des pluies intempestives, l'inondation et la grêle ont accumulé la misère dans cette pauvre région où l'on ne vit guère qu'au jour le jour. La mendicité ne leur fournissant plus le pain quotidien, ils cherchent d'autres industries. Je dois dire toutefois que ces voleurs ne sont pas encore trop malhonnêtes. Quand, par exemple, ils arrêtent des barques de grains, ils n'exhibent pas leurs armes, en demandant brutalement la bourse ou la vie; mais leur chef, dans les termes voulus de la politesse chinoise, manifeste le désir de faire un emprunt pour lui et sa bande, et pour prouver sa sincérité il décline ses nom et prénoms avec celui de son village, et se porte garant du remboursement de la dette *quand les temps seront meilleurs*. Il est compris. Bon gré mal gré on lui laisse prélever sur le chargement la quantité exigée. Si parfois, l'incident se passant près d'un bourg où il y a un mandarin avec sa garde, le propriétaire lésé veut implorer aide et secours, c'est souvent peine perdue. Une fois entre autres un petit mandarin, ayant voulu intervenir, dut battre en retraite devant la foule des voleurs-mendiants qui en venaient déjà aux voies de fait.

Toutes les bandes de voleurs ne sont pas des mendiants réduits par la misère à cette sorte d'industrie plus ou moins honnête. Ces derniers en effet ne sont voleurs que par accident. Il y en a d'autres qui le sont par profession. Ils se réunissent aussi par bandes, ayant des chefs et des règlements, que la crainte mutuelle et l'intérêt commun font assez bien respecter. Par exemple, ils ont des zones bien déterminées pour exercer leur industrie;

chaque bande travaille sur son terrain, et évite de faire tort aux autres. L'argent et autres objets ainsi ramassés par ces industriels sont mis en commun et partagés par le chef en parts égales le plus vite possible. Le plus vite possible aussi la marchandise est écoulée chez les recéleurs, pour échapper aux recherches des propriétaires. Généralement, en dehors des cas où le voleur est pris en flagrant délit, le bien volé ne retourne pas à son maître.

Mais, me direz-vous, que fait donc la justice du mandarin ? Elle n'atteint que très difficilement les voleurs organisés en bande. Car ceux-ci, avant d'entrer en campagne, commencent par s'entendre avec les satellites du mandarin, et moyennant une redevance de tant par mois, on les laisse tranquilles. Vient-on à déposer une accusation contre eux, le mandarin lance un mandat d'arrêt. Peine inutile. Car avant même que l'accusation soit arrivée sous les yeux du mandarin, les voleurs ont été avertis par leurs frères et amis du tribunal, la bande déguerpit au plus vite, et quand la justice arrive sur les lieux, tout est rentré dans l'ordre ; de voleurs, plus la moindre trace. Toutefois il n'en va pas toujours ainsi : les voleurs ne se tirent pas aussi facilement d'affaire, quand ils ont eu la main malheureuse et ont commis un vol au détriment d'une famille puissante qui a ses entrées libres auprès des mandarins et peut en appeler aux tribunaux supérieurs. — Nous autres, missionnaires, nous avons l'avantage d'être rangés dans cette respectable catégorie. Aussi, quand les satellites délivrent des permis de brigandage aux voleurs, ont-ils grand soin d'avertir ces derniers de n'avoir pas la main malheureuse et de ne pas s'attaquer à la Mission de *Hien-hien*. Voici un fait récent à l'appui de ce que je viens de dire. Il y a quelques mois, un de nos courriers s'en allait dans la direction du midi, et traversait la plaine mal famée de *Siao-fan*. Bientôt quelques individus qui semblaient oisifs dans la campagne s'approchent de lui et l'invitent à s'arrêter: « Dis donc, l'ami, que portes-tu dans ton bissac ? — Je suis un courier du *t'ang-li* (de l'Église) ; je porte des lettres, des journaux etc. Cela ne peut vous intéresser. — Voyons toujours! » Et sur ce, on exhibe le contenu de son bissac et les sapèques qu'il avait reçues pour sa course. Quand tout a été bien examiné, et qu'il est avéré que ce bonhomme est un courier de la mission : « Allons, lui disent les voleurs, tu nous fais l'effet d'un bon garçon ; nous ne te voulons pas de mal; prends tes affaires et continue ta route. »

J. Bataille, S. J.

P. S. C'est enfin au printemps de 97 que nous bâtissons notre église de *Fan-kia-tchoang*. Il nous manque encore 3.000 fr. Nous commençons quand même. Que le patron des causes désespérées, St Joseph, à qui est dédiée cette église, nous envoie l'aumône nécessaire.

Une excursion apostolique.

Lettre du P. A. Wetterwald.

Tchang-kia-tchoang, le 15 septembre 1896.

APRÈS nos premières vacances, qui se sont terminées le 15 juillet, le R.P. Vice-supérieur (notre supérieur est allé en France pour la congrégation provinciale) m'envoya tenir à *Tong-koang* la place du Père chargé de ce district et retenu à *Hien-hien* par la fièvre. *Tong-koang* est situé à une 20e de lieues au sud-est de la résidence de *Tchang-kia-tchoang*, sur la rive droite et à peu de distance du canal impérial *(Yu-heue)*. C'est une sous-préfecture. Pas un seul chrétien en ville; aux environs s'échelonnent d'assez nombreuses chrétientés, qui envoient leurs enfants à l'école que nous avons dans la ville. A cette saison où les pluies rendent les chemins souvent impraticables, où les chrétiens sont très occupés aux travaux des champs, les missionnaires ne sortent guère qu'appelés pour une extrême-onction où pour la fête de l'Assomption. Il avait été réglé que j'irais passer cette fête au village de *Wang-la-kia*, à 4 ou 5 lieues au nord-est de la ville. Mais voici que les jours précédents il tombe une de ces pluies d'orage qui, en l'absence ici de tout système de canalisation et d'écoulement des eaux, suffisent à inonder tout le pays. La pluie dure 2 ou 3 jours seulement. L'avant-veille de l'Assomption, le temps se rasséréna, comme pour m'inviter à tenter l'excursion... Est-ce prudent de sortir? Le catéchiste du P. Bosch, qui connaît le pays, va examiner la route ordinaire. De l'eau partout. De plus, il y a à passer, avant d'arriver à *Wang-la-kia*, deux anciennes rivières, habituellement à sec, mais qui maintenant coulent presque à pleins bords. « Coulent » ce n'est pas le mot, car généralement ces vieilles rivières n'ont pas de débouché. De plus il n'y a pas de pont.

Le cocher, lui, déclare qu'il n'y a pas moyen de sortir, et mon catéchiste, un tout jeune homme, est assez de l'avis du cocher: il ne se soucie guère de patauger dans l'eau et dans la boue. Moi, je ne tenais à sortir que s'il y avait moyen de voyager sans noyer bêtes et gens ; mais il me paraissait dur de passer à *Tong-koang* cette grande fête, avec les 5 individus de mon personnel domestique, alors que de nombreux chrétiens pourraient profiter ailleurs de mon ministère... Que voulez-vous? on est encore jeune, on a encore un brin d'enthousiasme et ... d'inexpérience.

Le catéchiste du P. Bosch, maître *Wang*, comprenait cela, je veux dire mon désir de sortir. Il me proposa un expédient : « Père, allons d'abord à *Yen-t'ai* ; c'est vers le nord, la route doit encore être assez praticable, en tout cas il n'y a pas de rivière à traverser. Les 30 chrétiens de ce village seront heureux de voir le Père. De là, s'il y a moyen, soit avant la fête encore, soit après, nous essaierons d'aller à *Wang-la-kia*. » Il

faut dire que *Wang-la-kia* est le village natal de maître *Wang* ; il tenait donc à ce que j'y allasse. « Eh bien ! nous essaierons, dis-je au cocher, prépare-toi ! »

Par précaution, au lieu de lier ma caisse de messe à l'arrière du char, où elle risquait fort de tremper sans cesse dans l'eau, je la plaçai à l'intérieur avec mes autres effets, ne réservant qu'une petite place pour m'asseoir en tailleur. Hélas ! ce n'était pas encore assez de précaution ; la suite me le démontra tristement.

Donc le matin du 14 août, par un soleil radieux et une brise fraîche, nous partons. Je laisse à la maison mon vieux bachelier *Tchao* avec ses doctes livres, et maître *Tchoang*, le majordome du P. Bosch. Tous deux me disent : *I lou p'ingnan* ! (bon voyage !), et je réponds suivant l'étiquette : *r'ovo fou !* (comme qui dirait : je compte sur *votre* bonne étoile !) Ils ajoutent, parole plus chrétienne : « Père, la Ste Vierge vous protégera! — J'y compte bien, puisque c'est pour Elle que je m'aventure dans l'inconnu ! »

Mes deux catéchistes, maître *Wang* et le jeune *Li*, prennent les devants; ils ont ôté leurs souliers, mais gardé leurs bas de toile, dénoué les jarretières qui serrent la culotte à la cheville du pied: ils sont ainsi prêts à entrer dans l'eau. En ville même, dans ces rues informes que la pluie a changées en ravins, nous manquons verser. Je récitais justement mon itinéraire. Nous en fûmes quittes pour la peur. La porte de *Tong-koang* franchie, il faut se jeter à l'eau et ce n'est pas une métaphore. Toutes les parties basses sur la route sont inondées à un ou plusieurs pieds de profondeur. Aux abords des villages et tout autour, ce sont de vastes lacs qu'il faut nécessairement traverser. L'important, c'est de ne pas quitter la grand' route ; là du moins le fond est solide. Pour peu qu'on s'en écarte, ce sont des fondrières où les mules affolées perdent pied et d'où il est presque impossible de se tirer. Mes deux pionniers allaient bravement de l'avant, ayant souvent de l'eau jusqu'à la ceinture ; le jeune et délicat *Li*, stimulé par l'intrépidité de maître *Wang*, faisait ainsi son apprentissage de la vie sérieuse ; il laissait dans l'eau des chemins ses dernières timidités. Sous ce rapport je n'étais pas fâché de notre essai de voyage. Mais à mesure que nous avancions, je comprenais pourquoi les vieux missionnaires ne sortent pas par des temps et des chemins pareils.

Nous étions arrivés à un village tout païen, nommé *Ts'ang-chang*. De toutes les ruelles on se précipite pour voir quel aventurier pouvait bien se risquer en charrette sur des chemins inondés. Au delà du village, ce n'était que de l'eau à perte de vue. Maître *Wang* va examiner la situation. Pendant ce temps, assis dans mon char et fumant tranquillement ma longue pipe, j'entame conversation avec une cinquantaine de païens qui se pressent autour de moi. Aux premiers mots que je leur dis, leurs figures s'illuminent d'un sourire mêlé de surprise et de bienveillance. « Tiens, semblaient-ils dire,

mais cet Européen parle chinois et nous le comprenons ! » La glace est rompue. Ils me posent toutes sortes de questions. Comme ils sont païens, ils m'appellent tout simplement *sien-cheng*. L'un d'eux me demande comment se dirait *sien-cheng* en français; je lui réponds: « Cela se dit: *monsieur.* » Et les voilà tous de s'escrimer à répéter ces deux syllabes. « Monsieur parle très bien le chinois, me dit l'un d'eux. — Tu me flattes, répliquai-je, *très bien* ce n'est peut être pas le mot, mais je désire beaucoup arriver à parler très bien la langue de ce noble pays, afin de pouvoir plus facilement prêcher en Chine la doctrine du Maître du Ciel. Au reste avec des gens polis et bienveillants comme vous, c'est un vrai plaisir de lier conversation. »

A ce moment maître *Wang* revenait : « Nous essaierons de passer, Père, je crois qu'il y a moyen. — Non, il n'y a pas moyen », disent les gens du village. J'avais des raisons de croire plutôt à la parole du catéchiste. Les braves paysans, quand ils voient leurs routes inondées, s'imaginent vite qu'il n'y a plus de ressource, et ils se croisent les bras en attendant que l'eau diminue. Nous nous remettons donc en route, suivis de la foule qui s'arrête à la dernière maison du village et nous regarde avec une sympathie anxieuse. Le char descend le tertre sur lequel sont bâties les habitations et entre dans le « lac » ; mes deux catéchistes tâtent avec soin la route, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, parfois jusqu'à la poitrine, moi je prie nos bons anges de nous tirer de là sains et *secs !* Verser à cet endroit, c'eût été une affreuse position. Déjà nous arrivions à l'autre extrémité, et nous apercevions la route émergeant peu à peu hors de l'eau. Tout à coup, je ne sais par quelle distraction, le char fléchit un peu à droite, les mules perdent pied dans ce terrain marécageux ; ma voiture penche effroyablement. Le cocher fouette ses bêtes pour les faire remonter sur la route. Vains efforts ; il descend, lui aussi, dans l'eau ; moi seul, réfugié dans la partie gauche de mon char, je suis encore à sec. Par malheur, la mule du brancard, dans un effort suprême, brise ses traits ; la position devenait critique. Les deux catéchistes, aidés d'un païen complaisant venu à notre secours, soutiennent le char. Évidemment l'eau y entrait, et je pense avec anxiété à ma caisse de messe placée juste de ce côté. Ce quart d'heure employé à rafistoler les traits fut un quart d'heure fatal... Mais c'eût été bien pis encore si nous avions versé, et je remercie le ciel de nous avoir épargné ce malheur extrême. Les traits réparés, nous sortons enfin du bourbier et gagnons une route sèche. A 1 h. ½ nous arrivions à *Yen-t'ai*, ayant mis plus de 6 heures à faire moins de 4 lieues.

Les chrétiens ne m'attendaient pas. Pendant qu'ils préparent le thé et un modeste dîner, nous déballons la caisse de messe. Le spectacle est navrant! Le fond avait été envahi par l'eau ; ornements de fête, linges, aubes, tout était dans un état lamentable. Les couleurs des doublures avaient déteint sur

les broderies et sur le satin qu'elles nuançaient des tons les plus bizarres. Que pouvais-je faire de mieux que de me résigner... et de prendre froidement de bonnes résolutions pour l'avenir ?

Après le dîner, je confessai les quelques chrétiens du village et de deux annexes, sauf quelques femmes — *les petits pieds*, toujours soigneusement emmaillotés, ne peuvent traverser l'eau. Le lendemain, fête de l'Assomption, une petite paroisse chrétienne se réunit au point du jour dans la chambre qui sert de chapelle. Deux bouts de cierges font toute l'illumination ; comme ornement de fête je n'ai que ma chasuble de tous les jours, à peu près indemne du naufrage. L'assistance n'est pas nombreuse, mais je prêche avec autant de consolation que dans une grande cathédrale, qu'à St-Pierre-St-Paul de Lille ; il m'est doux de penser que, de ce pays tout païen, quelques bonnes âmes prient le vrai Dieu, implorent la Ste Vierge et célèbrent sa glorieuse entrée au ciel. Tout mon monde communie pieusement.

Après l'action de grâces et le déjeuner, nous nous décidons à partir pour *Wang-la-kia*. Je crains d'être à charge à ces pauvres gens qui ne sont pas riches et qui me traitent de tout leur mieux.

Pendant qu'on prépare le départ, un païen vient demander des remèdes pour son petit bébé d'un an. Je cherche dans mes provisions et trouve ce qu'il faut au poupon. Ce païen est brave homme ; il connaît notre religion et il en dit beaucoup de bien. « A ce compte, lui dis-je, j'espère te voir bientôt chrétien toi-même. — Je ne dis pas non. » Le bon Dieu fera, je l'espère, fructifier cette semence jetée en bonne terre.

Vers 8½ nous partons ; païens et chrétiens nous souhaitent bon voyage. Un de mes paroissiens de *Yen-t'ai*, excellent jeune homme, qui se rend aussi à *Wang-la-kia*, nous servira de guide ; deux autres chrétiens veulent nous accompagner, du moins jusqu'à une ancienne rivière qu'il faut traverser en barque. Après avoir passé le lac qui entoure le village, la route devient assez bonne. Vers 9½ nous étions arrivés à la digue de la rivière. La barque annoncée n'est pas là. C'est une déception. Impossible de passer à gué. La rivière, ordinairement à sec, a maintenant près de deux mètres d'eau. Nos gens se mettent à la recherche de la barque, qui, dit-on, est allée transporter des voyageurs à une lieue de là. Moi je stoppe en rase campagne, sous un soleil tropical, au milieu des champs de maïs inondés qui m'envoyent des bouffées de miasmes. Pour m'abriter je n'ai que l'ombre de ma carriole. Je dis mon bréviaire, mon rosaire, je cause avec des païens qui passent ; l'un de ces derniers me demande un remède, un emplâtre pour son frère qui a des éruptions. Je lui donne ce qu'il demande et j'accompagne ce remède d'une bonne exhortation.

Midi arrive; toujours pas de barque à l'horizon. Il faut cependant songer à manger quelque chose, car du train dont nous allons, bien que *Wang-la-*

kia ne soit qu'à 2 ou 3 lieues de là, nous n'y arriverons pas avant le soir. Les deux chrétiens de *Yen-t'ai* s'offrent à retourner au village me chercher quelques vivres. J'accepte, et je demande pour mes gens et pour moi quelques œufs durs, des galettes non levées,une bouteille d'eau... fraîche (?). Ces braves gens partent aussitôt.

Sur ces entrefaites, voici enfin la barque, bien petite, bien chétive, au point que je me demande avec inquiétude comment ma voiture tiendra là-dedans. Sans perdre de temps nous commençons le transbordement, d'abord de tous nos effets et du Père — 1er voyage — puis de la voiture sans ses roues — 2e voyage — puis enfin, non sans peine, des roues massives et de l'essieu — 3e voyage. Les deux mules, avec le cocher qui s'est mis en costume de paradis terrestre, passent à la nage... Il fallut plus de deux heures pour ces diverses opérations.

Les provisions étaient arrivées, et je dînai sur le pouce tout en causant religion avec quelques païens, spectateurs sympathiques de ma pénible traversée. Le terrain près de la berge était tout détrempé; impossible d'y tenir debout. On avait donc remonté mon char à 50 mètres de là. Il fallait y arriver moi-même à pied sec. Le cocher dit : « Père, il n'y a qu'un moyen : il faut que vous montiez sur mon dos ; je vous porterai jusqu'au char. » Il était écrit que ce jour-là j'userais de tous les moyens de transport. Vous ne direz pas au moins que les voyages, dans les monotones plaines du *Tcheu-li*, manquent toujours de pittoresque.

Mes gens avaient croqué leurs galettes, bu, qui de l'eau bourbeuse *de torrente in via*, qui de cette tisane amère ou fade qu'ils appellent thé, ou plus souvent eau chaude..., et nous voilà repartis après avoir donné 500 sapèques au batelier pour la peine de ses 3 voyages (500 sapèques, c'est actuellement environ 70 à 80 centimes).

La route qui nous restait à parcourir était couverte d'eau à maints endroits. Une fois mes 3 pionniers crient : gare ! L'eau avait défoncé la route ; c'était un vilain passage. — Pas moyen de tourner la difficulté : les champs, des deux côtés, sont de vraies fondrières. Le cocher, toujours intrépide : « *Pounai ! kousk'iula !* nous passerons ! » Il fouette vigoureusement : hélas ! nous ne passons pas du tout, et je vois le moment où se renouvellera la triste scène de la veille. Pour plus de sûreté je descends dans la boue. Mes gens s'attellent aux roues, et après bien des efforts, parviennent enfin à dégager le char. Nous n'étions pas cependant au bout de nos peines. A 1 kilomètre environ de *Wang-la-kia*, pendant que nous louvoyons pour aborder au village par les eaux les moins profondes, voici que de nouveau la route nous est traîtresse. Dans un trou creusé par l'eau et où un terrain mouvant s'était amassé, les roues restent enfoncées ; la mule se couche ; ni coups de fouet, ni cris, ni bâton ne la font plus bouger. La pauvre bête, qui n'a rien mangé depuis le matin et qui a

marché tout le temps dans des chemins impossibles, la pauvre bête est à bout de forces. Après une demi-heure d'inutiles efforts, on se décide à dételer, à faire venir du village des bêtes de renfort. Après avoir fait étendre sur la boue des champs une toile huilée, je commande de décharger tous nos bagages. Le paquet le plus précieux, mon matériel de la messe quotidienne, je charge un chrétien de le porter lui-même avec précaution. Après cela maître *Wang* monte sur une des mules, moi sur l'autre, à poil bien entendu, et c'est dans ce rustique équipage, mon mouchoir de couleur sur la tête, les souliers trempés, la robe blanche maculée de boue, que je fais mon entrée solennelle à *Wang-la-kia.*

Les chrétiens, accourus à la nouvelle, ne riaient pas; ils avaient pitié du Père et multipliaient leurs expressions de sympathie et de reconnaissance. Je réponds avec modestie et humilité « suivant le rituel ». Vite on prépare la chambre du presbytère embaumée par une centaine de pastèques qu'un chrétien a déposées dans la salle à manger. On vit en famille ici ; les chrétiens considèrent la maison du Père un peu comme la leur: au besoin elle leur sert de magasin et d'entrepôt. On chauffe l'eau pour le thé, les vierges de l'orphelinat préparent le souper du Père que les administrateurs viennent servir. Mon char arrive bientôt avec tous nos bagages intacts. Je puis changer d'habits, me reposer un peu avant de me mettre au confessionnal.

Dimanche nous faisons la solennité de l'Assomption. De bon matin, prières ordinaires pendant lesquelles je confesse, puis sermon, grand' messe, communion, action de grâces. L'autel est gracieusement orné : un tableau du Cœur Immaculé de Marie sourit à toute la pieuse assistance. Dans le tabernacle je renferme, après la messe, le St-Sacrement, afin de donner aux chrétiens la consolation d'avoir Notre-Seigneur au milieu d'eux pendant ces quelques jours. Je reste en effet près de 4 jours dans cette bonne chrétienté. Tous les matins, je prêche ; le soir, je confesse ; le reste du temps est employé soit à mes exercices de piété, soit à causer avec les chrétiens, soit à faire ma correspondance.

Comment rentrerai-je à *Tong-koang ?* En char ? Il n'y faut pas songer. En barque ? Les gens disent que ce sera possible. Un païen d'un village voisin, qui a une barque, s'offre à nous conduire... Donc nous irons en barque sur... la grand' route canalisée.

Mercredi à 7 h. du matin, tout était prêt pour l'embarquement à *Wang-la-kia-sur-mer.* Le bateau qui va nous conduire est une barque plate de maraîcher, longue de 3^m, large de 1^m50 tout au plus. Tous nos bagages sont empilés dans cet étroit espace ; je m'assieds moi-même sur une caisse, à l'avant du bateau, mes deux catéchistes accroupis derrière moi. Debout sur l'arrière, le maître de la barque avec un ouvrier païen manœuvrent à la gaffe. Deux chrétiens du village s'offrent à nous servir de pionniers ; cela permettra à

MM. les catéchistes de se reposer ; au besoin on tirera à la corde tous ensemble, dans les passages difficiles. Nous allions à l'inconnu, nous fiant à la bonne Providence et comptant qu'elle nous ménagerait un fond d'eau navigable jusqu'aux portes de *Tong-koang* : 500 mètres de route sèche suffisaient pour gâter notre belle partie de sport.

Le bon Dieu commença par nous donner un temps favorable ; ciel couvert, avantage que nous apprécions beaucoup, la barque n'étant, elle, pas couverte du tout. Il y avait foule pour nous voir embarquer ; païens et chrétiens couvraient le quai.

Le paysage est tantôt triste, tantôt gai ; triste, quand l'eau a tout détruit ou menace de tout détruire, anéantissant la seule ressource de tout un village, c.-à-d. les champs de maïs, de sorgho et de haricots ; gai, quand les terres sont assez hautes et qu'il n'y a de l'eau que sur la route-canal que nous suivons. Notre passage est un événement pour les paisibles populations de ces campagnes ; tout le monde accourt pour voir l'Européen à longue barbe ; mais je constate avec plaisir que cette curiosité est partout polie et bienveillante.

Les deux incidents les plus notables, c'est que deux fois, arrivés à la digue des anciennes rivières, il nous faut décharger notre embarcation, la tirer à bras sur la berge, la faire redescendre de l'autre côté, puis la recharger. Sauf ces deux endroits, et une centaine de mètres où mes 6 hommes traînent le bateau dans la vase, tout le reste fut navigable à souhait. Si je ne me trompe, c'est à peu près ainsi que voyageaient nos Pères en pays iroquois ou huron.

Enfin vers 4 h. du soir nous arrivons à *Tong-koang* par la porte de l'est. 10 heures de navigation pour une distance qui, en ligne directe et en temps ordinaire, ne dépasse pas 5 lieues ! J'avais les reins brisés. — Rentré à la maison, on me dit qu'un chrétien est là, attendant depuis midi mon retour ; il m'invite pour une extrême-onction à 3 ou 4 lieues de la ville. « Est-ce grave ? demandé-je aussitôt. — Oui, Père, c'est grave. — Le malade peut-il mourir avant demain midi ? — Je n'ose pas affirmer au juste. » Dans le doute où ces réponses me laissent, je me décide à partir le soir même ; j'aime mieux essuyer une fatigue de plus, même peut-être inutile, que d'exposer un pauvre moribond au hasard de mourir sans sacrements. Je fais donc préparer les deux mules.

Le majordome avait eu la précaution de nous préparer à dîner ; pour moi en particulier un excellent bouillon de poulet, qui me remit de mes fatigues. Le jeune *Li* ne se souciait que tout juste de partir pour de nouvelles aventures. Maître *Wang*, toujours intrépide, s'offre à le remplacer. Nous faisons un paquet des objets nécessaires pour la messe du lendemain ; une couverture servira de selle, puis m'enveloppera la nuit. Et c'est tout. Nous partons vers 6 h. du soir.

C'est à l'ouest que nous allons ; le soleil se couche radieux, la soirée est fraîche. A 3 *li* de la ville nous passons en bac le canal impérial. La route offre un contraste complet avec celui de *Wang-la-kia* ; ici les terres sont hautes, il n'y a presque pas d'eau.

Vers 7 h. du soir nous arrivons au bord d'une ancienne rivière. Ici par exemple, il y a de l'eau, sur une étendue de plus de deux kilomètres, et assez profonde pour que nous ne puissions pas passer même à cheval. Le chrétien m'avait dit où nous trouverions une barque. Mais, comme à *Yen-t'ai*, la barque n'est pas là ; et les bateliers sont peut-être allés se coucher. Nous appelons, nous nous égosillons ; l'écho seul de nos cris répercutés par les roseaux nous répond. La nuit descend peu à peu, éclairée heureusement par une pleine lune. Fatigué de crier, maître *Wang* s'étend sur la berge, et bientôt je l'entends ronfler comme un bienheureux. Il semblait en prendre son parti et me dire : « Père, résignez-vous ! nous passerons... la nuit ici. » Le cocher nous avait accompagnés à pied. Je lui dis de passer la rivière avec les deux mules et d'aller avertir là-bas les bateliers qu'il y a des voyageurs à transporter. De fait nous n'étions pas seuls ; trois païens attendaient comme nous... mais en somme, à trépigner il n'y avait que moi, moi pauvre Européen encore trop imbu des souvenirs des voyages en train-éclair.

Il fallut encore plus d'une heure pour que la barque vînt enfin nous chercher. Les bateliers n'avaient pas entendu nos cris ; ils dormaient d'un profond sommeil quand le cocher les appela. Puis quand ils furent réveillés, ils avaient encore parlementé un bon bout de temps avant de se décider. Tout cela c'est du chinois pris sur le vif. Enfin nous passons ce Rubicon, passage extrêmement pittoresque, au clair de la lune, parmi les gémissements des roseaux que la brise agite...

Quand nous descendons de barque, maître *Wang* se dispute avec les bateliers sur le prix. Évidemment, après nous avoir fait languir deux heures sur la berge, ces gens voudraient encore nous gruger ! Je reste calme et impassible devant ces chinoiseries. Le catéchiste finit par avoir raison, car il crie plus fort que tous les autres, et nous piquons des deux. A 10 ½ du soir nous arrivons à *Kao-tchoang* : c'est le nom du village où se trouve le malade. On ne m'attendait plus. Un vieux catéchiste déjà installé sur le *k'ang* où je devrai tantôt dormir, se hâte de déguerpir avec les couvertures... mais hélas ! sans ses puces, que je ne tarderai pas à retrouver vivantes et affamées.

« Le Père veut-il boire le thé ? — Avant tout, répondis-je, je veux savoir où en est notre malade. — Il ne va pas bien, il désire extrêmement voir le Père. » J'appris que cet homme, nouveau chrétien de 3 ou 4 ans seulement, s'était bien relâché après son baptême. Les approches de la mort avaient réveillé sa foi. « Pourra-t-il recevoir demain la sainte communion? —

Non, Père; il ne fait que vomir le peu d'eau fraîche qu'il avale encore. — Bien, allez l'avertir que je vais le voir tout de suite, le confesser, lui donner l'extrême-onction et l'indulgence plénière. Préparez tout pour cela. Je boirai le thé après, et surtout je boirai une bonne tasse d'eau fraîche si vous avez un bon puits. »

Guidés par un chrétien, nous nous rendons au domicile du malade. Je trouve un homme d'une 40e d'années, roulé tout nu dans une pauvre couverture. « Souffres-tu beaucoup ? — Oh ! oui, Père ! » et il me montre son ventre déjà tout gonflé ; il est dévoré par une soif ardente, mais il rejette au bout de deux minutes l'eau qu'il a absorbée. Il paraît que quelque temps auparavant, il avait avec excès mangé des pastèques, et l'on attribuait à cela l'origine de sa maladie. Je ne pouvais soulager son corps, mais je lui apportais le remède spirituel et la grâce d'une sainte mort. Il en profita avec piété, assisté des autres chrétiens qui priaient pour lui à haute voix. Quand tout fut fini je lui dis : « Demain je dirai la sainte messe dans le village et je la dirai pour toi, afin que le bon Dieu adoucisse tes souffrances et te guérisse, si c'est sa sainte volonté. » Le malade me remercia, et je le quittai en recommandant aux chrétiens de le veiller, de l'aider par des oraisons jaculatoires, de m'appeler si le danger devenait imminent.

A minuit je me roulai dans ma couverture et dormis un peu, en dépit des moustiques et des puces. A 4 h. je me levai, entendis les confessions et dis la sainte messe. Après avoir déjeuné, avant de remonter sur ma mule, je voulus revoir mon malade. Je le trouvai plus mal, mais très résigné. Il me prit les mains et il ne voulait plus les lâcher, me témoignant sa reconnaissance plus par son regard que par ses paroles. Je l'encourageai, lui promis de prier pour lui jusqu'à la mort et après.

Vers midi je rentrai à *Tong-koang*. — Le malade mourut le lendemain, ne cessant d'invoquer avec piété la Ste Vierge, et regardant avec foi et amour le crucifix qu'on lui présentait.

Statistique.

LA mission, qui comptait en juillet 1857, époque à laquelle elle fut confiée à la Cie, 9.475 chrétiens, en comptait 42.660 au 1 juillet 1895, et 43.736 au 1 juillet 1896, sur 7.155.424 hab. Les catéchumènes sont au nombre de 4.459, les chrétientés de 593 avec 1.188 annexes. Il y a 501 églises communes et 78 privées; 1,266 adultes et 12.517 enfants de païens ont été baptisés cette année. 34 retraites ont été données à 1.314 retraitants. Il y a 7.553 membres de l'Apostolat de la prière. Le personnel comprend 52 prêtres dont 47 S. J.

AUSTRALIE.

Scènes de mœurs nègres.

Lettre du P. J. Conrath au P. d'Alès.

St-Joseph, Daly River (Northern Territory), 17 octobre 1896.

RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

P. C.

LE *status* de cette année m'a fait maître des novices. Toutefois ne croyez pas qu'il s'agisse de former des jeunes gens pour la Compagnie de JÉSUS. Pour faire partie de mon noviciat il faut être marié. Le polygame, le paresseux, l'homme qui n'aspire pas à se faire chrétien, en sont exclus. Ce n'est pas un jeu de faire un chrétien d'un sauvage; c'est comme de faire un jardin au haut d'un glacier. Dans bien des missions, le missionnaire n'a pas la charge d'être employeur et inspecteur de police ; ici il faut qu'il le soit. Tous les matins, il me faut indiquer tous les travaux qui ce jour-là doivent être faits ; car le nègre n'aime pas à travailler plus qu'il ne faut ; si la besogne n'est pas désignée exactement, vous pouvez être sûr qu'en général on ne fera rien. L'idée de travailler un champ pour son propre compte n'entre guère dans la tête du sauvage. Au reste, l'important est qu'il travaille.

Le démon semble faire tous ses efforts pour empêcher les gens de sortir de son esclavage. Il y a quelques jours, j'aidais un jeune couple à construire une hutte sur son terrain de 2 acres anglais (80 ares). Comme j'allais de côté et d'autre pour voir si les poteaux étaient droits, la femme qui y travaillait à côté de son mari m'aborde ainsi: « Père, moi je ne suis pas méchante comme une telle, N., qui commet toujours des adultères. — Je le sais bien, lui dis-je ; restez fidèle à vos promesses, faites bien votre devoir pour la prière et le travail, et vous serez baptisée quand le temps sera venu. — Oui, dit-elle, je serai bonne toujours. Est-ce que vous savez que mon mari a 2 femmes? — Je ne crois pas cela, » lui dis-je. Le mari, irrité en entendant cela, prend à son tour la parole : « Père, elle est menteuse ; ne la croyez pas. C'est elle qui a 2 nègres. — Je ne crois pas cela non plus. Tous les deux, si vous restez fidèles à vos promesses, vous serez un jour de bons chrétiens. » Le lendemain, mon bon homme vient me dire que sa femme l'avait quitté et qu'elle s'était enfuie avec un tel, nègre des bois. J'ordonnai d'aller de suite à sa poursuite et de la ramener de force ; mais mes ordres ne furent pas exécutés. Lassé de cette insouciance dans une question si grave, j'envoyai enfin quelques colons qui devaient aller avec le mari et ramener la femme coûte que coûte. Les gens partirent, mais pas le mari. J'appris dans la suite qu'il est contre l'étiquette nègre pour le mari d'aller lui-même reprendre sa femme infidèle. Elle doit être ramenée par les amis du mari outragé. Si le séducteur la ramène, il s'ensuit toujours un combat.

Nos gens revinrent le soir même avec la coupable. On vint m'appeler pour la protéger contre plusieurs nègres qui se réjouissaient de cette occasion d'envoyer quelques lances sur elle. De plus, même si le mari n'est pas furieux de la mauvaise conduite de sa femme, il doit faire comme s'il l'était ; c'est l'étiquette qui exige cela. Je prends une bonne baguette et sors à la hâte, car l'expérience m'a enseigné que tout délai pourrait avoir des conséquences funestes. Je viens donc à l'endroit où 3 hommes tenaient la femme et l'entouraient pour servir de bouclier et pour empêcher les nègres d'envoyer des lances. A une distance de 30 à 40 pas se tenaient environ 25 nègres, chacun armé d'une lance ; tous étaient prêts pour l'action. 50 autres spectateurs s'y trouvaient, espérant voir une petite mêlée. « Père, ils me tueront, gémit la pauvre créature, quand je lui dis d'aller au jardin où elle devait être châtiée par son mari. — Pas du tout, lui dis-je. Celui qui vous tuera aura affaire à moi. » Ma baguette dispersa bientôt tous les guerriers et les spectateurs ; toutefois, quand on conduisit la femme au jardin, quelques lances furent envoyées qui la blessèrent légèrement. Suivit alors le châtiment qu'elle devait subir des mains de son mari. Elle y consentit très volontiers, sachant qu'il vaut mieux être châtiée à coups de baguette que de recevoir des lances ou d'avoir la tête à peu près brisée par un coup de massue, tel que les femmes en reçoivent quelquefois des mains de leurs gracieux maris. Il aurait été inutile de dire au mari furieux de ne plus la châtier à cause des blessures déjà reçues ; toutefois je lui défendis de la battre sur la tête. Il se contenta donc de la frapper rudement avec une baguette de façon à ne pas atteindre les os. Ainsi se fit la réconciliation.

Actuellement il y 12 familles de colons dans la Réduction. Toutes mes instructions aux païens ont ce refrain : « Il faut se faire colon. Les nègres des bois n'observeront jamais la loi de Dieu. Dieu déteste la paresse qui est la mère du vice. D'autre part, le travail vous donne des aliments supérieurs à ceux que vous trouvez dans la brousse. Dans la Réduction vous avez tout ce qu'il vous faut. » Je crois qu'un temps viendra où tout marchera mieux.

Je vais voir tous les jours un nègre malade qui était colon l'année dernière. La mort de son frère l'a fait renoncer à son jardin. Comme auparavant il s'était bien conduit, je l'avais baptisé. Étant en dehors de la station, il oublia bientôt de venir à la messe les dimanches. Quelquefois, quand je le voyais, je lui faisais des exhortations pour le rappeler au devoir et le faire rentrer dans la Réduction. Je lui disais qu'il était impossible pour lui, en restant avec les païens, de mener une vie pure. Mais il faisait la sourde oreille. Alors je lui dis : « Eh bien ! vous verrez bientôt que la parole du prêtre est vraie : « Tout péché est puni par Dieu, et souvent déjà ici-bas. » 15 jours après, un nègre l'amena dans son canot à la station ; il était mourant. « Eh bien ! lui dis-je, je vous avais dit : « Dieu vous punira bientôt ; »

il vous a puni. — Oui, Père, vous l'avez dit, Dieu m'a puni. » Malgré mes soins et les remèdes que je lui donnais tous les jours, le malade devenait de plus en plus faible. Je le confessai,tout en espérant que la maladie serait bientôt vaincue. Une nuit, j'entends de grands cris autour de lui. C'étaient ses amis, croyant que la mort était proche, qui avaient crié ainsi. Je vais voir le malade, lui donne l'extrême-onction. Il me dit : « Père, moi je ne suis pas menteur ; si je ne meurs pas, je ne vous quitterai plus. — Très bien, lui dis-je. Tenez votre parole, priez Dieu un petit peu intérieurement, ayez confiance en lui ; il vous sauvera ; probablement il ne voulait vous donner qu'une bonne leçon. » Le lendemain mon malade se sentait un peu mieux ; ses yeux perdaient leur teinte vitreuse. Il ne peut pas encore marcher à présent ; mais il est hors de danger. J'espère que mon bon gaillard Tobie n'oubliera pas de si tôt la bonne leçon que Dieu dans son infinie miséricorde a daigné lui donner.

En recommandant notre mission à vos bonnes prières.

Joseph CONRATH, S. J.

HAUT-ZAMBÈZE.

La révolte au Mashonaland.

Extrait des Katholischen Missionen.

LA révolte du Mashonaland a fait subir des pertes considérables à la mission du Haut-Zambèze. Elle a pris les Européens complètement à l'improviste. Elle a duré de mai à octobre 1896. On croyait généralement que les Mashonas étaient complètement soumis ; et personne ne s'imaginait qu'un peuple regardé par tous comme paresseux, efféminé, complètement dépourvu d'énergie, pourrait en un moment non seulement se soulever, mais donner des preuves de courage et se ruer sur les blancs avec une véritable fureur. Depuis quelque temps cependant, les Mashonas donnaient des signes d'inquiétude. Avant l'arrivée des blancs ils vivaient dans l'indolence la plus complète, au jour le jour, ne payant d'impôts qu'à leurs sorciers, ne craignant que les Matabélés, leurs farouches voisins. L'arrivée des Anglais mit fin à cet état de choses. Ils établirent un impôt sur les huttes. Cette mesure apprit sans doute aux Mashonas la valeur de l'argent, mais ne leur donna pas le goût du travail. Aussi en vinrent-ils bientôt à détester leurs nouveaux maîtres. Plus d'une fois la perception de l'impôt donna lieu à des résistances à main armée, suivies de mort d'hommes. C'est sur ces entrefaites que la Compagnie de l'Afrique du Sud retira en partie ses troupes du Mashonaland pour les employer dans la campagne contre les Matabélés, et vers le mois d'avril 1895 le pays fut laissé à peu près sans

défense. Les troupes furent cantonnées à Buluwayo et Pitsani dans le Matabéléland. On voulait sans doute faire comprendre aux résidents du Mashonaland qu'ils avaient à pourvoir eux-mêmes à leur défense.

C'est dans ces circonstances que parurent divers émissaires matabélés. Le roi Lobengula avait, en mourant, fait jurer à ses braves qu'ils chasseraient les Anglais du pays. Ceux-ci se préparèrent immédiatement à exécuter leur serment. Avant l'arrivée des blancs, les Matabélés avaient été les plus féroces ennemis des Mashonas ; mais le danger commun les réunit. Les Matabélés ne pouvaient plus se retirer vers le nord, où ils devaient se heurter aux Anglais au-delà du Zambèze; il ne leur restait donc qu'à s'entendre avec les Mashonas à l'est.

Vers la fin d'avril 1895, le chef Chinamoro envoya consulter la principale sorcière du pays dans la ville de Mazoè. Cette femme se fait passer pour une fille du plus puissant parmi les êtres surnaturels, elle se dit l'interprète de ses volontés. Elle ordonna au nom de ce dieu un soulèvement général. Son dieu, leur dit-elle, produirait à Salisbury une espèce d'explosion. Les Européens y tomberaient sans connaissance et seraient facilement égorgés. En cas de danger, elle apparaîtrait elle-même sous la forme d'un serpent monstrueux à dix têtes, crachant le feu. Les balles des mitrailleuses Maxim se changeraient en eau et tomberaient sur les braves sous forme de pluie rafraîchissante. En tout cas, c'était le moment de décider si les Mashonas ou les Anglais devaient rester les maîtres du pays. On consulta de même tous les autres sorciers, et d'après leurs réponses on se prépara à la guerre.

On ne convoqua d'abord que les guerriers, et quoique leur nombre fût considérable, le plus grand secret fut gardé. On donna pour prétexte à ces préparatifs la crainte d'une incursion des Matabélés qui semblaient de nouveau se remuer. Les divers chefs ayant une fois été compromis ne pouvaient plus reculer, et durent bon gré mal gré se laisser entraîner à la guerre. On décida d'attendre la première occasion favorable.

Cette occasion fut l'invasion du Transvaal par le Dr Jameson. A peine les troupes se furent-elles rendues dans le sud, que les Matabélés se soulevèrent. Nous ne parlerons pas de cette révolte, qui coûta la vie à nombre de blancs et donna lieu à plusieurs engagements sanglants et au siège de Buluwayo (voir ci-dessous, *Au Matabéléland*).

Les Mashonas ne commencèrent que plus tard. Ils préludèrent au mois de juin par plusieurs massacres de blancs. Aussi commença-t-on à s'inquiéter à Salisbury quand, le 18 juin, on annonça qu'un fermier avait été attaqué et tué dans sa ferme à 26 km. de la ville. On s'arma à la hâte et l'on forma un camp retranché. Le lendemain 19, retentit le cri d'alarme: « Les Mashonas ! » Ils étaient à une lieue de la ville, mais ils ne l'attaquèrent pas. Cependant les stations aux environs de la ville se trouvaient dans le plus grand danger, entre autres les mines d'Alice et la concession d'Abercorn. Les

premières se trouvent à 42 km. de la ville, au fond d'une vallée de 12 km. de long. Complètement dominée par les hauteurs qui l'enserrent, la route passe à travers des joncs de 8 à 9 pieds de haut. Dès le 18 juin on y avait télégraphié qu'une forte bande de Mashonas, conduits par un chef matabélé, se trouvait dans la vallée de Mazoè. Aussitôt les gens d'Alice se résolurent à se retirer vers Salisbury. « A peine à 5 km. du camp, raconte un des mineurs, le premier coup de feu retentit, un homme tombe mort ; nous nous replions rapidement ; un second coup de feu en tue un autre net. Nous nous retirons ; à un mille du camp, nous rencontrons le convoi des femmes, avec qui nous devons rentrer au camp. Au même instant 50 noirs surgissent des joncs, et nous avons la plus grande peine à les empêcher de nous prendre corps à corps. L'assaut du camp fut des plus violents. Le feu des noirs sous la direction du Matabélé était très bon. Vers 1 h. ½, 2 de nos hommes, Blakiston et Routledge, s'offrirent pour se rendre à la station du télégraphe, à 3 km. de là, pour annoncer à Salisbury, si faire se pouvait, notre triste position. Les deux hommes étaient sûrs qu'ils allaient à la mort.

« Ils réussirent à envoyer à la ville le télégramme suivant: « Sommes en-« tourés. Secours. N'avons d'espoir qu'en vous. Adieu. » 10 minutes après, Blakiston reçoit une balle en pleine poitrine. Routledge se jette dans le *bush ;* on ne l'a pas revu depuis. Cependant les noirs s'approchèrent jusqu'à 100 mètres du camp. La lutte ne pouvait guère durer au-delà de quelques heures. Vers 2 heures de l'après-midi, le Matabélé donna soudain à ses hommes l'ordre de se masser derrière les rochers. Les assiégés comprirent que c'était la mort ou la délivrance. Ce fut la délivrance. La troupe de secours réussit à pénétrer dans le camp sous une grêle de balles. On tint conseil, et l'on se décida à se mettre en route pour la ville sans tarder. Le chariot dans lequel devaient se réfugier les femmes fut couvert de feuilles de tôle. On se mit en route le lendemain vers midi. L'ennemi s'était posté aux endroits les plus avantageux.

« De tous côtés, sur le flanc des collines, dans la vallée, au milieu des roseaux, surgissaient des troupes de noirs. Ce fut une véritable pluie de fer. Nous étions dans la vallée de la mort, c'est la seule expression qui puisse peindre notre position. Nous reconnaissions très bien la détonation des fusils Lea-Metford des déserteurs de notre police noire. Ils les avaient chargés de morceaux de plomb, de clous, de cailloux. Nos gens étaient si harassés qu'ils pouvaient à peine épauler. 4 hommes tombèrent l'un après l'autre, 2 tués, 2 autres grièvement blessés. Enfin nous vîmes apparaître la plaine. Nous poussâmes un formidable hourra. Les noirs, trompés par ce cri, crurent qu'une nouvelle troupe de secours était en vue. Ils cessèrent le feu ; nous nous hâtâmes de gagner la plaine, où l'ennemi ne nous poursuivit plus.

Bientôt après nous entrions à Salisbury, où l'on nous reçut comme des gens qu'on croyait à jamais perdus. »

Cependant à Salisbury les mauvaises nouvelles arrivaient sans cesse, et les jours se passaient dans une angoisse mortelle.

Par bonheur, le 21 juin au soir, le capitaine Taylor avait pu pénétrer en ville avec le premier renfort du sud. Il arrivait avec un canon Maxim et 23 chevaux. Le 22, le capitaine St-Hill voulut se rendre avec quelques hommes au secours de la mission des jésuites de Shishawasha. Après avoir trois fois essayé de forcer les lignes des assiégeants, il dut se replier vers la ville. Le 23 fut un jour d'angoisse; les cœurs se serraient en entendant les récits épouvantables des fuyards qui réussissaient à se réfugier dans le camp, et l'on apprit que le capitaine Turner avait eu un engagement sérieux avec l'ennemi, qu'il avait dû se retirer en toute hâte, poursuivi par 2000 Mashonas. Ce fut à ce moment qu'eut lieu l'expédition vers Shishawasha dont nous parlerons plus loin.

Pendant tout ce temps il y avait encore un certain nombre d'Européens dans l'établissement d'Abercorn. Ils étaient en grand danger. Un des survivants nous a raconté depuis qu'à la première nouvelle du soulèvement, les fermiers des environs s'y étaient réfugiés avec femmes, enfants, armes et munitions.

On envoya immédiatement un messager vers Salisbury, mais il ne put jamais y parvenir. A peine les fermiers eurent-ils commencé les premiers travaux de défense, que déjà l'ennemi était sur eux et ouvrait un feu meurtrier. On lui répondit avec entrain. Dans les intervalles de repos on continuait les travaux des barricades. On empilait des sacs de maïs, des boîtes de conserves, de vieilles caisses de cognac, des chaises, de la vaisselle. Les trous étaient bouchés avec des habits, des bas, des sacs de laine, etc. ; il en restait assez pourtant pour pouvoir diriger le feu. Jour et nuit on était sur le qui-vive. Les plus furieux assauts eurent lieu les 24 et 25 juin. Il y avait parmi les noirs de 70 à 80 fusils. On souffrait principalement du manque d'eau. La rivière n'était qu'à 10 minutes de là, mais le chemin était barré par les noirs.

A Salisbury, le 13 juillet, on était déjà au 23e jour de siège; les provisions étaient à peu près épuisées. Vers 10 h. du matin, alors que la plupart des habitants étaient couchés sur la terre nue, complètement épuisés, on entendit tout à coup un grand bruit à l'extérieur du camp, comme si les Matabélés eussent frappé leurs armes sur leurs boucliers. On se précipite sur les fusils. Mais il n'y avait plus rien à craindre : les renforts attendus entraient en ville. Avec quels cris de joie ils furent reçus ! C'était une troupe de 70 hommes avec un canon Maxim, qui sauvaient les assiégés d'une mort certaine.

Voyons maintenant ce qui s'est passé dans notre mission de Shishawasha.

« Nous reçûmes les premières nouvelles du danger que nous courions, écrit le P. Richartz, supérieur de la station, le jeudi 18 juin 1896. On nous pria dès lors de nous rendre en toute hâte à Salisbury. Mais nous croyions connaître suffisamment l'indolence des Mashonas, et comme la lettre que nous avions reçue ne nous parlait que de quelques coups de main isolés, nous ne jugeâmes pas à propos de quitter notre établissement, d'abandonner nos moissons et notre bétail à une ruine certaine par peur d'un danger encore lointain. S'il y avait danger d'attaque de la part de quelques maraudeurs, nous étions bien armés, et notre maison de pierre ne pouvait pas si facilement être prise d'assaut.

« Nous pensions qu'il valait mieux ne pas montrer de faiblesse devant les noirs. Nous répondîmes donc que nous resterions et que nous demandions seulement quelques soldats avec une bonne quantité de munitions pour faire de notre ferme une forteresse, comme nous l'avions déjà fait lors de la première guerre des Matabélés. Un fort de cette nature serait une protection pour la route de Matoko et d'Umtali et pour la ville de Salisbury elle-même. (Elle n'est qu'à une trentaine de kilomètres au plus.)

« Le vendredi 19, nous ne reçûmes point de nouvelles de la ville. Le facteur n'avait pas cru pouvoir arriver jusque nous. Le P. Bielher résolut de se rendre à Salisbury. Comme je ne le vis pas revenir, je me décidai à atteler nos bœufs. Quelques hommes qui, le jour précédent, s'étaient réfugiés chez nous, voulurent se joindre à moi pour se réfugier à la ville. Je dus renvoyer les enfants de l'école qui étaient devenus intraitables et que les parents réclamaient.

« C'est alors que revint le P. Biehler accompagné des Frères Kury et Tuff et du lieutenant Guépratte, ancien officier de l'armée française. Ils m'apportaient des munitions et l'ordre de rester. Nous nous préparâmes à la défense. On barricada les fenêtres de l'étage supérieur avec des sacs de sable; et avec 13 Européens bien armés, 2 noirs de la police indigène et 3 Cafres du Cap, nous nous sentions complètement en sûreté. Dimanche 21, fête de St Louis de Gonzague, pas un noir ne parut à notre chapelle. Deux *indunas* (chefs mashonas) seulement se présentèrent et se plaignirent de ce que je me montrais si hostile envers eux et de ce que je ne les avais pas avertis de l'approche des Matabélés. Comme il était évident qu'ils venaient nous espionner, je ne les laissai pas entrer dans la maison. Vers 10 h., nous vîmes deux indigènes pénétrer dans l'enclos où se trouvait le bétail. Deux de nos bouviers noirs les suivirent, et furent immédiatement attaqués. Ils se défendirent et tuèrent les deux assaillants. Ce furent les premiers coups de feu.

« Lundi matin, le F. Kury voulut se rendre à Salisbury. Il prit un noir avec lui. Lorsqu'il arriva au kraal de Rukoos (1), son compagnon fut tué d'un coup de fusil à ses côtés. Le Frère se hâta de rebrousser chemin.

1. Rukoos est un petit village cafre sur le territoire de la mission à peu de distance de Shishawasha. La mission avait 236 huttes de noirs sur sa concession. Après la délivrance de Salisbury elles ont été détruites par ordre du colonel Beal, commandant des troupes à Salisbury.

« Nous étions sûrs désormais que nos assaillants n'étaient pas seulement des Matabélés, mais bel et bien les Mashonas établis sur le territoire de notre mission, et à qui cependant nous avions fait tant de bien.

« Et de fait, peu après nous voyons des Mashonas courir en masse vers notre maison. Je crus d'abord que c'étaient des fuyards. Mais bientôt les balles vinrent siffler à mes oreilles et m'apprendre la triste vérité. Il fallait défendre notre vie. Les constructions en pierre donnèrent d'abord aux assaillants un bon abri; cependant quelques coups heureux les délogèrent. Mais notre position n'en était pas moins critique. Qu'allions-nous devenir si l'ennemi réussissait à mettre le feu à notre toit de chaume, et si ses forces allaient s'augmenter de jour en jour? Nous fûmes complètement entourés et nous nous attendions à subir l'assaut principal à la tombée de la nuit.

« Pendant que nous étions occupés à faire nos préparatifs, 5 Européens parurent tout d'un coup en vue. Ils avaient atteint notre ferme sous une pluie de balles. C'était une patrouille commandée par M. Marshall, qui avait voulu porter secours à un certain Ruping dans le Matokoland. Mais elle n'avait pu forcer les lignes de l'ennemi, et même avait reçu la nouvelle certaine du meurtre de Ruping. Marshall, croyant que l'ennemi entourait la maison, monta sur le calvaire qui se trouve près de la mission et fut découvert par les FF. Biermann et Kury. Nous étions maintenant 23 hommes bien armés. Le lendemain nous continuons à nous fortifier, perçant des meurtrières et abattant les bananiers, etc., autour de la maison, pour avoir un terrain découvert autour de nous.

«Le lendemain nous constatons que les Mashonas se protègent derrière les rochers et gardent les routes. Nous sommes complètement libres sur notre terrain, nous pouvons aller chercher de l'eau, et même faire sortir le bétail de l'enclos pour le laisser aller au pâturage, sans avoir besoin de faire le coup de feu. Nous essayons en vain d'envoyer un message à Salisbury, l'ennemi intercepte tous les passages. A un moment nous entendons des coups de fusil. Une patrouille avait essayé de nous atteindre, mais n'osait pas passer.

« Jeudi matin 25 juin, nous entendons soudain un coup de fusil près de nous. Nous sautons sur nos armes. Un silence de mort régnait autour de nous, nous pouvions entendre nos cœurs battant d'émotion, quand tout à coup un hourra formidable retentit. C'était le renfort qui arrivait de Salisbury : 33 cavaliers avec un canon Maxim. Maintenant, pensions-nous, nous sommes en sûreté et nous n'avons plus rien à craindre des révoltés. Quelle ne fut pas ma stupeur quand le capitaine Taylor me déclara qu'il avait des ordres formels pour nous ramener de suite à la ville. C'était un dur sacrifice pour nous de tout abandonner à une destruction certaine : nos bâtiments, nos livres, nos écrits, et notre bétail que jusqu'à présent nous avions pu préserver de la peste bovine, laquelle avait détruit presque tous les troupeaux de la contrée.

« Notre retraite s'opéra à travers une large vallée. A peine y étions-nous entrés que le feu commença. Nous dûmes passer tout près du kraal de Membere. Un de nos amis, le guide Stevens, tomba frappé d'une balle au cœur. Dès ce moment la retraite ressembla à une fuite précipitée. Il s'agissait à tout prix de sortir de la vallée avant que les Mashonas eussent pu se masser. On ne prit que le temps d'enlever au mort son fusil et ses cartouches, et on le laissa où il était tombé. Comme je n'avais pas de cheval, le capitaine Taylor me fit monter derrière un soldat. Ce fut pour moi une position terrible. J'étais si épuisé, que je ne pouvais plus supporter le galop du cheval et que je dus descendre. Pendant ce temps, la plus grande partie de nos gens s'étaient précipités en avant en toute hâte. On aurait dit qu'ils voulaient avant tout sauver leur canon et que le salut des malades ne venait qu'en seconde ligne.

« A une lieue de Salisbury, nous rejoignîmes les cavaliers qui avaient pris les devants. On était dans une plaine découverte et hors de danger. Après avoir pris un peu de repos, nous nous dirigeâmes vers la ville. Le gouverneur était venu à notre rencontre. Je sortis du rang pour aller le remercier. Il était fort heureux de nous revoir. Dès notre arrivée, nos chevaux et nos armes furent réquisitionnés pour la défense, et nous fûmes enrôlés dans un corps de la défense de la place. Je protestai. Il me semblait fort peu convenable qu'un prêtre fût obligé de vivre au milieu d'un tel rassemblement de gens de toute espèce. On était si exaspéré contre les Mashonas, que nous fûmes souvent insultés parce qu'on nous regardait comme les amis des noirs.

« Un de ceux qui faisaient le plus de tapage autour de nous me menaça un jour de m'envoyer un coup de fusil à la première occasion. Mais un gaillard solidement bâti, un Irlandais, se contenta de lui faire observer que si on l'entendait encore dire un mot contre les missionnaires ou contre les Sœurs, il lui casserait la tête. Notre héros ne demanda pas son reste.

« Nous dûmes rester un mois au camp. Les secours vinrent graduellement du sud. Ce fut pendant ce temps que fut entreprise la périlleuse expédition vers les mines d'Abercorn ; le Père Biehler y prit part. On pensait généralement que pas un homme n'en reviendrait. Mais tout se passa pour le mieux, et peu à peu la confiance revint au camp. Après cela on résolut de reprendre Shishawasha et de déloger l'ennemi des environs de la ville. Le colonel Beal divisa ses troupes en plusieurs détachements et attaqua en même temps tous les villages cafres entre la ville et notre mission. Bientôt de grandes colonnes de fumée nous annoncèrent que les villages étaient incendiés. Les Mashonas ne s'étaient pas attendus à une répression aussi rapide. Ils se sauvèrent le plus vite qu'ils purent. Notre propriété avait peu souffert. Aussi ai-je reçu avec grande joie l'invitation du colonel Beal d'aller reprendre possession de la maison. Nous y avons à présent une garnison de

10 blancs et 10 noirs. Nos ennemis se sont cachés où ils ont pu. Bientôt ils seront dans une misère noire, et la faim les chassera sans doute des grottes où ils se sont réfugiés. Il est plus que probable que les coupables auront à subir une peine sévère. Plaise à Dieu que cet état de choses si lamentable prenne bientôt fin ! Nous vous demandons à tous l'aumône de vos prières afin que cette guerre si meurtrière tourne à la gloire de Dieu. »

Au Matabéléland.

Extrait des Letters and Notices.

AU Matabéléland, la révolte a été bien plus sérieuse encore. Il y eut un grand nombre de morts dans les nombreux engagements qui eurent lieu, principalement autour de Buluwayo, la capitale de Rhodesia. Cette ville fut complètement investie par des milliers de noirs pendant plusieurs semaines. Au mois de juin 1896, la révolte n'était pas encore calmée; cependant les choses prenaient déjà une meilleure tournure. Le P. Daignault, supérieur à Buluwayo, rouvrait son école avec une vingtaine d'enfants. Un Père écrit d'Empandeni, à quelques milles de Buluwayo, à la date du 18 août : « Dimanche dernier, j'ai eu 330 indigènes au catéchisme; quelques-uns venaient de plusieurs milles de distance. On a ici un grand désir d'apprendre la religion chrétienne. »

Le P. Barthélemy a été aumônier des troupes pendant la campagne; il a été fort éprouvé par la fièvre, et son état a inspiré de sérieuses inquiétudes. Le 10 août, lisons-nous dans une dépêche de Sugar Bush Camp au *Cape Times*, le P. Barthélemy dut être porté à l'enterrement du major Kershaw et soutenu tout le temps qu'il lut les prières liturgiques. Il était très malade de la fièvre. Il s'est remis depuis, et parcourt le pays allant de fort en fort visiter les soldats catholiques. Il en est de même du P. Biehler dans le Mashonaland.

Tous deux sont devenus très populaires parmi les troupes; du reste on peut en juger par les témoignages suivants tirés du *Cape Times* et du *Cape Argus*, les deux grands journaux du Cap. « Le P. Barthélemy, notre digne prêtre, est, je suis heureux de le dire, complètement rétabli. Il est lui aussi jésuite, membre de cet ordre si décrié qui pourtant nous a envoyé ici nombre de saints prêtres. Il a pris part à tous nos dangers, et partagé notre vie de privations. Ses connaissances en médecine et en chirurgie l'ont rendu très utile aux chirurgiens, et son ministère spirituel a été accepté avec gratitude par les mourants tant protestants que catholiques. Je me permets de recommander son exemple aux amis de ma propre église, qui ont si bien brillé par leur absence. » *(Cape Times.)*

Dans le *Cape Argus*, M. Melton Prior, un des artistes bien connus d'un journal illustré anglais, écrit entre autres choses : « Notre voyage de Mafe-

king à Buluwayo dura 12 jours, et pendant tout ce temps, j'étais étroitement serré entre deux compagnons de voyage. Quand enfin j'arrivai au terme de mon voyage, mes chevilles étaient aussi grosses que mes genoux. A Shangani River, je rencontrai M. Cécil Rhodes, l'ancien ministre du Cap.

A partir de là, je voyageai et je dormis entre son frère M. Arthur Rhodes d'un côté et le P. Barthélemy de l'autre. Nous eûmes un incident assez émouvant durant notre voyage. Nous rencontrâmes sur notre route les squelettes des hommes tués à White Store. Le P. Barthélemy rassembla avec respect ces tristes restes, et de ses propres mains leur donna la sépulture. Après cela, se tenant debout, la tête découverte, il leva les yeux au ciel et prononça une courte prière pendant que la colonne défilait devant la tombe. Tous les hommes de la colonne aiment le P. Barthélemy comme un frère. » Après cela on n'est pas étonné de lire dans une lettre d'un nouvel arrivé en Afrique :

« On est agréablement surpris, en arrivant ici, de trouver que presque tous les colons de race anglaise ont envers l'Église catholique, ses prêtres et ses religieux, une attitude large et tolérante qu'on ne rencontre pas toujours chez leurs coreligionnaires de la mère patrie. Il y a moins de défiance, moins de préjugés étroits. Il y a à cela, sans doute, bien des causes naturelles ; mais la principale me semble être la vie même des prêtres et des religieuses dans ce pays.

« On ne peut s'empêcher de constater que leur vie est sans reproche, qu'ils endurent sans murmurer bien des misères, bien des privations ; que bien loin de vivre dans le luxe et le confort, ils manquent souvent du nécessaire, qu'ils sont toujours les premiers au chevet des malades en cas d'épidémie sans se soucier des risques qu'ils courent, qu'enfin ils n'ont qu'un but, travailler au salut des âmes, sans arrière-pensée d'ambition ou d'avancement possible. Tout cela a dû nécessairement produire une grande impression sur des gens qui ne sont pas, il est vrai, dans la véritable Église, mais qui ont pu échapper à l'atmosphère d'intolérance qui règne encore trop souvent en Angleterre.

« Dès les premiers jours de la traversée vous pouvez constater cela dans les conversations avec les colons qui retournent en Afrique. Ils jugent nos prêtres et nos missionnaires d'après leurs mérites, ils les dépeignent tels qu'ils les connaissent pour les avoir vus à l'œuvre et non tels que les préjugés d'enfance les leurs avaient montrés. On en vient bientôt aux comparaisons inévitables entre les missionnaires catholiques et protestants, comparaisons toujours au désavantage de ces derniers. Un prêtre catholique se trouve parfois embarrassé, et ce fut mon cas, quand il a à écouter des protestants faisant ces panégyriques des missionnaires catholiques et dénigrant sans merci les missionnaires protestants... »

Dunbrody. — Le R. P. Sykes, le nouveau supérieur de la mission du

Zambèze, a dû être reçu avec enthousiasme par les enfants de l'école de Dunbrody. Qu'on en juge par l'échantillon suivant des 14 lettres qu'il reçut d'eux :

« Révérend et cher Supérieur. Nous, les enfants de l'école de Dunbrody, nous attendons depuis longtemps Votre Révérence. Nous avons entendu dire que Votre Révérence vient pour être notre nouveau supérieur. Nous espérons que Votre Révérence sera aussi bonne envers nous que l'a été le dernier supérieur. Nous prions pour Votre Révérence afin que vous puissiez bientôt venir voir vos enfants. Nous promettons à Votre Révérence d'être de bons enfants, bien obéissants, de prier pour Votre Révérence et d'observer toutes les règles que vous nous donnerez. Nous vous demandons votre bénédiction. Nous devons vous dire que nous avons un bon petit Père pour directeur, c'est le P. Gillet, mais nous désirons que Votre Révérence vienne aussi. Nous sommes très reconnaissants envers Votre Révérence. Que N.-S. donne sa bénédiction à Votre Révérence, afin que vous puissiez être un fidèle serviteur de votre Dieu.

« Vos enfants dévoués de l'école Ste-Anne. »

Une autre lettre se terminait par cette demande : « Il ne faut pas oublier d'apporter de l'argent, car les Pères ont beaucoup à payer ici — nous mangeons tant de maïs. »

Dans la mission cafre des faubourgs de Grahamstown, le P. Berhegge a donné l'an dernier 90 baptêmes, dont 8 à des enfants de catholiques, 29 à des enfants nés de parents protestants ou païens, et enfin 53 à des adultes. La population noire de la ville est de quelques milliers seulement. Il y a donc un fort bon résultat là aussi.

ÉTATS-UNIS.

La statue du P. Marquette au Capitole de Washington.

(D'après une lettre du P. L. Brucker.)

Conf. *Lettres de J.*, 1896, p. 50.

EN 1864, le Congrès de Washington décréta que l'ancienne salle des députés serait destinée à recevoir des statues historiques. Chaque État était invité à fournir deux statues. En 1887, le gouverneur du Wisconsin fut autorisé à présenter une statue du P. Marquette. En février 1896, cette statue, en marbre blanc, de 8 pieds de haut, chef-d'œuvre du sculpteur italien Trentanove, de Florence, a été placée au Capitole entre celles du général Kearney et d'Abraham Lincoln. Elle repose sur un piédestal de

marbre qui porte cette inscription en bronze: « *État de Wisconsin. Jacques Marquette, S. J., qui, avec Louis Joliet, découvrit le fleuve du Mississipi, à la Prairie du Chien, Wisconsin, 17 juin 1673.* »

Marquette est représenté avec la soutane et le manteau de la Compagnie. Il tient une carte dans la main droite. A sa ceinture pend, à droite, un crucifix, et à gauche, un chapelet. Il tourne légèrement la tête à droite et semble regarder au loin, absorbé dans une profonde méditation.

L'inauguration devait se faire solennellement ; mais cela provoqua un petit orage de fanatisme à la Chambre des représentants. Le député Linton, connu pour son hostilité contre les œuvres catholiques, poussé par l'A. P. A. (*American Protective Association*, qui a pour but d'empêcher les progrès du catholicisme), fit un discours sectaire : « Il est question, dit-il, d'une cérémonie d'inauguration, en présence du cardinal Satolli, du cardinal Gibbons etc. Cette statue, qui nous montre la coule et la robe d'un jésuite, avec crucifix, rosaire, chapelet et autres *paraphernalia* de son Église, sur un piédestal avec les initiales jésuitiques S. J., présente un caractère exclusivement religieux, à tel point que des dévots se sont arrêtés devant pour faire le signe de la croix. Il ne reste plus, pour transformer le Capitole en cathédrale, qu'à substituer sur le dôme la statue de St Pierre à celle de la Liberté. Et cet homme était un prêtre actif, un étranger, qui n'a jamais songé au précieux mot de « liberté » ni à la grandeur des États-Unis... » Quelques jours plus tard, Linton présentait une motion pour faire enlever la statue. Pendant ce temps, l' A. P. A. faisait de l'agitation dans le pays, menaçant de détruire ou de défigurer la statue, qui était encore couverte. Aussi on jugea bon, par prudence, de la découvrir sans les discours d'usage, et de veiller sur elle jour et nuit. Le mouvement s'apaisa.

Au Sénat, plusieurs discours éloquents furent faits en avril 1896 en faveur de Marquette, par des sénateurs non catholiques. Quoique on ne puisse accepter toutes leurs idées sur la liberté de conscience et de religion, on doit reconnaître la loyauté de leurs sentiments. Le sénateur Mitchell commence par la description de la ville de Laon, « à la fois citadelle et sanctuaire avec ses fortifications et sa cathédrale. Marquette devait être soldat ou prêtre ; il fut un héros sous la soutane comme il l'aurait été sous la cuirasse... C'était un fanatique, si vous voulez, mais je ne cherche pas querelle sur ce terrain... C'était un jésuite, je l'avoue. Les défauts qu'avaient les jésuites de ce temps-là étaient ceux de leur époque. Je ne m'occupe pas de leur conduite dans les autres pays... Mais les qualités de prêtre et de jésuite n'ont aucune part dans le choix fait par le Wisconsin pour les honneurs de la salle des statues. Sa vie pure et sainte, ses écrits, sa renommée comme explorateur, voilà qui a décidé de ce choix. »

Le sénateur Kyle : « ... A 38 ans, Marquette a donné sa vie pour ceux qu'il aimait ; ainsi ont fait beaucoup de ses prédécesseurs. Quand nous

voyons une pareille foi et une pareille charité, pouvons-nous dire avec mépris : « C'étaient des jésuites ! » et oublier que c'étaient des chrétiens signant de leur sang leur témoignage? »

Le sénateur Palmer : « ... Le P. Marquette était un prêtre — je n'hésite pas à parler de lui sous ce titre respectable —, un explorateur, un apôtre... Je n'approuve pas les théories catholiques romaines, mais je me mépriserais moi-même si le costume d'un prêtre de cette Église pouvait voiler à mes yeux le héros chrétien noble, résolu et dévoué qui le porte. »

Mentionnons enfin le magnifique panégyrique de Marquette par le sénateur Vilas.

Les catholiques des États-Unis n'ont d'ailleurs pas attendu cette manifestation pour montrer leur vénération envers le grand missionnaire. « Son sépulcre est glorieux », et beaucoup de faveurs miraculeuses ont été obtenues par son intercession.

Un fait plus glorieux peut-être, c'est que l'Église des États-Unis, suivant l'inspiration du P. Marquette, a choisi Marie Immaculée pour patronne. Voici ce que celui-ci écrivait dans son *Journal:* « Le jour de l'Immaculée Conception de la Ste Vierge (1672), que j'avais toujours invoquée, depuis mon arrivée dans ce pays des Ottawas, pour obtenir de Dieu de pouvoir visiter les nations du Mississipi, ce jour a été précisément celui où M. Joliet est arrivé avec ordre d'aller avec moi pour cette découverte...— Le 17 mai 1673. Par-dessus tout, j'ai placé notre voyage sous la protection de la Vierge Immaculée, et j'ai promis que si nous obtenions la faveur de découvrir la grande rivière, je lui donnerais le nom de Conception. » Il ne prévoyait guère le changement qui devait s'opérer en deux siècles : dans la large vallée de la rivière tant cherchée de l'Immaculée Conception, et de l'est à l'ouest, d'océan à océan, devait naître et grandir avec une rapidité inouïe une Église pleine d'avenir, et ses prélats, dans leur premier concile plénier, devaient consacrer le pays entier à Marie conçue sans péché (ratifié par Pie IX, 24 janv. 1868). — Une belle page à ajouter à l'admirable livre du P. Drive, « *Marie et la C*ie *de Jésus* ».

Les « missions aux protestants ».

LES « missions aux protestants », inaugurées il y a quatre ans par les PP. Paulistes, deviennent de jour en jour plus populaires aux États-Unis. Elles font disparaître beaucoup de vieilles préventions contre le catholicisme ; elles montrent que sa doctrine, si souvent mal comprise, n'est ni hérétique, ni blasphématoire, ni antipatriotique. On sait les éloges donnés en haut lieu à ce genre d'apostolat, que le St Siège préfère aux *congrès*

des religions (bref à Mgr Satolli, 18 sept. 1895). Pour en avoir une idée, suivons les PP. Paulistes Woelful et Griffin dans leur tournée de missions.

A Waynesbury (Pensylvanie), pays agricole et riche, composé d'Américains de race, et où l'élément étranger est très rare, les catholiques ont obtenu aisément des autorités la salle des assemblées publiques pour que les Pères y donnent la « mission aux protestants ». Dès le premier son de cloche, la salle est comble, et il en est ainsi tous les soirs. C'est un auditoire de choix : juges, avocats, fonctionnaires, ministres de toutes sectes. L'ordre est parfait, les marques d'approbation fréquentes. Séance par séance, les missionnaires résolvent les difficultés proposées par écrit et jetées dans la *boîte aux questions*. L'impression produite a été très bonne ; qu'on en juge par une lettre écrite aux Pères par l'un des principaux personnages de la contrée : « Je ne suis pas catholique ; mais permettez-moi de vous dire que vos conférences sont excellentes. Vous nous avez donné tout ce que vous nous aviez fait espérer ; votre promesse de répondre à toutes les difficultés contre la doctrine catholique a été très fidèlement tenue... » D'autres affirmèrent que si la mission avait duré un mois entier, la moitié de la population se serait convertie. Les Pères ont reçu, à l'hôtel où ils étaient descendus, la visite des citoyens les plus en vue de Waynesbury.

De là ils se rendent à Jefferson, et y donnent une série de conférences dans la chapelle du collège baptiste. Malgré un temps défavorable, l'auditoire est nombreux. Le directeur de l'école dominicale protestante, après avoir entendu la dernière conférence : « *Pourquoi suis-je catholique ?* », dit naïvement au prédicateur : « Vous avez coupé l'herbe sous le pied à ma dénomination religieuse. »

Du 4 au 9 octobre, les Pères expliquent la doctrine catholique à Jollytown et à New-Freeport. Dans ces deux localités, l'auditoire est très nombreux. « Il nous est même venu de la Virginie occidentale, raconte le P. Woelful, des gens qui faisaient 15 milles pour nous entendre. On a insisté pour notre retour ; on s'écriait : « Pourquoi ne nous a-t-on pas envoyé des « prédicateurs comme ceux-là il y a 15 ans ? » Nombre de difficultés nous furent proposées par l'intermédiaire de la *boîte aux questions ;* toutes montraient une ignorance parfaite et le désir de connaître la vérité. Quel vaste champ pour un missionnaire zélé ! »

Après une semaine de repos, les PP. Woelful et Griffin se rendent à Bedford, célèbre pour ses eaux minérales. Là, ils rencontrent des difficultés. L'accueil est assez froid. Impossible d'obtenir la salle des assemblées, ou un autre local convenable. Les Pères, très inquiets du résultat, se résignent à ouvrir leur mission dans l'église. Or voilà que le nombre de ceux qui veulent entendre les prêtres catholiques est si considérable, que tout autre local eût été insuffisant. L'enthousiasme et l'affluence des auditeurs se maintiennent jusqu'à la fin. On est cependant dans la période électorale ;

mais la politique du ciel l'emporte sur la politique de la terre. Résultat double : d'abord il y a eu quelques conversions, puis les catholiques de la localité ont acquis une considération qu'ils n'avaient jamais eue jusque-là.

Puis les missionnaires se rendent à Everett, quartier des *apaïstes* du comté de Bedford (les *apaïstes* sont les membres de l'*American Protective Association*, par abréviation *A. P. A.*, qui a pour but de s'opposer aux progrès du catholicisme). C'est la semaine des élections ; c'est aussi l'époque d'un de ces fameux *revivals* que donnent les wesleyens, et le noyau catholique du lieu est microscopique et insignifiant. Malgré ces contretemps, les Pères ne prêchent pas dans le désert, et les chœurs des églises luthérienne et méthodiste offrent d'eux-mêmes leurs services pour attirer plus de monde aux conférences des curés catholiques.

Un protestant pourrait se prévaloir de ce libéralisme de ses coreligionnaires pour faire cette objection, spécieuse en Amérique : « Nous vous laissons faire de la propagande au milieu de nous, et nous vous donnons toutes facilités pour venir nous exposer ce que vous croyez être la vérité ; pourquoi vous, catholiques, ne nous permettez-vous pas de venir vous exposer notre doctrine ? » Répondons avec un de nos grands polémistes catholiques : « Les protestants reconnaissent qu'on peut faire son salut dans l'Église catholique ; les catholiques, au contraire, tiennent que seuls ils possèdent la vraie religion. Les protestants sont donc en contradiction avec leurs principes, quand ils essaient d'arracher des âmes à l'Église ; les catholiques seraient en contradiction avec les leurs, s'il n'essayaient pas de faire voir la vérité à ceux que l'erreur a séparés. La propagande catholique est un devoir ; la propagande protestante, un contresens et une injustice. »

(Revista católica *de Las Vegas.)*

ALASKA.

Propagande presbytérienne.

Lettre du P. J.-B. René au P. Charruau.

Church of the Nativity of the B. V. — Juneau, Alaska, 9 nov. 1896.

JE recommande à vos prières une jeune Indienne de la tribu des Chilkat, que je viens d'admettre dans notre école à Juneau dans des circonstances singulières. — Sa mère mourait, il y a quelques mois, d'une mort qui a éveillé les soupçons de toute la tribu contre son mari. Quand elle se portait parfaitement, elle fut surprise de voir ce misérable construire un cercueil, et lui demanda pourquoi il faisait un cercueil quand personne de la tribu n'était mort. « C'est pour vous, lui dit-il, car vous mourrez

bientôt. » Quelque temps après elle mourait en effet, sans que personne s'expliquât comment — et le malheureux sauvage se remariait presque aussitôt. — Avant de mourir, la mère de notre jeune Indienne recommanda sa fille, suivant la coutume du pays, aux soins de son oncle, un brave Indien catholique. Celui-ci s'en chargea volontiers dans l'espoir de la faire instruire dans la vraie religion et de la convertir. Elle a 14 ans et est païenne. Mais notre Indien comptait sans son hôte, un ministre presbytérien, chargé d'une école non loin de Chilkat et en quête d'élèves, pour chacun desquels il reçoit un salaire du gouvernement américain ; *auri sacra fames!* Ce ministre ne s'avisa-t-il pas, soit ruse soit intimidation, de faire signer au père de cette jeune fille un contrat, par lequel il s'engageait à lui confier sa fille, corps et âme, pour 4 ans dans son école. Armé de cette pièce, le ministre presbytérien veut s'emparer de sa proie. — Notre Indien catholique s'embarque dans son canot avec l'enfant que sa mère lui a confié, et nous arrive ici après un voyage d'environ 100 milles, nous expliquant la situation et nous demandant de recevoir sa nièce dans l'école des sœurs de Sainte-Anne. J'acquiesce à sa demande. Le lendemain le ministre presbytérien se présente à moi, et me demande de lui remettre la jeune fille à laquelle il a droit de par la volonté du père. C'était impudent. Je lui réponds que j'ignorais ses droits et ne me reconnaissais responsable de l'enfant qu'à l'égard de la personne qui me l'avait confiée. Sur ces entrefaites, notre Indien frappe à ma porte et se trouve en présence de son adversaire. Vous devinez la scène. Le presbytérien, d'un ton doucereux, lui représenta qu'il venait ici en ami, tout prêt à ne pas pousser les choses plus loin, s'il consentait à lui livrer l'enfant. L'Indien ne se laissa pas ébranler et répondit par un *non* péremptoire. Le presbytérien s'éloigna en colère et fit sa dénonciation à la justice. L'Indien reçut sommation de comparaître devant le tribunal pour se justifier de détenir l'enfant. Il remit immédiatement sa défense aux mains du meilleur avocat de Juneau avec une avance de 125 fr. — Les choses en sont là. L'affaire sera jugée le 17 de ce mois. Priez, je vous prie, pour que la décision du tribunal soit favorable à la liberté de l'enfant, qui ne veut pas aller à l'école du presbytérien. C'est son âme qui est en jeu dans ce procès. Il paraît que le chef de la tribu et la meilleure partie des Indiens de Chilkat approuvent la résistance de notre Indien catholique. Ce ministre presbytérien est détesté par eux. Qui sait si cette affaire n'est pas, dans les desseins de la Providence, le point de départ de la conversion de cette tribu païenne à la vraie foi ?

Le P. Tréca qui est ici depuis quelques mois et qui va beaucoup mieux, se met à l'étude de leur langue, qui est le « Klingit ». Il a déjà traduit le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, etc. C'était l'intention du R. P. Tosi, il y a longtemps, d'établir une mission parmi ces Indiens ; et voilà que d'eux-mêmes ils nous appellent à leur secours. Je leur ai dit de bâtir une maison pour

le Père, et qu'alors nous irons les visiter. — Le P. Bougis n'est pas encore parfaitement acclimaté. J'ai peur que l'hiver ne lui paraisse un peu rude. — Merci de votre charitable envoi. Je me recommande instamment à vos prières, ainsi que toute cette immense mission où le bien est difficile et le climat affreux.

J.-B. René, S. J.

La situation à Juneau-City.

Extrait d'une lettre du P. J.-B. René au R. P. Provincial.

Juneau-City, 3 décembre 1896.

Notre mission naissante dans cette portion de l'Alaska est rude et vraiment pénible. D'abord il faut supporter la rigueur du climat : mais là n'est pas la grande épreuve. La population que nous évangélisons est très rebelle à la grâce. Il y a beaucoup d'infidèles et de renégats dans son sein. Je ne parle pas des Indiens, qui ont été gâtés par de faux ministres de l'Évangile avant notre arrivée, et sont les plus excusables quand ils demeurent plongés dans leur ignorance, leurs superstitions païennes et leurs habitudes sauvages. Je parle de ces Américains d'origine très mêlée, venus ici dans le seul but de faire fortune et de jouir. Nos catholiques eux-mêmes ne se distinguent guère du reste, et c'est pitié de les voir abaisser, comme ils le font, le drapeau de la foi de leurs ancêtres.

Voici pourtant un épisode moins triste de nos récents ministères. Il y a quelques jours, un Tyrolien arrivait à l'hôpital, très dangereusement malade. Son histoire était triste. Venu dans ce pays il y a une dizaine d'années, il avait totalement oublié Dieu. Après avoir amassé quelque argent dans les mines environnantes, il vint à Juneau le dépenser dans le désordre. Bientôt il ne lui resta plus rien de l'argent qu'il avait apporté, et sa santé était ruinée. Le prêtre alla le voir à l'hôpital, mais il ne voulut pas même l'entendre. « Bah ! dit-il, après la mort il n'y a plus rien. Ne m'ennuyez pas davantage. » Le mal empira. Quelques jours après, le docteur craignit une mort immédiate ; la supérieure de l'hôpital vint me voir. Je lui dis d'avertir le malade de sa situation. Alors il consentit à voir le prêtre, reçut les derniers sacrements, commença à prier et fit une mort chrétienne. Comme personne n'était venu le voir pendant sa maladie, nous le crûmes sans amis. Je dis la messe de *Requiem* en présence du cadavre, et nous allions accompagner ses restes au cimetière quand notre petite église se remplit d'une foule d'hommes empanachés de blanc : on avait convoqué tous ses compatriotes, qui étaient accourus en grand nombre. Le directeur du théâtre où il avait ruiné sa fortune et sa santé, avait eu l'idée de louer une

fanfare pour ajouter à la pompe des funérailles. Le prêtre crut d'abord à la présence d'une organisation franc-maçonne, ou autre société secrète. Mais on le rassura. Il fit alors une improvisation propre à émouvoir cet étrange auditoire, et la procession commença par les rues de la ville jusqu'au cimetière, où les Tyroliens, après le départ du prêtre, jetèrent leurs insignes dans la fosse en signe de deuil.

Je n'en finirais pas de vous raconter tous les incidents de ce genre et les crimes, meurtres, scandales, suicides qui se succèdent au sein de cette population. Un jeune homme de 18 ans, presbytérien, fréquentait notre école il y a quelques mois. Il vint me voir, et me demanda de l'instruire dans la religion catholique, qu'il voulait embrasser. Je lui donnai rendez-vous chaque soir dans ma petite résidence, et il venait assidument me répéter la leçon de catéchisme expliquée la veille. Il me pressait de le baptiser sous condition. Mais je crus bon de l'éprouver davantage. Sa famille est presbytérienne, et c'est même lui qui, à son arrivée à Juneau, avait lancé la réunion presbytérienne appelée *Endeavor*. Nous en étions là, quand, un soir, sa mère accourut m'apprendre une horrible nouvelle. Arthur, c'est le nom du jeune homme, était allé avec un ami chasser dans la montagne. Étant seul, il se rencontra face à face avec un Indien et sa femme. La vue de ce sauvage lui fit peur, et comme l'Indien, à moitié aveugle, venait à lui avec un air étrange et des paroles qu'il ne comprenait pas, sans qu'il s'en rendît compte, son fusil partit et étendit l'Indien raide mort. Le pauvre Arthur se livra à la justice. J'allai le voir dans sa prison, où il persévéra dans sa demande du baptême. Il lisait des livres catholiques, et aimait à réciter son chapelet. Hier a eu lieu son jugement ; on l'a acquitté. Il sort d'ici, en me pressant de le baptiser avant son départ de l'Alaska, où sa vie n'est plus en sûreté parmi ces farouches tribus indiennes.

Une cruelle épreuve pour nous est d'assister impuissants, non seulement au dévergondage des passions, mais au triomphe de l'erreur. Depuis notre arrivée à Juneau, nous avons vu s'établir à côté de nous un évêque épiscopalien avec deux assistants. L'évêque a bâti une église qui éclipse complètement la nôtre, et ils s'agitent beaucoup. Ils attirent à eux les femmes et les enfants par des *socials* continuels — c'est le nom qu'on donne à des réunions où l'on s'amuse au profit de leur église. Bazars, soupers, danses, musique, tout est mis à contribution. Les catholiques eux-mêmes se laissent entraîner par le courant, et, malgré nos avertissements, se rendent à ces réunions. L'unique remède serait, pour nous, d'attirer les fidèles à notre église par des décorations, de la musique, etc... Mais où en trouver les moyens ?...

Depuis l'arrivée ici du P. Bougis et du P. Tréca, nous avons étendu notre ministère. Le plus pressant était de bâtir une chapelle servant en même temps de résidence pour le prêtre qui visite *Douglas Island*. Nous venons de l'ouvrir sous le vocable de *N.-D. des Mines*.

MEXIQUE.

Une mission en pleine mer.

Extrait des Cartas de México.

México, 20 août 1896.

MON BIEN CHER FRÈRE EN N.-S.

P. C.

JE viens vous raconter l'heureux et beau voyage que nous avons fait d'Espagne en Amérique. Nous étions 13 jésuites, 4 de la province de Castille et 9 de la nôtre du Mexique. Il s'agit d'une mission qu'ont donnée principalement les FF. Garcia Miguel et Félix Ayuso, aidés d'un autre Frère. Les PP. Tomé et Vargas en ont recueilli les fruits au confessionnal.

Nous nous sommes embarqués à Santander, le 20 juillet, sur le vapeur *Catalogne*. En montant à bord, nous fûmes accueillis par les cris : « A mort les corbeaux ! à bas les corbeaux ! » vociférés par une troupe nombreuse de soldats volontaires allant à Cuba. Il n'y avait pas lieu de s'étonner d'une telle réception, car c'étaient des gens perdus de mœurs. La plupart, pour se libérer du bagne, où ils avaient été condamnés pour leurs crimes, s'étaient offerts comme volontaires ; c'étaient en général des hommes de 40 ans et plus. Ils étaient rares ceux qui s'étaient confessés depuis 5 ou 6 ans ; la plupart avaient un retard de 20 à 30 ans, et même quelques-uns ne s'étaient jamais confessés de leur vie. On y voyait des maris qui avaient abandonné leurs femmes et leurs familles, et des religieux qui ne l'étaient plus, comme je vais vous le raconter ; enfin, c'étaient tous des hommes adonnés à tous les vices.

Notre navire quitta le port vers 2 h. de l'après-midi ; le jour suivant, après avoir fait escale à la Corogne, où nous prîmes beaucoup d'autres soldats, il s'éloigna des côtes d'Espagne. Nous pensâmes aussitôt qu'il fallait faire tout notre possible pour obtenir au moins la confession de quelques-uns de nos compagnons. Le 22, les FF. Garcia Miguel et Ayuso et un autre allèrent vers eux, et essayèrent d'engager conversation avec quelques-uns. Peu voulurent d'abord nous écouter ; mais insensiblement ils se rapprochèrent et finirent par former de nombreux groupes. Nous ne parlâmes ce jour-là que de choses qui pussent les intéresser et les gagner, louant leur courage pour s'offrir comme volontaires, les interrogeant sur leurs familles et sur beaucoup d'autres choses, encourageant ceux qui étaient mariés, bref, nous faisant tout à tous, afin de les gagner plus facilement. En achevant cette première visite, nous en entendîmes s'écrier : « Je croyais que les curés étaient tout autres. Comme ces Pères sont sympathiques et aimables ! »

Quelques-uns nous demandèrent de revenir ; nous le leur promîmes

pour leur faire plaisir. D'autres, au contraire, continuèrent à crier contre les corbeaux et à nous fuir comme des basilics.

Vers le soir, nous leur fîmes une nouvelle visite, et seulement alors, nous glissâmes, parmi des conversations indifférentes, quelques mots de spiritualité. A ceux qui nous demandèrent quels religieux nous étions, nous répondîmes que nous appartenions à la Compagnie ; nous leur contâmes l'histoire de notre Bienheureux Père, comment il avait été soldat et combien il avait aimé la guerre et les batailles : « Vous n'êtes pas des étrangers pour nous, mais des frères, car nous sommes les fils d'un Saint qui fut soldat ; sa gloire durant toute sa vie, comme la vôtre en ce moment, fut de se battre et de faire la guerre. » Nous en avions assez dit pour ce jour-là, et nous nous retirâmes en promettant de revenir le lendemain.

Ne croyez pas que ce fût chose agréable d'être dans une telle société. Bien que plusieurs nous vissent avec plaisir, la plupart nous regardaient d'un mauvais œil et nous menaçaient de nous jeter à l'eau, en sorte que nous ne les fréquentions qu'en tremblant. Un certain jour, comme je vous le dirai plus loin, durant tout le rosaire, je ne cessai de me recommander à Dieu ; il n'y avait d'ailleurs pas autre chose à faire au milieu d'une pareille société.

Le lendemain, nous en vîmes avec consolation un plus grand nombre s'approcher de nous ; parmi ceux-ci, quelques sergents qui nous aidèrent beaucoup, comme vous le verrez dans le cours de cette narration. L'un de ces derniers, nommé Pavón, a une jolie histoire qu'il m'a contée avec attendrissement et que voici. Étant sergent dans la guerre de Cuba, il reçut, après d'héroïques exploits, plusieurs graves blessures. Les Sœurs de la Charité le transportèrent à leur hôpital, où il fut à la mort ; il s'y confessa et communia sur les instances de ses charitables infirmières. Lorsqu'il fut en convalescence et sur le point de partir, les Sœurs voulurent lui remettre, ainsi qu'à ses compagnons d'hôpital, la médaille miraculeuse ; mais, comme il n'y en avait pas pour tous, une des religieuses enleva celle de son chapelet et la lui mit autour du cou. Il retourna à la guerre. Pendant une affaire très chaude, il invoqua le nom de Marie ; à peine venait-il de prononcer cette invocation, qu'une balle, qui sans doute lui aurait traversé le cœur, vint frapper la médaille miraculeuse et tomba sur le sol, laissant la vie à celui qui avait invoqué le nom de Marie, secours des chrétiens. Une empreinte resta sur la médaille, comme perpétuel souvenir d'un si grand bienfait.

Le sergent ayant terminé son histoire, nous lui demandâmes s'il voulait réciter le chapelet avec nous ; il répondit qu'il le ferait avec plaisir. Cet exemple donna du courage à d'autres, aussi nous résolûmes de commencer notre visite du soir par la récitation du chapelet. Nous en demandâmes la permission au capitaine, qui, pour sa part, n'y vit aucun inconvénient ; mais

il croyait que la plupart des soldats refuseraient. « Car c'est la lie de Madrid », ajouta-t-il. — Ce même soir, le F. Garcia Miguel et moi, nous allâmes à la proue, amenant avec nous quelques soldats qui étaient à la poupe. Là, nous en invitâmes d'autres, et nous les avertîmes que nous allions réciter le chapelet, mais que nous ne voulions forcer personne, les laissant libres de nous répondre. Beaucoup jouaient à la loterie ou à d'autres jeux; quelques-uns quittèrent le jeu pour se joindre à nous, tandis que d'autres, au contraire, se mirent à nous insulter. Nous commençâmes le saint rosaire, nous contentant, ce jour-là, de prier Dieu pour eux. Quelques-uns osèrent se placer à côté de nous pour fumer et chanter ; nous tremblions, mais nous tâchions de faire bonne contenance. Ceux qui priaient avec nous voulurent les traiter d'insolents; nous les contînmes, afin qu'ils ne fissent aucune sottise. Nous terminâmes ainsi notre chapelet, avec consolation et à la joie de ceux qui s'étaient unis à nous dans cet acte de piété. Le capitaine et l'aumônier du bateau furent étonnés, et ils nous dirent qu'ils ne s'attendaient pas à un tel résultat. N.-S., nous le savons, peut émouvoir les cœurs comme il lui plaît, et il se sert ordinairement des instruments les plus vils et les plus incapables, pour qu'ils ne s'en attribuent pas la gloire, due à lui seul.

Nous demandâmes au général Echagüe, un excellent homme, la permission de continuer à réciter le chapelet tous les jours de la traversée, et de faire en sorte que les soldats se confessent. Il nous répondit qu'il le désirait beaucoup, bien que cela lui parût difficile. Puisque je parle de ce brave soldat, je puis ajouter qu'il nous a secourus de son mieux. Un dimanche, il y eut la messe pour les soldats ; durant le saint sacrifice, ceux-ci ne cessèrent de parler entre eux ; à la fin, le général, se tournant vers eux, leur dit : « Vous avez toute la journée pour parler et rire, et vous n'avez pas pu garder le silence, durant une demi-heure, pour louer votre Dieu ? »

Le lendemain, à la fin du chapelet, le F. Ayuso, se plaçant à l'avant, sur un endroit élevé, les exhorta brièvement à se préparer à la confession. Il pria, de plus, ceux qui désiraient le faire, de nous donner leur nom, pour que nous pussions les préparer plus particulièrement, durant les jours suivants. Pendant ce discours, je remarquai un petit tumulte ; un homme voulait répondre au Frère, à haute voix ; on lui disait de se taire, et comme il n'en voulait rien faire, le sergent Pavón le prit dans ses bras et le descendit au cachot. Nous le suppliâmes de ne pas punir ce malheureux, et à la fin il lui pardonna. D'autres soldats aussi nous dirent des injures, et peu s'en fallut que l'un d'eux ne crachât sur nous.

Le lendemain 25, nous commençâmes à faire le catéchisme dans divers groupes, formés à cet effet. Quelques soldats manifestèrent le désir qu'il plût, afin que nous fussions obligés d'interrompre le chapelet ; l'un d'eux alla jusqu'à nous dire, en passant près de nous : « Dieu veuille qu'il tombe

une averse qui vous transperce tous jusqu'aux os ! » En effet nous en étions au second mystère, quand survint une forte averse, comme il en tombe à Cuba. Nous interrompons alors le chapelet, mais tous d'une seule voix : « Continuons, Père ; qu'importe l'eau ? Nous y sommes accoutumés ; nous allons vous couvrir avec nos couvertures. » Aussitôt dit que fait, ils nous en font une sorte de tente. Nous refusons : « Mes fils, leur disons-nous, abritez-vous vous-mêmes ; quant à nous, nous pourrons ensuite changer de linge. » Et nous rejetons les couvertures, les plaçant sur eux. Ils insistent. Comme ils se mouillaient, nous interrompons, malgré eux, le chapelet, et nous nous réfugions tous dans des galeries très étroites. Ceux qui nous avaient souhaité ce mauvais sort se moquèrent de nous. Nous étions tous à l'abri ; aussitôt les soldats de dire : « Père, récitons maintenant, achevons le chapelet ! » Ce que nous fîmes avec une assistance plus nombreuse qu'auparavant. Puis le F. Ayuso prit encore la parole et leur expliqua les conditions nécessaires à une bonne confession. Ensuite, nous commençâmes à prendre les noms de ceux qui voulaient purifier leur conscience. Les Pères qui étaient avec nous n'avaient pas pu jusqu'alors prendre part à la mission, soit parce qu'ils étaient malades, soit aussi et surtout parce qu'ils pensaient qu'ils ne le pouvaient pas, n'en ayant pas demandé la permission à l'évêque du lieu d'où était parti le bateau. D'autre part, l'aumônier avait été trois jours au lit et pouvait difficilement confesser ; un moine franciscain, qui se montrait d'ailleurs plein de bonne volonté, ne le pouvait pas non plus, étant malade lui aussi. Néanmoins, nous voulions organiser une communion générale le jour de la fête de notre Bienheureux Père, et ils étaient nombreux ceux qui avaient donné leurs noms et qui désiraient se confesser.... Nous nous couchâmes cette nuit avec beaucoup de tristesse, demandant au Seigneur d'arranger cette affaire, de manière qu'elle tournât à sa plus grande gloire.

J'étais dans ces pénibles angoisses, quand je reçus un papier d'un homme âgé qui m'avait auparavant donné son nom. Le billet était ainsi conçu : « Je me nomme N*** ; j'ai été durant six ans religieux trappiste dans le couvent de X***, d'où je suis parti. Je désire, mon cher Père, me réconcilier avec Dieu ; je le prie instamment de me retirer du misérable état dans lequel je me trouve. » J'allai cette nuit même raconter au Père Supérieur tout ce qui se passait. Je fus accueilli par la bonne nouvelle que le jour suivant, les confessions commenceraient de très bonne heure, que l'aumônier et le franciscain confesseraient en tel endroit, et qu'ainsi la communion générale pourrait avoir lieu à une messe solennelle, célébrée en public, le jour de la St Ignace. Rendant grâces à Dieu pour un si grand bienfait, nous attendîmes avec anxiété le point du jour du 30 pour recueillir le fruit de nos petites peines.

Notre espoir toutefois eut à subir une nouvelle épreuve des plus terribles,

que nous ressentîmes vivement. Comme nous étions allés dire à quelques soldats de se préparer, ils nous répondirent : « Père, nous ne pouvons pas ; cette nuit, il y a eu une dispute, et un homme a été blessé mortellement ; le capitaine a ordonné de nous faire descendre tous, afin qu'on trouve le coupable et qu'on nous enlève nos armes ; comme nous sommes très nombreux, sûrement nous passerons à cela la plus grande partie du jour. » D'autres difficultés survinrent et la situation empira de plus en plus. Dieu, néanmoins, voulut nous consoler; les difficultés disparurent, et le délinquant ayant été pris, la plupart des soldats furent libres. Nous rendîmes alors grâces à Dieu avec toute la ferveur de notre cœur, et aussitôt commença le travail des confessions.

Les Pères confessèrent si avant dans la nuit, que nous eûmes à renvoyer beaucoup de ceux qui étaient serrés près de la porte, désirant se confesser, car l'exemple des premiers en avait décidé bien d'autres. Par malheur, 72 seulement arrivèrent à purifier leur conscience ce jour-là. Ceux que nous renvoyâmes étaient fort tristes ; et au contraire, ceux qui s'étaient confessés, étaient très contents. Un des motifs qui les touchait le plus, comme le disaient ces derniers, était la petite pénitence qu'ils avaient à faire. « Pères, nous dit l'un, comme vous êtes bons ; le Père m'a dit que vous feriez pénitence pour moi et que, pour ma part, je n'ai qu'à réciter 7 *Pater noster*. »

Durant les confessions, beaucoup se moquèrent de ceux qui revenaient de confesse. J'en remarquai un, au panneau de l'escalier par où passaient ceux qui allaient se confesser. A tous ceux qui revenaient, il disait : « Combien de réaux t'ont-ils donnés? au moins 100 (25 fr.)? » Ensuite, il se dirigea vers moi et me dit : « Père, donnez-moi 5 douros (25 fr.) et je me confesse... eh bien ! que me donnerez-vous si je me confesse? » Je lui répondis : « Nous te donnerons le ciel. — Le ciel ne se donne pas ; vous ne pouvez que m'en indiquer le chemin, ce dont je n'ai que faire. » Je l'invitai à s'approcher ; il refusa, en me disant : « Si je m'approche, vous m'enjôlerez. » Il passa toute l'après-midi à plaisanter et à rire. Vers 10 h. du soir, la plupart s'étant retirés pour dormir, il vint à moi et me dit : « Père, sans plaisanterie, je désire me confesser ; préparez-moi, et enseignez-moi la doctrine. » Je commençai par lui poser quelques questions ; mais il ne savait absolument rien. Je lui demandai alors s'il avait jamais appris la doctrine : « Oui, Père, je l'ai apprise quand j'étais petit garçon, mais... » Je ne pus obtenir d'autre réponse. A la fin, il se mit à pleurer et commença à me raconter comment il avait eu une mère très bonne qui lui enseigna le catéchisme, que son père l'avait tuée, qu'il avait fui de chez lui de peur d'être tué lui aussi, et que depuis lors, il n'avait plus rien su ni de l'Église ni de la doctrine. Je lui demandai s'il pardonnait à son père, et il me répondit : « Cela non, c'est impossible. » Je lui répétai la même question plusieurs fois, mais toujours il me donna la même réponse, jusqu'à ce

qu'enfin il me dit qu'il lui pardonnait de cœur. Alors, je l'embrassai, lui dis qu'il revînt le lendemain et qu'après avoir appris la doctrine, il se confesserait. Le pauvre malheureux ! il revint le lendemain, mais il ne put rien apprendre, absolument rien, voire même le plus essentiel ; d'autre part, j'en avais beaucoup qui voulaient se confesser et le temps était court ; par conséquent, je ne pus satisfaire à ses désirs, à sa grande douleur et à la nôtre. Nous l'avons excité, pourtant, à se faire instruire à la Havane, et il nous l'a promis ; mais le fera-t-il ?

La fête de St Ignace arriva enfin. Le capitaine se montra très généreux ; non seulement il nous concéda la messe en public que nous lui avions demandée, mais il voulut qu'elle eût lieu dans le grand salon des premières, pour donner plus de solennité à la cérémonie. Un de nos Pères célébra le saint sacrifice, ayant comme servants deux soldats qui avaient été séminaristes en des temps meilleurs. Les soldats communièrent avec beaucoup de dévotion.

Cet exemple en décida beaucoup d'autres ; aussi, le lendemain, 1er août, il y eut une autre messe de communion, mais sans la solennité de la veille. Ce fut le dernier jour que nous passâmes à bord en compagnie des soldats. Après la récitation du chapelet, nous prîmes congé d'eux, en leur disant de bonnes paroles et en les excitant à continuer à la Havane. Nous leur donnâmes des livres, des médaillons, des images. Attendris, ils crièrent : « Vivent les PP. Jésuites ! » Ils firent de même quand arriva le moment de débarquer.

J'ai oublié de vous dire qu'à plusieurs reprises, nous avions visité et consolé le blessé, qui pardonna de tout cœur à son meurtrier et demanda sa mise en liberté. Il se confessa aussi avec une grande ferveur. Je ne sais s'il est mort.

J. Estrada, S. J.

BRÉSIL.

L'apostolat au Brésil.

Extrait de diverses lettres du P. Lombardi à un Père de Jersey.

...MAIS enfin il me semble que Castropalao devrait permettre à un pauvre homme de s'arracher quelques instants à ses travaux, si importants qu'ils soient, pour s'entretenir avec de bons amis tels que ceux de Jersey. Que vous en semble ?

A peine arrivé à Rio de Janeiro, le P. Ronchi et moi, dans les meilleures dispositions de deux bons tertiaires, nous nous dirigeâmes vers la résidence pour recevoir nos destinations : le P. Ronchi à Nova Friburgo

professeur et surveillant ; moi à Itù *ad nutum R. P. Rectoris.* Nous étions déjà sur le point de nous quitter, quand arrive une dépêche de Rome : « Lombardi Campanha. J'écrirai. » Les adresses des bagages sont aussitôt changées ; un train attendait à la gare, je monte et en avant à toute vapeur durant deux jours jusqu'à Campanha. Me voici donc sur les hauts plateaux de Minas Geraes, non pas dans un collège avec 6 heures de classe et 10 de surveillance par jour, mais au noviciat, avec charge d'abord de la succursale de la paroisse, ensuite avec une autre charge plus lourde que vous connaissez. Campanha, qui de ville n'a que le nom, est une sorte de ravin ; pas de voitures, pour la simple raison qu'il n'y a pas de routes. Les maisons sont en terre pétrie ; la plupart sont des cabanes ouvertes à tous les vents. Les habitants sont très mêlés : il y en a de blancs, de noirs, et de toutes les nuances entre les deux couleurs extrêmes. En attendant ma destination, j'ai débuté dans la carrière de l'apostolat sous la conduite d'un Père très expérimenté, mais depuis quelques jours je me trouve seul à la besogne. Il me faut donc entendre les confessions, assister et administrer les mourants, revalider des mariages, instruire ces pauvres nègres, etc. En somme, me voici tout d'un coup mettant en pratique les leçons reçues pendant les quatre délicieuses années de Jersey. Faut-il vous dire que parfois la morale spéculative ne me sert pas beaucoup pour me tirer d'affaire avec les réponses un peu déconcertantes de ces pauvres Indiens? J'interroge une femme: « Êtes-vous mariée ou non ? — Oui, mon Père. — Mais, dis-je, oui quoi ? pas mariée ? — Oui, mon Père. — Mais êtes-vous mariée ? — Oui, mon Père. » Conclusion pratique : ne poser jamais de question disjonctive. — Souvent encore, on n'aboutit pas même avec des questions directes. « Voulez-vous faire la sainte communion ? — Oui, mon Père. — Mais êtes-vous à jeûn? — Oui, mon Père. — N'auriez-vous pas pris du café? — Non, mon Père. — Pas même de l'eau de vie? — Oui, mon Père. — Mais alors, pourquoi me dites-vous que vous êtes à jeun ? — Oui, mon Père, je n'ai pas encore déjeuné. »

Le bon Dieu me prodigue ses consolations. Jusqu'à présent, tous ceux qui sont morts dans mes bras sont morts en véritables prédestinés, et déjà leur nombre est considérable, car une influenza maligne a fait beaucoup de victimes. Souvent je ne puis retenir mes larmes en voyant la résignation admirable avec laquelle ils acceptent la mort pour expier leurs péchés. On touche du doigt combien il est vrai que le ciel appartient aux pauvres, *beati pauperes.* Dans une cabane, étendu sur une natte, à moitié vêtu et couvert de haillons, vous voyez un vieillard qui attend impatiemment le prêtre. Vous entrez, et avec vous la joie : tous viennent vous baiser la main, grand'mère, mère, femme, enfants, jusqu'à la quatrième génération. Un instant après tout ce monde se retire ; vous restez seul avec le moribond. Quelques bonnes paroles d'instruction, une confession interrompue par des

soupirs et par le râle de la mort, et le bonheur se peint sur le visage du vieillard mourant. Un désir intense du saint Viatique précède et accompagne le désir non moins vif du paradis. La foule des parents revient pour les dernières prières de l'Église. Plus d'une fois, au moment où je répétais ces belles paroles : *Egredienti itaque animæ tuæ de corpore splendidus Angelorum cœtus occurrat*, je croyais les entendre autour de moi, ces esprits bienheureux, qui venaient à la rencontre de cette âme fortunée, et mon émotion était des plus profondes. Que ces âmes conduites ainsi par moi jusqu'au seuil du paradis me protègent dans tous mes ministères.

Dans les commencements, on accuse les *tirones* (ou *pepones*) de trouver tout beau et surprenant; que chacun pense comme bon lui semble, pour moi, je ne puis m'empêcher de reconnaître une grâce extraordinaire dans le fait suivant. A l'hôpital, une femme très âgée et bien malade avait toujours refusé les sacrements, et malgré les instances des Pères et d'autres personnes, elle ne cessait de répéter qu'il lui était impossible de se confesser. Quand je la vis et vins à mon tour à l'assaut, elle me répondit bien 10 fois qu'il ne fallait pas parler de confession, parce que, disait-elle, il y avait 8 ans, son confesseur avait violé le secret sacramentel et raconté ses péchés. Tout effort fut inutile, et en attendant, le mal empirait. Ce fut alors que je m'attachai à Celle qui est le refuge des pécheurs, à N.-D. des Victoires, à l'autel de laquelle j'ai eu le bonheur de dire ma première messe. Je pris une médaille miraculeuse avec un joli petit ruban et, cette arme dans ma poche, je revins le lendemain à l'assaut. Refus net : c'est impossible! « Mais du moins, lui dis-je, vous ne refuserez pas une petite médaille de la Ste Vierge ? — Pour cela, répond-elle, donnez-la moi. » Et ce disant, elle la met à son cou. Nous causâmes ensuite de différentes choses, et enfin je lui demandai si elle voulait se confesser. Elle fléchit. L'impossibilité a disparu. Il y a cependant quelques *mais*. « Je ne me rappelle pas bien... Il me faudrait beaucoup de temps... — Rien de tout cela, répliqué-je. Allons ! Je vous aiderai, et vous verrez que tout ira bien. Courage ! *Dominus sit in corde tuo*... » Elle me regarde et me dit : « Mon Père, à présent je ne suis pas prête, n'ayant pas fait mon examen de conscience. Mais revenez demain, et, je vous le promets, vous me trouverez bien disposée. » En effet, le lendemain elle tint parole, et voulut en outre se faire inscrire au scapulaire. Voilà le premier triomphe de notre bonne Mère, par mon intermédiaire.

Il m'a aussi été donné d'entendre la confession d'un vieux pécheur qui, après avoir fait des confessions sacrilèges pendant nombre d'années, avait fini par ne plus se confesser du tout les années suivantes. Il pleurait à chaudes larmes. Quand il fut réconcilié avec le bon Dieu, sa joie fut si vive qu'il me sauta au cou pour m'embrasser. Il m'étouffait ; j'ai cru qu'il

allait me faire rendre mon dernier souffle, et j'en suis réduit pour l'avenir à redouter de pareilles conversions !

Ma communauté microscopique va de l'avant, grâce à Dieu. Nous sommes 22 en tout, et nous espérons croître en vertu et en nombre. Il m'a fallu débuter dans ma nouvelle charge par la grande retraite. Commencée le 27 novembre, elle s'est terminée quelques jours avant Noël.

Dans quelques jours je partirai à la recherche d'une maison de campagne où nos juvénistes puissent aller pour leurs grandes vacances. Si nous étions, comme aux Alleux, voisins de nos Pères de France, il nous serait facile de trouver une Sainte-Anne d'Angers pour y passer un délicieux automne.

Nous avons abordé l'œuvre des catéchismes à la grande joie des juvénistes, qui en sont chargés sous la direction d'un Père romain de Rome. Les enfants, garçons et filles, atteignent le nombre de 200, auquel il faudrait ajouter les familles qui viennent assister au grand catéchisme. Le jour de Noël, j'eus la consolation de célébrer l'une des 3 messes à la prison et de donner la communion à 26 galériens, bien instruits d'avance et confessés avec les plus belles dispositions.

Les nouvelles de la mission sont consolantes. Nos Pères, pour dire tout d'un mot, travaillent et se dévouent en véritables héros, par exemple, à Itù, le P. André Fialho, chargé d'une classe, de la préfecture, et en même temps de la surveillance des grands pour remplacer un Père épuisé de fatigue. Actuellement, les Pères profitent des vacances pour aller de droite et de gauche donner des missions ; « mais au lieu d'être consolé, écrit le P. Ronchi, on en revient le cœur brisé en constatant l'abandon où se trouvent les Brésiliens et les colons italiens. Ces derniers, dans l'État de St-Paul, sont au moins un million et manquent absolument de prêtres. Leurs enfants sont élevés comme des païens, et dans quelques dizaines d'années ils seront complètement sans religion. Les Brésiliens, malgré leur abandon, gardent encore, spécialement dans les campagnes, beaucoup de respect pour la religion, qu'ils connaissent à peine, et on les ramène très facilement. Le Brésil ne donne presque point de vocations religieuses, et si l'Europe ne nous aide pas, nous ne savons comment nous tirer d'affaire. »

Vous avez sans doute entendu parler des fêtes pour le centenaire du Vén. P. Anchieta (juillet 1896 à juillet 1897). La proposition de célébrer solennellement ces fêtes fut approuvée par les chambres de l'État de St-Paul, et peut-être la plupart des membres ne se doutaient-ils point qu'Anchieta était un jésuite, et que les fêtes seront le triomphe de la Compagnie. Le fait est que le gouverneur Campos Salles, s'étant engagé à assister aux réunions, *velit nolit* est obligé d'entendre chaque fois le panégyrique des Nôtres. Les réunions se tiennent dans la bibliothèque de l'Académie, ornée avec magnificence. Le 24 de chaque mois, l'élite de la société de St-Paul est admise, avec billets, à la salle de l'Université. Sa Grandeur Mgr Arcoverde occupe le premier rang avec le gouverneur. Puis viennent les professeurs de l'Aca-

démie en costume doctoral rouge. Ensuite les dames aux brillantes toilettes, et les nobles messieurs en grande tenue. Le président des fêtes présente à son auditoire distingué l'orateur qui, prenant la parole, vous sert un discours académique d'environ 1 h. ½, s'il vous plaît. Parmi les orateurs paraîtra, au mois de novembre, notre vaillant P. Novaes. Il faut en convenir, les séances sont très solennelles, et dernièrement Son Excellence le gouverneur, en sortant de l'université, s'écria : « De pareilles fêtes font honneur à notre État. » Le président, présentant l'orateur Dr Brasilio Machado, laissa échapper ces paroles: « Il faut avouer que la Cie de Jésus a été un vrai foyer de lumière. » Des 12 orateurs choisis parmi les célébrités du Brésil, il y en a qui, loin d'être pratiquants, gardent à peine le nom de catholiques. Nous verrons comment ils s'en tireront. On parle beaucoup du programme des fêtes de juillet prochain. Il paraît qu'on songe déjà à élever un monument, et à donner le nom de l'illustre jésuite à l'une des principales rues de St-Paul. Les 12 discours seront imprimés séparément, et un exemplaire de chacun sera envoyé à Léon XIII avec une pétition des évêques pour obtenir la béatification. Tout ce mouvement ne restera pas sans fruit. La Cie sera mieux connue; beaucoup de préjugés tombent déjà et tomberont bientôt ; de nouveaux bons rapports s'établiront avec les personnes haut placées, etc. Les protestants se sont efforcés d'attaquer la renommée du P. Anchieta. Lors de la dernière réunion, ils faisaient distribuer, à l'entrée de l'Académie, des pamphlets ressuscitant de vieilles calomnies ; mais ce sera une pierre qui leur retombera sur la tête, car ils nous donnent ainsi l'occasion d'éclaircir des points obscurs dans l'histoire du Brésil. Le P. Novaes, en effet, en tiendra compte dans son discours. Il prépare en outre 2 Vies du P. Anchieta, l'une volumineuse et de prix, l'autre de petit format et à bon marché pour être répandue dans le peuple.

La résidence de St-Paul se développe. Une congrégation de jeunes gens prend des proportions considérables. Tout le monde nous demande un externat, car cette ville de 200.000 hab. n'a pas encore d'école vraiment chrétienne. Mgr Arcoverde nous presse de l'ouvrir. Mais comment faire sans personnel ? Priez donc, et faites bien prier pour cette mission ; que nos frères offrent à cette intention à N.-S. leurs longues heures d'études.

ÉQUATEUR.

Les œuvres de la Compagnie.

Lettre du F. A. Mille.

Scolasticat de *Pifo*, 18 oct. 1896.

ON dirait que cette année le bon Dieu s'est plu à bénir d'une manière particulière les ministères de nos Pères, car partout ils ont recueilli d'abondants fruits de salut. Le P. Tovia (qui a visité en 1888 les Écoles

Apostoliques de France) est allé en compagnie d'un autre Père, prêcher une mission à Cotocollao, d'où il est revenu heureux d'avoir obtenu 600 communions, ce qui indique que bien peu dans ce village sont restés sans faire leurs Pâques. Puis, dans une ferme d'une personne dévouée à la Compagnie, il a eu 400 communions. Ajoutez à cela les fruits abondants recueillis au milieu des Indiens Zambizas, qui n'habitent pas loin d'ici, et qui forment une race à part composée de près de 5.000 âmes. Tous se sont confessés ; mais de si beaux résultats ne s'obtinrent pas sans qu'il en coûtât beaucoup. Il fallait en effet aller les chercher dans leurs cabanes et les amener presque de force à l'église afin qu'ils accomplissent leurs devoirs de chrétiens. Cependant ils se sont montrés reconnaissants envers nos Pères de la peine qu'ils s'étaient donnée pour le salut de leurs âmes.

A Quito, le travail n'a pas manqué non plus. Une foule immense et l'élite de la société ont voulu, par leur présence à nos offices du Carême, nous montrer une fois de plus l'estime qu'ils ont pour nous ; plusieurs personnages ont exprimé ce sentiment sans détours. On disait que cette année il n'y aurait pas de retraite : mais le bon Dieu a su démentir nos prévisions, car un des groupes de retraitants comptait 264 personnes ; un autre 160. La retraite donnée aux messieurs et aux jeunes gens dans notre collège a été aussi plus consolante que l'année dernière, malgré les circonstances politiques qui ne favorisaient guère le calme d'esprit et par conséquent la piété et la dévotion. On crut pendant quelque temps qu'aucun jeune homme n'aurait envie de s'enfermer chez nous pour pratiquer les exercices de St Ignace, selon l'ancienne coutume du collège de Quito. Mais voilà que le souffle du St-Esprit se fait sentir, et tout à coup 52 jeunes gens, le double de l'année passée, se présentent. Leur recueillement a été des plus édifiants. Quoique après les repas ils dussent se promener dans un corridor étroit, on n'y entendait pas un seul mot. Eux-mêmes balayaient la maison, lavaient la vaisselle, servaient à table, baisaient les pieds, mangeaient à genoux, prenaient la discipline, et la plupart portaient le cilice. L'un d'eux demanda la permission de faire venir de chez lui 8 disciplines de fer pour lui et ses compagnons.

Le Jeudi saint, il y a eu dans notre église 500 communions d'hommes. Le 25 mars, nos congréganistes ont célébré leur fête patronale avec splendeur. Après la messe de communion on exposa le Saint-Sacrement. Je ne saurais dire combien de personnes vinrent pendant toute la journée. Comme on jouait de l'harmonium, les passants s'arrêtaient à la porte de l'église pour écouter ; et alors un de nos Pères les invitait à faire une petite visite au bon JÉSUS : cela ne fait pas de mal. Les dames surtout l'en remerciaient en disant : « Vraiment nous ne savions pas que c'était si beau ; nous reviendrons. Vous autres jésuites, vous êtes toujours les mêmes : c'est vous qui faites le mieux ! » Beaucoup de visiteurs durent s'en retourner sans entrer, tellement l'église était pleine.

ROUMANIE.

Excursions apostoliques en Roumanie.

Lettres du P. A. Payen à sa famille.

Jassy, 7-19 janvier 1895.

L'AVANT-VEILLE de Noël, le R. P. Recteur m'entraîne dans sa chambre et me dit : « Le P. Méli sera seul pour les fêtes avec ses 5 paroisses, vous partirez demain pour l'aider. — Très bien, mon Père. » Et le lendemain à 6 h. ½ du matin, emmitoufflé dans ma pelisse, je partais pour Roman. La route en chemin de fer, derrière les rideaux à fleurs que l'hiver a tendus sur les glaces des portières, ne présenterait d'intérêt que si à défaut d'un vaste horizon sur la campagne, des compagnons spirituels ouvraient de larges échappées où l'âme se peut esbattre... mais rien de pareil : on cause peu, on fume, on s'ennuie visiblement et votre serviteur, entre le dépit de paraître ne savoir que le français et la crainte d'offenser par trop la grammaire roumaine, garde un silence modeste. — A Roman il me faut un fiacre pour une heure et demie de route. Défiant, je fais mon prix ; on voulait 10 fr., j'en donnerai 5 ; et me voilà plus emmitoufflé que jamais dans une méchante voiture *découverte*, emporté au galop d'une mauvaise bête que fouette, pour se réchauffer, mon juif de cocher, dans une bise pénétrante. Vous ne savez sans doute pas ce que c'est que d'avoir froid aux yeux ; on en parle souvent, je vous le dirais bien si cela pouvait s'exprimer en paroles, car je l'ai ressenti. J'arrive tout de même à une première étape, Saboani, où je prendrai tout à l'heure le dîner. — Vous saurez que depuis plus d'une heure à peu près, de Pascani à Roman, le train a traversé un pays presque entièrement catholique. Tout l'intervalle entre la Moldava et le Siret avec la rive droite de l'une et la rive gauche de l'autre est peuplé de braves gens, anciens Hongrois quand ils veulent se dire catholiques, mais roumanisés depuis 4 ou 5 siècles. Il y a là une vingtaine de villages avec 3 ou 4 Pères missionnaires qui roulent en voiture d'église en église. Au moment où je dois prendre possession d'une nouvelle banquette, toujours en plein vent, pour me rendre à Ajudéni, ma destination, la neige commence à tomber. On part tout de même, bien entendu ; et on arrive sans autre aventure fâcheuse. Seulement nous sommes abondamment poudrés à frimas. On se réchauffe, on se repose. Le soir venu, après le frugal souper de vigile, il est 6 h. Nous allons nous mettre en route. Je dois me rendre à Roman pour une commission indispensable, revenir à Tamashéni pour la messe de minuit, aller à Sagna pour la messe de l'aurore, continuer à Burianesti pour la messe du jour, après quoi rentrer à Ajudéni pour dîner.

On arrive vers 9 h. à Tamashéni. Grande liesse chez tous les membres du bas clergé qui, sous la direction du *dascal*, me souhaitent la bienvenue, me baisent la main, s'empressent comme s'ils me connaissaient de longue date. Et en fait c'est bien cela, je suis le Père spirituel, l'homme du bon

Dieu, ils me connaissent et me chérissent, c'est facile à voir. — Mon mot de *bas clergé* vous tromperait s'il vous parlait de pauvres chantres et sacristains gagés, ce n'est pas du tout cela. Il faut penser plutôt à ce qu'on appelle dans nos bonnes villes de Flandre les marguilliers ; on les nomme ici les « fils de l'Église », *feciori de Biserica*, et ce sont les notables du village, le maire, un ancien maire, le percepteur ; tous paysans bien entendu, car il n'y a absolument que cela. Et veuillez noter que leurs fonctions sont sérieuses, ils n'entendent pas laisser à des enfants de chœur l'honneur de servir à l'autel, ce sont eux qui allument les cierges, préparent les ornements, répondent et servent quand ils ont le bonheur d'avoir la messe.

Quant au *dascal*, c'est un personnage tout spécial. Il est rétribué, celui-là, car il n'a pas d'autre occupation que de soigner tout ce qui regarde l'église. En l'absence du prêtre, c'est à lui qu'on a recours ; et aux jours fériés, s'il n'y a pas de messe, on se réunit tout de même à l'église au moment désigné, et le *dascal* chante, récite des prières pendant une heure.

Il a une grande autorité sur les fidèles. Ses qualités nécessaires sont une bonne mémoire pour retenir par cœur le plus grand nombre possible de chants et de prières ; surtout une forte voix, pour dominer le peuple qui récite avec lui et entraîner les chants. C'est lui qui entonne, et chacun emboîte comme il peut et comme il sait, poussant un coup de voix sur un mot qu'il a retenu, se taisant sur le suivant qu'il a oublié. C'est très curieux d'entendre des litanies chantées de cette manière par la foule.

En attendant la messe, je prends un peu de repos sur une sorte de lit-canapé. A 11 h. on sonne le 1^er^ coup, et à 11 h. ¾ on vient me chercher. La neige tombe toujours. Dans le cimetière que je traverse, beaucoup de femmes stationnent à la porte de l'église. Elles seraient mieux à l'intérieur, pensais-je ; elles le pensent aussi, mais il n'y a plus de place, je m'en aperçois en entrant : il y a du monde jusque sur les marches de l'autel ; point de chaises pour occuper de la place. Un ordre parfait : les hommes remplissent le sanctuaire puis les premiers rangs dans toute la largeur de l'église jusque vers les ⅔, puis les femmes, tant qu'il y a de la place ; ce qui n'en trouve pas se tient dehors, portes ouvertes, sous la bise, dans la grande lumière que projette l'autel embrasé. Pauvres femmes ! mais je suis seul à les plaindre, elles-mêmes n'y songent pas.

La messe commence dans le plus grand recueillement ; le *dascal* s'accompagne d'un assez sauvage instrument qui fut peut-être un orgue, en son jeune temps. Après l'évangile, le célébrant se tourne vers l'assistance et lui adresse une allocution. — Dame grammaire est peu connue, en ce milieu ; si quelques offenses lui sont faites, personne ne songe à s'en effaroucher ; mais on veut entendre parler du bon Dieu : c'est ce qui m'a décidé. — Point de communions, parce que c'est défendu à la messe de minuit dans ce pays. — Après la messe et pour mon action de grâces, pendant que le *dascal* continue

à vociférer sans merci, commence une cérémonie que le peuple aime beaucoup : le Père donne la bénédiction avec le crucifix, puis se rend au côté de l'épître où il se tient debout, et toute l'assistance, contournant l'autel en monôme, défile devant lui, baise la croix puis la main du prêtre. Cet exercice dure une bonne demi-heure et se répétera quatre fois dans la journée, j'en serai courbaturé quant aux épaules, mais j'en ai le cœur rempli de consolation.

Tout étant terminé vers 2 h., mon cocher explique que ses chevaux étant vieux et ayant beaucoup travaillé la veille, il convient de partir tout de suite pour Sagna, où ils trouveront un assez long repos jusqu'à 10 h. — Va pour Sagna. — La neige se pulvérise mais tombe toujours, et le vent s'en amuse à plaisir.

Voici que nous descendons avec précautions une rampe assez raide, et mes lanternes me permettent de juger que nous allons nous engager sur le pont du Siret. Ne vous représentez pas les grands travaux d'art que ce terme de *pont* pourrait ouvrir devant votre imagination. Aucun ingénieur n'a pâli sur aucun projet, n'a dressé aucune épure de ce qui me permet en ce moment de passer d'une rive à l'autre. On a planté à des intervalles agréablement divers des pieux de grosseurs non moins variées qu'on enfonce autant qu'ils veulent bien céder à l'effort. On a lié de l'un à l'autre, en long, d'autres pièces de bois telles que les produisit dame nature, et en large on a mis à côté les unes des autres, tout ce qu'on avait de planches de tout calibre, les unes plus longues les autres moins, toutes ou à peu près atteignant l'appui du tablier. Cela fait, on prie le fleuve de respecter l'ouvrage, et lui se montre bon prince. Les gens passent, non sans quelques bonnes émotions quand une planche trop flexible se rencontre sous le pied d'un cheval. — On traverse ainsi les deux lits voisins que Sa Seigneurie capricieuse occupe alternativement sans qu'on puisse deviner les causes de son changement. — On entre aussitôt en forêt, les chevaux galopent silencieusement ; on dirait qu'ils ont ôté leurs sabots : l'épais tapis de neige nouvelle nous fait ce silence.

C'est dans la plus grande paix que se poursuit la course ainsi que l'arrivée chez le *dascal* du lieu. La neige avait cessé ; le soleil, très brillant et presque chaud, commençait un vrai dégel. Mêmes cérémonies, même joie, même assistance. Il est bon de noter qu'il n'y a là rien de festival ni d'extraordinaire, du moins pour l'assistance; elle est toujours aussi nombreuse, parce que personne n'imagine qu'on puisse jamais avoir pour se dispenser d'un office quelconque une autre raison que l'impossibilité absolue. Aussi bien trouverait-on bien fou qui se priverait d'une si grande joie. On m'a averti qu'un malade désirait faire la sainte communion, et je lui conserve une petite hostie avec laquelle je me mets en voiture pour la lui porter. Il

n'y a pas d'autres communions, parce que le Père s'y est pris d'avance et que tout le monde a fait ses devoirs le dimanche précédent.

A 10 h. passées, en route pour Burianesti. Le ciel est resplendissant, et la plaine avec les pentes des montagnes qui courent à ma droite lui renvoie des rayons blancs, si blancs ! Et tout l'ensemble jette devant le petit village où nous courons une sorte de gloire transparente et lumineuse. — La cloche y jette une volée éperdue, et nous dépassons les flots du peuple qui se rend à l'église. C'est le moment de vous le montrer, ce cher peuple en ses habits de fête, d'hiver. En été, ce sera très différent ; mais aujourd'hui, sans la coiffure, vous ne distingueriez pas les hommes des femmes. Tous marchent dans de grandes bottes ; et de la botte jusqu'au col, règne un vaste manteau, limousine grossière, de couleur brune, portant des manches dont on ne se sert pas — la mode des *Frères quatre-bras*. Comme il fait peu froid à cette heure, plusieurs ont enlevé ce surtout, et je vois les autres vêtements. Hommes et femmes portent une vaste redingote en peau de mouton, fourrure en dedans, d'une blancheur mate immaculée et ornée de diverses broderies rouge, vert, etc. En dessous encore, un gilet de la même peau.

Comme coiffure, tous les hommes ont un vaste bonnet en fourrure de laine frisée qui tombe au-delà des oreilles et d'où s'échappent les chevelures à l'ancienne mode franque de Clodion.

Quant aux femmes l'aspect extérieur de leur coiffure est tout d'abord énorme. Derrière, la silhouette est celle d'une lyre un peu courte ; de devant, on croit voir, d'un peu loin, une énorme citrouille au centre de laquelle se détache une figure humaine. L'étoffe qui entoure ainsi cette masse est de la toile assez grossière, mais d'une blancheur de neige.

Après la messe, en tout pareille aux deux autres, il est plus de midi. En route, on passe par Rotunda, où je viendrai demain confesser et dire la première messe. On traverse de nouveau le Siret sur un autre pont qu'on ne sait comment décrire, car il est à la fois ou plutôt successivement, dans sa largeur, pont sur pilotis, terre-plein, pont suspendu et pont de bateaux. Le fait est qu'on passe ; cela tient sans doute par habitude, ou pour ne pas chagriner les braves gens qui se sont appliqués à être utiles à leurs contemporains. — L'office n'est pas terminé quand j'arrive à Ajudéni. — Le soir, office d'un genre particulier. On ne chante point de vêpres ; d'ailleurs, notez que, sauf le prêtre, personne ne chante jamais rien en latin ; tout est en roumain. N'oublions pas que nous sommes en Orient et que nos populations, si elles avaient un clergé indigène, auraient leurs offices en rite roumain ; il en est ainsi en Transylvanie : messe orientale, communion sous les deux espèces, pour langue liturgique le roumain, clergé marié, sauf les moines, et les évêques, qui doivent toujours être moines.

En attendant, comme leurs prêtres sont latins, ils ont des offices tant

soit peu hybrides. L'office du soir commence par la récitation du chapelet, puis vient le chant des litanies de la Sainte Vierge, et après l'oraison, chantée en latin par le prêtre, bénédiction du St-Sacrement, puis bénédiction avec la croix, et baisement de la dite croix présentée par votre serviteur. Le tout ne dure pas beaucoup moins de deux heures. — Pendant le défilé, chants de toutes sortes plus ou moins harmonieux... Tout à coup, voilà que j'entends des accents connus, et je reconnais, avec une émotion que j'ai quelque peine à maîtriser, l'*Ave Maria* de Lourdes ! Je ne saurais dire combien j'étais heureux d'entendre à 700 lieues ce refrain parti de la France pour louer N.-D. Et encore maintenant, je pense de plus en plus que, toute coupable qu'elle soit, elle fait chanter partout les gloires de Marie : elle ne saurait périr. — A Rotunda, les confessions me mènent jusqu'à 10 h., et je dis la 1re messe. — J'emporte le bon Dieu et les saintes huiles et donne les derniers sacrements à Mme la mairesse de Tamashéni. On commence la grand'-messe vers midi.

Après l'office, je fais des visites à plusieurs familles de nos séminaristes ; à votre intention et aussi par un brin de curiosité, j'observe autour de moi. C'est incroyable comme ces braves paysans aiment l'uniformité. Sauf les dimensions, toutes les maisons se ressemblent. Point d'étage ; un grenier, habitable seulement pour les pigeons. En bas, voici la disposition universelle. La porte d'entrée, qui humilie toute taille même petite, donne sur un petit vestibule, plus ou moins encombré d'outils de divers genres, et qu'on n'habite pas. Puis la chambre où tout le monde demeure jour et nuit ; enfin un réduit qui peut servir de cellier. Le four, les poêles, le lit occupent dans toutes les maisons les mêmes places ; au-dessus du lit, sur des planches suspendues, est la garde-robe de toute la famille. — Quelques familles s'offrent le luxe d'une table ; chez aucune je n'ai trouvé de chaise : il y a seulement tout autour et fixé aux murailles, un banc assez large, que j'ai trouvé couvert de nattes en laine grossière parce que c'était Noël, et parce qu'on m'attendait. Au surplus, voir est ce qu'on peut le moins faire à l'aise dans ces demeures. Il est surprenant que les denrées qu'on économise avec le plus de parcimonie soient celles qui coûtent le moins : à savoir l'air et la lumière. Deux fenêtres seulement, et si petites ! Peut-être y a-t-il une raison plausible à cela : c'est que les grandes fenêtres sont *froides* et qu'il faudrait chauffer davantage.

Aussi bien, ils sont chez eux seulement pour dormir et manger, pas n'est besoin d'y voir clair pour cela. Je distribue de jolies images dont les Sœurs et quelques amis de France m'ont généreusement pourvu ; c'est la joie parfaite pour les enfants, puis pour les parents, à qui je m'enhardis à en offrir, voyant les regards d'envie qu'ils jettent sur ce qui reste dans mon carnet — je n'attendais que cela, bien entendu. Chez Monsieur le maire, qui est le frère aîné d'un séminariste, Madame sa femme, entourée de cinq enfants, tient à

m'offrir un verre de vin. Elle apporte un broc, car nous sommes nombreux: —j'avais fait visite d'abord à la grand'maman, laquelle m'a accompagné chez l'un de ses fils, et de là toute la maisonnée libre s'est mise à ma suite et fait irruption chez l'autre fils. — Avec le broc, un verre — un seul; on me l'offre vide et on le remplit. — Je soupçonne qu'il y a certain cérémonial à accomplir, mais je fais bravement profession de l'ignorer et prétends leur montrer comment on boit à la française. Je passe mon verre vide au « fils de l'Église » qui m'accompagne, et quand l'hôtesse le lui a rempli, debout il le lève à mon adresse, puis vers toute l'assemblée en disant *Sanatatea !* ce que vous comprenez — puis il ajoute *Traiascà* — c'est-à-dire *Vivat !* — et enfin, vers moi, comme pour s'excuser de boire en ma présence : *Sôrut mâna* — c.-à-d. « Je vous baise la main » — baiser métaphorique — et il avale d'un trait le contenu, puis il passe le contenant à la ronde. — Tel est le cérémonial, dont je suis d'ailleurs toujours dispensé.

Ce matin il avait gelé assez dur, et le cocher avait attelé le traîneau, C'est dans ce véhicule que j'ai fait les courses ; mais le vent ayant dispersé la neige, on glissait parfois sur des pierres. Quand on est sur une bonne couche de neige, on est vraiment beaucoup plus à l'aise qu'en voiture !

Ce soir, le temps s'est radouci, et demain nous aurons de la boue, après demain encore de la boue. Vous me direz que seules les roues en savent quelque chose ; c'est que vous ne connaissez pas *ma* voiture. Elle a bien un garde-crotte sur les roues de devant, mais pour une raison qu'il faudrait être carrossier pour pénétrer, l'une de ces roues a pris une allure vicieuse, grâce à laquelle il y a à chaque tour un moment où la jante, au lieu de viser le garde-crotte comme c'est son devoir, dirige sa charge à travers un large intervalle, dans l'intérieur du véhicule.

D'après les journaux, vous avez très froid. — Ici, à Jassy, c'est tout le contraire ; c'est à peine s'il gèle parfois la nuit légèrement, et la neige est déjà un lointain souvenir. Cela fait peur pour les récoltes, car on dit ici comme on dit en France : « Noël noir, Pâques blanc ». En attendant, cette température anormale, très agréable d'ailleurs, nous amène des maladies dont je ne sais comment nous nous tirerons. Quatre enfants sont malades, une menace de rougeole qui va peut-être rater, deux scarlatines qui commencent, une dont la phase dangereuse est passée, nous l'espérons, mais qui nous a fait craindre sérieusement pour la vie du malade. — Sa fièvre était si forte qu'on a pris les grands moyens : on trempe un drap dans l'eau froide, on en enveloppe le malade des pieds à la tête, et on renouvelle plus ou moins fréquemment ; le médecin pense que c'est ce traitement qui l'a sauvé.

Jassy, Samedi saint 1895.

Nous avons depuis 8 jours notre nouvel évêque, Mgr Jaquet, un Suisse, français de langue et de caractère. Une grande distinction unie à beaucoup

de bonté et de simplicité lui gagne rapidement toutes les sympathies. Nous espérons aussi beaucoup de son zèle pour le séminaire et les autres œuvres naissantes... ou désirées, dont la pauvre Roumanie a tant besoin ! Ici, il faut avoir patience et ne jamais se décourager, aller au pas quand on ne peut courir ; et même souvent se contenter de marquer le pas, ne pouvant mieux.

Le bon Dieu a ménagé une grande joie à Monseigneur au début de son ministère. A la suite des prédications du Carême, une dame de la haute société jassiote, qui les a suivies ainsi que la retraite de clôture, a abjuré le schisme entre les mains de son évêque. Elle a reçu ce matin (samedi) la sainte communion et sera confirmée dans la journée. Si les pauvres schismatiques voulaient seulement ouvrir les yeux, ils verraient la vérité ! Seulement ils ont peur des obligations qui s'ensuivraient ; ils aiment mieux regarder leurs églises séparées, qui voilent prudemment tout ce qui gêne les opérations de la cupidité et surtout les inclinations de la chair !

Cette conversion, préparée dès longtemps dans une âme très droite et courageuse, avec un concours de circonstances qui la rendent indépendante de tous côtés, a cependant souffert de grosses difficultés : appréhensions sans fondement et pourtant effrayantes. On n'imagine pas l'énorme effort à faire pour passer de l'erreur à la vérité ; quelle grâce de *naître* dans la vraie religion !

Il semble qu'il y a dans le cas présent un triomphe de l'Eucharistie, car c'est bien, semble-t-il, le désir de la communion fréquente qui amène cette âme au catholicisme. Les schismatiques ont toutes sortes d'entraves pour communier. Les prêtres ne peuvent d'ordinaire dire la messe chaque jour, car il ne peut y avoir qu'une seule messe par jour dans chaque église. Quant aux fidèles, non seulement on ne les attire pas à la communion, mais on les écarte s'ils veulent venir à d'autres époques que Pâques et deux ou trois grandes solennités. D'ailleurs, il y a une autre raison d'éloignement ; on est obligé pendant 3 jours avant la communion de garder l'abstinence, l'abstinence *stricte* qui ne permet ni œufs ni laitage quelconque — cuisine à l'huile. Le diable a trouvé cela pour affamer le peuple chrétien.

Jassy, 6-18 juin 1895.

J'ai refait, depuis Noël, deux excursions chez nos chers paysans ; la seconde a duré 11 jours, et j'étais tout à fait curé, ayant 6 églises à administrer sur un territoire comparable à une langue de chat allant de Cousolre à Avesnes.

Le dimanche de la Passion, je donne mon sermon de Carême à $3^h1/2$, la cérémonie est achevée vers 5 h. A $5^h1/2$, je suis en wagon avec le P. Recteur qui part pour Bucharest, il en a pour jusqu'au lendemain vers 8 h. Un peu plus de 400 kilomètres ! On ne voyage pas en télégraphe

dans ce pays. Quand je pense que de Dijon à Paris, nous faisions en 5 h. les 315 kilomètres de la route ! Moi, j'arrête à Mircesti où le P. Vicaire général doit se joindre au P. Recteur. Je profiterai de la voiture qui l'a amené pour gagner Saboani.

Tout se passe à merveille, sauf qu'à Mircesti je trouve la neige qui avait presque laissé Jassy. Mais la neige comme vous ne la connaissez pas, sauf votre respect. — Mais nous ne la verrons que demain au petit jour ; en ce moment il est $9^h 1/2$. Enveloppé dans ma pelisse je me fourre dans la voiture : il fait nuit noire, et, bien que mon cocher ait réglementairement allumé ses lanternes, ce n'est pas suffisant pour percer le voile de brume qui nous étreint. — Je m'occupe avec le bon Dieu sans distractions extérieures. J'entends les roues qui râclent doucement les ornières. La route se fraie à ce moment, on va au petit pas ; patience ! Près de 2 heures pour faire 7 ou 8 kilomètres. On m'attend. Je soupe. Le lendemain à 6 heures, départ pour Ajudéni, où je chanterai la messe en l'honneur de saint Joseph. C'est là que je me rends compte du chemin. Il faut vous dire que tous les jours il dégèle au soleil, mais il regèle la nuit: je ne m'en plains pas, les paysans non plus, c'est une délicate attention du bon Dieu pour modérer les allures de la fonte des neiges. On a été menacé, il y a 15 jours, d'inondations pareilles à celles d'il y a 2 ans (les *grandes eaux*, comme on dit ici ; cela n'a rien de commun avec celles de Versailles). Le Siret, qui s'est pourtant réservé deux vastes lits qu'on respecte, ne s'en contente point ; il roule dans la campagne et trouvant maintes maisons, toutes en torchis, il les abat. C'est peut-être pour les revoir plus belles — il se trompe. Le paysan rebâtit en torchis sur le même plan et à la même place la même misérable bicoque, où il emploie autant que possible les mêmes matériaux si Sa Seigneurie le fleuve ne les a pas emportés ou trop avariés. Toutes les maisons sont neuves à 100 mètres du fleuve, elles sont rarement 2 ou 3 ans sans un assaut, désastreux toujours. Il n'y a donc pas cette fois d'inondation, grâce à Dieu.

Mais quels chemins ! Les irrégularités des ornières se creusent de plus en plus. Il est tout bonnement impossible de trotter, on casserait ses roues ; on va au pas, soumis à un tangage aussi brutal qu'irrégulier : l'ornière est souvent si profonde que les roues roulent sur le moyeu. — Il y aurait bien le traîneau, dont on use quand la neige couvre tout ; mais en ce temps il y a nombre d'endroits où le vent a tout balayé, et on y jouit des agréments de la boue. — Nous passons à plusieurs reprises entre deux murailles de neige, des clôtures de plus de 2 mètres sont presque entièrement ensevelies, tous les fossés sont pleins. Je grelotte dans mes couvertures et me décide à suivre pédestrement mon véhicule. Nous traversons une immense plaine ondulée et toute blanche, mais nous n'en sommes pas moins en avril et deux alouettes nous partent à dix pas, s'élèvent droit au ciel en crécelant leur annonce du printemps...

On arrive tout de même à force d'aller ; et après l'évangile, je prêche à un petit auditoire pieux pour lui dire que saint Joseph a été l'homme le plus heureux du monde. Et pourtant il était pauvre, et pourtant il se donnait bien du mal, et pourtant il fut chassé de son pays... Pourquoi donc heureux ? — Toujours avec JÉSUS et Marie. — Il ne tient qu'à vous d'être aussi bien que saint Joseph...

A peine la messe est-elle finie et l'action de grâces, il faut déjeuner sur le pouce. — Une vieille femme est à l'extrémité à Burianesti. Dare dare on attelle, je prends le Saint-Sacrement et les saintes huiles — en route. Nous arrivons à l'entrée du pont que j'ai eu l'honneur de vous décrire. Foule de gens à l'autre bout, qui, en nous apercevant, crient et gesticulent. Le cocher m'avertit qu'on ne peut passer avec les chevaux. « Et à pied ? — Je ne sais pas. — Il faut pourtant passer ; y a-t-il une barque ? — Non, d'ailleurs une barque est encore moins pratique, l'eau est gelée. — Et sur la glace ? — Sur la glace, peut-être !... » En effet voici un homme qui vient de l'autre bout, à côté du pont, tâtant la glace avec un bâton. J'approche, ayant le Saint-Sacrement sur ma poitrine et le sac aux saintes huiles à la main. « Peut-on passer ?— Essayez, Père, je viens vous chercher.— En avant ! » Et me voilà en route, disant au bon Dieu : Je ne demande pas mieux que de me noyer, mais si ça vous est égal, j'aimerais mieux en revenant.

On aborde, un tas de gens travaillent à réparer le pont. Dans les rues de Rotunda, point de neige, mais une boue comme il n'y en a nulle part ailleurs. — Et visqueuse ! j'ai des caoutchoucs, ils déménagent deux ou trois fois. J'arrive chez le *dascal.* « Cherchez-moi une *carutsa* pour aller à Burianesti, j'attendrai ici avec le bon Dieu. » Il part et je m'assieds, en bonne compagnie, sur le petit banc en face du poêle. La dascalesse tisse à tour de bras à côté. — Une heure et demie se passe. Voici le véhicule. Un vieux petit cheval attaché aux brancards d'une informe machine établie sur 4 petites roues de brouettes. Il y a 4 planches dressées sur le fond. Une botte de tiges de maïs est à l'avant, c'est le siège du cocher ; une autre plus grosse est à l'arrière, c'est la banquette et les ressorts ; ce sera le trône du reposoir où le bon Dieu va s'établir. En avant, au pas. — On arrive ; une bonne vieille très bien préparée. Toutes choses étant terminées, il est plus de midi. Deux bonnes femmes me rencontrent en train de repartir, elles m'expliquent qu'elles ont fait hier la route d'Ajudéni pour leurs relevailles, mais elles n'ont pas trouvé le prêtre au logis. « Venez à l'église, » leur dis-je. Nous tournons bride; elles suivent, et je leur dis les prières du rituel à Burianesti.

Au retour, la glace du Siret a bien voulu garder quelque solidité à mon intention. Mon cocher a diligemment calculé le temps probable de mon retour;il m'attend sur l'autre berge, et je rentre pour me mettre à table ; c'est tard, mais c'est mieux que pas du tout.

Le soir, confessions pascales en bonne quantité. Le P. Méli est venu de Bargoani, je le fais prêcher le lendemain à *mes* paroissiens, et après le dîner je l'accompagne à son retour jusqu'à Roman, afin que le cocher m'achète de quoi manger, en particulier du pain: il n'y en a pas à Ajudéni, ni dans aucun village; on ne se nourrit que de *mamaliga*. J'en profite pour acheter des pantoufles. Le Juif chez qui j'entre m'en demande 4 fr. Je déclare tout de suite que je les prendrai pour 2 fr. 50. Il veut marchander, je me lève avec dignité pour partir, et il consent.

Le soir, confessions, et le lendemain je prêche encore sur saint Joseph. S'il a été heureux sur la terre, c'est qu'on a activement travaillé à son bonheur. Lui, d'abord,par sa fidélité à rendre heureux sa chère femme la sainte Vierge et son divin Fils, et surtout Marie et Jésus qui faisaient chacun de son côté et tous deux ensemble leurs efforts pour rendre Joseph heureux. Voilà comme on fait dans une famille: chacun pour les autres et tous pour chacun !

Cette petite vie dure jusqu'au vendredi à 11 heures et je regagne Jassy à 5 heures.

Le jour de Pâques à 5 h. ½ je repartais pour la même région, afin d'aider au travail colossal qu'impose l'accomplissement du devoir pascal par le plus grand nombre de nos chers paysans. — Le voyage j usqu'à Mircesti où doit me prendre une voiture, est gracieusement accidenté par une bonne conversation avec un capitaine de *dorobantsi* (comme qui dirait chasseurs d'Afrique sauf le costume bleu). A Mircesti je prends congé avec force poignées de mains. Il fait nuit, la lune n'est pas encore levée ... Je sors de la gare, étant descendu tout seul à cet arrêt en pleine campagne... Pas de voiture ! Me voilà bien ! C'est un petit tour de la poste roumaine. Que faire ? Coucher là? — A la rigueur, c'est possible, il y a des banquettes dans les salles d'attente, et M. le chef de gare se montre très bienveillant — si bienveillant qu'il admet mon désir de partir quand même et envoie au village le seul homme dont il dispose, afin de réquisitionner, moyennant 4 fr. une *carutsa*. — En attendant, je jargonne en roumain avec l'employé très désœuvré du télégraphe. Celui-ci lutte d'amabilité avec son supérieur, et quand le paysan arrive plus d'une heure après, pousse l'obligeance jusqu'à me faire garder pour la route le fanal de la gare qui a éclairé tant bien que mal toutes nos aventures ... La neige n'est plus qu'un souvenir, mais il est fixé pour longtemps dans les profondes traces marquées dans une boue maintenant durcie et sur les sommets de laquelle mes roues s'élancent sans l'ombre d'un ménagement. En pleine nuit nous réveillons tous les chiens de garde, et c'est un concert ! — Le P. curé le plus voisin ne m'attend pas, il dort du plus profond sommeil ! J'insiste à la porte extérieure de sa cour, derrière laquelle quatre molosses hurlent avec rage, les bonnes bêtes ! A la fin des fins le cocher du Père est éveillé, s'inquiète, se lève,

regarde, vient voir, et mon paysan lui crie : « Ami ! » Et voilà comment on trouve son lit.

Le lendemain au jour, je file pour confesser à Rotunda et dire la première messe. — Le moyen de traverser le Siret est neuf : plus de pont, mais un bac flottant établi sur deux chalands, une manière de *Calais-Douvres*. On l'amarre solidement à un morceau de pont qui sert de quai, la voiture passe dessus, on démarre et on vogue. Le fleuve est superbe comme cela, coulant sagement à pleins bords ; nous avons bien 150 mètres à faire ainsi. — Et je prêche à nos braves gens sur la résurrection du Seigneur modèle de la nôtre. Mais comment ressusciter si nous ne sommes point morts ? Mais vous qui avez fait des péchés mortels, vous êtes morts et vous ressusciterez par la confession. Or la résurrection de JÉSUS-CHRIST est vraie : *surrexit Dominus* VERE. Vous aussi,... pas un masque de confession, mais une vraie, il faut tout dire. — Vous voyez comme il faut être pratique quand on est curé missionnaire.

Je reviens à 10½ pour la seconde messe chantée et le même sermon à Ajudéni. Comme c'est jour de fête, des deux côtés il a fallu donner la croix à baiser, et la foule est grande.

Le mardi de bon matin, confessions à Burianesti avant la première messe, sermon. La voiture qui m'a amené retourne pour prendre le pont de Rotunda et me prendre vers 11 heures à Tamashéni, où je chanterai la grand' messe. — Le *dascal* m'emmène avec sa jument à la *luntra* pour passer le fleuve. La *luntra* est une embarcation fort simple. Ce n'est point une pirogue, mais ça doit y ressembler fort. On prend un tronc d'arbre, et on y creuse, je ne sais par quel procédé, une excavation suffisante. Le fait est que cela tient sur l'eau, et se dirige sans trop de peine à l'aide d'un seul aviron.

Ayant dîné, je remonte en voiture pour gagner Roman, où je dois enterrer un pauvre catholique mort à l'hôpital. Un charitable polonais, le père d'un de nos séminaristes, est venu hier me prévenir et il fera les frais des funérailles.

Rentré le soir, j'allais prendre mon souper quand un brave vieux m'arrive tout geignant, demander que je porte en hâte l'extrême-onction à son petit garçon, très malade... depuis ce matin il n'a pas mangé. « Quel âge ? — Cinq ans ! » Je fais comprendre au bonhomme qu'on ne donne pas l'extrême-onction aux innocents... mais je l'accompagnerai chez lui, pour voir le petit malade et pour le bénir. — Il n'y a point de médecin, et on meurt très bien sans eux dans le pays. — C'est au bout du monde, une cabane ! J'entre, c'est comme le chef de la synagogue : une foule non de joueurs de flûte, mais de commères qui jacassent sont groupées devant l'immense lit de famille où doit se trouver le pauvret. Ayant remué quelques tas de haillons, je découvre une charmante petite tête blonde avec

deux énormes joues rosées. Il dort à poings fermés sans paraître hanté de méchants rêves. Je tâte la tête, chaleur normale, puis le petit corps un peu partout. Rien d'alarmant nulle part. Le pouls est d'un enfant très sain : mais il n'est point du tout malade, ce chérubin-là... Enfin, pour dire quelque chose, je trouve un peu froids ses pauvres petons et prescris savamment une bouillotte ou une brique chaude. Je découvre la maman dans le groupe de femmes qui m'observent avec anxiété et lui dis : « N'ayez pas peur, ce bébé-là n'a pas envie de partir pour le paradis. » On paraît tout plein de confiance. Je donne ma pauvre bénédiction au petit qui continue son somme et m'esquive. Le matin suivant, ayant porté dans ces parages le bon Dieu à une vieille impotente, je m'arrête pour voir mon malade. Il trotte dehors en petite chemise, florissant, chantant, près de sa mère.

Mercredi, en route pour Burianesti où on passera deux jours pour avoir deux soirées de confessions. Le Siret a beaucoup baissé; et pour gagner du temps, nous roulons en voiture dans le propre lit — peu propre, il est vrai — où roulaient hier encore ses flots. — J'avais confessé une heure, et une queue immense s'était formée devant l'informe boîte qu'il faut bien appeler le confessionnal. — Voici le *dascal* qui m'interpelle après un *Vade in pace.* « Père, il y a un baptême, des gens de Sagna. — Eh bien ! baptisons. — Il faut aller à Adjudéni. — Pourquoi ça ? — Nous n'avons pas les fonts ici. — Oh ! oh ! mais ce bébé-là est bien dérangeant, ne pourrait-il attendre à demain matin ? Après la messe nous aurons mieux le temps. — C'est que, Père, il est comme qui dirait assez faible. — Alors, marchons, qu'on attelle; quand on sera prêt on me le dira. » J'entends encore quelques heureux pénitents ; les autres attendront. — Il est 5 h. A 8 h. je suis de retour, et je retrouve mon monde; on a gardé sa place. Je reprends la mienne jusqu'à 10 h. ¼. Le jeudi matin, même affluence à la messe, plus de 150 communions. — Après, j'ai extrémisé une jeune femme malade par suite de corrections — qu'on me dit méritées — administrées par son cher mari, lui-même assez mauvais sujet d'ailleurs, et à qui je fais entre quatre yeux une verte semonce pour sa brutalité.

Le samedi je pars pour Sagna. Le P. Méli est arrivé de Bargoani, ce qui me permettra de donner demain dimanche la première messe à Sagna et la seconde à Roman. — A 3 h. ¼ j'entre dans le confessionnal, j'en sors à 10 h. ¼. Le lendemain à 4 h. ½ je recommence jusqu'à 7 h. Il y a un enterrement. Je chanterai la messe de *Quasimodo* sur le mort. Nous allons le chercher ; on me mène en voiture pour aller plus vite. C'est un paysan riche dont la famille est nombreuse. J'arrive ; une foule compacte emplit la cour d'entrée, mais surtout j'entends un tapage étourdissant dont je ne puis me rendre compte. Cris, chants, conversations, il y a de tout cela : je vois en approchant, sur des tréteaux, le cercueil découvert, et à la tête du mort ses filles, celles qui sont mariées la tête couverte comme vous savez,

les autres les cheveux épars ; toutes versent des larmes continues et poussent des gémissements en chœur accompagnant l'une d'elles, qui, penchée vers le mort, lui adresse des paroles rythmées sur un ton de complàinte déchirant. Elles passent tour à tour disant leur couplet, et à ce moment redoublent de pleurs et de contorsions. — Ma présence n'arrête rien, et je fais la levée du corps dans ce tapage. On se met en route ; six hommes portent le cercueil toujours découvert, et nos pleureuses continuent leurs cris qui me font une impression d'immense désolation. — Ce sont de vieilles coutumes païennes que ces descendants des vieux Romains ont gardées à travers 15 siècles. Remarquez que toutes les femmes doivent savoir par cœur toutes ces mélopées et les paroles, afin de pleurer leurs parents, car c'est le comble du déshonneur pour une famille d'être obligée de recourir à d'autres pour ce devoir. — On se tait en entrant à l'église, et on assiste comme il convient à l'installation du cercueil, toujours ouvert, au milieu de la nef. Je regarde toutes ces femmes à présent bien calmes, la figure reposée, priant de tout leur cœur: elles sont à peine reconnaissables.

La messe commence après le chant d'un nocturne et des laudes. Messe en blanc. Pour la communion (plus de 150), le mort est gênant. On le transporte avec ses tréteaux contre le mur ; rien de plus touchant que la tranquille et cependant respectueuse simplicité avec laquelle ils traitent le mort. Alors tous les communiants s'installent à genoux en lignes perpendiculaires à l'autel, depuis le sanctuaire jusqu'à la porte et même un peu dehors, tous tournés vers le milieu de l'église. Le prêtre passe dans les rangs et distribue la communion : aucun tumulte, puisqu'il n'y a aucun mouvement. — Mais les chaises ? dites-vous. Elles ne gênent point, pour l'excellente raison qu'elles n'existent point, ni aucun banc ni meuble quelconque. On se tasse bien mieux ainsi ! — La messe finie, *Libera... In paradisum.* On part, le cimetière est au bout du monde, la voiture me suit pour gagner du temps au retour. Les pleureuses recommencent ; auprès de la fosse, tous les parents baisent le mort au front, à la poitrine, aux pieds ; enfin on le descend, toujours découvert, et on ne met le couvercle qu'au fond. Le prêtre jette une pelletée, les parents comblent la fosse en présence de tous, et on plante la croix avant de partir. Il est 11 h., en route pour Roman.

A Roman, où j'arrivai à midi passé, je chantai tout de même la seconde messe pour la petite partie de l'assistance qui, ayant prié déjà près d'une heure sous la présidence du *dascal*, voulut avoir encore la messe.

Le soir je m'informai s'il n'y avait pas par hasard de Français en ville. On m'indiqua un excellent homme, maître de pension, ancien précepteur dans une de nos nombreuses familles princières du pays. — Il y aurait une parenthèse de quelques pages à faire ici pour expliquer ces deux adjectifs : *nombreuses* et *princières ;* ce sera pour une autre occasion. — Il s'appelle

M. Prat, il est de Toulouse et sa femme de Montauban. J'ai été reçu par lui avec un enthousiasme tout méridional, il est bavard comme une pie et je ne le suis guère moins...

(A suivre.) A. Payen, S. J.

POLOGNE.

Russie et Pologne.

(Voir *Lettres de J.*, 1895, p. 282; 1896, p. 325.)

Lettre du P. Janowski au P. Parisi.

Chyrów (Galicie), 6 févr. 1897.

Mon cher Père et mes chers amis de Jersey,

Ce qui se passe en Russie, en Pologne russe? Je lis bien peu les journaux, je n'ai pas de temps pour cela. Mais, à ce que je sais, l'*in statu quo* n'a pas l'air de changer. Un livre curieux vient de paraître ces jours-ci. C'est une collection de lettres, adressées pour la plupart par les uniates au tsar à l'occasion de son avènement ou de son mariage. Voici le titre que porte ce livre : « Aux pieds de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies—les plus humbles pétitions des catholiques du rit grec et latin le priant de vouloir bien leur conserver la foi catholique romaine. » Toutes les lettres ont été rédigées en russe, mais l'auteur, ou plutôt le collecteur de ces lettres, les a traduites en polonais et même en français. Chaque lettre n'est que le même cri de détresse, la même prière, la même profession de foi, le même désir d'obtenir la pleine liberté de pratiquer la foi catholique. J'ouvre ce livre au hasard. Voici la supplique des paysans du village Krzewica (lisez : Kehevitsa) :

« Sire, Seigneur Très Puissant, Empereur Nicolas Alexandrowitch, Autocrate de toutes les Russies, Roi de Pologne !

« Les paysans de la paroisse Stare-Miasto, village Krzewica, district de Radzyn, gouvernement de Siedlce, signés ci-dessous, présentent une supplique, et voici ce que nous demandons :

« Nos bisaïeux, nos aïeux et nous-mêmes jusqu'à l'an 1874, nous avons toujours rempli toutes les cérémonies religieuses d'après le rite uniate catholique, et depuis l'année 1875 le gouvernement nous unit à l'église « orthodoxe » (grecque-russe), en nous proposant de changer la loi catholique romaine; et comme nous n'avons pas voulu changer la loi sous laquelle nous sommes nés, et qui n'est point contraire aux autres confessions chrétiennes, plusieurs parmi nous ont été punis de *knout* sur le corps nu, de 25 à 100 coups, par une gelée de 15° au dessous de zéro. On nous a tourmentés encore de bien

d'autres façons, mais maintenant l'on commence à nous priver de tout ce qu'il y a de plus sacré, en nous laissant dans l'état le plus triste et le plus déplorable et le plus impossible: des milliers d'hommes meurent sans recevoir les saints sacrements, des milliers d'enfants, dont les rues sont remplies, vivent et meurent sans être baptisés; les jeunes gens cherchent le mariage auprès des prêtres à l'étranger, mais ces mariages-là ne sont point considérés comme légaux par le gouvernement, qui a exilé beaucoup d'entre eux dans les provinces éloignées en Sibérie, en faisant détruire leurs biens, dont il ne reste plus de trace. En général nous sommes tous privés de droits, de là nous implorons Votre Majesté. Oh ! notre Empereur, ayez pitié de nous ! Père du peuple, laissez-nous rester dans notre Église catholique-romaine, et notre progéniture jusqu'à la fin de son existence ! Février 1895. » (Suivent les signatures.)

En voici une autre qui vous fera connaître la justice des employés russes.

« Sire, Empereur, Monarque Très Auguste !

« Supplique des uniates catholiques-grecs du gouvernement de Siedlce: Alexandre Gicewicz, Joseph Ogrodnicznk et d'autres soussignés.

« Le jour du mariage de Votre Majesté, jour heureux et solennel pour tous ses fidèles sujets, bien des malfaiteurs de toutes les catégories ont eu leur sort allégé conformément au manifeste de Votre Majesté. Au nombre de ces malfaiteurs se trouvent aussi les Polonais, exilés pour avoir pris part à l'insurrection de 1863.

« Sire! nous aussi nous sommes polonais, exilés en 1875 par ordre administratif dans les différentes provinces de l'empire russe, mais avec cette différence, que jamais ni nous-mêmes, ni nos pères, ni nos enfants, n'avons osé nous révolter contre l'autorité légale de notre seigneur et maître légitime; nous avons toujours été et nous serons toujours les sujets fidèles de Votre Majesté. — Nous n'avons jamais commis de crime ni contre l'État, ou le trône du Grand Seigneur de l'Empire russe, ni contre des personnes privées. Cependant voilà plus de vingt ans, depuis l'année 1875, que l'on a imposé de nous unir à l'Église orthodoxe, par ordre de l'administration du royaume de Pologne. Nos parents et nous-mêmes, nous avons exprimé que nous ne voulons pas changer la foi dans laquelle nous sommes nés. Nous avons supporté toutes les souffrances pendant plusieurs années, au lieu de notre naissance. En 1874 on a eu recours à l'exécution militaire, on nous a tout pris jusqu'à la dernière chemise, et l'on nous a fait subir les châtiments corporels; nous avons tout souffert et nous n'avons pas signé la renonciation à notre religion; on nous a mis en prison; on nous a molestés dans la prison pendant plus d'une année, mais nous répondions toujours la même chose, à savoir que nous ne voulions pas trahir notre Dieu, ni notre Empereur, fût-ce dans le tombeau. Alors nous avons été exilés, au nombre de 300, dans le gouvernement de Cherson et placés séparément dans différents villages,

privés de tout moyen de subsistance, surveillés par la police, et c'est ainsi que nous existons, molestés sans cesse, jusqu'à présent. Lorsque fut publié le Très Gracieux Manifeste de Votre Majesté, le 14 novembre 1894, nous avons présenté une pétition au gouverneur de Cherson, en lui demandant de nous permettre d'envoyer deux d'entre nous pour présenter nos supplications à Votre Majesté. Mais nous avons reçu une réponse sévère, disant que nous n'avons pas le droit de quitter le lieu de notre exil; depuis ce temps la police nous persécute encore davantage. Nous avons confiance en la grâce de Dieu et celle de Votre Majesté, que la parole impériale est la même pour tous ses fidèles sujets, et nous prenons la hardiesse d'envoyer deux hommes, avec notre supplique. Nous n'appartenons à aucune catégorie de malfaiteurs qui ont droit à la clémence de Votre Majesté, suivant le décret d'amnistie de Votre Majesté; nous la supplions seulement. Oh ! grand Empereur ! Écoute-nous. Songe à la bonté infinie de Dieu et vois les larmes de nos enfants; laisse-nous achever le reste de nos jours dans le lieu de notre naissance, dans la foi de nos pères; en retour de quoi nous et nos enfants nous prierons Dieu jusqu'à la fin de nos jours. — Les fidèles sujets de Votre Majesté, uniates polonais. Le 20 avril 1895. » (Suivent les signatures.)

Notice à propos du sujet de cette pétition. Elle est tirée du journal *Driennik Poznanski* (journal de Posen) 1895, n° 204. — Joseph Ogrodnicznk et Alexandre Gicewicz portèrent cette supplique à St-Pétersbourg, en avril 1895. Ils la déposèrent d'abord dans la chancellerie du ministre des affaires intérieures, mais ils furent renvoyés à la seconde chancellerie, nommée *Aleksandrowskaïa*, car le ministre des affaires intérieures ne s'occupait pas de ce genre d'affaires. Cependant les uniates ne savaient pas où trouver le bureau indiqué. — L'empereur passait ce jour-là une revue officielle de l'armée. Les uniates résolurent donc de lui présenter leur pétition au moment de son retour. Lorsque l'empereur parut, ces pauvres gens, ne sachant comment attirer son attention, se jetèrent aux pieds du cheval de l'empereur, en tendant leur pétition. L'empereur ordonna de la recevoir, mais le commissaire de police fit arrêter les uniates, ainsi que quelques Russes qui avaient également adressé des suppliques à l'empereur. Un de ces derniers obtint le soir même une décision favorable à sa demande et fut mis en liberté; Ogrodnicznk et Gicewicz furent emprisonnés pendant quinze jours dans des cellules séparées, afin qu'ils ne pussent pas se voir. Un employé, parlant tantôt le russe, tantôt le polonais, venait les voir; il les grondait et prétendait que leur pétition ne contenait que des mensonges, et que personne ne peut ajouter foi à une persécution des uniates en Russie. Cependant les uniates soutenaient que tout ce qui était écrit dans leur supplique était vrai, et qu'ils avaient omis beaucoup de détails sur leur persécution. « Vous n'êtes peut-être pas des uniates, vous ne faites que

feindre », concluait enfin l'employé. Les deux députés furent enfin renvoyés à l'endroit de leur exil, et ils y arrivèrent le 2 juin, jour de la Pentecôte. La police les manda aussitôt et les emprisonna. — Le correspondant du journal ci-dessus assure, dans une lettre du 1 septembre 1895, que les deux prisonniers sont surveillés par deux policemen qui les font presque mourir de faim, en les laissant à jeun 3 jours de suite. On les fatigue, on les tracasse pour apprendre qui avait écrit la pétition et qui avait réuni les signatures. Les uniates des environs, que l'on avait laissés tranquilles, furent également questionnés au sujet de la pétition : en savaient-ils quelque chose? avaient-ils donné de l'argent pour le voyage des deux députés ? qui avait réuni les signatures etc. ? — Ces pauvres gens répondaient que chacun d'eux avait donné à ses frères tout l'argent qu'il possédait, et que s'ils en avaient eu davantage, ils seraient tous allés à St-Pétersbourg. Le *stanowy pristaw* (un employé) menace de les livrer à la justice. Les uniates alors s'adressèrent au gouverneur de Cherson, afin de lui demander la liberté des deux prisonniers. « Jugez-nous tous, dirent-ils dans leur pétition, si nous sommes en faute, mais pourquoi punir sans jugement deux de nos frères qui sont allés à St-Pétersbourg avec notre consentement ? » Mais leur pétition resta sans réponse ; ils écrivirent alors au comte de Szuwalow, gouverneur général de Varsovie. Celui-ci leur fit répondre que les uniates du gouvernement de Cherson ne dépendaient pas de lui, qu'il ne pouvait pas leur venir en aide.

En union de vos prières, aux pieds de la croix.

Votre Frère en N.-S.

Ch. Janowski, S. J.

PORTUGAL.

Maladie et mort du F. Zamith.

Relation adressée au F. Loubière.

LA mort du Fr. juvéniste Louis de Moraes Zamith, à Barro (Torres Vedras), a été entre toutes si belle et si édifiante que tous ceux qui ont vu ce bon Frère durant sa maladie et à ses derniers moments en ont été émerveillés, et des Pères très expérimentés ont assuré n'avoir jamais vu une aussi belle mort.

La maladie débuta le 1er octobre 1896 au soir, et dès ce moment commença pour lui un martyre inexprimable qui ne cessa qu'à son dernier soupir. Son estomac ne pouvant rien garder, les remèdes et le peu de nourriture qu'il prenait ne faisaient que redoubler ses souffrances. Les vomissements étaient continuels ; continuelles et plus douloureuses encore, les

angoisses qui les accompagnaient. Il ne pouvait trouver, sur sa pauvre couche, aucune position qui ne lui fût extrêmement pénible. Était-ce une attaque de *miserere*, ou un étranglement intestinal? Les douleurs étaient, par moments, si violentes, qu'elles faisaient dresser le malade sur son lit, lui si faible pourtant, et incapable de se remuer sans le secours d'autrui. Si nous exceptons une nuit où il put dormir pendant 3 heures, et la valeur d'une demi-heure prise sur la journée, ces 13 jours se passèrent pour lui sans sommeil. Jamais pourtant un signe d'impatience n'altéra ses traits. Souvent il fut trouvé les larmes aux yeux, fixant amoureusement son crucifix, et avec une humble résignation répétant ces mots : « O mon JÉSUS, je n'en puis plus ! » Son visage reflétait l'expression d'une indicible souffrance, et en même temps une joie et une sérénité angéliques; et il avoua lui-même au P. Spirituel, qui l'interrogeait là-dessus, ne pas avoir conscience d'avoir manqué à la patience durant toute sa maladie. Aux visiteurs des premiers jours, il demandait des prières pour obtenir une forte dose de patience : elle lui fut accordée à un degré héroïque ; sa maladie lui forma une couronne d'actes sublimes, et ses derniers jours ont été ceux d'un prédestiné. Le médecin lui avait ordonné de prendre une potion d'huile toutes les 2 heures. Chaque fois c'était pour le pauvre malade un extrême supplice ; il avait pourtant soin d'avertir l'infirmier dès qu'il croyait l'heure arrivée. Une fois entre autres que ce remède lui avait été spécialement pénible, il prit son crucifix, le contempla un instant et dit en souriant : « A N.-S. on a donné du vinaigre, à moi on me donne de l'huile. »

Durant toute sa vie la vertu d'obéissance avait brillé en lui ; dans sa maladie il fut vraiment, entre les mains de l'infirmier, du médecin et des autres supérieurs, une image achevée du *perinde ac cadaver* dont parle saint Ignace. Chaque fois qu'on l'interrogea sur ses répugnances, il répondit : « Faites de moi ce que vous voudrez. »

Le médecin avait ordonné un traitement électrique. Pendant qu'on le lui appliquait, le bourrelet qui se trouvait entre la chair et l'appareil se déplaça, de sorte que celui-ci se trouva en contact immédiat avec le corps. « Il me semble qu'on me brûle », dit-il; mais croyant à un simple effet de l'électricité, on n'y fit pas attention et on lui dit de prendre patience. Le bon Frère ne dit plus rien, mais après l'opération on vit sur son corps les traces des brûlures.

Cette patience et cette résignation redoublaient dans ses rapports avec l'infirmier du dehors et avec le médecin. « Je fais cela, disait-il, pour ne point les malédifier et pour leur faire quelque bien. » Dans le même but, il tenait à ce qu'on vît sur son traversin son crucifix et son chapelet.

Mais ce qui dans notre Fr. Louis fut encore le plus digne d'admiration, fut son extrême désir de mourir. Quand on lui annonça la gravité de son mal, il ne put réprimer ses transports de joie. « Oh ! je meurs du désir de

mourir et d'aller au ciel », répétait-il avec une aimable candeur. On lui dit de faire le vœu des missions : « Je le ferai si l'obéissance l'exige, répondit-il ; autrement non, j'aime mieux aller au ciel. » Le P. Spirituel lui offrit de l'eau de Lourdes ; il la refusa : il craignait que la sainte Vierge ne fît un miracle. On avait commencé une neuvaine pour sa guérison. Il demanda qu'on priât non pour sa santé, mais pour sa mort. Il mourut le dernier jour de la neuvaine. Le 12 au soir il se trouva subitement plus mal, et il demanda au Frère infirmier quelque chose qui pût le soulager. Celui-ci, qui connaissait son malade, lui répondit : « Pour vous soulager, je ne vois donc que l'extrême-onction. » A ces mots le visage du mourant se transfigure, il devient souriant et radieux, il s'efforce de se lever, tend les bras vers l'infirmier pour l'embrasser, et, n'ayant pas la force de le faire, il lui prend les mains en lui disant : « Oh merci ! merci ! c'est justement ce que je désire ; allons au ciel ! » Et comme le R. P. Recteur venait d'entrer, il lui demande aussi la permission de mourir. Puis, demandant son crucifix: « Où est mon Sauveur, dit-il, où est mon Sauveur ? » Le R. P. Recteur lui dit de remercier le bon Dieu de ce qu'il mourait dans la Compagnie. Aussitôt il serra son crucifix contre son cœur et répéta à plusieurs reprises avec amour : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, pour un si grand bienfait. » — « Voyez, dit-il à son professeur qui entrait, voyez, je m'en vais au ciel. Quand sera-ce, ajouta-t-il, quand ? — Quand le bon Dieu voudra, répliqua le Père. — Oh ! tout de suite, s'écria-t-il, en faisant un effort pour se soulever, tout de suite ! » Quelqu'un lui suggéra la pensée qu'il irait au ciel voir la très sainte Vierge, saint Ignace et les Saints de la Compagnie. Et de nouveau les transports de joie du saint agonisant recommencèrent. L'impression qu'il produisit alors sur les assistants est de celles qu'on ne saurait expliquer, mais qui ne s'oublient plus.

Après l'extrême-onction il renouvela ses vœux, et prononça avec une grande énergie *voveo*, etc. Dans la nuit, il demanda le grand crucifix qui avait servi pour l'extrême-onction. Alors, baisant chacune des plaies avec un affectueux respect, il termina par celle du côté ; mais alors il adressa au Cœur de Jésus un colloque si tendre et si éloquent, que le R. P. Recteur avouait n'avoir jamais rien entendu de si beau. Le 13 au matin il se sentit subitement inondé d'une céleste ferveur, et, élevant les yeux et les bras vers le ciel, il commença à réciter le *Veni Sancte Spiritus ;* puis, se laissant aller aux plus ferventes affections de son cœur : « Venez, Seigneur Jésus, répétait-il, venez et conduisez-moi au ciel ! » Il s'adressait à la mort elle-même, et faisait valoir auprès d'elle la permission de mourir accordée par le R. P. Recteur.

Durant toute sa maladie, le Fr. Zamith montra une tranquillité d'esprit égale à sa patience et à son désir d'aller au ciel. Une seule fois il eut un petit scrupule, qu'il confia au P. Ministre, qui le visitait en ce moment. Il

craignait d'avoir montré peu de conformité à la volonté divine, parce que, disait-il, toute la nuit il avait ardemment désiré la mort, et le matin, se voyant encore en vie, il en avait ressenti du chagrin. Il ne sembla pas un instant en proie à la tentation.

Enfin, dans la nuit du 14 au 15 octobre, le Fr. Louis Zamith rendit à Dieu sa belle âme. Il était âgé de 18 ans. Né à Vianna do Castello, il avait passé 2 ans à l'école apostolique de Guimarâes et 4 dans la Compagnie.

ESPAGNE.

Les missions en Espagne.

Lettre du P. F. J. Bretón au rédacteur.

Valence, 28 février 1897.

LE nombre des auditeurs qui ont assisté aux missions des PP. Santos et Conde est considérable, surtout en Galice. Il a plusieurs fois dépassé 17.000 ; à Fistens, il a été de plus de 24.000. Les populations des villages voisins venaient tous les jours en belles et majestueuses processions au milieu des montagnes ; au moment d'arriver, les hommes et les femmes se séparaient. La chaire était soit le balcon d'une maison, soit une tribune improvisée avec des planches grossières suspendues aux arbres, ce qui, en cas de tempête, ne laissait pas d'être inquiétant pour le prédicateur.

Les villages où quelques réfractaires ont refusé de se confesser ont été bien rares. C'est que, outre la parole divine qui pénétrait dans les cœurs, c'était un exemple entraînant que la vue de ces processions de pénitence, de ces cérémonies pour bénir l'eau miraculeuse. Car tout le monde veut avoir de l'eau de St Ignace ; les bassins, fontaines, réservoirs, ne suffisent pas ; on va en procession à l'étang le plus voisin, le Père bénit l'eau, et chacun la recueille dans des récipients de toutes dimensions. En deux ou trois endroits, le Père fit cette cérémonie monté sur une barque, comme sur un nouveau lac de Génésareth. N'est-ce pas d'ailleurs le même JÉSUS qui y est présent ? Sinon comment expliquer ce nombre considérable de guérisons miraculeuses? A Lomoviejo (Avila), disparition d'une tumeur grosse comme un œuf, après avoir été lavée deux fois avec cette eau ; à Horcayo, guérison subite d'une enfant presque aveugle ; à Santa Maria del Campo (Orense), guérison subite d'une petite fille percluse ; guérison du pied d'un paysan etc., etc.. à Febra, une femme avait dans le pied une épine que médecins et chirurgiens n'avaient pu extraire : l'eau de St Ignace la fit sortir immédiatement ; à St-Martin de los Condes, elle fit disparaître instantané-

ment, devant tous les assistants, une enflure énorme dont un enfant était affligé ; elle ferma chez un homme une plaie horrible, ouverte depuis plusieurs années ; à Bendosio, elle guérit un paralytique cloué sur son lit ; elle rendit subitement la vue à une jeune fille aveugle, etc., etc. Cette eau a même guéri miraculeusement des animaux malades.

Mais il y a aussi des exemples terribles. Une femme stérile se présente à la bénédiction d'une source dans un pré situé sur sa propriété ; on lui recommande de prendre de l'eau de St Ignace, et on lui fait promettre de donner le nom d'Ignace au premier enfant qu'elle aura. Le ciel lui donne un bel et robuste enfant ; mais au moment du baptême, malgré les conseils des assistants, elle refuse de remplir sa promesse, parce que ce nom d'Ignace ne lui paraît pas assez beau. — Au retour de l'église, l'enfant meurt subitement. Tout le monde a été très frappé de ce châtiment, qui a fait une impression salutaire. « Ainsi, se dit-on, Dieu exerce sa justice pendant la mission contre ceux qui abusent de sa miséricorde ! »

Un boulanger de Corcribión (la Corogne), avait déclaré publiquement : « Je n'irai pas me confesser, quand même je verrais mon pain si mal cuit qu'il ne soit plus bon que pour les chevaux. » La fournée suivante fut toute carbonisée, au point de n'être même plus bonne pour des chevaux. Cette perte de dix piastres décida le boulanger à aller se confesser. — Deux jeunes gens de Pontevedra étaient venus à San Vicente pour se moquer de la mission. Interpellés par le Père, ils étaient partis en sifflant et en plaisantant. Le lendemain, ils vont se baigner ; l'un se noie, et l'autre devient fou. — Un mauvais prêtre de Lugo, qui avait écrit aux Pères une lettre anonyme pleine de calomnies et d'impostures, fut surpris quelques jours après par la colère divine au moment où il commettait une action scandaleuse, et son cadave fut jeté dans la rue.

On raconte beaucoup de faits merveilleux où la main de Dieu se fait sentir : ici la pluie ne cesse que pendant les exercices de la mission ; là, la foudre tombe à côté des missionnaires sans leur faire aucun mal. Pendant une procession, le curé, sous prétexte de fatigue, veut faire le reste du chemin en voiture et confie à un homme la croix qu'il portait : impossible de faire avancer les chevaux ; le curé doit descendre et reprendre la croix.

Parfois, les gens eux-mêmes se chargent de faire la leçon aux impénitents. A Santa Maria del Campo (Orense), un homme de 24 ans ayant mal accueilli les Pères, sa mère lui donne en public une grêle de soufflets et le force à demander pardon à ceux qu'il a offensés. A Villarino, deux mauvais sujets s'obstinent à faire du scandale : les jeunes gens du village leur attachent les mains et les expulsent. Dans beaucoup d'endroits on s'est engagé à ne rien acheter aux commerçants impénitents.

Le P. Conde, non content du dur labeur de la mission, prodigue les forces que lui donne son âge, et se dépense sans compter ses peines, afin de

gagner par tous les moyens imaginables des âmes à J.-C. Il visite les malades à domicile, à travers monts et vallées. Un jour, il avait dû passer nu-pieds plusieurs ruisseaux ; comme il n'avait pas pris la peine de se rechausser, on craignit qu'il ne se blessât aux ajoncs, et on étendit sur le sentier des draps et des vêtements. — Le zèle apostolique des Pères, leur mépris des souffrances, leur intrépidité, leur donne une grande autorité ; et l'on a vu à leur exemple, pendant un sermon, l'auditoire recevoir sans broncher une averse torrentielle. — Le P. Conde, par ses conférences, gagne les personnages influents des paroisses, car il a soin d'annoncer auparavant que la réunion est seulement pour les principaux du village : tous tiennent à s'y montrer pour affirmer leur qualité. Et quand le peuple voit tout un *ayuntamiento* se confesser ou renoncer publiquement à des dissensions scandaleuses, il est entraîné à son tour.

« Tous ceux qui connaissent Villarino, dit un journal de Salamanque, savent que les jeunes gens de ce village ont la triste coutume d'être toujours armés ; ils ont tous sur eux des révolvers, des poignards ou des *navajas:* dans leur opinion, c'est le seul critérium de la force et du courage. On sait les malheurs qui en résultent. Les deux Pères donnaient une mission à Villarino. Le dernier jour, le P. Conde réunit tous les jeunes gens, les conduisit à un ermitage voisin, et leur fit une conférence d'une demi-heure. Ses paroles furent si persuasives que tous, au sortir de la conférence, se dirigèrent en procession vers l'église en chantant un cantique au S.-C. ; ils défilèrent devant l'image du S.-C., et déposèrent à ses pieds révolvers, pistolets, poignards, couteaux et *navajas*, en si grand nombre qu'on en remplit un grand panier. En souvenir de cet acte généreux, on a placé dans l'église un cœur de deux mètres de haut, complètement recouvert par les armes abandonnées ; au dessous, on lit ces mots : « Les jeunes gens de Villarino « livrent leurs armes au S.-C. de Jésus. »

HOLLANDE.

Gemert. — Quelques souvenirs.

Lettre du P. Paul Chesnay au rédacteur.

St-Acheul, 5 avril 1897.

Mon bien cher Père,

P. C.

VOTRE charité veut bien me répéter qu'une lettre sur les derniers temps de Gemert pourrait être agréable à vos lecteurs et aiderait à fixer de chers souvenirs. Je me laisse persuader.

Au mois d'août 1895, la moitié des novices quittaient Gemert pour aller

fonder, sur les hauteurs et parmi les sapins de Beauregard, le second noviciat de la province de Champagne. Ils partaient au moment où les jeunes cigognes du donjon abandonnaient le nid paternel. Ce rapprochement n'avait rien que d'aimable dans la bouche de notre vénéré doyen d'âge. A ce premier départ, nos amis de Gemert furent alarmés ; mais ils se rassurèrent en voyant le reste de la communauté resserrer ses rangs et continuer sa vie ordinaire comme si on eût été fixé pour toujours en Brabant. Pourtant, c'était bien la dernière année du *castel* qui venait de commencer. Elle fut paisible et heureuse, comme l'avait été toute la vie de ce fervent noviciat (1). Cette dernière année, on ne prétend pas la raconter ici, encore moins faire l'histoire des précédentes, mais jeter sur le papier quelques simples notes.

Venez donc à Gemert, venez y faire une dernière visite ; mais, à la gare de Helmond, ne cherchez plus l'antique patache mentionnée par les *Lettres de J.* de 1882. C'était le temps des diligences : nous avons un tramway à vapeur. Toutefois, si vous ne tenez pas à être secoué pendant deux heures comme dans un panier à salade, laissez-le partir et longer un canal poétique comme tous les canaux, puis s'engager sous les chênes de la grand'route qui mène à Bois-le-Duc en passant par Gemert. Nous irons à pied et nous prendrons à droite les sentiers tortueux qui s'enfoncent dans le marais de Peel. « Un marais ? De la boue, des flaques d'eau, des cousins, des grenouilles ? Non, merci. » Permettez ; le nom vous trompe ; ce marais ressemble plus aux landes bretonnes qu'aux marécages bourbeux qui vous effrayent. Des chemins sablonneux à travers les pins odorants, de vagues sentiers entre-croisés qui vont se perdre dans le désert, et plus loin, sur notre droite, la bruyère à perte de vue mêlant là-bas ses teintes violettes au bleu pâle du ciel d'automne ; de loin en loin, une ferme émerge à l'horizon avec des airs d'arche de Noé sur les flots : voilà le Peel, solitude plate, immense, où vous trouverez en petit nombre les fleurs, les insectes, les oiseaux amis des landes — et pourtant le Peel a sa beauté, il s'est fait aimer de beaucoup d'entre nous qui ne l'ont pas trouvé triste, qui ont goûté son charme étrange et sa paix profonde, qui ont trouvé Dieu sans peine en psalmodiant leurs heures au bruissement léger de la brise dans les pins. Le Peel a inspiré des poètes et... un musicien, émule de Félicien David.

Mais voici devant nous la flèche élancée de Gemert. Avant d'y arriver

1. L'incendie du bâtiment principal en 1883 fit lui-même plus de bien que de mal. Il avait respecté les murs. Grâce à nos bienfaiteurs, à une généreuse bienfaitrice surtout, les étages furent reconstruits, distribués et meublés à notre convenance. Le toit, mansardé, gagna en commodité ; une belle croix de pierre, portant la date de 1884, fut ajoutée au sommet du fronton ; une statue de la sainte Vierge fut érigée au milieu de la cour intérieure : sur le socle, ces mots : *Salve Regina*. C'est la reine, trônant au cœur même de son domaine. Bref, à part quelques détails, l'ensemble est toujours le même, et Gemert n'a pas perdu le castel dont il est si fier. — Une seule perte reste irréparable : celle du doigt de saint Stanislas. Quant à la sainte Épine, longtemps signalée comme brûlée, on vient de la retrouver dans un des dépôts de Saint-Acheul.

nous aurions le temps de repasser l'histoire du village et de son castel ; mais les *Lettres de J.* ont donné là-dessus des renseignements complets (1). Avançons. Déjà nous avons atteint la zone des promenades ordinaires. En voulez-vous la preuve ? Soulevez l'écorce de ce vieux pin : une médaille de St Ignace apparaît. C'est un de ces mystérieux pèlerinages fondés çà et là par les novices, suivant la tradition de St-Acheul. D'autres, à St François Régis, à St Stanislas, sont là tout près. Là-bas, à gauche, vous trouverez N.-D. du Peel ; puis, de l'autre côté de Gemert, St Michel, St Jean Berchmans, etc., enfin, en achevant le cercle vers notre droite, St François Xavier, le Sacré-Cœur, St Joseph, auprès du grand pèlerinage de N.-D. de Handel si souvent visitée par les habitants du castel. L'un d'eux n'y a-t-il pas été presque chaque jour pendant 14 ans? En ce mois de septembre, on y accourt de tous les côtés ; chaque village, chaque petite ville tient à honneur de faire son pèlerinage. Rien de plus édifiant que ces groupes de pèlerins les uns à pied, les autres en charrette, tous récitant le chapelet, ou enlevant avec entrain des cantiques bien rythmés que nos musiciens ont notés au passage. La nuit même, ces intrépides chanteurs vous bercent bruyamment, et vous leur pardonnez de bon cœur. En dehors des époques de pèlerinage, chaque dimanche la route de Gemert à Handel est couverte de groupes nombreux, qui disent le chapelet à haute voix avec une ferveur, une simplicité touchantes. Dieu veuille garder longtemps à ce bon pays sa foi et sa piété.

Nous arrivons au castel. Le pont-levis est baissé ; ne craignez pas qu'il se lève devant vous. Cette manœuvre militaire n'a guère été exécutée qu'une fois en 14 ans. Les scolastiques qui s'y sont livrés s'en souviendront longtemps ; le difficile fut surtout d'abaisser le pont pour rentrer dans la place. En passant, saluez l'antique Vierge de pierre qui protège l'entrée ; c'est elle qui accueillit sur le seuil quatorze générations de novices. Laissez retomber la lourde porte aux couleurs teutoniques et suivez l'allée de marronniers qui conduit à la seconde enceinte. Là-bas, au fond, admirez ce beau hêtre séculaire, le plus bel arbre du pays. Il est cher aux scolastiques et leur rappelle le hêtre des Portes Scées. Encore un pont à deux arches étroites, puis la porte aux lourds voussoirs de pierre dure où est gravée en lettres gothiques la devise du castel : *So goet is Got*, « Tant Dieu est bon. » Vous pensez bien que nous ne l'avons pas changée. Tout auprès, c'est le donjon mirant dans les eaux sa masse pesante et ses légères tourelles en encorbellement. Le linteau de la porte, sculpté en accolade, accuse le XV^e^ siècle. Par l'escalier tournant, montez si haut qu'on peut monter : bien loin à la ronde vous apercevez le pays plat et silencieux. L'effet de vaste solitude est saisissant, surtout à cette heure où le soleil, incliné sur l'horizon, fait glisser sur les plaines immenses une lumière douce et vermeille, et vous donne le sen-

1. Voir 1882, p. 260-271. — On peut lire aussi le récit de l'incendie, par le P. Leroy (1883, p. 292-299), et celui d'une translation de reliques, par le P. Chérot (1885, p. 239-246).

timent d'espaces infinis. C'est le soleil de Hollande; mais Ruysdael n'est plus là pour le peindre. Et près de vous, dans la sombre tourelle, la vieille horloge aux pièces branlantes mesure le temps avec son balancier tremblant, et met en mouvement à grand bruit de ferraille les marteaux qui font lentement tomber les heures. Il y a bien aussi les chouettes qui viennent de s'échapper par les meurtrières pour commencer leurs cercles silencieux, mais je n'en parle pas, non plus que des effets de lune sur les sapins et sur les pignons découpés: vous me prendriez décidément pour un revenant du romantisme.

Vous connaissez maintenant notre paisible solitude, si propice à la prière et au travail. Voulez-vous connaître les événements de l'année? Ils sont rares et peu émouvants : ils se réduisent à peu près à la succession des saisons.

Pourtant voici la fête de St Stanislas qui ramène autour de notre table nos bons amis de Hollande à la cordialité si franche et si simple. Après une joyeuse récréation, ils assistent à une petite séance dont ils partagent les honneurs avec St Stanislas. Dans ces fêtes religieuses et littéraires, nos jeunes poètes aiment à s'inspirer des féconds souvenirs du castel. Les chevaliers teutoniques ressuscitent ; la gueule des canons brille aux embrasures où nous ne connaissions plus que de pacifiques sansonnets; le cliquetis des armes retentit dans les salles où notre jeunesse s'aguerrit à un autre bruit et ne s'escrime plus que contre le vieil homme; nos devises étincellent sur les étendards dans le tumulte du combat. Est-ce pure illusion? Nos poètes ne le pensent pas ; du moins on comprend assez qu'aux jours des derniers vœux ou de la fête du R. P. Recteur les applications sont faciles.

Après la St Stanislas, c'est l'hiver. La neige nous isole plus que jamais du monde habité. Une charité d'autant plus intime entretient la vie et la gaieté dans notre chère maison. Et puis, pour se réchauffer, les juvénistes s'en vont dans cette petite futaie de vieux pins, au milieu des taillis du Peel, se livrer, sous le regard des anges, à de bonnes parties de jeu ; de mortels, point, sauf un ou deux petits indigènes ahuris, qui surgissent parfois des fourrés voisins. Si le froid augmente, prenez vos patins et travaillez les pas les plus savants sur les fossés intérieurs du castel. Les petits Hollandais, nés patineurs enragés, nous envient cette belle glace et se hasardent parfois à quitter les fossés extérieurs pour l'envahir. Un jour que l'ennemi était plus menaçant, le P. Ministre se mit à croiser devant la glace en récitant son bréviaire ; au coup de cloche de 2 h., il fut tout étonné d'entendre un petit bonhomme de 12 à 14 ans prononcer solennellement ces mots français : « On a sonné, on doit rentrer. Maintenant nous pouvons glisser là. » Et toute la bande de reprendre avec conviction : « glisser là ». Mais le P. Ministre continua à croiser sans broncher, et dix minutes plus tard, le co-recteur du *gymnasium*, venant à passer, emmena bon gré mal gré cette jeunesse

studieuse. On avait parlé ; on dut rentrer ; on ne put pas glisser là. Pourtant la bonne cause ne triomphait pas toujours. Notre petit bout d'homme se montrait plus audacieux et entraînait la bande : on résolut de frapper Catilina. Un scolastique s'embusqua dans les sapins, appréhenda le coupable et l'emmena captif dans le donjon. Le petit Catilina, honteux, avait perdu tout son aplomb : à genoux, la voix coupée par les sanglots : « Je ne le ferai plus ! » répétait-il en hollandais. Son repentir nous toucha ; d'ailleurs nous n'avions plus, comme les chevaliers, droit de haute justice. Le prisonnier fut relâché ; chose étrange, il tint parole et *ne le fit plus*, mais nous salua toujours respectueusement, à l'exemple de tous ses compatriotes. La crainte est le commencement de la sagesse.

Mais enfin : *Solvitur acris hiems grata vice veris*... Vous décrire alors les charmes de notre jardin serait une entreprise téméraire après les jeunes poètes qui s'y sont exercés. Dans les arbres, que d'oiseaux et que de nids ! Les merles surtout se distinguent. La maison elle-même s'enguirlande de nids d'hirondelles. Sur le toit du donjon, le vaste nid des cigognes domine tous les autres, et d'audacieux moineaux ont niché dans ses brindilles. Tout cela est conforme à la Ste Écriture : *Illic passeres nidificabunt. Herodii domus dux est eorum* (*Ps.* CIII, 7). Plus bas, les meurtrières et les trous s'emplissent de nids d'étourneaux.

Les beaux jours invitent aux excursions. Permettez-moi de prononcer ici, en dépit de Boileau, quelques noms un peu rudes peut-être aux oreilles françaises, mais chers à plus d'un cœur français. Ceux de Beek en Donk, Aarle Rixtel, Lieshout, Eindhoven, Mierlo, Bakel, Veghel, Uden, Venraij, San Antonis, Boxmeer, Boerdonk (j'en passe, et des meilleurs), rappelleront à plusieurs de joyeuses promenades et de pieux pèlerinages.

Le temps passe vite ; nous sommes au mois de juin ; c'est le moment de vous montrer notre nouveau jardin. Nous appelons ainsi les deux hectares ajoutés à l'ancien il y a quelques années ; le fossé extérieur ouest fut reporté à 100 mètres plus loin. Sur l'emplacement du fossé comblé on fit deux jeux de boules, le jardin des juvénistes, enfin l'un des jardins du P. Fridel, à rendre jaloux le vieillard de Tarente. Les juvénistes l'admiraient sincèrement ; aussi, à part quelques procès de frontières, on vivait en bons voisins. Reposez vos yeux sur nos pelouses. La fenaison est proche : quelle opulence dans cette forêt de hautes graminées, de marguerites, de renoncules et de mille fleurettes charmantes... Mais tandis que nous songeons à faire nos foins, voici bien une autre affaire ; il ne s'agit plus de batifoler, et c'est toute la maison qu'il va falloir retourner.

Le lundi 15 juin, dans la matinée, le R. P. Provincial télégraphie son arrivée ; le soir il était à Gemert et annonçait le départ immédiat des novices pour St-Acheul. Le lendemain, fête de St François Régis, le R. P. Provincial dit la messe de communauté, servie par le F. Bidelle et le F. Ad-

moniteur. A midi, fête d'adieux allègrement enlevée. Le R. P. Provincial, fondateur et premier supérieur de Gemert, fit des visites d'adieux à nos amis ; il trouva chez tous l'accueil le plus cordial et l'expression de bien sincères regrets. Le soir tous étaient prêts ; mais la prudence exigeait des départs successifs. Le lendemain, le R. P. Recteur dit, à son tour, la messe de communauté, servie comme la veille. Puis il quitte sa chère maison pour aller à St-Acheul achever de préparer les places. Ce même jour le R. P. Provincial repartait aussi. Sa présence avait été pour tous une consolation. Venu pour séparer, il s'attendait à des larmes, disait-il en plaisantant, et il n'avait trouvé que la joie. Le samedi suivant, le noviciat au complet fonctionnait régulièrement à St-Acheul.

A Gemert restaient 4 Pères, les juvénistes et 5 Frères. Pour combien de temps ? *Usquedum dicam tibi.* Nos amis, branlant la tête, disaient : « Cette fois c'est pour tout de bon ; vous ne tarderez guère ! » Et le bon docteur ajoutait : « Vous partirez directement. C'est tout à fait misérable. » Nous sentions qu'ils ne se trompaient pas, mais nous pensions rester au moins jusqu'après les vacances ordinaires. On pourrait encore aller offrir aux goujons de l'Aa d'innocents appâts, on pourrait illuminer l'étang le jour de l'Assomption et chanter de beaux chœurs à la Ste Vierge, en voguant sur un radeau enguirlandé de lanternes vénitiennes ; on pourrait surtout visiter et recevoir la communauté de Mariendaal ; les jours étaient convenus. En attendant nous avions repris le règlement accoutumé et célébrions de notre mieux, dans la grande maison presque vide, la fête de St Louis de Gonzague, la rénovation des vœux, et même le Bx B. Realino, lorsque, le 13 juillet, une lettre du R. P. Provincial nous apprend qu'à la fin du mois la maison de Gemert cessera d'exister et chacun devra être rendu à son nouveau poste. — Gemert va mourir, disons-nous ; qu'il meure comme il a vécu : joyeusement et saintement. Là-dessus, à la hâte, on achève de préparer les examens, on les passe ; le tout alla du mieux qu'il put. Puis on commence le déménagement ; grosse affaire, pour laquelle tous rivalisèrent de dévouement.

Il fallait prendre congé de N.-D. de Handel. Le jour de N.-D. du Mont-Carmel, on alla y communier pour la dernière fois.

Il fallait prendre congé de nos amis. Le 20 juillet nous leur donnâmes un dîner d'adieux, ce que les Hollandais appellent un *exeat* ou, plus gaiement, des *exsequiæ*. Ils vinrent en bon nombre ; quelques-uns, absolument empêchés, s'excusèrent dans les meilleurs termes. Ces amis de la dernière heure avaient été ceux de la première ; on retrouvera leurs noms dans les *Lettres* de 1882 ; seul, M. de Villebois, d'une famille émigrée à Bois-le-Duc, est parti pour le ciel, laissant à son fils son affection si dévouée pour les exilés de Gemert. Nommons seulement ici : M. le sénateur Guillaume Prinzen, MM. Médard et Frans Prinzen, M. le Curé, les PP. Capucins de Handel, M. le Recteur du gymnase, M. le Recteur de Handel, M. Van Kemenade.

Ceux qui ont connu nos amis trouveront cette liste bien courte et bien sèche.

Nous remerciâmes de notre mieux ceux à qui nous devions tant. Ils voulurent parler aussi. Ce fut d'abord M. le sénateur Prinzen. Un double sentiment se partageait son cœur : la joie de nous voir rentrer en France, la peine de nous voir quitter la Hollande. « Je vous dis au revoir, non pas ici, mais dans notre vraie patrie ! » Ces derniers mots furent prononcés avec une foi et une émotion vibrante. M. le Curé fit entendre alors des paroles très élogieuses pour la France et pour nous. Le R. P. Gardien des Capucins, avec beaucoup de cœur, rappela nos relations si fraternelles. « M. le Curé a répété, dit-il, que la France est la fille aînée de l'Église ; j'ajoute qu'elle est la plus belle. » Enfin M. le Recteur de Handel, avec une simplicité touchante, nous remercia vivement du bien que nous avions fait par notre dévotion à N.-D. de Handel.

Tout cela fut simple, senti, émouvant. Après la visite au St-Sacrement, on alla prendre le café au jardin. Le *diarium* du juvénat signale cette circonstance : *cum fumo multo.* Les initiés comprendront. Nos hôtes, dont plusieurs avaient des cheveux blancs, voulurent jouer aux boules, monter en barque : on était vraiment en famille. Le P. Fridel fait les honneurs de son jardin ; il lègue à M. le Curé un rhododendron qui aura des fleurs l'an prochain ; à M. le Recteur de Handel, un cognassier qui aura des fruits dans deux ans ; à M. le Recteur du gymnase, le fameux cerisier qui a eu sept cerises cette année. On a peine à partir. Il le faut pourtant, et on se sépare en échangeant des promesses de souvenirs et de prières.

Il fallait prendre congé de nos Pères de Hollande qui nous avaient donné une toute fraternelle hospitalité; de nos Pères allemands, exilés comme nous. Le 23, nous recevions 11 ou 12 Pères de Mariendaal, d'Exaeten, de Blijenbeek, de Rotterdam. Nommons le R. P. Swart, Recteur et maître des novices de Mariendaal, le P. Ministre d'une des résidences de Rotterdam, le P. Cornély, le P. Thill, maître des novices de Blijenbeek. On ne pourrait imaginer réunion plus charmante ; nous nous redisions les uns aux autres : *Societas Jesu, societas amoris.* Le chant de la Compagnie fut chanté avec entrain, et aussi — pourquoi ne pas le dire — en parties improvisées d'une harmonie exquise.

Nous reçûmes aussi des lettres qu'il faudrait citer ; par exemple, du R. P. Recteur d'Exaeten : « *Vobis gratulor intimo ex corde atque faustissimum in patriam iter, et dulcissimam in patria securitatem et commorationem a Deo vobis apprecamur.* »— du R. P. Hoevel, Recteur de Blijenbeek,qui tient « à affirmer encore les liens de la charité fraternelle qui ont toujours uni les communautés de Gemert et de Blijenbeek... Je vous félicite beaucoup de ce que vous pouvez déjà rentrer dans votre patrie, et je vous prie instamment de prier et de faire prier afin que le bon Dieu nous fasse voir aussi

bientôt la fin de notre exil. » Le vœu ne sera-t-il pas exaucé prochainement ? — Enfin le R. P. Van den Boogaard, Provincial de Hollande, a la bonté de nous dire :

« L'heureuse nouvelle m'a réjoui beaucoup, car elle me prouve une amélioration ardemment désirée. Certes, la charité que les Pères et Frères français, eux aussi, ont si souvent montrée envers les *socii neerlandici*, nous fait regretter leur départ ; mais la prospérité de la Compagnie en France est préférable à toute considération particulière.

« La charité réciproque entre les deux provinces ne diminuera pas, mon R. P., par la séparation ; les liens qui unissent tous les membres de la Compagnie sont trop bien affirmés entre la province de Champagne et la province de Hollande, heureuse d'avoir pu recevoir ceux de nos Frères qui devaient souffrir pour la justice ; les rapports fraternels resteront l'agréable souvenir de ces années d'exil... De tout cœur donc, mon R. P., *Dominus sit in itinere vestro.* Nous resterons unis dans le divin Cœur de notre Maître. »

Non, la charité réciproque entre les deux provinces ne diminuera pas. On peut lire dans les *Lettres* de 1882 le récit de la première rencontre entre novices hollandais et français ; l'entrevue avait lieu dans un bois ; elle fut enthousiaste, malgré des torrents de pluie. Peu de temps après, les Frères de Mariendaal étant venus à Gemert, une chanson commenta le texte: *Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem.* C'était vrai. Maintenant nous pouvons dire : *Anni multi non poterunt extinguere caritatem.* Ce sera vrai.

Le départ était imminent. Dans les derniers jours, nous offrîmes des messes et des communions pour nos bienfaiteurs, puis pour ceux des Nôtres qui reposent dans le cimetière de Gemert. Sept noms sont gravés sur la pierre tombale: Ceux des FF. A. Pfyffer et Al. Wastin, scol., et des FF. coadj. J. Futsch, Phil. Wirth, H. Monvoisin, J. Kœrner, J. Mellinger.

Le 24 nous servons pour la dernière fois nos chers pauvres. A une ration plus abondante, nous ajoutons de gros paquets de vêtements et de chaussures. Les pauvres gens pleuraient ; nous aussi ; ils promettaient de prier pour nous. Une vieille femme dit en essuyant ses larmes : « Eh bien ! maintenant ce sera pour les pauvres de France. » Ces pauvres ne sont pas seuls à nous regretter ; les braves gens du pays disaient à un de nos Frères : « Si les Pères reviennent à Gemert nous arborons tous les drapeaux. »

Enfin, le 28, grand congé. Un peu de repos n'était pas de trop, les travaux du déménagement ayant commencé tout de suite après ceux des examens et ayant duré 8 jours.

Le lendemain matin, après une dernière messe, on franchit le pont-levis, on salue Notre-Dame et on part pour la France. Deux Pères et trois Frères restaient pour continuer les travaux. La communauté de Gemert n'existait plus.

Elle s'est reformée, le jour de notre Bx Père, dans l'antique St-Acheul, où Dieu a bien voulu la ramener après 14 ans d'absence. Les novices y retrouvent au complet leurs expériments ; les juvénistes, des catéchismes. Tous nous y retrouvons en plus grand nombre nos Pères et Frères, puis aussi des souvenirs bien chers à la Compagnie, et capables de nous exciter à marcher sur la trace des saints. Dieu nous fit heureux en Brabant : puissions-nous justifier à St-Acheul le dicton brabançon : « Heureux comme le bon Dieu en France. »

De la Chine, du Zambèze, du Canada, les anciens de St-Acheul nous disent leur joie de ce retour à la maison paternelle, à la petite campagne de Cagny où ils furent si joyeux. Nous aussi, nous en bénissons N.-S., mais nous le bénissons aussi pour l'exil que sa bonté rendit si doux, et de Gemert nous gardons au cœur le souvenir et la devise aimée : *So goet is Got.*

FRANCE.

Œuvres ouvrières dans le Nord.

Extrait de diverses lettres.

(Conf. *Lettres de Jersey*, 1895, p. 295, et années précédentes, passim.)

VOTRE serviteur passe une grande partie de sa vie dans les usines ou dans les mines, occupé à ramener à la religion patrons et ouvriers. Ici, on tâche de se mettre sur le terrain pratique, et un champ immense est ouvert à l'apostolat.

Mais dans votre dernière lettre vous me posez un problème. Comment est-il possible d'amener brusquement à une retraite de 3 jours sous la pression de 5 discours par jour sans compter 3 chapelets, 2 explications de tableaux et plusieurs lectures, des ouvriers indifférents ou même socialistes qui depuis longtemps ne mettaient plus les pieds à l'église, les moyens connus semblant disproportionnés avec la durée t du phénomène et la pression P.

La solution se réduit à ceci : *Entrer par leur porte et les faire sortir par la nôtre.* La condition est *nécessaire* et *suffisante*. *Nécessaire*, car aujourd'hui plus que jamais, si vous n'entrez pas par la porte de l'ouvrier, ce n'est pas lui qui viendra franchir celle de l'église ; ajoutez qu'étant donné le temps T = 11 h. ½ qu'il passe à la fabrique plus le temps T' des allées et venues et l'arrêt de midi, il lui est physiquement impossible, vu la répugnance de la bilocation, de suivre en semaine les exercices d'une retraite à l'église ; condition nécessaire, car si vous vous contentez d'entrer par sa porte sans le faire sortir par la vôtre, vous obtenez un simple rapprochement, ce qui

est quelque chose, mais non le but final, la transformation de l'âme par les Exercices. La condition est *suffisante*, car étant donné le secours de la grâce divine, qui ne manque jamais, la retraite sous la pression donnée *P* est le plus efficace des moyens de conversion.

Le problème, avouons-le, ne manque pas de solutions négatives; mais plusieurs industries que je vais détailler, en suivant la méthode analytique qui rend tout lumineux, montreront comment, dans bien des cas, on arrive à des solutions très positives.

I. Tout d'abord, comment *entrer par la porte de l'ouvrier ?* — Réponse. En vous munissant d'un trousseau de clefs qui vous permettra d'ouvrir n'importe quelle serrure ; le *Directoire* nous dit (cap. I, § 2) : *modum prudentem et cautum... suggeret sua cuique prudentia.* Visites aux usines, aux patrons, aux ingénieurs, aux prêtres chargés des œuvres ouvrières, ministères d'hommes ayant un rapport direct avec le recrutement ; mais surtout séries de conférences avec projections : clef patriotique : Madagascar, — Russie, — Jeanne d'Arc, — Héros de la patrie, etc.... ; clef scientifique : depuis les astres, les ballons, les tramways électriques jusqu'au papier, au pétrole, à l'acétylène et au cinématographe ; clef des voyages : le pôle Nord, Rome, Jérusalem, Lourdes, etc... En se faisant une loi de ne jamais donner de conférences dans une église, jamais devant des femmes ou des enfants, mais de convoquer uniquement les hommes, un pareil trousseau de clefs n'est pas déplacé dans la main d'un prêtre. On se met ainsi en contact direct avec le monde des travailleurs, on agit du premier coup sur de très grandes masses ; et ces sujets profanes ouvrent la porte à d'autres sujets tout à fait religieux. Nous savons du reste avec quelle habileté satanique les instituteurs laïques et les professeurs de l'Université s'en servent pour aborder l'ouvrier et le pervertir.

II. Reste à résoudre la seconde partie du problème, *faire passer l'ouvrier par notre porte*, c'est-à-dire l'amener à la retraite.

Quand bien même des circonstances spéciales, telles que les dispositions bienveillantes des patrons et ingénieurs, l'action de directeurs zélés, de prêtres à la tête d'œuvres ouvrières, permettraient d'exercer une certaine pression pour déterminer le passage par notre porte, tout ce qui sent le *compelle intrare* me semble condamné par le *Directoire* (cap. I, § 1) : *Ad agenda exercitia suaviter inducant ;* et plus loin (§ 2) : *Est tamen opus prudentia, ut id discrete et modeste fiat, nempe tempore et loco convenienti, sine molestia, aut offensione.* C'est avec prudence, discrétion, suavité qu'on doit chercher à amener les retraitants. *Quomodo inducendi*, dit le titre du chapitre.

Qu'il s'agisse de retraites peu nombreuses dans lesquelles on forme des apôtres, ou de retraites très nombreuses analogues à celles de votre ancienne maison de Vannes qu'on pourrait appeler missions fermées, la con-

dition *sine qua non*, est un certain désir de profiter. Admettre tous ceux qui veulent venir, surtout si le retraitant n'a rien à payer, s'il est sans place, s'il est poussé par des vues de *favoritisme*, par l'espérance d'une nourriture abondante et du bien-être, ce serait saper par la base une œuvre qui n'aura jamais rien de commun avec les maisons de charité ou l'hospitalité de nuit. La retraite est, et restera toujours, une école d'abnégation et de sacrifice.

Nous gardant bien d'admettre sans discernement tout ce qui se présente, il faut *choisir*, puis *décider* ceux qu'on a choisis.

a/ Comment choisir ? — Réponse. En se faisant renseigner par les prêtres, patrons, ouvriers chrétiens, et surtout par d'anciens retraitants. — *Commencez par la tête*, c'est capital, car la raison et l'expérience montrent que le procédé *per descensum* donne vite de grands résultats là où le procédé *per ascensum* aurait échoué.

b/ Comment décider ceux qu'on a choisis ? — Ici, plus que jamais, les moyens surnaturels sont indispensables ; les industries les plus efficaces se trouvent indiquées dans les §§ 3 et 4 du 1er chapitre du *Directoire*, et pour terminer je vais analyser avec vous certains faits où la méthode précédente a donné de bien consolants résultats.

Exemples d'action générale après plan concerté d'avance.

A. Dans le bassin houiller de Nœux-les-Mines (Pas-de-Calais), l'agent général, après une retraite faite ici, réunissait chez lui tous les curés et vicaires de sa concession ; nous étions 10 prêtres et lui. On posa votre problème ; après délibération, la solution suivante fut adoptée. 1° Chaque curé devait tâcher de se créer en dehors de l'église un local pour rassembler les mineurs. 2° Commencer des réunions dans ce local, y faire donner des conférences. 3° Le Père, entrant en contact direct avec les porions, surveillants, mineurs de poigne, tâcherait d'en entraîner un *petit groupe bien choisi*. 4° Le petit groupe, au retour, formerait sous la direction du curé une congrégation catholique et servirait de bureau de recrutement.

Dans la localité n° 1, Nœux (3.500 hab.), le premier groupe venu à la retraite se composait de 7 ; un seul se doutait vaguement de ce qu'il venait faire. « Votre maison, c'est un peu comme un cercle catholique ? » me disait-il. Tous venaient pour se trouver 3 jours dans la société de bons ouvriers et écouter de bons conseils. Ce premier groupe renfermait *(ce qui est capital)* le chef porion, un autre porion, un contre-maître des travaux du jour et le délégué-mineur élu par ses camarades ; au retour il se groupait, et le conseil de la société, sous la direction du curé, sert au recrutement. Leur bannière représente, d'un côté, le Cœur de Jésus entouré de ces paroles : « Il faut qu'il règne. — Dieu le veut ; » et de l'autre S. Joseph, leur patron, avec : « Nous voulons Dieu. »

Dans la localité n° 2, Hersin-Coupigny (Pas-de-Calais) (4.000 hab.), le curé loua la plus grande salle de bal de la paroisse, et y placa un crucifix. En montant à la tribune du haut de laquelle Paule Minck avait parlé, je voyais encore les cartons « Polka », « Mazurka », etc... La société a été constituée par le même système, la bannière porte le S.-C. avec ces mots : « Ouvriers, soyez chrétiens » ; et de l'autre côté : « Vive le Christ qui aime les Francs » !

Dans la localité n° 3, Barlin (Pas-de-Calais) (2.500 hab.), le local sera construit avant 2 mois et le curé m'amenait, il y a 15 jours, à une grande conférence donnée aux mineurs dans la localité n° 1, un groupe de 10 ouvriers ; il reste à choisir, puis à en décider un *petit groupe*.

Dans la localité n° 4, Vicoigne (Nord), l'ingénieur en chef, M. Dirand, m'appelait, il y a quelque temps, pour donner des conférences dans la salle de l'école libre et nous envoyait, il y a un mois, un groupe de 6, comprenant le porion chef, 2 présidents de société de secours mutuels, et surtout un certain socialiste, Colin, qui avait été le bras droit de Lamendin et de Basly dans l'organisation des grandes grèves du Pas-de-Calais et avait couché 3 semaines dans les bois pour faire la garde et empêcher les camarades de travailler. Venu à la Ste Barbe (3 décembre), ce socialiste me promettait d'amener à la Noël 4 camarades comme lui. Il est revenu à la tête de 11, et dans l'intervalle avait enlevé par son éloquence les Chevaliers de la Croix au congrès du 13 janvier 1897.

B. Dans un autre bassin houiller, Courrières (Pas-de-Calais), le même système de conférences nous a amené 2 groupements, les curés sont venus visiter leurs mineurs durant la retraite...

La mission de Reims.

Avent 1896.

LES notes qui suivent ne constitueront pas une histoire de la mission de Reims ; elles sont formées d'une suite de remarques, d'observations ou de constatations, de jugements autorisés parce qu'ils sont émis par des hommes compétents.

Plusieurs Pères missionnaires, sinon tous, retrouveront ici leurs pensées, leurs impressions, leurs opinions, quand même sur certains points secondaires elles ne seraient pas toujours et toutes unanimes. On désire que cette étude soit utile, qu'elle constitue un « document » à consulter ; par conséquent elle sera très sincère et ne recherchera que la vérité.

C'est elle que le R. P. Supérieur demandait à tous nos Pères, et il comparait cette troupe apostolique à une armée qui se recueille après les manœuvres, constate les progrès accomplis et indique au moins ceux qu'elle

n'a pu encore réaliser. Cette comparaison ne déplairait pas à saint Ignace ; elle indique très suffisamment le caractère de ces pages.

Première pensée. — Elle appartient à S. É. le Cardinal Langénieux, archevêque de Reims. Une mission dans toutes les paroisses de sa ville archiépiscopale lui parut le couronnement nécessaire des fêtes du Centenaire et du jubilé. Personne n'ignore que la faveur d'un jubilé national fut accordée à notre pays, sur la prière de Mgr Langénieux, à l'occasion du 14e centenaire du baptême de Clovis.

Le Cardinal posa trois questions successives à Messieurs les curés. — Convient-il de donner une mission générale? Convient-il de confier ce ministère à une seule famille religieuse ? Quels religieux faut-il y appeler ? — Messieurs les curés avaient la pleine liberté de leur opinion ; néanmoins sur les trois demandes ils répondirent, à l'unanimité, qu'une mission générale était opportune, qu'il fallait la confier à un ordre religieux, et enfin que pour ce ministère ils demandaient les religieux de la Compagnie de Jésus. « Ils sont sur place, disaient-ils, et nous les connaissons. » Ces messieurs nous donnèrent en cette occasion une preuve singulière d'affection et d'estime, rendue plus précieuse encore par les paroles qui exprimaient leur confiance. « Avec des jésuites, disaient-ils, nous sommes certains de l'unité dans la direction, de l'entente parfaite dans les groupes, de la vigueur dans le travail, comme de la sagesse et de la prudence dans l'exécution. » En transmettant ces paroles aux Pères missionnaires dès leur première réunion, le R. P. Supérieur avait ajouté :

« Comptez sur le bon accueil qui vous attend dans tous les presbytères ; il n'est pas un seul vicaire qui ne soit disposé à vous seconder de tout son pouvoir. »

Au commencement du mois de mars 1896, Son Éminence informait le R. P. Siméon, supérieur de la résidence, du désir de Messieurs les curés et lui demandait officiellement d'accepter, au nom de la Compagnie, la mission de Reims. Il n'était pas trop tôt pour se mettre immédiatement à l'œuvre et commencer l'organisation du travail apostolique.

Reims en 1896. — Le champ ouvert à notre labeur présentait de nombreuses difficultés. Reims n'est plus la ville enfermée en d'étroites murailles jalouse de conserver les traditions de piété et de fidélité qui firent son renom dans l'histoire de notre pays. Beaucoup de ses habitants passent au pied de ses basiliques sans en franchir l'enceinte. La ville a percé ses vieux remparts, rejeté la majorité de la population ouvrière dans les faubourgs, au-dessus de la rivière de Vesle, du canal de l'Aisne à la Marne et des cinq lignes ferrées qui conduisent à la gare centrale. Les recensements officiels indiquent : 104.186 habitants, 10.186 maisons, 31.253 ménages.

Il est impossible d'établir avec la même précision l'état des âmes. D'ailleurs nous ne pouvons parler qu'avec respect et discrétion d'un peuple que nous avons évangélisé, et il nous est défendu d'appuyer sur ses blessures. Ce que l'on peut dire en général, car le fait n'est que trop connu, c'est que beaucoup sont indifférents sinon à l'idée, du moins à la pratique religieuse; dans certaines paroisses les hommes ne se montrent guère à l'église, le travail dominical les exile, pour ainsi dire, de la religion. Les écoles catholiques élèvent 4.000 enfants, les écoles municipales 6.000, elles sont trop souvent, surtout pour les garçons, un séminaire d'incrédulité. D'autre part les parents, par ce seul fait que leurs enfants vont, comme ils disent, à la *laïque*, se jugent eux-mêmes dans un état d'hostilité contre l'Église. Peut-être certains propos imprudents de tel ou tel instituteur religieux ont-ils accrédité cette opinion. En tous cas les missionnaires ont dû rappeler bien des fois, dans certains quartiers, que l'église est la maison de Dieu, la maison de tous.

D'autres s'imaginaient — tant leur ignorance est épaisse — qu'on ne se rend aux offices, du moins dans la classe ouvrière, que pressé par le besoin et pour obtenir une aumône. Un seul fait en dira long sur ce point. « Mon ami, disait-on à un homme, pourquoi n'allez-vous pas à la mission? — Mais, Monsieur, pour le moment je n'ai pas besoin de secours. » Cette réponse typique n'est pas la seule en son genre.

La loi néfaste du divorce a multiplié les unions illégitimes et créé des situations inextricables ; ses effets désastreux s'étendent bien au-delà des malheureux qui se font prendre au piège du divorce ; l'idée de stabilité de la famille est profondément atteinte. « Maintenant, disent ces pauvres gens, ce n'est plus la peine de se marier pour se démarier. » Et plusieurs trouvent plus simple de ne passer ni par la mairie, ni par l'église. Les journaux impies et immoraux sont répandus à profusion. En visitant 95 familles, un missionnaire a trouvé 95 numéros du *Franc Parleur*, organe à Reims de l'impiété et du socialisme. Parmi les lecteurs plusieurs sont visités par les Conférences de St-Vincent-de-Paul. On n'a pas toujours de l'argent pour payer le boulanger, mais on trouve toujours un sou pour s'empoisonner l'esprit et le cœur. Le journal populaire, successeur de la *Croix*, l'*Avenir*, avec un tirage de 4.000 numéros dont 3.000 sont vendus à Reims, n'arrive pas à balancer l'influence de la presse hostile.

Ces observations permettent de distinguer, dans les résultats, ceux que l'on peut attendre et ceux que l'on ne peut pas attendre d'une mission.

Formation des groupes. — Le R. P. Provincial chercha dans la province d'abord les ouvriers disponibles ; ne les trouvant pas en nombre suffisant, il eut recours à la charité des provinces voisines. Nos PP. des provinces de France, de Lyon, de Toulouse, de Belgique vinrent à notre secours avec

beaucoup d'empressement, de bonne grâce et de bonne humeur. Paris et Toulouse envoyèrent 3 ouvriers, Lyon 4, la Belgique 2, ce qui portait l'effectif à 32 missionnaires.

Le premier soin, l'un des plus délicats, fut de partager les missionnaires entre les 9 paroisses, d'équilibrer autant que possible et suivant les milieux différents, les dons, les talents, les santés. Dans une mission, il faut organiser, prêcher, chanter, confesser, au besoin décorer, illuminer, parler à bien des auditoires formés d'enfants, de jeunes filles, d'hommes seuls, prendre bien des genres en allant de la glose et du catéchisme jusqu'au dialogue et au sermon véhément, et aujourd'hui comme au temps des apôtres, *tous nous ne pouvons tout.*

Le classement, dérangé par le *status* et par la mort, ne devint définitif qu'au commencement d'octobre. — Les chefs de groupes, souvent consultés, eurent à s'entendre soit avec le supérieur général de la mission, soit avec le curé et les missionnaires de la paroisse qui leur était assignée. Afin d'improviser le moins possible, chaque missionnaire connut bien à l'avance quel serait son travail particulier dans le travail commun. — Tout en laissant à chaque groupe une certaine liberté d'allures, on avait posé le plan général des prédications. Les sujets indiqués furent :

Pour la première semaine de l'Avent : l'existence de Dieu, les droits de Dieu, les commandements, l'existence et l'immortalité de l'âme, la nécessité de la foi, la divinité de N.-S.J.-C.;

Pour la seconde semaine de l'Avent : la prière, la famille, l'autorité de l'Église ou du sacerdoce, les commandements de l'Église, le salut, il faut pratiquer, le péché ;

Pour la troisième semaine de l'Avent : la très sainte Vierge, l'enfer, la mort, le jugement, il faut se confesser, délai de la conversion ;

Pour la quatrième semaine de l'Avent : le S.-C., le sensualisme ou les passions, les sacrements, la Passion de N.-S.

Les gloses roulaient sur les principaux devoirs et les plus graves périls de la vie chrétienne.

De plus, on demandait de bien préparer une fête au moins par semaine : fête des enfants, consécration à la très sainte Vierge, au S.-C., croix de mission (à l'intérieur de l'église), service pour les défunts. — Il était convenu que les principales paroisses auraient des conférences pour les hommes ; dans les paroisses excentriques, c'était au chef de groupe à juger de l'opportunité de ces conférences et, si elles étaient reconnues utiles, du lieu où elles se donneraient.

Réunion à l'Archevêché. — Son Éminence convoqua le 21 octobre Messieurs les Curés et le R. P. Siméon au palais archiépiscopal. Sur le désir du cardinal, l'assemblée eut à s'occuper particulièrement des questions sui-

vantes : dépenses de la mission ; — moyens de publicité ; — unité de direction ; — secours spirituels ; — pouvoirs des confesseurs.

a) dépenses de la mission. — Son Éminence demanda tout d'abord que les dépenses générales de la mission fussent prévues et les ressources créées en conséquence. Le P. Siméon proposa de donner 200 fr. à chaque missionnaire, soit 100 fr. d'aumône, 50 fr. en moyenne de viatique, 50 fr. de frais divers. Messieurs les curés donnèrent volontiers leur approbation à une demande qu'ils jugèrent très modérée. Le R. P. Supérieur estima que l'entretien de chaque missionnaire reviendrait à 4 fr. par jour, chiffre majoré sur la dépense moyenne à cause du travail et de la fatigue. Enfin il pensa qu'une somme de 5.000 fr. suffirait à l'achat des souvenirs de mission, à l'impression des circulaires et lettres d'avis etc., si les commandes étaient centralisées. L'expérience a montré que l'on réalisait par cette unité dans les achats une économie de 50 %.

Messieurs les curés proposèrent de centraliser les ressources, comme on centraliserait les dépenses. En conséquence une lettre fut rédigée et signée par eux, adressée à leurs principaux paroissiens. En voici un extrait :

« ... De zélés missionnaires vont venir au nombre de plus de 30... ils viendront à nous avec le désintéressement le plus complet, ne demandant pour prix de leur parole que notre fidélité à les entendre... Mais c'est à nous, catholiques rémois, de leur faire bon accueil et de pourvoir aux besoins de ceux qui viennent sauver nos âmes, aussi bien qu'aux dépenses assez considérables d'une mission générale, nous souvenant que, suivant la parole de l'Écriture : « Celui qui reçoit le prophète a droit à la récompense « même du prophète. » — Veuillez agréer, etc. — F. Collignon, curé-archiprêtre de la cathédrale. — L. Baye, curé-doyen de la basilique de St-Remi. — L. Butot, curé-doyen de St-Jacques. — L. Champsaur, curé de St-André. — J. B. Martincourt, curé de St-Maurice. — F. X. Léonardy, curé de St-Thomas. — H. Petit, curé de Ste-Geneviève. — H. Froment, curé de St-Jean-Baptiste. — L. Lecomte, curé de St-Benoît.

Sur la demande de ces messieurs, M. l'archiprêtre de la cathédrale voulut bien accepter les fonctions de trésorier général de la mission ; il s'entendrait avec le P. Siméon, et les Pères missionnaires n'auraient à traiter aucune affaire d'argent avec les curés de leurs paroisses. — On observa qu'il serait bon d'envoyer la lettre sollicitant un secours assez longtemps avant la visite des missionnaires. Agir autrement c'était s'exposer à des méprises. En se présentant, nos Pères auraient paru solliciter une aumône.

b) moyens de publicité. — Faire connaître la mission n'est point chose facile dans une grande ville industrielle où tant d'hommes et même de femmes ne voient que leurs affaires, leur travail et peut-être un journal qui ne leur parle jamais de Dieu et de leur âme. Son Éminence promit de donner à notre œuvre la plus haute recommandation par un mandement adressé à

tous les fidèles de la ville et du diocèse de Reims. Cette lettre vraiment épiscopale parut sous la date du 1er novembre. Elle disait :

« Nous vous convions tous, sans exception, à suivre dès le début et dans vos paroisses les exercices de la mission. Malgré les travaux et les affaires, il vous sera facile, si vous le voulez sérieusement, de réserver à vous-même et à *tous ceux qui dépendent de vous*, quelques moments pour entendre les prédications. Mais ne cherchez pas sur les lèvres des missionnaires les vains artifices de l'éloquence humaine ni la discussion des questions brûlantes qui passionnent aujourd'hui les esprits... L'œuvre d'une mission saisit l'homme par les puissances les plus intimes de sa conscience, par les aspirations les plus élevées de son âme, pour le remettre en face de l'Évangile et de la croix de J.-C., pour lui rappeler ses fins dernières... et l'enseignement qu'elle lui donne n'est que le commentaire pratique de cette divine parole : « A quoi te servirait de posséder tous les biens de ce monde, si tu « venais à perdre ton âme ? »

Malgré certaines frayeurs du dehors, que d'ailleurs son entourage ne partageait nullement, Son Éminence ne taisait pas le nom de la Compagnie. En 1821, dans la précédente mission on n'avait pas eu la même confiance. Le cardinal ajoutait :

« Les missionnaires dont nous avons fait choix, les RR. PP. jésuites, ont l'expérience de ce ministère aussi grave que délicat, et l'empressement avec lequel ils ont répondu à notre appel, leur zèle éprouvé, leur science pratique des hommes et des besoins de ce temps, les résultats si consolants qu'ils viennent d'obtenir en certaines circonstances semblables... les prières ferventes, les sacrifices, les communions, les témoignages publics de foi et de piété qui se sont multipliés sous nos yeux... tout cela nous donne la confiance que leur apostolat sera béni de Dieu... »

Ces paroles, en des temps plus heureux, rempliraient les églises ; dans les circonstances actuelles on ne pouvait espérer que toutes les âmes seraient atteintes. Il fut donc décidé que chaque famille recevrait de son curé, quelques jours avant la mission, une lettre l'invitant à y prendre part et portant sur le verso l'horaire des exercices de la première semaine. Presque tous les paroissiens furent prévenus, non pas tous cependant ; il est tant de recoins indigents que ne visite ni l'air, ni la lumière, ni la poste ! Sur la fin des exercices on devait encore rencontrer des personnes qui ne savaient pas qu'une mission se donnait dans leur paroisse. Toutefois ce fait a dû être extrêmement rare.

La presse religieuse était représentée à Reims en 1896 par le *Bulletin*, semaine religieuse du diocèse, par un autre *Bulletin* bi-mensuel, publication momentanée de l'année centenaire, et par un journal, l'*Avenir*, sorte de *Croix* locale, l'organe des catholiques et des intérêts religieux, le *Courrier de la Champagne* étant l'organe du parti conservateur. On était assuré de

trouver chez eux bonne et large hospitalité, et M. l'abbé Beller, sous la signature du docteur Flavio, le disait en ces termes dans l'*Avenir :*

« ... Si je connaissais les choses que diront les missionnaires, peut-être essaierais-je, comme on dit, de vous en donner un léger crayon, mais je ne les connais pas. Et quand même je les connaîtrais, je sens qu'il me serait assez difficile de les refondre, de les couler dans nos colonnes pour vous les servir en article de journal. Les enseignements de la mission sont d'une pâte trop substantielle pour la faire tenir dans notre moule à gauffres. J'ai voulu du moins me rendre utile à ma manière. Je ne prêche pas la mission, mais il est entendu au moins qu'on peut toujours compter sur moi pour faire les commissions. »

On résolut de mettre à profit ces dispositions bienveillantes, mais pour éviter des redites, des comparaisons, il fut encore convenu que tous les renseignements seraient envoyés à la résidence et de là, s'il y avait lieu, communiqués à la presse. Messieurs les rédacteurs furent priés de n'insérer aucun article qui n'aurait pas été soumis à ce contrôle.

c) unité de direction. — On voit déjà par ce qui précède que cette unité était assurée, et que le P. Supérieur méritait bien le nom, qui lui fut donné avec une vérité aimable mais entière, de Directeur spirituel à Reims pour tout le temps de la mission. De fait la direction de nos travaux fut remise à la Compagnie pleinement et sans réserve, et notre action pendant ces quelques semaines ne rencontra d'autres limites que celles de notre volonté ou de l'impossibilité des choses.

L'unité nécessaire ne devait cependant pas nuire à une variété également nécessaire ; de là dans les travaux de la mission un partage naturel :

— ce que tout le monde devait faire ;

— ce que personne ne devait faire ;

— ce que tout le monde avait la liberté de faire ou de ne pas faire.

On crut ainsi avoir concilié l'autorité de la direction centrale et la liberté de l'action particulière.

d) secours spirituels. — Ce point est d'une importance capitale. Il fut recommandé d'une part de solliciter des prières, des pénitences des personnes dévouées et particulièrement des communautés religieuses ; d'autre part, et spécialement pour Reims, de n'omettre aucune occasion favorable de rappeler la mission soit dans les prédications, soit dans les confessions, soit dans les conversations. Les secours spirituels furent demandés au loin et avec de vives instances. Il est impossible de nommer toutes les maisons religieuses qui nous ont promis leurs suffrages, mais la reconnaissance fait un devoir de nommer les RR. PP. Chartreux, et les RR. PP. Bénédictins de la Trappe. Ces derniers, par une lettre du T. R. P. Général Dom Sébastien, promirent que tous leurs monastères auraient un souvenir spécial et quotidien pendant toute la mission. De plus en plus notre œuvre, en intéres-

sant un si grand nombre de fidèles, de prêtres, de religieux, prenait un caractère d'universalité.

e) pouvoirs des confesseurs. — En principe, les confesseurs de la Compagnie furent seuls autorisés à entendre les fidèles au saint tribunal, pendant toute la mission. On y mit ce tempérament que les chefs de groupes demanderaient secours au clergé, si par suite de l'affluence des pénitents les missionnaires ne suffisaient pas.

Avant de se séparer, Messieurs les curés prirent encore deux résolutions : la première, d'assurer la liberté et la *gratuité des chaises*. Pendant les exercices de la mission elles seraient au premier occupant. La seconde résolution fut de dresser la *statistique* exacte de chaque paroisse, et d'écrire à l'usage des missionnaires comme une carte de géographie spirituelle. On aurait ainsi des notes exactes non seulement sur chaque quartier, mais sur chaque rue, chaque maison, chaque ménage et parfois même sur chaque membre de la famille. On connaîtrait par cette sorte de sondage la profondeur dans le bien ou dans le mal : fervent, bon, non pratiquant, indifférent, impie, hostile, de mauvaise vie, franc-maçon, protestant, juif, à éviter... On verra par la suite de quelle utilité cette statistique bien faite a été. On conçoit par ailleurs ce qu'il faut de patientes recherches, de renseignements complétés les uns par les autres pour mener à bien un tel travail, qui n'a de valeur qu'autant qu'il est exact.

Première réunion à la résidence. — Les PP. missionnaires étaient priés de se réunir rue des Chapelains, le samedi 28 novembre, à 11 h. pour la conférence, à midi pour le dîner. Tous étaient à Reims depuis la veille, quelques-uns depuis quelques jours et leur temps était utilement employé au service de la mission, soit pour en hâter les derniers préparatifs, soit pour commencer les visites, en particulier aux personnes dont il importe de gagner la sympathie.

Chaque samedi devait voir une réunion semblable ; le mardi les chefs de groupe étaient invités à dîner avec Messieurs les curés. Ces derniers avaient accepté très gracieusement de loger chez eux ou auprès d'eux les Pères qui évangélisaient leurs paroisses. Cette disposition constituait une économie de temps et de fatigues ; de plus c'est un besoin pour le missionnaire de rester sur le terrain de ses travaux, de vivre dans un contact perpétuel avec ceux qui les partagent ; l'entreprise commune occupe ainsi tous les instants et toutes les pensées, et même les récréations ne sont point perdues pour elle.

Un seul dirigeait la conférence, le R. P. Supérieur ; tous y participaient tantôt par une réflexion, tantôt par une question. Déjà donc on se préparait aux conférences dialoguées, meilleures souvent que le discours ou la simple causerie.

D'après les instructions du R. P. Provincial, transmises par le R. P. Su-

périeur, les pouvoirs des confesseurs et ceux des chefs de groupe furent nettement délimités. — Ceux-ci eurent l'autorité ordinaire du ministre, *absente superiore ;* ils partageaient le travail entre les PP. de leur paroisse, traitaient avec le supérieur de toute la mission. Le R. P. Siméon se réservait les communications avec l'archevêché et celles que l'on destinait à la presse. Sur le désir de Son Éminence, le R. P. Provincial recommandait à nos PP. d'éviter toute incursion sur le terrain politique ou sur le terrain économique. Ce n'était ni le temps ni le lieu de traiter semblables matières.

Il parut fort utile d'établir des relations quotidiennes entre la résidence et chacune des paroisses évangélisées. Chaque groupe eut donc à se fournir d'un commissionnaire qui, chaque jour, porterait à la tête les nouvelles des membres et rapporterait à ceux-ci les informations ou les décisions de celle-là. D'ailleurs le commissionnaire n'était pas uniquement chargé de la circulation des idées, il écoulait aussi au jour le jour sa part d'un stock énorme de chapelets, médailles, images, crucifix, cantiques, etc., centralisés à la résidence.

Le samedi 29 novembre, en quittant la résidence, on se rendit au palais archiépiscopal. Son Éminence avait désiré adresser aux missionnaires les souhaits de bienvenue et leur donner une première bénédiction. — Elle le fit avec une rare bonté, disant combien elle comptait sur le zèle de la Compagnie, sur la piété, le courage, l'abnégation de chacun de ses membres. Elle remercia tant de PP. éloignés d'être venus sur le désir d'un évêque que la plupart ne connaissaient pas... A ces mots, le R. P. Siméon interrompit le cardinal :

« Éminence, nous protestons ; il n'est pas un enfant de la Compagnie qui ne sache ce que vous avez fait pour défendre la liberté et l'honneur de la vie religieuse... »

Ces paroles, dites avec une vivacité respectueuse toute pénétrée de reconnaissance, ne parurent pas déplaire. Elles émurent même le cardinal, qui les vit soulignées par l'applaudissement de toute l'assemblée ; et il nous quitta en nous donnant rendez-vous pour le soir à la cathédrale.

Cérémonie d'ouverture. — Le *Courrier de la Champagne* en rendait compte dans les termes suivants :

« La cérémonie d'ouverture de la mission a eu lieu hier soir à la cathédrale, sous la présidence de S. É. le cardinal assisté de Mgr Jourdan de la Passardière, évêque de Roséa.

« Pendant le chant du *Veni Creator*, les Pères missionnaires groupés autour de MM. les curés de la ville sont restés dans le chœur, formant couronne autour de l'autel. Puis, ils sont descendus au banc d'œuvre pour entendre l'allocution de M. l'archiprêtre de Notre-Dame. M. le curé, commentant cette parole de l'Évangile: *Annuntio vobis gaudium magnum,*

annonce la mission qui va s'ouvrir dès le lendemain ; il remercie les religieux qui viennent consacrer aux catholiques de Reims leur zèle, leur talent, leur expérience pour raviver dans tous les cœurs la foi qui éclaire et la charité qui sauve...

« Son Éminence rappelle à ses diocésains combien grande est l'œuvre qui va s'accomplir, donne sa bénédiction à la foule attentive et remet aux missionnaires qui s'avancent successivement, conduits par leurs curés, les pouvoirs spéciaux dont ils ont besoin pour remplir leur ministère. »

La grande beauté de cette cérémonie vraiment imposante lui vint de la pensée qui l'inspira. — Commencer solennellement les exercices de la mission, réunir sous la bénédiction de l'évêque les hommes apostoliques qui en portaient le fardeau ; invoquer de concert l'aide de l'Esprit-Saint, recevoir visiblement, en quelque manière, des mains de l'Église la puissance de guérir les âmes ; annoncer enfin cette fête mystique et liturgique par toutes les cloches de la ville, le grave et mélodieux bourdon de la cathédrale tombant sur la cité comme la voix des aïeux ; oui, c'était une noble pensée, surtout à une époque pusillanime où tant de chrétiens ont peur d'éveiller l'attention publique.

Dans la pratique nous aurions pu mieux faire et *mobiliser* nos ressources. — Les élèves du grand séminaire, dérogeant à des habitudes presque inflexibles, étaient venus à l'ouverture de la mission. Celle-ci profita de l'ampleur et de la sonorité de ces voix cléricales ; mais d'autres groupes, si nous les avions demandés au petit séminaire, à notre collège, au pensionnat des Frères, en s'unissant au premier, auraient vraiment enlevé le cantique, échauffé la majesté de l'immense cathédrale, et peut-être, comme on l'a dit, ému ces murailles d'un frisson d'enthousiasme.

Les visites à domicile. — Un curé d'une paroisse de Reims parfaitement organisée écrivait dans un compte rendu de la mission :

« Les visites ont commencé dès le premier jour. Mon immense paroisse est divisée en trois quartiers dont chacun est particulièrement confié aux soins d'un vicaire. Par le fait de cette organisation, la paroisse est beaucoup mieux connue, le bien s'y opère plus facilement. Le clergé, dont l'ambition est de bien connaître les familles, avait préparé cette visite depuis longtemps. Les missionnaires étaient dans l'étonnement de voir que chaque prêtre connaissait l'état temporel et spirituel des familles, l'âge des enfants, la situation de chacun, les peines ou les joies de chaque maison. Grâce à tous ces renseignements, dès les premiers jours les missionnaires se trouvaient en pays connu, je dirais même en pays conquis. Leur visite fut une surprise d'abord, puis fut attendue, puis devint une fête pour les familles : « Ah ! « mon Père, quel dommage de vous recevoir si mal !... Mon Père, vous

« partez déjà, mais ça ne compte pas, vous reviendrez — du moins, mon « Père, bénissez les enfants, bénissez toute la maison. »

« Et quand on se rencontrait dans la rue, c'étaient des saluts d'amis, de vieilles connaissances, ou bien des regrets de la part des absents. En un mot nous pouvons dire que les visites ont fait un bien immense, elles ont contribué pour une large part au succès de la mission... » Ce témoignage n'est pas isolé.

Dans une autre paroisse, en visitant une rue composée de 175 maisons, un P. missionnaire — par exemple il est de ceux qui cherchent et qui trouvent — a obtenu 50 promesses de mariage de personnes vivant dans des situations irrégulières. — Plusieurs de ces promesses ont été remplies ; pour d'autres, il faut attendre l'arrivée de pièces indispensables. Le même missionnaire, dans la même rue, a découvert 20 enfants âgés de deux ans au moins qui n'avaient pas encore reçu le baptême ; il les a conquis à la grâce du sacrement.

D'où vient que l'on ne découvre pas les mêmes misères ailleurs ? Est-ce qu'elles n'y sont pas ; est-ce qu'on ne les voit pas ?

Ces exemples et ces témoignages paraissent concluants à l'encontre de certaines objections. Plusieurs ont pensé, non pas que ces visites étaient infructueuses, mais qu'elles ne *rendaient* pas en proportion du labeur. Si l'on ne fait pas d'omission, il faudrait à Reims pénétrer dans l'intérieur de plus de 30.000 familles. En pratique cependant, ce chiffre formidable s'est réduit à un millier pour chacun. On arriverait, sans trop d'efforts peut-être, à faire toutes ces visites ; mais à trois conditions :

La *première* de commencer tout de suite et, si possible, avant l'ouverture ; la *seconde* d'arriver à la mission, les provisions faites, et lorsque la prédication ordinaire ne demande plus que quelques instants de recueillement ; la *troisième* de donner à ces visites un temps suffisant. Point ne sert de courir — il faut causer, il faudrait même s'asseoir si le temps le permettait.

La première glace rompue, on parle amicalement ; de prétendus incrédules avouent que leur incrédulité ne tient pas debout ; des montagnes de préjugés chancellent au moins sur la base ; nos figures sont encore assez honnêtes pour dire que nous ne sommes pas ce que disent leurs journaux. — Il suffit parfois d'une parole pour guérir une blessure faite par une parole. Quelques-uns sont touchés qui ne veulent pas le paraître, et beaucoup sont venus, après avoir dit qu'ils ne viendraient pas. Est-il un meilleur moyen de connaître une population que de la visiter chez elle ? — Enfin dans ces visites, le missionnaire est pleinement sur les pas du Maître divin et dans la fonction du Bon Pasteur.

Pour rompre la glace, les anciens de la profession indiquaient plusieurs moyens, tous efficaces : — ne jamais hésiter — à figure suspecte ou légèrement hostile, demande inattendue : « Monsieur, pourriez-vous me donner

tel renseignement? — Parfaitement, Monsieur. » La conversation est engagée. — Interroger l'homme sur son métier, la mère sur son enfant, le malade sur sa douleur, le locataire sur son loyer; de telles questions prennent comme feu sur braise... Répéter que tous les gens bien élevés nous reçoivent parfaitement, c'est d'un bon effet et d'une contagion salutaire. Plus encore, le *Misereor super turbam* dans la bouche et dans le cœur. Qui sondera jamais l'abîme de misère où est descendue l'âme de ce peuple que depuis plus d'un siècle des lois hostiles et impitoyables ont séparé de Dieu, de l'Église, de la vérité, du bonheur?

Premier contact. — En tout cas, l'opinion publique, celle des honnêtes gens, était pour la mission.

De l'*Avenir*, sous la signature du docteur Flavio : « Une petite lettre que mon curé m'a écrite pour m'annoncer la mission et que j'ai trouvée dans ma boîte a suffi pour épanouir ma tante, et faire chanter ses 75 ans comme le premier printemps de sa vie. Cette lettre l'a aidée à remuer l'entassement de ses souvenirs, à retrouver sous les cendres du passé, intact dans sa toute première fraîcheur, le vieil air de la mission qui dormait là depuis 60 ans :

Accourez, peuple fidèle,
Venez à la mission ;
Le Seigneur qui vous appelle
Veut votre conversion.

« Elle m'a chanté cela pour me faire plaisir en chevrotant un peu. Ce lointain souvenir l'avait beaucoup plus impressionnée que n'eût pu le faire toute la musique de l'Opéra. »

L'*Avenir* disait encore : « Le premier contact avec la population a été excellent. Les réfractaires sont en petit nombre — même ceux qui s'enfermaient dans leur demeure ont vu passer le messager de Dieu, et ils n'ont pas ignoré le message que leur envoie la bonté divine.

« Les chrétiens sont franchement heureux ; les *intellectuels* se félicitent d'entendre une parole éloquente. « Messieurs, disait un ouvrier, j'irai vous « applaudir. » Dans les paroisses excentriques, on est content des belles fêtes qui se préparent. « Çà ne fera pas mal, disait une brave femme, de « donner un peu de mouvement au quartier, il n'est pas trop gai. »

Toutefois, à quelques jours de distance, la même feuille semblait se démentir en disant :

« Il faut bien excepter de la satisfaction unanime, trois catégories de personnes : les enfants, les femmes, les hommes.

« Les enfants se plaignent que leur retraite passe si vite. « Mais, Père, « disait l'un de ces petits, ne va-t-on pas recommencer? c'était si beau ! » —

Les femmes trouvent qu'elles ne comptent plus assez dans l'église. Une dame s'étonnait de ne plus trouver sa chaise, cependant elle arrivait à l'heure indiquée...

« Les hommes disent ou semblent dire — car les foules ont des silences éloquents, — que les exercices sont trop courts. Parfois après la glose, après le sermon, après le salut, après l'illumination, après le dernier cantique, quand les lumières s'éteignaient, ils restaient encore, et Messieurs les vicaires qui prenaient leur part du travail de la misssion avec beaucoup de dévouement et de belle humeur, leur disaient : « Allons, Messieurs, c'est « fini, vous n'avez plus rien à voir, rien à entendre... Bonsoir, à demain...»

Annonces de la mission. — Il faut en faire connaître les fêtes, les retraites spéciales, les conférences, les réunions particulières ; dans ce but :

1° Une lettre initiale — comme on l'a vu plus haut — a été adressée à chaque famille. — Elle ne portait aucun nom de missionnaire.

2° Au commencement de chaque semaine, on a imprimé et distribué l'horaire des exercices.

3° Une invitation spéciale a été lancée avant les exercices particuliers à chaque catégorie.

4° Des *lettres de part* priaient les familles de se faire représenter au service funèbre célébré pour les défunts de la paroisse.

5° Les conférences d'hommes eurent leur publicité à part — et parfois des *cartes d'entrée* personnelles.

6° A certains jours, l'*Avenir*, par un tirage supplémentaire de plusieurs milliers, portait dans toutes les maisons d'une ou plusieurs paroisses, le bulletin de la mission et l'horaire des exercices dans ces mêmes paroisses.

7° Certaines églises placardèrent dans la rue de grandes affiches aux couleurs voyantes, pour annoncer aux fidèles et même aux infidèles, soit l'ordre des exercices, soit le thème des conférences. Chose rare, elles furent toutes respectées.

Cependant les missionnaires n'ont pas encore pris la croix, la bannière, la sonnette pour prêcher le royaume de Dieu sur les rues et les places publiques... Peut-être y viendra-t-on quelque jour !

Aucun des moyens précédents ne remplace et ne vaut le moyen par excellence, aucune cloche ne sonne aussi bien que la cloche du missionnaire, cette voix qui ne se fatigue pas de dire et de redire, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, l'ordre, l'heure, le temps des exercices, les raisons très spéciales d'y venir... Heureux le missionnaire à qui l'on reproche de sonner la mission trop fort, trop longtemps ou trop souvent !

Distribution de souvenirs. — Outre les médailles, chapelets, images de taille haute ou moyenne, livrets de cantiques, crucifix de famille, crucifix portatifs, on a distribué un nombre considérable de tracts édités par la maison Paillart d'Abbeville, des brochures de propagande, etc. Généralement les tracts étaient offerts aux hommes à leur sortie de l'église. « Ils ne sont pas très longs à lire, disait un vieillard qu'un missionnaire s'étonnait de trouver si parfaitement disposé à revenir à Dieu ; mais lorsque j'ai fini, je recommence — et çà dure. »

Mesures de surveillance et d'ordre. L'ordre général de la mission a été assuré par le bon Dieu, la sainte Vierge et les Anges gardiens. — On ne peut expliquer que par une protection particulière l'absen ce de tout tapage, de tout scandale, de toute manifestation hostile. — Pas un cri, pas une interruption, même à la messe de minuit. Le clergé et les missionnaires auraient-ils été soutenus, le cas échéant, par la police et la municipalité ? Question douteuse qui restera en suspens. Ils firent mieux de ne compter que sur eux seuls,avec le secours de Dieu; mais ils prirent bien leurs mesures, surtout dans les quartiers excentriques.

Toutes les précautions ne paraissent pas également opportunes. Une certaine apparence de police blesse ou agace de braves gens. Expulser un individu est rarement expédient, bien que parfois nécessaire. — Réunir une élite de quelques jeunes gens chrétiens, en faire les commissaires de la mission, paraît utile ; toutefois ces auxiliaires laïques seraient facilement ou trop vifs ou trop mous. On a remarqué dans toutes les paroisses combien les hommes sont sensibles à une prévenance des membres du clergé régulier ou séculier ; ils sont tout heureux d'une parole qui les accueille, d'une chaise qui leur est présentée, d'un sourire qui les reconnaît, d'un léger serrement de main qui les engage à revenir. Combien de retours ont été préparés ou décidés par une de ces *raisons que la raison ne comprend pas*, mais dont s'empare la grâce divine !

A titre de renseignement on trouvera curieux ces détails empruntés au compte rendu d'une des paroisses :

Des bandes de jeunes gens se formaient dans la rue, avec les rires, les chants, les propos que l'on imagine ; parfois ils chantaient sur un air d'église, mais non par un motif de piété.

Quelques-uns seulement essayèrent de s'introduire dans l'église, tout au moins avec un ferme désir de bien s'amuser et d'inviter les camarades ; ils ne réussirent guère, disparurent, ou s'assagirent ; l'église brillamment éclairée n'offrait aucun coin obscur, et ces violettes haïssent la lumière.

Une seule porte était livrée au passage, et à l'intérieur une seule nef à la circulation des hommes. Des bancs et des rangs de chaises alignés ou même ficelés par un vicaire industrieux et inflexible rendaient impossible toute

erreur. De plus la bande, lorsque bande il y avait, était reçue et naturellement divisée par deux autres vicaires qui la logeaient en bon lieu, avec des prévenances que ces grands garçons n'attendaient pas. Plusieurs prenaient leur parti d'être relativement sages. Peut-être qu'un souvenir de leur enfance, une parole de vérité tombait dans leur cœur. Les cantiques leur plaisaient singulièrement. Un soir, trois n'avaient réussi à se procurer qu'un seul exemplaire du livret des cantiques et ils chantaient de tout cœur :

Je n'ai qu'une âme
Qu'il faut sauver ;
De l'éternelle flamme
Je veux la préserver.

Vers la fin de la cérémonie, ils suivaient la foule allant vénérer une image de l'Enfant JÉSUS. Ils obéissaient à l'exemple, à la curiosité, peut-être à un sentiment meilleur. Témoin la parole de l'un d'eux se tournant vers ses camarades et leur disant : *Moi je m'en fiche, je mets un sou !...* La parole n'est rien ; ce que l'on ne peut rendre, c'est le geste, le regard, la tenue du personnage.

Un autre soir, dans la même paroisse, mais non plus à l'église, cette jeunesse, très attentive d'ailleurs et respectueuse, formait une bonne partie de l'assistance. Quelqu'un même s'en montra offusqué. Promenant sur l'assemblée un regard légèrement dédaigneux, il se retira en disant : *Je ne reconnais pas mon monde...* C'était un balayeur municipal, brave homme d'ailleurs, fort assidu à nos réunions, mais il avait une manière un peu hautaine de dire en se rengorgeant : Moi, j'appartiens au *Balai*...Un de ses amis disait dans un sentiment analogue en se retirant, lui, devant le tribunal de la pénitence : *Je ne me confesse pas, la politique ne le permet pas.*

Ces derniers traits viennent d'un coin de Reims. Les paroisses du centre ont répondu avec ardeur à l'appel des missionnaires et avec un mérite particulier ; le mot de mission, en effet, éveillait tout d'abord une certaine susceptibilité chez quelques-uns des plus fidèles. — Ces cantiques repris par tout le monde, ces décorations, distributions de souvenirs, illuminations semblaient moins convenir à la dignité d'anciennes habitudes et briser une sorte d'étiquette. Cette crainte se dissipa bientôt et l'insigne cathédrale donna le premier exemple d'une piété simple et docile. Le clergé nombreux donnait l'exemple. Les plus élevés dans les dignités ecclésiastiques aimaient à se perdre dans les rangs du peuple. MM. les chanoines, très assidus aux différents exercices, descendaient de leurs stalles pour recevoir un souvenir. Ils voulaient lire et garder les tracts édités par la maison Paillart d'Abbeville, disant qu'eux-mêmes y trouvaient leur profit.

Un jour, fait sans précédent, ils changèrent l'heure de la messe capitulaire, afin d'assister au service pour les défunts.

Et parmi les fidèles, sans sortir des mêmes paroisses, il serait aisé de faire une ample moisson de traits édifiants. « Dans l'une d'elles, écrit un Père missionnaire, la retraite des personnes occupées dura deux semaines et demie, en raison de nombreuses demandes de prolongation. »

Dans une autre paroisse, les Pères sont les confidents ou les témoins d'une piété peu commune. C'est un chrétien qui demande à revêtir le cilice et qui le revêt pour attirer les bénédictions divines sur nos travaux ; — c'est un homme du monde qui se lève tous les jours à trois heures et jusqu'à six heures persévère dans son oraison ; — c'est une maison religieuse qui se partage les noms des différentes paroisses — et c'est à chacune d'offrir prières et pénitences pour celle qui lui est échue ; — ce sont des lettres envoyées aux Pères missionnaires, même après leur départ ; elles nous tirent les larmes des yeux, écrivait l'un d'eux, qui en avait reçu un bon nombre.

Les chants. — Parmi les attraits d'une mission, un des plus importants est le cantique chanté ou mieux enlevé, non par un groupe isolé, mais par la masse des fidèles. Le cantique est un attrait, mais c'est de plus une prédication, souvent une prière. Il satisfait le besoin de tout homme, de tout peuple : *agir ;* de l'aveu de tous, il a été un grand et très grand élément de succès dans la mission.

Les missionnaires, en consultant l'expérience, posaient, à Reims, les règles suivantes :

1° Avant tout, que les cantiques soient populaires, c'est-à-dire, pas ennuyeux, d'une poésie claire, sonore, virile.

2° Qu'ils soient chantants, et — nécessité absolue — avec un refrain ; les mémoires les plus ingrates retiendront au moins ce refrain.

3° Les vieux airs, autorisés par de longues années d'usage, sont les meilleurs, sans exclure quelques airs nouveaux, partout acceptés, par exemple : « Nous voulons Dieu. »

4° Il faut au cantique populaire le rythme, non seulement celui de la poésie, mais aussi celui de la musique, ou pour parler plus exactement, de la poésie se soumettant aux nécessités de la musique.

5° Il faut des repos où la voix, la musique, la phrase, le sens, s'arrêtent de concert, généralement sur une syllabe forte et vibrante.

6° Ces repos doivent tomber exactement après le même nombre de syllabes, et cela, dans tous les couplets du même cantique, suivant le rythme adopté pour le premier.

Cette dernière règle est absolue, et l'auteur s'est trompé en croyant pouvoir quelquefois s'en écarter. Les ouvriers, qui pendant toute la mission,

chantaient avec un admirable entrain, rappelaient la nécessité de cette règle, en la rétablissant, à leur manière, chaque fois qu'elle était violée, s'arrêtant d'eux-mêmes après un sens complet, sur une syllabe forte, et la prolongeant, sauf à précipiter la voix sur les syllabes suivantes.

Il y a des milieux chantants, d'autres qui ne le sont pas; Reims présentait aussi sous ce rapport des inégalités. Le chant est plus facile là où l'élément populaire domine ; la bourgeoisie est plus lente à s'ébranler. Suivant la remarque d'un curé, on chante beaucoup dans les cabarets, dans les usines, et même dans les familles laborieuses ; incontestablement, la musique est par excellence l'art populaire.

La perfection serait que les cantiques, paroles et musique, envoyés plusieurs semaines d'avance, fussent appris dans les écoles ou, du moins, dans chaque paroisse, par un groupe qui donnera l'élan. A Reims, par suite de circonstances imprévues, de ce chef, la préparation fut insuffisante, et cependant, quels beaux résultats obtenus ! C'est que le premier soin du missionnaire fut de chercher et au besoin de créer ce groupe, distribuant à chacun de ses membres les cantiques notés. Ce n'était point partout possible ; pendant toute la mission, un Père missionnaire dut seul conduire et soutenir les voix populaires.

Combien il est utile d'avoir à sa disposition quelques chrétiens d'une voix mâle, à leur défaut, quelques jeunes hommes, à leur défaut quelques adolescents, à leur défaut un groupe de jeunes filles ; mais celles-ci n'entraînent pas les foules. Elles pourront être utilisées en certaines fêtes solennelles ; au milieu d'une cérémonie d'expiation, par exemple, elles exprimeront les sentiments du repentir.

Revenons à notre groupe choisi. Il a besoin de répétitions spéciales, mais jamais ces répétitions particulières ne dispensent d'une autre plus générale à laquelle sont invités tous les fidèles. Le missionnaire leur demandait de rester quelques instants à l'église, le soir, à la fin de l'exercice, pour préparer les cantiques. Lui-même, du haut de la chaire, ou d'une place élevée, deux ou trois fois répétait seul le refrain. Il le reprenait ensuite en le détaillant, demandant aux fidèles de faire comme lui, vers par vers, pause par pause,s'il le fallait ;ainsi jusqu'au bout du refrain, qu'on disait alors seulement dans son intégrité. Pour le savoir, c'était l'affaire de deux ou trois minutes. Quant aux couplets, le missionnaire aidé, s'il en était besoin, de quelques voix, les disait tout entiers entre chaque refrain, et bientôt beaucoup parmi les fidèles les continuaient avec lui, sans qu'il fût besoin de répétition particulière.

A Reims, les missionnaires n'étaient pas mécontents de voir le couplet moins su que le refrain; c'était un gain pour l'un et pour l'autre. Le couplet était donné avec moins de force, la piété y gagnait, et la masse des fidèles, en se réservant pour le refrain, donnait à celui-ci une singulière vibration.

Fêtes et décorations. — Fête des enfants. — Il va sans dire que, du moins au plus, le succès a été universel, très vif, très expressif, qu'il a touché bien des hommes au point le plus sensible et le plus sain du cœur.

Programme d'une fête d'enfants (programme composé avec des éléments divers). — Les missionnaires se sont proposé de résumer en quelques mots saisissants les enseignements de la retraite, de causer une vive impression, de consacrer à la B^se^ Vierge Marie ces chers enfants, et, par eux, de réveiller la foi des parents. Après les cantiques, la prière pour la mission, les dernières recommandations, les derniers messages à porter au foyer, l'instruction commence par demandes et par réponses :

Le Père. — Mes enfants, lorsque l'homme est mort, où va-t-il ?
Les enfants. — Dans le ciel, ou dans l'enfer.
Le Père. — Où voulez-vous aller ?
Les enfants. — Au ciel.
Le Père. — Et pour aller au ciel, que faut-il faire ?
Les enfants. — Pratiquer le bien, éviter le mal.
Le Père. — De son vrai nom, comment s'appelle le mal, le seul mal ?
Les enfants. — Le péché.

Le dialogue se poursuit sur les principaux devoirs, il se termine par des supplications ou des acclamations.

Supplications. — Le Père les dit le premier, les enfants les répètent.

Prions.

Seigneur, notre Père — Seigneur, donnez à nos parents — donnez à nos maîtres — donnez à nos maîtresses — la grâce de vous aimer — la grâce de vous servir — la grâce de vous voir — avec nous — dans le beau ciel.

Acclamations. — Elles se succèdent dans le même ordre, autant que le permet la piété, la docilité du jeune et mobile auditoire : Vive N.-S. J.-C., vive la B^se^ Vierge Marie, vive le saint baptême, vive le Souverain Pontife, vive Mgr le cardinal, vive la mission, vive M. le curé.

A ce moment M. le curé monte en chaire et annonce avec une affectueuse éloquence (c'est dans le programme) qu'il va donner la bénédiction à tous les enfants. Elle est à peine descendue sur leurs têtes, qu'un cantique est entonné à la gloire de la Ste Vierge. Sur l'invitation d'un P. missionnaire, la Ste Vierge est saluée Reine des petits enfants et des âmes innocentes — Reine du ciel — victorieuse du démon — mère de l'Enfant Jésus et des Élus. A chaque nouveau salut, les enfants tendent leur couronne vers la statue de Marie, ou bien ils élèvent de légères oriflammes ornées de son nom. Il en est qui font les deux à la fois, mais ces derniers sont extrêmement occupés.

La consécration a lieu, prononcée d'abord par un groupe de petits garçons, ensuite par un autre de fillettes; et au chant des cantiques, avec tout

l'ordre et le silence possibles, commence le long défilé de ceux et de celles qui vont par la grande nef chercher une superbe médaille retenue sur la poitrine par un ruban rouge ou bleu.

Dans un quartier populaire la fête se prolongea bien longtemps. Les enfants chantaient à plein cœur et à pleine voix un cantique qu'ils avaient reçu de leur Père missionnaire :

Grand saint Remi,
Aimez mon père
Et bénissez ma bonne mère ;
Faites que tous en paradis
Nous soyons un jour réunis.
Vierge Marie,
Pour mes parents que j'aime tant
Mon cœur vous prie ;
Exaucez votre enfant.

Toutes les rimes ne sont pas millionnaires, mais les enfants, sans y regarder de si près, les enlevèrent avec un joyeux entrain.

Les autres fêtes, on le conçoit, eurent un caractère moins mouvementé. La préoccupation constante des PP. missionnaires fut d'y réserver une large place au peuple chrétien, si volontiers acteur dans les grandes cérémonies. Les chants, les processions, les prières en commun, les acclamations, les défilés au pied d'une statue, devant un autel, furent autant de moyens employés suivant les temps et les lieux.

La fête de la Ste Vierge a toujours le don d'attirer les âmes les plus voisines de Dieu, et les plus éloignées sitôt que commence leur mouvement de retour. « Quelle confiance, disait un missionnaire, n'inspire pas ce nom de mère, jeté dans un cœur d'homme par la miséricorde infinie ! — Je vous plains, Messieurs, si vous avez perdu votre mère, mais la Mère que Dieu vous a donnée au ciel ne peut mourir. » Et chaque sermon, dans chaque paroisse, fut le commentaire filial et ardent de cette parole si nécessaire à la conversion.

Le souvenir des défunts avec la pensée et les enseignements de la mort occupa pieusement et utilement toute une journée. — Le matin, communions nombreuses ; à 10 h., service solennel ; le soir, vêpres des morts, chant du *Dies iræ*, sermon de circonstance avant les dernières prières de l'absoute.

Dans une paroisse ouvrière, on avait eu l'heureuse idée d'annoncer un service pour les défunts de la grande famille industrielle rémoise. Les hommes se montrèrent sensibles à ce souvenir, et ils vinrent au nombre de plus d'un mille.

Ailleurs, une croix endeuillée, gigantesque, doucement éclairée par une

lumière mystérieuse, se détachait sur le fond sombre de l'église. — Des inscriptions sur des cartouches funèbres, ou dans les plis de drapeaux cravatés de noir, portaient les noms du Tonkin, de Madagascar... Et l'on songeait, en unissant le deuil de la patrie au deuil de l'Église, à nos petits soldats que la *relève* n'a point relevés sur la grande île africaine.

Qu'on ne s'étonne pas de semblables industries, elles sont nécessaires dans ces grandes solitudes d'hommes que sont nos villes manufacturières et leurs faubourgs ouvriers. Personne n'y connaît personne. Les voisins sont des étrangers. Plus de traditions, plus de souvenirs. Nul n'habite la maison paternelle, nul ne peut prier sur la tombe où reposent les parents. Au milieu de ces populations flottantes, la pensée de la mort s'efface, elle n'a plus son asile.

Toutefois une dévotion au moins a encore de profondes racines : c'est celle de la Croix, et, comme disent les bonnes gens, la dévotion au *Bon Dieu sur sa Croix*. — Accomplissement perpétuel de l'antique prophétie, la Croix attire les regards, et la puissance divine se manifeste par elle ; témoin le fait suivant.

Parmi les quartiers évangélisés, il en est un qui mériterait une histoire ; il n'a pas encore de paroisse, on espère qu'il en formera une bientôt. Deux de nos PP. y ont donné la mission. Peu de choses étaient préparées pour les recevoir ; ils n'avaient ni une église, ni une maison ; ils comptaient sur une salle d'école, elle devint impossible. Le peuple surtout leur manquait. Ils le cherchèrent dans la rue, finirent par le trouver, conduisirent un certain nombre d'auditeurs dans une sorte de salle qui n'était plus une grange et n'était pas encore une église. — Tant bien que mal, plutôt mal que bien (puisque la mission rendit malades les deux missionnaires), on sécha les plâtres, on boucha les trous, et les instructions commencèrent. — La première fut un vivant récit des travaux et des douleurs de N.-S., des preuves de son amour pour les humbles et les petits. L'émotion de la foule allait grandissant, à mesure que ce *Jésus*, que plusieurs ne connaissaient qu'imparfaitement, lui était évangélisé. — A la fin de sa prédication, le P. missionnaire dit à ses auditeurs : « Voulez-vous que je bénisse une image de Jésus crucifié ? — Oui, Père, oui, nous le voulons, bénissez. » Et lorsque l'image fut bénite, les deux missionnaires se mirent à genoux et, faisant l'adoration de la Croix, ils baisèrent les pieds de N.-S. — Tout le peuple voulut suivre l'exemple, et ce fut une procession de braves gens où chacun vint coller ses lèvres et son cœur au bois sacré tandis que tous disaient avec le cantique :

Chrétiens, chantons à haute voix :
Vive Jésus, vive sa Croix !

Telles furent nos fêtes principales, rehaussées par l'éclat des décorations et des illuminations plutôt inspirées que préparées par les conseils des

Pères missionnaires. D'autres travaux et plus importants les occupent ; il est bon toutefois de garder l'entière direction de ces fêtes, afin qu'elles restent dans la mesure et concourent dans tout leur détail au même dessein.

En général, on a remarqué, à propos de ces décorations ou illuminations, qu'il était mieux de concentrer tous ses efforts sur un seul point et pour ainsi dire sur une seule pensée, devenue, par le fait même, aisément lisible ou accessible. Ce sera, pour prendre quelques ex emples, la statue de la Ste Vierge ou celle du S.-C., concentrant toutes les fleurs, toutes les lumières ; des lignes étincelantes semblent y conduire les regards et les cœurs. Ou bien des lettres colossales apportées par des enfants de chœur, si elles n'ont pas été fixées avant la cérémonie — chaque système a ses avantages — formeront les mots suivants, toujours en rapport avec l'instruction précédente : *Éternité ! Sauvez votre âme. Pitié mon Dieu ! Pardon mon Dieu !...* La décoration la plus simple, la plus belle, paraît toujours celle de la Croix ; ses dimensions varient nécessairement avec celles de l'église, mais il convient qu'elle soit grande, haute et large.

La mission n'eut pas à préparer de grandes et coûteuses fêtes. Reims était encore sous l'impression des magnificences de son Centenaire. Elle revoyait dans ses plus récents souvenirs les pèlerinages nationaux, les splendides cortèges pénétrer dans ses basiliques pavoisées et illuminées comme peut-être elles ne le furent jamais. Recommencer de telles fêtes était impossible, et personne n'y songea.

La prédication et les auditeurs. — Les journaux, grâce à Dieu, et même les fidèles, ne se sont pas départis d'une réserve conforme à la sagesse et à la piété, en face du grand ministère de la parole divine ; ils ont compris qu'elle est au-dessus des compliments et des jugements, et ils l'ont écoutée dans un humble silence. Une jeune femme appartenant au monde officiel rend bien cette impression : « J'étais convaincue que les missionnaires étaient en si grand nombre à Reims pour y faire une campagne électorale ; aussi, dès le début, j'écoutais leurs prédications prévenue contre elles, et je m'y déplaisais. Bientôt je suis revenue de mon erreur ; je me suis dit : vraiment ces hommes ne cherchent que le salut des âmes ; dès lors leurs sermons prirent un autre caractère à mes yeux, et je les préférais aux discours solennels du Centenaire.

Assez souvent les auditeurs communiquaient leurs observations à l'entourage. « Voilà un argument bien taillé, disait un auditeur très attentif » ; mais il ne voulait pas que l'on parlât de la confession. Lorsque le sermon tournait autour du tribunal : « Ça, disait-il, pas maintenant, c'est à part. » — « Quel est le premier commandement ? » disait un missionnaire, en s'interrogeant lui-même. Des enfants s'y méprirent et de leur voix pénétrante, répondirent : *Un seul Dieu tu adoreras.*

Le grand succès des prédications a été pour les *conférences dialoguées*. Un curé qui, dès l'origine, avait déclaré qu'elles ne se feraient pas chez lui, en aurait, par la suite, souhaité tous les jours ou à peu près. Il n'était pas le seul. MM. les ecclésiastiques trouvaient à cet exercice, tel qu'il a été pratiqué pendant la mission dans la plupart des églises, de précieux avantages. L'attention se repose, disaient-ils, en allant de la thèse à l'objection ; le prédicateur serré par son adversaire ne perd pas pied, et l'auditeur le suit avec plaisir chaque fois qu'il oppose une claire réponse à une claire demande. Le genre, moins solennel, permet un bon mot, un trait d'esprit ; le peuple est heureux de retrouver ses pensées et jusqu'à ses expressions dans la bouche du missionnaire, autant bien entendu que le permettent les convenances oratoires auxquelles il tient tout le premier.

Il va sans dire que la liberté de l'objection tourne au profit de la défense plus libre à son tour. Bien des vérités sont dites et passent aisément alors, qui ne seraient pas dites ou ne passeraient pas autrement. Un homme d'expérience et de mérite allait jusqu'à affirmer qu'il estimait autant une seule conférence dialoguée que cinq instructions ordinaires.

Ce genre a ses règles rigoureuses. Les adversaires momentanés doivent vraiment en venir aux mains, vraiment dialoguer, rendre vivant et réel le combat entre l'erreur et la vérité. L'objection toujours concise, sans jamais franchir les limites tracées à l'avance, peut se mouvoir assez librement, et finir sur le mot décisif. Pour la réponse, si c'est possible, un mot sec d'abord, un argument à l'emporte-pièce, sauf ensuite à revenir sur la thèse et à lui donner le développement convenable. — On a cité certaines réponses qui ont ce caractère :

Demande. — Pourquoi ne revient-on pas de l'enfer ?
Réponse. — Parce qu'on y reste.
Objection. — Je suis trop bon pour être damné.
Réponse. — Vous ferez un fort bon damné.
Objection. — Un honnête homme ne croit que ce qu'il voit.
Réponse. — Voit-il son honnêteté ? De quelle couleur est-elle ?
Objection. — Les curés ont inventé la confession.
Réponse. — Quel curés, nommez-les ?
Demande. — Pourquoi les prêtres dans l'Église demandent-ils toujours de l'argent ?
Réponse. — Pour payer la chaise sur laquelle vous êtes assis, le gaz qui vous éclaire, le calorifère qui vous chauffe.

L'*Avenir* écrivait à cette occasion : « Des murmures d'évidente satisfaction accueillaient tantôt l'objection de l'erreur, d'une erreur que l'on connaissait bien, tantôt la réponse victorieuse de la thèse catholique qui, elle, au contraire, n'est jamais assez connue, et peut-être n'a que trop rarement semblables occasions de se manifester. »

L'auditoire, par son émotion, par cette attention qui semble suspendre le mouvement de la vie, a récompensé le missionnaire chaque fois que celui-ci s'est abandonné et livré davantage. Deux exemples :

Le premier se trouve consigné dans le compte rendu de la mission par l'un des curés de Reims. « Le dernier jour de la retraite, le P. missionnaire souleva son auditoire par un beau sermon sur le délai de la conversion, et poussa les hommes dans leurs derniers retranchements ; à la fin de sa péroraison, il raconta l'histoire de deux zélés missionnaires. L'un était mort en prêchant, une veine s'étant brisée par suite de ses efforts pour convertir les pauvres pécheurs. Le lendemain le second missionnaire parut avec un surplis ensanglanté et déroulant cette sorte de relique, il disait : « Voilà ce que « mon frère a fait pour vous convertir, à votre tour que ferez-vous ? » Et alors le Père présente un crucifix, et il ajoute : « A défaut d'un surplis ensanglanté, « j'ai à vous montrer l'image d'un Dieu meurtri et mort pour vos péchés, « résisterez-vous à son appel ? » C'était fini, et dans l'église tout le monde pleurait. »

Un autre soir, dans une autre église plus illustre, le prédicateur sembla lâcher les rênes à son talent et à son cœur. De sa voix puissante et sonore, il allait frappant comme un sourd, eût dit Madame de Sévigné, écartant d'une main impitoyable les prétendues raisons que les mondains allèguent pour ne pas se confesser, et disant au contraire celles que l'on ne dit pas, parce qu'elles sont honteuses — l'improbité du commerçant qui a volé sa clientèle et veut encore la voler, l'infidélité de l'époux qui a déchiré le contrat de mariage et veut encore le déchirer. Lorsque l'orateur, en descendant de chaire, traversa les rangs des fidèles comme accablés dans une sorte de stupeur, il se demanda si, en allant très loin, il n'avait pas été trop loin, s'il n'avait pas scindé son auditoire... au contraire, il l'avait multiplié, et le lendemain lui amena de nouvelles centaines d'hommes qui semblaient lui dire : « Mon Père, recommencez ! »

Son Éminence le Card. Langénieux. — Le souvenir du vénérable archevêque de Reims est intimement uni à celui de la mission. — Malgré l'avis de ses médecins, interrompant auprès de Lourdes un repos bien nécessaire à une santé récemment ébranlée, mais grâce à Dieu sur le point de se rétablir entièrement, il avait tenu à présider l'ouverture de la mission ; il en suivait le détail avec la plus grande attention. — Tous les missionnaires furent reçus chez lui, à cette table que Mlle Langénieux préside avec une dignité si simple et que Monseigneur disait être celle de notre communauté. Il visita dans son église chaque groupe de missionnaires, exhortant tous les fidèles à faire leur profit du jubilé ; et cependant il trouva moyen de se surpasser lui-même et d'ajouter à tant de témoignages d'affectueuse confiance.

L'un des derniers jours de la mission, le mercredi 23 décembre, à une

heure, tous les missionnaires étaient de nouveau réunis au palais archiépiscopal, pour prendre congé de Son Éminence, et recevoir ses adieux. Monseigneur remercia d'abord la Providence d'avoir ménagé la santé des PP., qui, eux, disait-il, ne la ménageaient pas. Se tournant vers le R. P. Siméon, il lui dit son désir de voir tous nos supérieurs accorder ou imposer aux ouvriers de la mission de Reims quelques jours d'un repos bien mérité; puis, élevant la voix, il ajouta quelques paroles. Les voici presque textuelles. Elles sont de celles qu'on n'oublie pas.

« Mes chers Fils, mes Enfants,

« J'ai contracté vis-à-vis de vous une dette de reconnaissance que je ne pourrai acquitter même pendant toute ma vie. Avec moi, mon diocèse tout entier, et particulièrement la ville de Reims, vous sont redevables. Chaque jour j'ai prié pour vous avec effusion et je continuerai à prier, je le ferai plus souvent et avec plus d'ardeur. Cette dette, j'entends dès maintenant la partager avec mes vicaires généraux et, plus tard, la léguer à mon successeur. En retour voulez-vous, mes vénérés Pères et mes chers Fils, m'accorder un souvenir dans vos prières, et conclure une sorte de pacte sous le regard de Dieu ?

— Oui, oui, Monseigneur.

— Je vous remercie de tout ce que vous avez dit, de tout ce que vous avez fait pendant cette mission, où l'on n'a pas entendu même une plainte, — où l'on n'a pas vu un accroc. Mais vous ne connaissez pas votre meilleur sermon. Votre présence a été plus éloquente que vos discours. Mes chers coopérateurs, les curés de Reims, ne tarissent pas sur ce point. Vous avez été suivis, étudiés, et jamais on ne vous a trouvés en défaut. Par votre modestie, votre piété, votre promptitude dans l'obéissance, votre réserve, vous avez montré dans tous les presbytères l'idéal du prêtre. »

Monseigneur remit ensuite à chacun des missionnaires une médaille frappée à l'occasion du Centenaire, représentant, sur l'une de ses faces, le baptême de Clovis par saint Remi, et sur l'autre, la concession du jubilé faite par le Souverain Pontife Léon XIII à l'archevêque de Reims. Quelques-uns ont eu le bonheur de trouver sur leur médaille un des deux sujets remplacé par un profil très fin représentant Son Éminence.

Sentiments du peuple chrétien. — La sympathie respectueuse des fidèles a été unanime, surnaturelle, refusant de distinguer soit entre les paroisses, soit entre les missionnaires, pour n'aimer que la paroisse et tous ses missionnaires ; ceux-ci n'avaient même que leur part de ce nom collectif. Les noms propres étaient inconnus ; s'il fallait désigner l'un des PP. en particulier, le peuple avait recours à un procédé très simple, renouvelé des âges primitifs. Chaque missionnaire était familièrement appelé d'après son âge

ou d'après son extérieur : celui-ci *le Grand*, cet autre *le Gros* ou bien *le Blanc*...

Le respect du ministère gagnait à cet oubli du ministre. « Mon enfant, demandait-on à un petit garçon, qui vous a donné la retraite? » L'enfant répondit sans hésiter, sans chercher un nom : « N.-S. J.-C. » Les fidèles disaient dans le même sens : « Je vais au sermon des PP., ou au sermon des missionnaires. » Il y a dans ce mélange de ce singulier et de ce pluriel plus qu'une nuance. D'ailleurs ce nom de missionnaire est encore très beau, comme nimbé aux yeux du peuple. Le missionnaire est une sorte d'être au-dessus des conditions ordinaires, qui sait tout, qui va partout. « Vous connaissez bien notre cousin, disait-on dans une famille d'ouvriers. — Où est-il votre cousin ? — Missionnaire au Japon. » Et ce fut un étonnement de voir qu'on ne le connaissait pas.

On ne distingua pas davantage entre les paroisses. Chacun préféra la sienne et y demeura. L'amour du clocher s'éveilla même, à cette occasion, dans plus d'un cœur, et tout de suite fut tenace ou même un peu jaloux. Au commencement, les habitants de paroisses faubouriennes s'en furent, rarement d'ailleurs, dans les grandes églises du centre. Ils s'en revinrent, disant avec conviction et à l'unanimité : « C'est plus beau chez nous. »

La supérieure d'une communauté religieuse parlait, devant des dames du monde, des cérémonies et des prédications de la cathédrale. — Elle s'aperçut bien vite que ses paroles étaient reçues avec un silence contraint et mécontent. L'explication ne tarda pas : « On voit bien, Madame, que vous ne connaissez pas les autres paroisses.» Et chacune d'ajouter : « Ah ! si vous aviez été dans ma paroisse ! »

Cette impression alla s'accentuant jusqu'au dernier jour, qui vint trop tôt au gré de plusieurs. Combien ont redit, à l'occasion des dernières fêtes, le mot de Clovis entrant dans l'église de son baptême : « Est-ce déjà le ciel? » Le lendemain de la mission, une pauvre femme pleurait à chaudes larmes, en ne retrouvant plus dans sa paroisse les instructions, les décorations des jours précédents. « Pourquoi, disait-elle, le paradis s'est-il sitôt fermé ? »

Les réunions spéciales. — Nous ne disons pas les *retraites* spéciales. — Ce mot de retraite, sur le conseil de plusieurs missionnaires, a été évité avec soin ; il aurait comme scindé la pensée du peuple, qui n'aurait plus appartenu tout entière à la mission, et plusieurs se seraient crus dispensés de suivre les exercices généraux, en prenant part à une retraite. Il n'y eut donc que des instructions particulières. — On les compte à bon droit parmi les consolations à cause de leur ferveur, de leur entrain et de leurs résultats. Quelle puissance de renouvellement pour toute une paroisse, lorsque la

parole de Dieu, écoutée par un grand nombre, ou du moins, par une élite fortement constituée, visite et anime ses différentes catégories ! Il serait utile pendant la mission d'aviver la flamme apostolique, en réunissant encore de temps à autre les auditoires évangélisés une première fois, afin d'assurer la persévérance et d'exciter le zèle.

Les enfants furent tout de suite conquis ; pas tous, hélas ! Les statistiques relèvent sur ce point de notables différences entre les paroisses. Dans plusieurs la *laïque* se montra franchement hostile ; dans plusieurs, plutôt bienveillante. Quelquefois peut-être de belles paroles ont caché ou à peu près de mauvais sentiments, mais quelquefois les missionnaires ont rencontré chez les institutrices, et même chez quelques instituteurs, un dévouement inspiré par l'Évangile ; et certaine réserve, commandée par les circonstances, n'avait sa raison d'être que dans le désir très réel et très sincère d'un plus grand bien.

D'ailleurs, informés de ces dispositions, encore partielles, il est vrai, les missionnaires furent attentifs à éviter toute allusion blessante ; ils prirent même soin de ne jamais distinguer extérieurement entre les écoles et les enfants, et qui sait si cette réserve apostolique, comprise de plusieurs, n'avancera pas le jour où les portes de maisons jadis hostiles, s'ouvriront d'elles-mêmes à l'Église !

Bien des femmes et des jeunes filles dans ces réunions particulières, apprirent les secrets de la vie chrétienne et de la piété. « Mon Père, disait une jeune personne qui, pendant la mission, avait appris à méditer d'après la seconde manière de saint Ignace, je suis restée, durant une heure entière, sur une seule parole de l'Imitation — et je serais restée bien plus longtemps, si l'on ne m'eût appelée. »

Cependant le véritable ornement de la mission et son grand succès, celui qui étonna, édifia le plus, fut dans la présence, la multitude, la tenue des hommes qui fréquentaient les églises, ou bien dans les réunions communes, ou bien dans les réunions spéciales qui leur furent consacrées presque dans toutes les paroisses. « Plusieurs, disait l'*Avenir*, n'ont pas eu le temps de quitter leurs habits de travail ; mais ces braves gens pensent, avec raison, que la livrée du labeur est une parure, dans une réunion populaire et chrétienne. Comme ils écoutent avec attention, avec respect la parole qui leur évangélise JÉSUS-CHRIST, Fils de Dieu, vrai Dieu, le seul que connaisse et puisse même connaître l'âme française ! On se quittait en se disant « au revoir ». Les mains cherchaient les mains pour mieux exprimer le contact des cœurs. »

Taquineries et oppositions. — Ce chapitre ne sera pas long : la bonne volonté ne manquait pas à quelques-uns, mais le succès fit défaut à tous.

Quelques salons plus ou moins opportunistes boudèrent la mission ; on

fit semblant de ne pas même s'en apercevoir, et tout fut dit de ce chef. Toutefois, à l'occasion du départ des missionnaires, certains bourgeois voltairiens eurent une idée géniale : ils firent représenter le *Juif errant* sur le théâtre municipal, et se donnèrent la joie d'insulter la Compagnie et « le jésuite » avec les immondices d'Eugène Sue, extraites de son fameux roman. Eux-mêmes cependant rougirent de leur mauvaise action, ou l'on en rougit à leur place. Les affiches disparurent immédiatement, et le silence se fit.

L'Université intervint, elle aussi, honteuse d'elle-même, pour rappeler instituteurs et institutrices au respect de la légalité et de la neutralité : on comprend assez ce que ces mots veulent dire.

Le blâme infligé à deux membres du personnel enseignant eut pour conséquence première de montrer la servilité du pouvoir académique, sa déférence pour la secte. Quant au blâme, s'il en paralysa quelques-uns, il montra chez quelques autres des sentiments dignes des premiers chrétiens et capables d'inspirer les plus glorieux sacrifices.

L'*Éclaireur de l'Est* servait de bureau postal aux lettres anonymes et aux dénonciations. De son propre fonds, il ajouta quelques insinuations malveillantes, écrites d'une plume que quelques-uns pensent avoir été trempée jadis dans l'eau bénite. En somme, de ce côté, la guerre était menée assez mollement. Nous avions plus à craindre du *Franc Parleur*, organe des socialistes, rédigé, disait-on, par un homme qui a dépensé beaucoup de talent au service de sa déplorable cause. Au commencement de la mission, il avait entrepris une campagne de scandales. Chaque jour le récit d'un crime clérical était raconté et commenté à sa manière. Aux rédacteurs de l'*Avenir*, il répondait en ces termes : « Êtes-vous suffisamment convaincus de mensonge, de bête et de grossier mensonge ? — Cela ne vous suffit pas ? Nous recommencerons demain. — Nous vous prendrons une fois de plus par la nuque, et nous vous plongerons le nez dans vos mensonges. »

Malgré sa promesse, le rédacteur du *Franc Parleur* ne recommencera pas. Lui-même, par l'un de ces coups soudains où nous aimons à reconnaître l'intervention de la Providence, fut accusé devant les tribunaux de mensonge et de calomnie, vis-à-vis d'adversaires de son espèce. Condamné à la prison et congédié ignominieusement de son journal, il essaya de se relever par d'impudentes affirmations, qui lui crevaient dans la main et ne prouvaient que son insigne mauvaise foi.

Examen de la mission par les missionnaires. — Les belles œuvres sont au-dessus de la louange, a-t-on dit souvent ; elles ne sont pas au-dessus de la critique. A Reims Dieu nous a donné la grâce de bien faire, cependant nous aurions pu mieux faire. Quelques observations ont signalé des points faibles ; les voici au profit de l'avenir. — Ces observations portent sur deux points principaux. On aurait dû *a)* mieux *prévoir* et *b)* plus *demander*.

a) Prévoir, c'est gouverner, et, dans une mission, c'est prendre l'avance sur bien des ennemis dont le pire est l'indifférence. Un retard équivaut presque toujours à un insuccès. Un missionnaire dont les conseils furent toujours appréciés de nos PP. exposait ainsi sa pensée :

« Je n'accepte aucune mission si je n'ai au moins six mois pour la préparer. Six mois avant la mission je me présente à la paroisse, et je fais une sorte de reconnaissance des personnes et des lieux. J'ai soin d'arriver un samedi et de rester toute la journée du dimanche. Je visite les écoles, les patronages, les associations de piété, les maisons religieuses ; partout je provoque l'attention et je demande beaucoup de prières ; je ne me contente pas de promesses un peu vagues. Il me faut au moins un *Pater* et un *Ave* tous les jours. — Je demande plus où je puis obtenir plus.

« J'ai bien soin de ne pas laisser tomber l'attention ; j'écris de temps à autre, je m'informe de ce que l'on fait pour apprendre les cantiques, pour préparer les fêtes et les illuminations. Si je puis obtenir une lettre de l'évêque, d'un vicaire général, je la communique à Monsieur le curé, en lui demandant d'en faire la lecture au prône du dimanche. Neuf jours avant l'ouverture, il est entendu que l'on fera une neuvaine avec au moins un exercice public chaque jour. Les missionnaires arrivent la veille des exercices, et on donne à leur réception la plus grande solennité possible. »

On ne dira pas que la plupart de ces points ne peuvent être demandés et obtenus dans une grande cité, car ce n'est pas avec la ville que l'on compte, mais avec la paroisse, et celle-ci n'est pas inabordable.

Aurait-on dû prévoir une fête générale de clôture ? Il était tard déjà, lorsque la question a été posée au cours de la mission, et les avis furent partagés ou plutôt incertains. Même hésitation au sujet d'une œuvre commune qui serait comme le legs et le mémorial de la mission.

b) La mission de Reims a été admirablement préparée. Son erreur a plutôt été une faute d'abstention ; on n'a pas assez *demandé*, assez pratiqué la grande règle de faire faire. Sur les champs de l'apostolat et du zèle, la maxime de l'Évangile est d'une application constante :

Donner est mieux que recevoir.

En général on n'a pas assez demandé aux collectivités, aux personnes morales, aux administrations, secours publics, grands magasins, usines, direction des chemins de fer, des tramways. Un P. missionnaire faisait remarquer la possibilité, la facilité même d'interroger quelques officiers, excellents chrétiens. Qui sait si l'on n'aurait pu donner une sorte de retraite à l'armée, ou du moins certaines conférences, le dimanche ? Et quel besoin est-il de tant de permissions pour faire connaître l'heure choisie à quelques soldats, et, par eux, à leurs camarades ?

Dans des visites collectives, on aurait rencontré les hommes, les ouvriers,

si rarement chez eux ; ils auraient compris du moins que la mission, comme ils disent, n'a pas froid aux yeux.

On aurait pu demander plus de renseignements utiles. Il serait bon, avant de fixer les heures de réunions, pour les ouvrières par exemple, de prendre leur conseil. Dans une paroisse elles ont indiqué 1 h. de l'après-midi, et de fait, c'était le seul moment possible. La même question posée aux patrons amènerait peut-être de meilleurs résultats, entre autres celui d'élargir un peu le repos de midi.

On aurait pu solliciter et obtenir plus de concours, constituer par exemple, au moins dans certaines paroisses, des *ouvroirs* de mission. Là on prépare les décorations, les couronnes pour la fête des enfants, on encadre les souvenirs. Le résultat matériel n'est pas insignifiant, toutefois c'est le moindre. Le dévouement est suscité, il se multiplie ; une bonne volonté en appelle une autre. Il est bon de confier aux vicaires tel ou tel département : ils sont heureux de mettre la main à l'œuvre et de ne pas s'enfermer dans une réserve mêlée fatalement de quelque tristesse. On vient à l'église pour voir les fleurs ou les flambeaux qu'on a prêtés, pour admirer une décoration préparée par des mains connues, et l'on s'intéresse à la mission comme à une œuvre personnelle. Une religieuse ayant à prendre 12 enfants pour en composer une troupe angélique, eut soin de les choisir parmi les fillettes dont les parents n'étaient pas encore venus à l'église. Cet artifice innocent eut un plein succès.

Ces industries et d'autres semblables rentrent bien dans les traditions que nos Pères nous ont laissées. Le malheur, la difficulté des temps ne permettent d'en négliger aucune. D'ailleurs une grande partie de l'art de la guerre consiste à créer les ressources sur le terrain même où manœuvrent les armées.

Restait une grande, une énorme difficulté ; elle n'a pas été vaincue, on se demande même si elle peut l'être. A Reims, en dehors des irréductibles, des impies déclarés, des irréguliers, des nomades qui errent sur les frontières indécises de la civilisation ou de la cité, des professionnels de la débauche, tout un monde honnête, laborieux, chrétien au fond du cœur, est resté en dehors de la mission, non point certes par hostilité, mais par impossibilité de prendre part aux exercices. Le travail finit trop tard, ou bien il commence trop tôt.

Sur un tramway, un contrôleur distribuait des numéros du journal l'*Avenir* à tous les voyageurs qui montaient sur sa voiture. Un P. missionnaire lui demanda s'il était venu à la mission. « Hélas ! répondit le conducteur, je n'y ai pas été, je n'irai pas, je n'ai jamais la possibilité d'entrer à l'église ; je fais ce que je peux pour y envoyer les autres. » Tous les soirs, un employé d'une grande maison de commerce entrait hâtivement à l'église quand on en fermait les portes. « Il venait, disait-il,

prendre un petit air de mission. » Combien sont-ils, dans les chemins de fer, dans les usines, dans les grands magasins, dans les administrations, ceux que des exigences tyranniques condamnent dans le fait à vivre en dehors de la religion, et que pouvons-nous faire pour cette multitude ?

D'abord, répondait un P. missionnaire, nous pouvons rappeler, proclamer à temps et à contre-temps, *opportunè*, *importunè*, les droits supérieurs de N.-S. J.-C., la loi du salut des âmes, contre laquelle ne prescriront jamais les lois prétendues ou les convenances du commerce. La parole de Dieu au service de la vérité, de la vraie liberté, ne se perd jamais ; et rappeler les droits, sous ce rapport, vaut mieux souvent qu'enseigner les devoirs.

On a proposé d'autres moyens. L'un des plus pratiques serait dans la formation d'un comité de patrons chrétiens. Ces messieurs examineraient ce qu'ils peuvent faire et ce qu'ils feront pour assurer la liberté de leur personnel. Peut-être obtiendrait-on, avec quelques signatures d'hommes autorisés dans leur profession, une mesure libérale s'étendant à toute une industrie.

Une autre idée s'est fait jour. La mission a été paroissiale, c'est-à-dire, elle s'est donnée dans chaque église pour les fidèles de cette circonscription ecclésiastique. Sans changer cette forme, ne pourrait-on pas y apporter une modification ? Tantôt dans une église, tantôt dans une autre, suivant des nécessités diverses, on aurait des exercices spéciaux pour toute une catégorie de personnes qui ne prennent point part à ceux du soir. Il y aurait la retraite du commerce, celle de l'armée, peut-être celle des gens de maison. On pourrait aussi réunir plusieurs professions similaires, du moins celles qui laissent un certain loisir au milieu de la journée. Cherchons, nous dit l'Évangile, et nous trouverons. Nous trouverons peut-être ce que nous ne cherchons pas, le hasard décide souvent des inventions. Aurait-on échoué dans toutes ces recherches, qu'il resterait encore de les avoir tentées. On laisserait dans les esprits une idée, dans les sillons une semence qui mûrira *tempore opportuno*.

Dernière réunion à l'Archevêché. — Que ferait-on pour assurer les résultats et profiter de l'ébranlement des âmes ? — Depuis le commencement de leurs travaux, ensuite dans chacune de leurs conférences, les PP. missionnaires s'étaient interrogés sur ce point capital. On résolut de poser la question et d'y répondre pleinement, dans une réunion provoquée par Son Éminence, présidée par elle, et composée du R. P. Supérieur et des chefs des différents groupes ou de leurs représentants.

Les *enfants*, les premiers évangélisés, attirèrent aussi les premiers l'attention de l'assemblée. On constata le bien produit chez ces jeunes âmes par la confession fréquente, lorsqu'elle est bien faite ; qu'elle les dispose à recevoir l'absolution, suivant leur besoin et même suivant leur droit. On

cita quelques exemples du bien que font certaines industries, la plupart employées dans différentes paroisses de Reims : réunir les enfants par petits groupes, les confesser après une disposition générale à l'absolution ; confier ce ministère à des prêtres qui le remplissent avec une sage lenteur, et agissent d'autant plus efficacement sur leurs jeunes pénitents, qu'ils les connaissent et qu'ils en sont connus.

Plusieurs curés se louent beaucoup d'avoir établi chez eux la messe dite des enfants. Eux seuls y assistent, et par conséquent aux meilleures places ; ils voient les cérémonies, et bientôt, grâce à quelques explications, ils les comprennent ; ils chantent des cantiques ; ils disent des prières, et un heureux changement s'est opéré en eux.

Les hommes. — Il n'était que trop facile de reconnaître le *mal*, l'éloignement de l'église.

Remède. — Après les beaux exemples de la mission, il n'était point possible de se décourager. Tout le monde était convaincu qu'il n'est pas impossible, que l'on doit réunir les hommes, et la grande joie du jubilé comme son meilleur exemple, avait été de montrer aux chrétiens des assemblées de chrétiens. Sur le principe donc l'accord fut unanime. D'après le désir de tous, il y aurait des réunions d'hommes, et à moins de difficultés imprévues, il y en aurait dans toutes les paroisses — mais, première question, *quand* se feraient-elles ? et seconde question, *comment* se feraient-elles ?

Du temps ou de l'époque des réunions. — La majorité pensa qu'il suffirait d'une réunion mensuelle ; c'était assez pour ceux qui ne pratiquent pas encore ; il fallait prendre garde de les effrayer ; ceux qui pratiquent déjà connaissent l'obligation de la messe dominicale. — Entre la *messe* et le *salut* on préféra le *salut*, sauf à ne pas le fixer à une heure unique, la même dans toutes les paroisses : sans doute, la messe est d'obligation, le salut ne l'est pas, mais le but direct était moins d'amener immédiatement les chrétiens à la pratique du devoir religieux, que de les réunir et de les grouper. Ils se trouveraient le soir bien plus facilement que le matin. Le matin est occupé trop souvent par le travail de l'usine ou de l'atelier, par les gros ouvrages de la maison, et par le plaisir de dormir une fois par semaine à son souhait. Il est très rare que l'ouvrier s'habille le matin ; le dimanche soir au contraire, il met le nez à l'air ; lorsqu'il est sorti on l'a plus facilement.

Comment occuper les hommes réunis. — Cette difficulté parut loin d'être insurmontable. Les hommes constituent un auditoire relativement facile, toujours très content d'entendre une parole claire, simple, vivante. La mission avait donné quelques indications très utiles. On avait constaté le plaisir que le peuple prenait à chanter nos cantiques. On se servirait de cet attrait. Les conférences dialoguées avaient partagé le succès des cantiques; on y aurait recours. En plusieurs circonstances, les projections lumineuses

avaient ramené dans la pensée et sous les yeux des auditeurs, l'image adorable et l'histoire presque inconnue de notre divin Chef. Pendant les soirées d'hiver en particulier, pourquoi ne pas employer ce moyen, qui est long à s'user, si l'on s'en sert avec discrétion ?

Quelques-uns songèrent à confier ce ministère spécial des conférences populaires à des hommes spéciaux ; quelques autres pensèrent que l'éloquence vraiment populaire naîtrait d'elle-même, du contact plus intime entre le prêtre et l'ouvrier. D'ailleurs, il peut en être de cette prédication comme de celle qui est usitée dans les églises, tantôt ordinaire, tantôt extraordinaire ; le clergé de la paroisse suffit à la première, et il confie la seconde à des prêtres du dehors.

Quelle que soit la méthode adoptée, on reconnut que ces réunions n'auraient pas de solidité si un groupe apostolique réunissant les meilleurs paroissiens n'en était l'âme et la vie. Ici encore, comme partout, apparaissait la nécessité de la *congrégation.* — On ne tient pas au nom, mais comment se passer de la chose ? Les colères de la révolution et de la franc-maçonnerie nous avertissent de la puissance de cette arme, qu'elles voudraient briser entre nos mains pour l'avoir seules et l'avoir tout entière.

La plaie de nos œuvres catholiques est souvent dans la présence encombrante des *miséreux ;* ils n'y viennent chercher qu'un secours matériel, les autres et les meilleurs s'éloignent, croyant à un bureau de mendicité. — On pensa qu'une cotisation de 60 centimes par an, un sou par réunion, sans gêner personne, dirait cependant qu'on ne va pas à ces réunions pour recevoir.

L'église.—Sans la gratuité et la liberté des chaises, elle ne paraît pas assez la maison de Dieu et la maison de tous. D'un autre côté, comment priver les fabriques du profit qu'elles retirent de leur location ? Une solution fut indiquée. La chaise ne serait louée que pour la grand'messe et les vêpres ; en dehors de ces offices elle serait au premier occupant. Cette mesure sembla concilier tous les intérêts.

On s'abstient de plus en plus d'assister aux *vêpres* et au *salut.* L'office est long, placé à une heure incommode. Ne pourrait-on pas le scinder, c'est-à-dire, laisser les vêpres à leur heure ordinaire et placer le salut plus tard, vers cinq heures peut-être ? Ici encore, les *cantiques* chantés par toute l'assistance rendraient la cérémonie vraiment vivante et populaire. On y ajouterait une instruction. Ne serait-ce pas suffisant pour sanctifier l'après-midi du jour dominical, et comment d'ailleurs proposer autre chose ?

On ne *prêche* qu'à la grand'messe, un sermon que le peuple n'entend pas. Les Pères missionnaires pensent qu'il serait bon de faire à chaque messe basse une courte instruction catéchistique de dix minutes environ. Instruire est un devoir d'autant plus urgent que, par suite de l'enseignement sans Dieu, l'ignorance religieuse grandit dans une proportion effrayante.

Conclusion. — Elle commencera par un mot de reconnaissance qui jaillit du cœur : *Deo gratias !* Un bien immense a été opéré, et les statistiques, si bien faites soient-elles, les chiffres, quelle que soit leur éloquence, le diront imparfaitement.

Il faut compter au nombre des résultats : la joie profonde de Son Éminence ; — l'affection plus vive et unanime du clergé de Reims, les travaux apostoliques rendus plus faciles, plus fructueux par cet accord ; — le bon exemple donné par l'obéissance et l'entente généreuse des missionnaires entre eux ; l'absence de toute préoccupation personnelle, l'unique souci de gagner des âmes ; — l'unité dans les efforts par suite de l'unité bien comprise dans la direction ; — l'entière satisfaction des fidèles ; — pas une seule fausse manœuvre, pas une récrimination ; nulle part un instant de désordre ; la pensée du peuple ramenée vers Dieu, « on ne parle plus, disait-on, que de la religion et de la mission » ; — les hommes, par leur présence dans les églises, remportent une victoire signalée sur le respect humain ; — 3.500 retours ; — l'espoir sérieux que l'œuvre du bien a pris un nouvel élan et que le travail de la mission ne s'arrêtera plus.

Les cérémonies du dernier jour, disent tous les comptes rendus, ont eu un caractère de piété, de recueillement, d'émotion dans la tristesse d'un jubilé qui finissait trop tôt. — On a remarqué la surprenante docilité des foules, lesquelles, attentives au moindre signe de leurs missionnaires, répétaient leurs paroles, leurs acclamations, renouvelaient deux fois les promesses du baptême, pour elles-mêmes d'abord, et puis pour la France.

ANNEXE I. — PLAN D'ENSEMBLE (15 août 1896). — PRINCIPAUX SUJETS A TRAITER.

1re SEMAINE, dim. 29 nov. au 5 déc.

	SERMONS	GLOSES.
29	m. Ouverture. s. Existence de Dieu.	Dieu adoré, prié.
30	Droits de Dieu.	Son St Nom respecté.
1	Décalogue ou Éternité.	Ses ministres écoutés.
2	Ame : Existence, Immortalité.	Son jour sanctifié.
3	Il faut croire.	Présomption. Endurcissement.
4	Jésus-Christ : sa Divinité.	Découragement, Désespoir.
5	Vacat.	

Réunions pour les enfants (leur communion se fera le 6) : si on leur communique le feu sacré, ils seront de puissants apôtres, dès le début, dans leurs famille et dans la paroisse.

2me SEMAINE, 6 au 12 déc.

	SERMONS.	GLOSES.
6	m. Prière. s. St Joseph, ou Ste Famille.	Sanctifier le travail.
7	Église, autorité : prêtre.	Prochain : sa réputation.
8	Église : commandements.	» » ses biens.
9	Le salut.	» son âme. Charge d'âmes. (enf. / serv.)
10	Il faut pratiquer.	Respect de soi-même. Chasteté.
11	Le péché.	Scandale.
12		

3me SEMAINE, 13 au 19 déc.

		SERMONS.	GLOSES.
Dim.	13	m. Apostolat. Zèle pour la mission. s. T. S. V. (Immac. Conception).	Pardon. Réconciliation.
Lun.	14	Enfer.	Loi de la Pénitence.
Mar.	15	Mort.	Abstinence.
Mer.	16	Jugement.	Lectures.
Jeu.	17	Il faut se confesser.	Messe du dimanche.
Ven.	18	Délai de la conversion.	Contrition.
Sam.	19		

Réunions pour les personnes occupées (comm. le 13). — Réunions pour les dames et jeunes filles venant avec leurs mères (comm. le 20).

(Ces deux groupements de 2me et 3me semaine sont difficiles à organiser dans les paroisses ouvrières : il faudra s'entendre avec M. le Curé.)

4me SEM., 20 au 25 déc.

	SERMONS.
20	m. Prières en famille. s. S.-Cœur : courage, resp. humain.
21	Sensualisme ou passions.
22	Sacrements.
23	Passion de N.-S. (ou Acte de Contr.).
24	Vacat.
25	Clôture : fin du Centenaire. Rénovation des promesses du baptême dans toutes les paroisses de France : Sermon spécial.

Retraite des hommes : dans certaines paroisses on pourra continuer quelques sermons vers 5 heures pour tout le peuple et ainsi le maintenir jusqu'à la clôture.

Fêtes. — Une chaque semaine : Dim. 6 déc., St Joseph ou Ste Famille ; — Dim. 13, T. S. V. M. ; — Dim. 20, Sacré Cœur de Jésus. — Ces fêtes ne sont vraiment utiles qu'autant qu'elles sont bien préparées. A chaque groupe, selon l'utilité et le mouvement de la mission, d'imaginer et d'organiser une seconde fête vers le milieu de la semaine, mercredi ou jeudi. Cela changera selon les paroisses, par exemple : le premier jeudi 3 décembre une fête pour les enfants : en 3me semaine, le 16 au soir et le 17 au matin, fête des morts (le matin ne doit pas être jour de marché dans la paroisse).

Sermons et Gloses. – Les sujets indiqués doivent être traités autant que possible. Cependant selon les groupes et les paroisses quelques changements s'imposeront, changements qui peuvent se faire : soit en prenant pour sermon le sujet de glose, soit vice versa ; soit en modifiant l'ordre, v. g. en 3me semaine : ces grandes vérités accumulées sont attendues et bien acceptées dans les pays de foi, mais elles peuvent effaroucher et diminuer un auditoire moins bien disposé. On peut intercaler un sujet différent de 2me semaine.

En général il sera bon de ne pas trop laisser prévoir le sujet qui sera traité, à moins que ce sujet ne soit de nature à attirer certainement.

Conférences dialoguées. — Une au moins par semaine. Le sujet est indiqué pour le jeudi, il faut croire, etc.

S'il n'y en a qu'une, il vaudrait mieux la mettre le vendredi : la semaine alors se termine avec un auditoire plus nombreux et laisse meilleure impression.

Dans certaines paroisses on pourra utilement en faire deux. Voir alors comment les disposer.

Conférences spéciales pour les hommes seuls. — Une par semaine dans les quatre paroisses du centre. Deux si l'on veut. On pourrait au besoin faire servir une conférence dialoguée.

Dans les paroisses des faubourgs c'est au chef de groupe à juger si cette conférence est utile ou non, si elle doit avoir lieu dans l'église ou dans une autre salle.

Programmes imprimés à distribuer au début de la mission. — Les prévoir et les préparer d'accord avec M. le Curé.

(Ne pas trop détailler les réunions et fêtes spéciales à chaque semaine. Il suffira de les annoncer quand il en sera temps. Des modifications s'imposent parfois au cours de la mission, et la feuille imprimée met le désordre au lieu de l'ordre.)

ANNEXE II. — IMPRIMÉS ET SOUVENIRS DISTRIBUÉS.

Imprimés.	Cantiques, paroles seules..	31.000
	» avec notes	300
	Tracts Paillart...	56.000
	Rénovation des promesses du baptême... ...	14.500
	1res Lettres d'invitation	35.000
	Garde d'honneur	15.000
	Affiches diverses selon les paroisses.	
Images.	12e station, JÉSUS en croix...	7.500
	Sacré-Cœur	5.200
	Ste Famille	2.000
	Petites images diverses..	6.500
Objets divers.	Crucifix cuivre pour hommes	5.800
	Médailles avec cordons pour enfants. ...	17.000
	Couronnes pour enfants	8.000
	Scapulaires...	7.000
	Chapelets	7.000

ANNEXE III. — PAROISSES ET MISSIONNAIRES.

Cathédrale,	16.600 h.	PP.	Farjou *(T)*, Rollin *(C)*, Clauzel *(T)*, Haine *(C)*.
St-Remi,	19.400	—	Pélot *(C)*, Gaillard *(T)*, Banneux *(B)* (Basilique). Van der Hagen *(B)*, Patris *(C)* (Ste-Clotilde, Ch. de sec.)
St-Thomas,	17.800	—	Schreiber *(C)*, Gourdin *(F)*, Lacouture H *(C)*, Munier *(C)*.
			(Le P. Gourdin, malade, fut remplacé qq. temps par le P. Denizot *(C)*.)
St-André,	12.200	—	Ravenez *(C)*, de Toyot *(L)*, Sœhnlin L. *(C)*.
St-Jean-Baptiste,	11.000	—	Vautier *(C)*, Ray *(L)*, Cleissen *(C)*.
St-Jacques,	10.800	—	Cochard *(C)*, Jonas *(C)*, Basquin *(C)*.
St-Maurice,	7.000	—	Charpentier *(F)*, Gouelleu *(F)*, Lallemand *(F)*.
Ste-Geneviève,	5.600	—	Labis *(C)*, Leroy *(C)*, Vulliez-Sermet *(L)*.
St-Benoist,	5.500	—	Macquart *(C)*, Astier *(L)*, Fernhoes *(C)*.
Services généraux à la résidence.		—	Siméon *(C)* (supérieur), Bernard Cl. *(C)*, Fr. Hamann *(C)*.

B = province de Belgique ; *C* = Champagne ; *F* = France ; *L* = Lyon ; *T* = Toulouse.

— Les 4 paroisses du centre sont : Cathédrale, St-Jacques, St-André, St-Maurice.

Mission de Bourbonne-les-Bains.

Lettre du P. Damman.

Nancy, 9 janvier 1897.

BOURBONNE-LES-BAINS (diocèse et arrondissement de Langres, Haute-Marne) est une petite ville de 4.200 âmes, pratiquante jadis, et tombée, depuis plus de 20 ans, dans l'indifférence la plus complète en fait de religion.

La mission, projetée depuis 3 ans et remise d'année en année, s'est ouverte le 1er nov. 1896 et dura jusqu'au 23. L'auditoire que nous avons eu sous les yeux dès le 1er jour nous a fait comprendre que nous aurions à lutter contre un certain nombre de gens hostiles. Car, plusieurs fois, au fond de l'église, nous avons entendu des murmures et des conversations tenues à haute voix. Et nous ne nous sommes pas trompés. Tous les soirs, les mêmes murmures se faisaient entendre, et il fallait de notre part une surveillance active pour empêcher une bonne vingtaine de jeunes hommes de parler, ou de parler trop haut.

Le jeudi de la 1re semaine, nous avons convoqué les hommes seuls. Ils sont venus 800. Mais dans quelles dispositions ! Ayant désappris depuis longtemps le chemin de l'église, ils parlaient tous et ce n'est pas sans émotion que je montai en chaire pour commencer ma conférence.

A la 1re parole, tous les hommes se turent, et si quelques-uns élevèrent encore la voix, pour souligner d'une protestation certaines paroles qui avaient le malheur de leur déplaire, la tenue de la masse fut correcte. Le chant du cantique final fut parodié. Et tous ces hommes sortirent de l'église comme ils y étaient entrés, bruyamment ; si bruyamment, qu'en voyant un certain nombre de jeunes gens armés de sifflets, les moins braves disaient : « Nous n'y retournerons plus ! »

La présence du gendarme à l'église n'est pas chose inusitée à Bourbonne. Toutes les nuits de Noël, le clergé la réclame, pour éviter les désordres qui sans cela se produiraient inévitablement, paraît-il. Nous résolûmes donc de réclamer, dès le lendemain, la présence du gendarme, afin de rassurer les timides et de maintenir l'ordre. Et la mission se poursuivit et s'acheva sans autre incident, sous le regard protecteur de la police.

Il y avait à Bourbonne deux congrégations : une congrégation de la Ste Vierge et une congrégation des Mères chrétiennes. Toutes deux ne comptaient plus que quelques membres et n'étaient pas viables. Le P. Patris fondit les deux en une seule, réorganisa le conseil, fit nommer des dignitaires et assigna comme pratique de piété commune à toutes les congréganistes l'assistance à la messe le 1er dimanche de chaque mois.

Il existe aussi une congrégation d'hommes fondée en 1534 et qui a tra-

versé les plus mauvais jours de la révolution. Elle a pour fête patronale la fête de la Présentation de la Ste Vierge. Ce jour-là, appelé le jour de la *fête des hommes*, les ateliers et les usines chôment. Les congréganistes assistent à la grand'messe, aux vêpres et au salut. C'est, hélas ! tout ce qui reste des exercices de piété propres à la congrégation. Et parmi tout ces congréganistes, combien n'assistent plus à la messe le dimanche et ne font plus leurs pâques ! Le P. Patris prit encore en main la réorganisation de cette œuvre, réforma le conseil, fit élire de nouveaux dignitaires et remplaça la récitation du petit office de la Ste Vierge, qui, depuis plus de 20 ans, ne se faisait plus qu'une fois par an, le jour de la fête des hommes, par l'assistance à la messe du 2e dimanche du mois. Ce jour-là, les congréganistes ont leur place marquée dans la grande nef de l'église, le préfet et les assistants sont en tête, la bannière de la congrégation est déployée et deux choristes sont chargés d'entonner le *Credo* et de soutenir le chant des cantiques.

Il a été décidé en même temps que les deux congrégations d'hommes et de femmes auront désormais leur retraite annuelle.

Dès mon arrivée à Bourbonne, j'ai été frappé de l'absence d'esprit de foi et de piété chez les petits garçons. Leur tenue à l'église était déplorable. 5 instituteurs laïques, dont 4 sont francs-maçons, étaient les seuls éducateurs de ces pauvres enfants. A un petit enfant de chœur l'un d'eux avait dit : « Je ne veux pas de cette crapule-là dans ma classe. » L'idée de fonder une école libre à Bourbonne me vint à l'esprit et s'y fixa de telle sorte, qu'elle devint ma préoccupation constante. Que de missions nous prêchons, me dis-je, sans qu'un résultat durable couronne nos efforts ! Une école libre, c'est l'éducation chrétienne d'un grand nombre d'enfants, c'est le réveil de la foi dans toute une paroisse, c'est le salut de plusieurs assuré. Et un jour, je me pris à dire en pleine table au curé : « Mais, M. le curé, si nous fondions une école libre à Bourbonne ? — Oh ! mon Père, reprit le curé, nous avons essayé deux fois et deux fois nous avons échoué. — Recommençons, M. le curé, le moment est propice ; si nous échouons une troisième fois, nous en ferons notre deuil. — Essayez, mon Père. »

La conversation en était restée là. La mission se poursuivait, et vers le milieu de la seconde semaine, pressé davantage par l'idée de fonder l'école et soutenu par l'invincible espérance d'aboutir, je dis de nouveau au curé : « M. le curé, voulez-vous que je lance l'affaire de l'école? J'ai deux sermons, l'un sur l'éducation, l'autre sur l'école chrétienne. Je commence par le 1er et j'annonce que les souscriptions sont ouvertes ; je prêcherai le second, s'il le faut, plus tard. — Eh bien, mon Père, commencez par le 1er. — Dès ce soir, M. le curé ? — Dès ce soir ; mais ne parlez pas de souscriptions. »

Le soir, je prêchai sur l'éducation. Le bon curé en rentrant au presbytère paraissait enchanté : « Votre sermon aura fait grande impression, dit-il. —

Alors, M. le curé, nous commençons à quêter demain ? — Pas demain. Quand vous aurez prêché votre sermon sur l'école. — Mais, alors, M. le curé, il sera trop tard ; la mission sera terminée. »

Je rentrai dans ma chambre un peu triste. On me dissuada d'insister auprès du curé. « Il ne veut pas d'école libre, c'est manifeste; et on le dit en ville. » Je répondis : « Le curé est un homme timide, c'est un vieillard ; il faut l'aider ; je tâcherai de l'aider. »

Je laissai passer deux jours avant de parler de l'école, et quand j'en eus parlé de nouveau, le curé me dit : « Mais, mon Père, une personne jadis m'avait promis 20.000 fr. pour cette école, elle me les a retirés. Une autre 2.000 ; mais à condition que je lui serve, sa vie durant, les rentes du capital, qu'elle abandonnait pour cette œuvre ; d'autres personnes riches qui ont donné jadis pour mon église sont mortes ou ont quitté Bourbonne; je ne puis guère compter sur la saison des bains ; et puis, je suis vieux, comment entreprendre une œuvre semblable, à mon âge? — Mais, M. le curé, répondis-je, vous avez trouvé jadis 200.000 fr. pour restaurer votre église, vous pouvez espérer en trouver encore 50.000 pour bâtir une école. Il y a encore des personnes pieuses dans votre paroisse. »

Nous étions entrés dans la dernière semaine de la mission, et après avoir fait nos visites à domicile, nous avions commencé celle des infirmes. Le lundi, après dîner, le cours de nos visites nous conduisait chez M^elle^ Lahérard, infirme depuis de longues années et retirée chez son frère, M. Renard. « Nous sommes chez la personne qui a promis 20.000 fr. pour l'école », me dit M. le vicaire. On m'introduit auprès de l'infirme. « M^elle^, lui dis-je, nous voudrions bâtir une école libre de garçons. Si nous ne le faisons pas, Bourbonne, au point de vue religieux, est perdu dans 10 ans. — L'idée est excellente, mon Père. — Il nous faut des ressources considérables, M^elle^, et nous comptons absolument sur vous. — Mais je ne puis pas tout faire. — Nous ne vous demandons pas cela, M^elle^, mais seulement une grosse pierre fondamentale sur laquelle nous puissions faire reposer tout l'édifice. — Il faut que je consulte mes parents. — Oh ! non, M^elle^, je vous en prie, ne consultez que votre piété et votre cœur. — M. le curé vous a-t-il parlé de mes intentions d'autrefois ? — Oui, M^elle^, il m'a dit que vous avez eu l'intention de donner 20.000 fr. pour l'école. — Eh bien ! mon Père, mon intention est toujours ferme ; je donnerai 20.000 fr. — M'autorisez-vous à faire part de vos résolutions à M. le curé ? — Oui, certainement, mon Père. »

Le soir venu, tandis que nous étions à table, je dis à brûle-pourpoint à M. le curé : « M. le curé, si ce soir même je vous apportais, comme 1^ère^ mise de fonds pour votre école, 20.000 fr., ouvririez-vous les souscriptions? — Oh ! certainement, mon Père. — Eh bien ! M^elle^ Lahérard vous les pro-

met. Et si vous le voulez bien, nous allons nous mettre en campagne demain. » Et les vicaires de s'écrier : « Que diront les Renard ?... »

Le lendemain matin, Melle Lahérard renouvelait sa promesse en présence de M. le curé. Melle Renard, entraînée par l'exemple de sa sœur, s'inscrivait pour 1.000 fr. et Mme Renard pour une annuité de 100 fr. Ce même matin, une autre personne donnait 500 fr., deux vieilles filles chacune 2.000 fr. et une vieille dame, qui habite Paris et devait partir le soir même, remettait entre les mains de M. le curé un billet de 1.000 fr., et, sur ma demande, promettait encore 100 fr. d'annuité. En quelques heures, nous avions recueilli 25.500 fr., plus 200 fr. d'annuité. Le soir, nous nous sommes mis de nouveau en campagne. Le bruit s'était déjà répandu dans le public que nous quêtions pour une école, et nous avons trouvé les 3 premières portes closes. Le bon curé se lamentait. « Tenez, me dit-il, entrons ici, nous aurons au moins quelque chose. La personne qui demeure dans cette maison est celle qui m'a promis pour l'école 2.000 fr., à charge de lui en servir les rentes sa vie durant. » Nous entrons ; nous lui parlons de l'école. Elle nous répond : « J'avais toujours réservé un capital pour entretenir un petit ouvroir qui ne va pas ; ce capital je l'abandonne pour votre école. J'ai 10.000 fr. chez le banquier ; vous pouvez les prendre quand vous voudrez. » En sortant, M. le curé me serrait le bras et me disait : « Ah ! du coup, mon école est fondée. »

D'autres souscriptions s'ajoutèrent aux premières ; de sorte qu'à la fin de la mission, nous avions 40.000 fr. de capital, et 1.200 fr. d'annuités. De plus, la propriétaire du Grand Hôtel des Thermes, Mme Ve Braconnier, mettait gracieusement ses salons à notre disposition et promettait de faire donner chaque année, à la saison des bains, un concert qui rapporterait de 600 à 800 fr. à l'œuvre.

Il s'agissait maintenant de trouver une maison. Nous n'eûmes que l'embarras du choix. Quatre s'offrirent à nous. Nous choisîmes la plus spacieuse. Son propriétaire nous en demandait 30.000 fr. ; il s'était offert à constituer une société civile anonyme, et le jeudi soir nous apportait une liste d'excellentes adhésions.

L'œuvre était vraiment fondée, et le curé ne savait comment exprimer sa reconnaissance. L'évêché, informé de tout, avait donné sa pleine approbation. A coups de télégraphe, nous nous sommes assuré les Petits Frères de Marie. De sorte que, au mois d'octobre prochain, trois Frères commenceront les classes. Et si le bon Dieu veut bien bénir cette œuvre, la maison s'y prêtant à merveille, les Frères pourront fonder à Bourbonne, ce qui est le vœu de tous, un petit pensionnat d'enseignement secondaire.

Le renouvellement de deux congrégations très importantes d'hommes et de mères chrétiennes, la fondation d'une école libre de garçons, 321 retours, tel a été le résultat de cette mission de 3 semaines.

J'aurais voulu vous transmettre tous ces détails plus brièvement ; mais les détails eux-mêmes marquent si bien l'action de la divine Providence que je n'ai pas cru devoir les omettre.

DAMMAN, S. J.

Mission de Courson-les-Carrières.

Nancy, le 21 janvier 1897.

CETTE petite ville, de 1600 à 1800 habitants, est située, dans l'Yonne, à égale distance d'Auxerre et de Clamecy, en dehors de toute voie ferrée. Elle doit quelque célébrité à ses carrières de pierres blanches, qui ont servi à la construction de l'Hôtel-de-Ville de Paris; 3 ou 4 équipes, d'une 10ne d'ouvriers chacune, les exploitaient durant la mission.

Au mois de juillet 1895, un capitaine d'infanterie en activité, M. de la Breuille, propriétaire d'un château aux environs de Courson, décidait M. le doyen à faire donner une mission à sa paroisse ; et lui-même écrivait, en même temps, à 5 résidences, pour obtenir un Père pendant 6 semaines. Les missions, dans ce pays-là, sont volontiers très longues. Dijon et Nancy acceptèrent. Puis, Dijon se retira devant Nancy ; enfin le Père désigné, après avoir fait réduire la mission à 3 semaines, se retira à son tour, et, finalement, je fus chargé de l'œuvre pour le commencement du Carême de 1896.

Seul, n'ayant pas missionné sérieusement depuis le 3e an, sans autres moyens d'attraction qu'un système d'illumination dont je ne m'étais jamais servi, et une douzaine de grosses boules de verre, fondues à la verrerie Daum de Nancy, et qui, au moyen de quelques pincées d'ocre et de vermillon délayées dans de l'eau, devaient prendre des couleurs variées et brillantes sous l'éclat de la lumière, je me mis en route, plein de confiance en Dieu, le mercredi des cendres.

Pour pouvoir commencer, dès l'arrivée, les travaux de la mission, j'avais envoyé à M. le doyen 25 exemplaires des cantiques de mission, dont deux notés, le priant de faire apprendre les cantiques que j'avais indiqués par deux groupes de jeunes gens et de jeunes filles. Je lui avais demandé de vouloir bien réunir chez lui, après notre premier souper, 5 ou 6 des hommes les mieux intentionnés du pays, les marguilliers, par exemple, avec lesquels je désirais causer. — Après un long voyage en voiture publique, j'arrive à la cure. Personne ne semblait m'attendre, et cependant j'avais prévenu de mon arrivée. Un vieillard, qui semblait marcher difficilement, apparaît enfin et me reçoit à la cuisine : « Vous pourrez vous chauffer ici, car il n'y a pas moyen de faire du feu dans votre chambre; et puis vous pourrez vous retirer à côté, dans cette petite salle, parce que je n'ai pas de table à mettre chez

vous, etc. — Mais la mission, M. le curé, est-elle annoncée ? Avez-vous reçu mes cantiques ? Et vos hommes, en aurons-nous ce soir qui viendront causer avec moi ? — La mission, mais vous l'annoncerez dimanche, je n'ai personne pour chanter... quant aux hommes, pas un ne met les pieds à l'église. » La nuit tombait, je voulus aller un instant à l'église, très proche de la cure. Je la vis grande, sombre, humide comme une maison inhabitée et sans meubles, çà et là les verrières étaient ou enfoncées par le vent ou brisées par des pierres. Le tableau qu'on m'avait fait de la paroisse n'était pas chargé. Je fis une prière fervente aux SS. Pierre et Paul, patrons de la paroisse. Rentré, je demande à M. le curé, s'il y aurait du monde à la messe le lendemain. Il me dit : « Une personne, une seule qui vient chaque jour et communie. Il faudra dire la messe avant ou après moi, car j'ai très difficilement un enfant de chœur. » Hélas ! j'appris bientôt pourquoi il était si difficile d'avoir des enfants de chœur. Non seulement le maître d'école était hostile et c'était comme une honte d'aller à l'église, même pour les enfants ; mais les parents, par prudence, croyant aux bruits calomnieux qui couraient, ne voulaient pas y laisser venir leurs enfants.

« Nous aurons pour nous aider, durant la mission, SS. Pierre et Paul, patrons de votre paroisse, M. le curé, lui dis-je, le cœur un peu serré. — Espérons-le. Mais, ils ne doivent être guère contents de la paroisse, car depuis l'établissement des fontaines publiques, le conseil municipal, ayant déclaré qu'on ne ferait plus la fête des SS. patrons du pays, l'a remplacée par la *fête des Eaux*, et il n'y a plus de fête à la S. Pierre. — Nous tâcherons de la rétablir. » Et là-dessus, je montai à ma chambre, salle grande et glacée, où se trouvaient, avec le lit, un Christ et un prie-Dieu, sans aucun autre meuble. Ce soir-là, je fis un bonne prière.

Après la sainte messe où, en effet, personne ne vint et que M. le doyen me servit, je proposai de commencer les visites. « Non... cet après-midi. » Alors je fis le compte des objets envoyés par l'œuvre des campagnes. Le P. Truck avait bien servi son ami M. de la Breuille. Nous avions 500 crucifix. Ils devaient bien nous servir.

Après une visite faite au maire qui ne nous reçut pas, au juge de paix absent, au notaire qui fut poli et ne vint jamais à l'église, M. le doyen me déclara qu'il ne bougerait plus de chez lui, qu'il souffrait de rhumatisme et qu'il fallait désormais me tirer d'affaire tout seul. « Voyez-vous, M. de la Breuille m'a demandé cette mission, mais je n'y tenais pas, et d'ailleurs elle ne servira à rien. » — Je continuai seul les visites. Je voulais faire des instructions le matin aux femmes. La femme du juge me dit : « Inutile, monsieur, d'essayer ; vous n'aurez personne. — Et vous, madame ? — Oh ! mon mari trouverait cela si drôle... ne comptez pas sur moi. » La petite bourgeoisie fut unanime. Les femmes du peuple me répondirent : « Impossible, nous avons trop à travailler. Vous serez encore bien heureux si vous en

avez le soir. » — Je me rejetai sur les enfants. Il fallait les faire venir. Médailles, cantiques firent d'abord merveille. Mais comme je m'aperçus que leur nombre diminuait à 11 h., une enfant en pleurs m'apprit que l'institutrice les retenait. J'allai la trouver. « Vous faites votre métier, monsieur, chacun le sien. — Mais après la classe, à 11 h. 10 par exemple, ou à 5 h. ? — J'ai des classes spéciales. »

Je gardai néanmoins les enfants qui purent venir, matin et soir, pendant 15 jours. Il fallait tout apprendre, depuis le signe de croix jusqu'à la préparation à la communion pour les enfants qui devaient, dans l'année même, faire leur 1re communion. J'eus cependant 5 ou 6 renouvelantes filles. Mais la maîtresse d'école s'en vengea. Ce fut jusqu'à la fin de la mission mon plus dangereux adversaire.

Cependant j'avais ouvert la mission le dimanche à la grand'messe. Environ 50 personnes, excitées par mes visites et par les enfants dont j'avais tâché de faire des missionnaires, étaient venues. Pas un seul homme n'avait été vu dans l'église, à l'exception d'un pauvre.

Les physionomies exprimaient la curiosité, l'étonnement, le rire de l'incrédulité ou de la moquerie quand je fis, en terminant, une invocation aux SS. Anges et aux SS. patrons de la paroisse. — Je fis appel aux chanteuses pour la fin des vêpres. 3 vieilles filles et quelques toutes petites répondirent à cet appel. Elles formèrent mon premier chœur de chant. Au sermon du soir, l'illumination était de saison et mes boules devaient produire de l'effet ; j'avais tout annoncé. J'eus environ 60 personnes, et M. le doyen voulut bien me dire qu'il n'aurait pas espéré tant de monde ! Toujours pas un seul homme. L'unique chantre, le suisse même, ne venait pas et il me fallut, d'avance, payer le sonneur pour le décider à sonner. Le matin, je sonnais moi-même la messe.

Les visites se continuaient avec un soin minutieux de n'oublier personne. Presque partout : indifférence, visage de bois, parfois hostilité, injures. Très souvent : « Ah ! c'est pas tout ça qui nous nourrira... Faites votre métier etc... Dieu ? C'est le soleil ; l'âme ? l'avez-vous vue ? Il n'y en a pas. A la mort tout est fini ! On est bien tranquille. » Cette misère extrême me donnait une force très grande, je ne perdais pas une minute et je voulais causer avec tous.

Les réunions du soir, vivantes, variées, plaisaient ; l'auditoire augmentait... je donnais des chapelets, des cantiques, des tracts Paillart, on voulait en avoir... Mais pas un homme ! Enfin, je vois sur la place un groupe de 6 hommes : « Messieurs, je me suis présenté chez vous, je ne vous ai pas rencontrés, je viens vous faire, ici même, mon invitation à la mission. — Eh bien ! oui, dit l'un d'eux, on voudrait bien y aller, on dit que vous causez bien. Mais, il y a si longtemps que l'on n'est pas entré à l'église. On ne peut pas y venir comme ça, il faudrait être beaucoup ensemble. — Très

bien, mes amis, je comprends votre difficulté. Ce soir, j'inviterai les hommes spécialement, pour demain ; et, vous 6, prenez la résolution de venir ensemble avec ceux que vous déciderez à vous accompagner et ceux que je déciderai moi-même d'ici là, et vous serez beaucoup. — Il faudrait aller aux carrières, me disent-ils. — Très volontiers, j'irai cet après-midi si l'un de vous veut m'y conduire. » Rendez-vous fut pris, j'allai aux carrières.

Ces carrières sont pratiquées dans le flanc d'une hauteur qui n'est qu'un immense bloc de pierre. On entre sous une voûte, élevée comme celle d'une cathédrale. Des jours, pratiqués çà et là, laissent pénétrer assez de lumière pour que les gros chariots soient guidés dans ce dédale de routes qui conduisent aux différents chantiers. D'énormes piliers de pierre, restés intacts, soutiennent les voûtes. Bientôt il faut s'éclairer au pétrole. Chacun prend sa lampe, et on arrive près des ouvriers qui semblent creuser des chapelles, chaque groupe dans sa direction particulière. Nous en abordons un ; les aiguilles s'arrêtent. On appelle aiguille la longue et lourde tige de fer pointu dont les ouvriers se servent pour couper la pierre. « Eh bien, mes amis, avez-vous entendu parler de la mission ? — Oh ! monsieur, c'est pas pour nous, ça. — Cependant ce n'est pas le temps qui vous manque, vous quittez le chantier à 6 h. et l'instruction est à 8. -- On verra ça. — Voyons un peu votre travail, en attendant que je vous voie à l'église. » Et l'ouvrier me présente, en riant, son aiguille ; je la soupèse : elle est plus haute que moi, et il me faut faire effort pour la soulever. Je commence à m'en servir et à tailler la pierre. « Mais çà irait bien, vous feriez de bonne besogne. » La pierre n'est pas dure et une fois la rainure pratiquée dans le bloc, quand la taille se fait de haut en bas, ce n'est pas bien difficile d'abattre beaucoup d'ouvrage. Cet acte et une petite pièce donnée au chef de chantier pour ses ouvriers me valut leur sympathie, et quelques-uns promirent de venir. — Le soir, j'annonce aux femmes la conférence pour les hommes le lendemain et les prie de les inviter. Je les vois sourire d'un air incrédule.

Cependant, le lendemain soir, au moment où finissait le chant du cantique, tandis que j'étais déjà en chaire, je vois entrer, par une porte latérale, qui donnait dans une petite rue peu fréquentée, un à un, 32 hommes en tenue de travail et qui se suivaient immédiatement. Ils vont, en longeant le bas côté, se loger tous dans une chapelle obscure, de telle sorte qu'ils n'étaient pas vus du prédicateur. Je les avais comptés. M'adressant à eux, je les félicite et leur dis que 32 aujourd'hui, ils seront 60 la prochaine fois qui sera dimanche, jour où je leur parlerai de S. Joseph leur patron et leur donnerai une image de la Ste Famille pour orner leur foyer. Puis je fais la conférence spéciale annoncée, m'adressant toujours à eux sans les voir. Au sortir de l'église, je me place près de la petite porte et je leur distribue avec une petite feuille un mot d'amitié ou une poignée de main. L'affaire marchait. Il ne fut question le lendemain, partout, que de l'entrée de

ces hommes, parmi lesquels beaucoup de carriers, aux exercices de la mission.

A partir de ce jour les visites devenaient plus faciles, les visages plus ouverts, les chants marchaient mieux et j'avais pu recruter, parmi les personnes dont j'avais remarqué la bonne voix en me promenant dans l'église, un groupe de chanteuses. Nous préparons donc avec entrain notre fête du dimanche 1er mars, ouverture du mois de S. Joseph. L'illumination était fort belle ; les hommes, fidèles au rendez-vous, arrivèrent de meilleure heure, je pus leur donner des cantiques, en placer beaucoup dans les stalles ; ils étaient 72 et, se sentant en force, consentaient à se montrer.

Tandis que je démontrais de mon mieux la sollicitude de l'Église pour l'ouvrier, l'enfant, la famille, et le patronage de S. Joseph sur elles, je vis entrer le pharmacien et le maître d'école, fortes têtes, francs-maçons de l'endroit. Ils restent debout derrière un pilier, regardent, comptent, et au moment où j'invite les hommes à venir recevoir, en passant devant la table de communion, la belle image promise, ils disparaissent.

Tout avait réussi au delà de nos désirs ; chants, illumination, instruction, salut, avaient produit une impression excellente, et comme il arrive au soir de ces journées douces et comme imprégnées d'un parfum du ciel, les gens semblaient ne pouvoir se décider à quitter l'église. M. le curé me dit en rentrant : « La partie est gagnée, ils reviendront. » Nous avions compté sans l'ennemi. Le surlendemain l'*Yonne*, journal radical d'Auxerre, donnait un article intitulé : « Comédie et Comédiens ». J'étais nommé et habillé en tartufe, les 72 hommes traités grossièrement d'imbéciles. Le journal, répandu partout, passait de mains en mains. Le lendemain, la *Constitution*, autre feuille du même genre, recommençait. Plus un homme n'osa venir. « Vous comprenez, mon Père, me disait l'un d'eux, on ne peut plus aller à l'église, on serait sur le journal. » Ce fut une lumière pour moi. Je compris que ces gens qui redoutaient par-dessus tout l'opinion, ne seraient encouragés au devoir que s'ils étaient défendus contre elle par le bon journal. J'écrivis immédiatement à Octave Chambon, rédacteur en chef du journal catholique d'Auxerre, la *Bourgogne*, le mettant au courant de la situation et lui fournissant les éléments d'un article dont il m'enverrait au plus vite 100 exemplaires.

L'article arriva : il était bon, il y avait surtout une comparaison tirée des carrières de Courson qui fit merveille et me gagna le propriétaire même de la carrière, riche entrepreneur du pays. « Tenez, me dit cet homme, ma femme vient de me lire l'article de la *Bourgogne*. J'en ai les larmes aux yeux. Nos ennemis seront écrasés par ce coup de mine. » Le maire, les cafés, tous les abonnés de l'*Yonne* en reçurent des exemplaires. En faisant mes visites, je voyais les gens occupés à lire et à comparer les articles des divers journaux. « C'est bien répondu, ça, me dit un lecteur. Eh bien ! on ira ce

soir. Si nous sommes défendus, ça pourra marcher. » Désormais la lutte était ouverte, il fallait la soutenir. Deux fois par semaine, la *Bourgogne* ne paraissant que deux fois, je répondais par Chambon aux insanités quotidiennes des deux journaux d'Auxerre. Cela ne me parut pas suffire ; j'entrepris d'essayer la *Croix* quotidienne de Paris. C'était trop tôt. Aucune femme n'osa s'abonner, ni même accepter la *Croix* chez elle, tant était encore grande la crainte des railleries et la faiblesse des âmes. J'y reviendrai plus tard. Cependant l'ennemi, furieux du succès croissant de la mission, nous préparait d'autres entraves. Une immense cavalcade avec chars, costumes, exhibitions diverses, fut organisée pour détourner l'attention de la mission ; il y avait des répétitions presque tous les soirs qui attiraient toute la jeunesse ; enfin, on fit venir un théâtre ambulant qui s'installa tout contre l'église, de sorte que la grosse caisse couvrait la voix de l'orgue et celle du prédicateur. Il n'y avait pas moyen d'empêcher la cavalcade qui passionnait le pays, mais il y aurait peut-être moyen de faire respecter la liberté et les prédications à l'église. D'accord avec M. le curé nous allons trouver le maire. Il était dans sa cave et ne voulut pas remonter ; mais sa femme nous assura que cette demande serait accordée, à savoir que la musique du théâtre ne se ferait entendre que quand tout serait fini à l'église. Les forains obéirent, mais ils cherchèrent à se venger. La mission suivait son cours. J'avais visité les deux annexes distantes de quelques kilomètres de Courson, fait là des catéchismes, dit la messe, distribué des souvenirs de mission et confessé quelques malades qui n'étaient jamais visités. A peine si la messe était dite une fois par an dans ces annexes, qui possédaient autrefois deux chapelles et un peuple fervent. Mais l'attention principale devait être portée sur Courson.

Il y avait dans le pays une seule abonnée du journal la *Croix*. C'était une fermière assez à l'aise. Infirme elle-même, elle était obligée de soigner sans cesse sa fille unique, paralysée de tous les membres, et son mari, vieillard impérieux qui n'entend pas qu'on aille à l'église. Je l'avais visitée et lui avais dit : « Puisqu'ils prennent la rue avec leur cavalcade, nous pourrions bien la prendre aussi pour faire une plantation de croix. — Si vous le faites, je vous offre un terrain pour la poser », me dit-elle, et la chose en resta là entre nous. Toutefois, voyant l'état d'agitation des esprits, l'irrégularité des assistances des hommes aux instructions, leur ignorance absolue, je compris qu'il était chimérique de vouloir, en si peu de temps, les amener aux sacrements, mais qu'il fallait remettre la religion en honneur, poser un acte qui donnerait du courage à ceux qui voudraient la pratiquer ; et je revins à l'idée de la plantation de la croix. M. le doyen me disait que c'était impossible, que je n'aurais jamais assez d'hommes pour venir la planter.

On m'avait raconté que le pays avait autrefois — il y a 25 ans — 5 croix sur son finage ; que toutes avaient été abattues, le même jour, par un homme

qui, après avoir lu dans le journal le récit du brisement des croix par Hérold, préfet de la Seine, avait pris sa hache et était parti accomplir son forfait. Il ne s'en était pas tenu à cet exploit ; mais, en deux jours, en avait encore brisé 19 autres dans les villages voisins ; et personne n'avait résisté, personne n'avait osé relever une seule de ces croix. Cela me décida. Il fallait une croix de bois ou de fer, un socle, un terrain, des hommes. Tandis que je réfléchissais à cela, M. le curé recevait de la fermière paralytique un billet ainsi conçu. « On dit, dans le pays, que le P. missionnaire veut élever une croix, mais qu'il ne réussira pas : il faut le faire, sans quoi on nous méprisera. Je mets 100 fr. à votre disposition pour cela. » C'était providentiel ; l'hésitation était impossible. Donc, le dimanche soir, après l'instruction faite à tous, je prie les hommes de rester à l'église et de se grouper près de l'autel pour entendre une proposition que j'avais à leur faire. Ils restent, je leur dis qu'ils avaient autrefois des croix qui protégeaient leur pays, qu'il fallait en relever une en souvenir de la mission, que je comptais sur eux pour la planter et qu'il me fallait non pas des promesses vagues, mais des signatures : « Que les hommes de courage et de foi me suivent à la sacristie! » Une grande agitation se produit parmi eux ; presque tous prennent le chemin de la sacristie, mais 17 seulement donnent leurs noms. M. le curé me dit : « On ne peut pas marcher avec si peu de monde. » Je sors de la sacristie et dis tout haut aux femmes qui étaient restées curieusement dans l'église : « J'ai déjà des noms, mais pas assez, dites à vos maris que je donne jusqu'à demain soir pour se faire inscrire sur la liste d'honneur pour porter la croix. »

Voilà tout le pays en mouvement pour ou contre la plantation de la croix. Les journaux ennemis redoublent d'invectives ; ils disent que c'est un défi insolent jeté à la population, au maire, au préfet ; qu'il est impossible de permettre une manifestation semblable ; que les processions sont interdites par arrêté préfectoral, et ils adjurent le maire de faire son devoir, le menaçant de se souvenir, aux élections qui auront lieu 2 mois après, de la manière dont il se sera conduit. — J'avais remarqué chez un charron une pièce de bois de chêne propre à faire une belle croix ; je vais chez cet homme, qui m'avait été signalé comme très bon. « Oh ! monsieur, me dit-il, je ne peux pas vous faire une croix ; il ne reste plus que quelques jours — la plantation devait avoir lieu le dimanche suivant — je n'aurai pas le temps ; et puis je perdrais mes meilleures pratiques. » Je vais chez un autre : « Je vous la ferais bien, me dit-il ; mais quand vous serez parti, qui est-ce qui nous défendra ? » — Chez un 3e, un forgeron, le frère du curé de St-Pierre d'Auxerre, le meilleur ouvrier du pays : il me demande un jour pour prendre les mesures, compter le prix, etc. Je croyais avoir une croix, je m'occupe du lieu où je la placerais. Le terrain offert ne me convenait pas parfaitement, je voulais la mettre à un carrefour, un peu hors du pays. Je vais visiter l'en-

droit avec la propiétaire du terrain, veuve charitable qui consent volontiers à ce que je désire.

Le peuple qui suivait toutes mes démarches me voit fixer mon parapluie à l'endroit choisi, et le bruit se répand aussitôt que la croix sera plantée là. Restait le socle ou piédestal. Je vais demander à un gros marchand du pays une pierre énorme qui avait déjà supporté une croix de mission plantée en 1828, et qui était dans son champ. Il accorde. Tout allait bien. Le soir, l'église était presque pleine; j'annonce officiellement la plantation de croix. Ceux qui suivaient la mission étaient heureux, mais pas encore très rassurés, car ils savaient, mieux que moi, ce qui se disait dans le pays : « Il ne faut pas que cela se fasse ! » Les journaux faisaient rage, et la *Bourgogne* répondait. Chaque soir, je convoquais mes hommes fidèles à la sacristie, et, par un petit discours spécial, j'animais leur courage; et j'ajoutais des noms nouveaux à ma liste. Personne que moi ne connaissait exactement le nombre des inscrits.

Cependant la veuve qui m'avait concédé son terrain pour la plantation de la croix était venue me dire, tout en larmes : « Mes enfants ne veulent pas que je laisse planter la croix sur le terrain convenu : je l'ai donné à mon gendre qui est employé de la préfecture, il serait révoqué. »

Le forgeron, à son tour, me disait : « Mon Père, ça m'est impossible de vous faire la croix, et vous ne trouverez pas un ouvrier du pays qui consente à s'en charger : M. L., le plus gros propriétaire du pays, qui nous occupe tous, a déclaré qu'il n'emploierait plus un seul des ouvriers qui y travailleraient et, vous comprenez, c'est notre meilleur client. »

En effet, je vais encore voir un forgeron et un charron, et tous refusent. J'examine l'hypothèse de l'achat à Paris ou à Auxerre d'une croix toute faite... Nous étions au jeudi matin, c'était trop risquer. J'avais déjà demandé un Christ en fonte coloriée à Froc-Robert qui m'avait répondu : « Je ne puis le livrer avant 15 jours. » Alors je prends la liste des hommes qui s'étaient fait inscrire et je dis : « N'y a-t-il donc pas un charpentier parmi ces braves ? — Mais si, le premier de tous est charpentier ; seulement il a 75 ans et n'exerce plus. » Je vais le trouver, je lui expose l'affaire. « Ah ! c'est comme ça, me dit-il, moi qui leur ai appris à tous leur métier ! Je vais leur montrer qu'ils n'ont pas de cœur ! Je reprends ma hache et ma bisaguë et je vous la ferai, la croix. » Nous partons choisir un gros chêne; la croix aura 7 pieds de haut. Et le voilà à l'œuvre. Les autres ouvriers viennent pour le détourner de son dessein. « J'ai toujours pensé, leur dit-il, qu'il vaut mieux se mettre du côté du plus fort ; et, le plus fort, ce n'est pas vous : c'est Dieu ! » Personne ne voulut l'aider à scier l'arbre. Il l'équarrit donc avec sa hache. Quand il était trop fatigué, en sueur, tremblant, sa femme et moi nous venions l'assister et l'encourager...

On avait vu, dans le village, la voiture à 2 chevaux qui transportait le

socle de pierre le vendredi après midi, et tous avaient dit : « Le Père ne reculera pas. » En effet, nous ne devions pas reculer, mais réussir parfaitement. La pierre du piédestal fut providentiellement posée sur le terrain offert d'abord, précisément en face de la maison du gros franc-maçon de l'endroit, celui qui, avec l'institutrice, menait la campagne contre nous et fournissait les articles haineux de l'*Yonne* et de la *Constitution*. Le samedi, à 5 h. du soir, la croix, grande, belle, bien rabotée, habilement faite, entrait dans l'église, je la faisais placer dans le chœur et orner de fleurs. La partie allait être gagnée ; les cœurs venaient à nous. J'avais eu 11 belles conversions de femmes chrétiennes et toutes celles qui faisaient leurs pâques ; la masse des femmes, hostiles au commencement étaient pour la religion ; 30 hommes étaient déterminés à se montrer chrétiens et à revendiquer les libertés nécessaires ; il y avait un parti résolu à l'action. C'est tout ce monde qui devait prendre part à la plantation de la croix. A la grand'messe, j'annonce la procession pour 2 h.; 2 groupes de 12 hommes chacun, dirigés par 2 chefs désignés, se relaieront pour porter la croix sur leurs épaules. Tout l'ordre, les chants etc., était indiqué. — Cependant le maire n'avait rien dit ; les bruits alarmants se répandaient : les gendarmes vont charger sur la procession, etc. Je vais voir les gendarmes. Le brigadier me dit : « Je ne puis vous donner de gendarmes pour protéger la procession sans l'ordre du maire. Ne demandez pas cet ordre, il vous le refuserait. S'il m'envoie vous faire procès-verbal, je le ferai, mais il n'en résultera pas d'autre mal pour vous. » — Le christ en bronze, destiné à la croix et demandé à la maison Denonvillers, est annoncé à la gare voisine, il faut y courir et le fixer. Enfin à 2 h. les cloches s'ébranlent : nos hommes vont-ils venir ? qui osera sortir et se mettre en rang de procession ? Depuis 25 ans aucune procession n'a eu lieu dans le pays. Les deux prêtres voisins, invités à assister le doyen, disent que nous faisons une chose imprudente ; les ennemis déclarés vont-ils se montrer ? les forains nous laisser passer sans insultes ?

Le soleil est radieux, l'église se remplit de femmes ; l'institutrice a retenu les enfants... enfin nos hommes arrivent endimanchés. Le maître des carrières, chef de groupe, est à son poste, et le brave charpentier, deux leviers à la main, se prépare à faire soulever la croix. Je dispose les escouades, fais entonner les chants et nous voilà dehors dans le plus bel ordre. La procession se déroule sur la grande place ; personne dans la rue, les opposants se sont cachés derrière les volets des fenêtres et regardent ; ils écoutent les chants que l'enthousiasme fait éclater le long des rangs. La croix, portée par 12 hommes, escortée par 12 autres, s'avance triomphalement, suivie du doyen entouré de prêtres.

Les forains, groupés dans un café, crient au passage : « Vive la République ! » C'est toute leur vengeance, qui ne nous trouble guère. La petite

ville est ainsi traversée tout entière. La croix arrive au lieu où elle va être érigée. Un reporter de l'*Yonne* est venu en bicyclette ; il se place près d'un homme à moitié ivre qui paraît menaçant. Cependant la croix a été habilement plantée dans son piédestal ; elle est sur une élévation qui domine toute la foule, formée en cercle ; en face, le faux Rotschild du lieu est là, avec les siens, les volets de sa maison fermés. Je m'avance et je dis : « Mes frères, toutes les conquêtes son difficiles à faire... il en est une plus nécessaire et plus difficile que les autres... c'est celle de la liberté religieuse... » A ce moment, l'homme à moitié ivre, payé pour interrompre, essaie de dire quelques mots ; on l'entoure on le fait taire, et le bicycliste de l'*Yonne* s'écarte et s'éloigne. Je continue : « Cette croix, c'est l'arbre de la vraie liberté... planté par ceux qui ne sont esclaves ni de l'or, ni de la crainte, ni de l'impiété etc. » Il fallait voir comme les 30 qui étaient là, debout derrière moi, se tenaient fièrement. M. le doyen bénit la croix... puis tous, à genoux sur la route, nous l'adorons en chantant trois fois *Adoramus te, Christe*, etc... Puis la procession reprend sa marche triomphante vers l'église. Là, je félicite ces braves gens, et quand j'ajoute qu'un jour ils diront à leurs enfants : « J'étais des 30 qui ont planté la croix », et qu'à l'heure de la mort ce sera une consolation pour eux, je vois l'émotion et les larmes couler de leurs yeux. Je remerciai et félicitai M. le maire, « magistrat intelligent qui avait respecté la liberté et reconnu notre droit. — Vous vous en souviendrez, mes amis, dans 2 mois (1). » Puis nous distribuâmes à tous les acteurs de ce petit drame religieux, les croix de l'œuvre des campagnes, exactement 335. Notez qu'il n'y avait pas d'enfants, rien que des grandes personnes.

La victoire était complète ; il fallait en tirer parti. Déjà j'avais essayé de former une société de jeunes filles ; 12 au plus acceptèrent notre règlement, mais enfin elles l'acceptèrent. Mes 11 converties, personnes intelligentes, et quelques autres, furent organisées en association de mères de famille et votèrent, par assises et levées, leur règlement. Enfin pour les hommes, je les avais abonnés tous les 30 à la fois à la *Croix* depuis 3 jours; je leur dis que cet abonnement continuerait ma prédication ; que c'était mon souvenir spécial pour eux pendant 8 jours, et je leur proposai une société de défense contre les journaux mauvais ainsi conçue : « 2 voisins ou amis se mettent ensemble pour lire la *Croix* et donnent chacun 2 sous par semaine — l'abonnement étant de 3 sous, il y a un sou de bénéfice sur 2 abonnés par semaine ; s'ils sont 30, cela fait 15 sous de bénéfice par semaine : soit 18 fr. par an. Avec cet argent, auquel pourront s'adjoindre les dons volontaires, chaque fois que vous serez attaqués par l'*Yonne*, vous faites prévenir Chambon, rédacteur de la *Bourgogne*, de vous faire un article en réponse, et vous lui demandez 50 ou 100 numéros de son journal qu'il

1. Il a été renommé à une grande majorité.

ne vous fera payer que 5 c. la pièce. Avec cette petite somme vous aurez de quoi vous défendre, car ils n'oseront plus guère vous attaquer quand ils verront que vous êtes organisés. » Ainsi fut-il conclu.

Depuis, j'ai appris par des lettres du pays et de M. le doyen, que nos sociétés vivaient. Les jeunes filles assez bien ; les femmes, très bien : elles sont 60 maintenant aux réunions du mois et obligent moralement le doyen, qu'elles invitent chaque fois, à leur faire l'instruction ; quant aux hommes, ils n'ont pas continué l'abonnement à la *Croix*, parce que M. le doyen ne s'y est pas prêté, mais ils sont restés partisans dévoués de la religion et on travaille, dans le pays, à l'établissement d'une école libre.

En repassant à Auxerre, j'appris que le clergé et la ville avaient suivi, avec le plus vif intérêt, notre petite campagne de Courson, et l'un de ces messieurs me dit : « Comment, vous êtes le P. de B..... qui avez fait planter cette croix dans ce pays-là ?... »

NÉCROLOGIE.

Le P. Théodore de Régnon (1).

Troisième partie. — L'homme de Dieu.

VOILA un titre qui certainement aurait fait sourire le P. Théodore s'il avait entendu quelqu'un le lui donner. Sa vie de religieux toute modeste et aux allures un peu originales ne lui aurait pas semblé justifier une pareille appellation, et aussi pompeuse. Pourtant il y a dans les rapports de ce fils charitable de saint Ignace avec le Dieu de charité des choses qui méritent d'être dites pour la plus grande joie et la plus grande consolation de tous. Un jour, dans une retraite prêchée à des scolastiques, il disait avoir le dessein de parler pour ceux qui marchent difficilement au sentier de la perfection, et jettent, avec un peu de frayeur parfois, leurs regards du côté du ciel. Il parla pour tous et parla fort bien. Mais peut-être pourtant ceux qu'ils prétendait viser d'une façon spéciale, furent-ils plus particulièrement heureux de cette retraite qui avait fait du bien à tous. Il se pourra peut-être aussi que son portrait spirituel, tout en satisfaisant, je l'espère, aux exigences de tous, plaira pourtant d'une façon spéciale à certaines âmes qui parfois se sentent un peu découragées par l'accablante chaleur du soleil et la longueur non moins accablante de la route à parcourir.

I.

Pourtant, avant d'indiquer ce que fut la marche de son âme vers Dieu, il convient de l'entendre nous dire comment il concevait la vie spirituelle et surtout les Exercices. Je n'ose tout citer, et je le regrette, mais quelques extraits montreront la manière vivante et personnelle, dont il comprenait le livre que nous a légué notre bienheureux Père, et quelle était sa manière à lui d'exploiter le trésor qui sera toujours le meilleur de notre héritage. Il n'avait peut-être pas lu beaucoup, mais il avait beaucoup réfléchi, et appliquant la netteté si concrète de son esprit aux Exercices, il y trouva non pas des choses nouvelles, mais des formules nouvelles, ou mieux des comparaisons et des images nouvelles qui peuvent aider à mieux entendre le texte.

Parfois il se représente les Exercices comme « l'histoire de l'homme réduite à un individu », ou bien encore « le plan des Exercices n'est autre chose que l'idée catholique ». Une autre fois il trouve une idée générale du livre de notre bienheureux Père dans la marche du peuple juif depuis la Mer Rouge jusqu'à la Terre Promise, et comme la comparaison peut paraître extraordinaire, il indique en note un passage de saint Ambroise qui, d'après lui, la légitime complètement. Mais il descend bientôt de ces idées générales, discutables sans doute, surtout sous la forme un peu vague où il nous les présente, à des notions plus précises, et au hasard de la plume il

1. Suite. — V. 1896, p. 281 et 517.

jette sur le papier des remarques où l'on trouve, avec sa profondeur de vue habituelle, une abondance d'images et une énergie d'expression qui ne sont pas sans charme.

« Le livre des Exercices, écrit-il, n'est pas un traité complet de méditation ou de perfection. Saint Ignace a bien compris que la *pratique* de la perfection n'est pas une *théorie* qu'on puisse renfermer entre certaines bornes. La théorie de la science de la perfection est une science déterminée, mais dans la pratique il n'y a point de terme. Aussi saint Ignace se borne à chaque semaine de donner le point de départ qui est le même pour tous, d'indiquer la voie à suivre, d'accompagner un peu sur la route. Voilà pourquoi chaque semaine a quelque chose de si précis au commencement, mais à la fin a quelque chose qui semble au premier abord être inachevé, incomplet, imparfait. Saint Ignace se borne, pour me servir d'une comparaison mathématique assez juste, à donner le terme constant, les premiers termes du développement, et le terme général d'une série qui peut avoir différents nombres de termes selon les divers degrés de la puissance. C'est ce que nous indique la quatrième annotation en disant que la longueur de chaque semaine doit varier suivant les circonstances. »

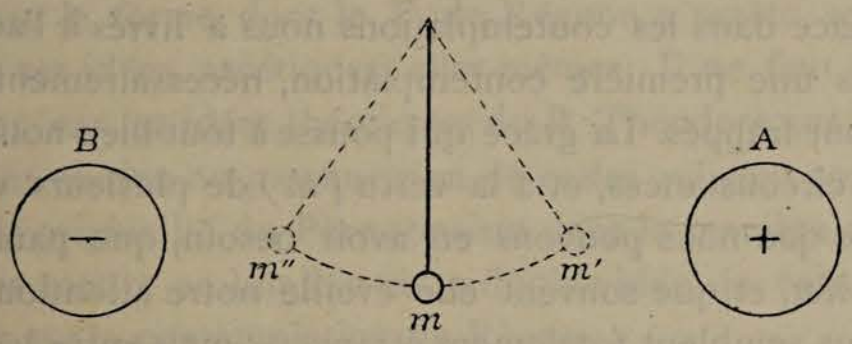
On voit déjà par cette citation un des procédés habituels au P. de Régnon. Pour mieux satisfaire le besoin de clarté qui est un des traits distinctifs de son intelligence — nous l'avons déjà noté dans la seconde partie, — il s'efforce de donner une forme à ses idées les plus abstraites par des images et des comparaisons, et ces comparaisons la plupart du temps sont empruntées aux mathématiques. Il n'est pas inutile d'y insister : « L'indifférence ne doit pas être celle de la girouette ; c'est celle de la boussole du navire, après qu'elle a été bien réglée. Elle prend *indifféremment* toutes les positions par rapport au navire, PARCE QUE elle regarde *constamment* et *énergiquement* le nord. » Il semble affectionner d'une manière toute spéciale cette comparaison tirée de la girouette et de la boussole, et dans un sermon de rentrée, prêché à la rue des Postes, l'année qui suivit sa troisième année de probation, il disait encore :

« Ne pourrait-on pas représenter l'homme par une boussole assujettie à une girouette ? L'âme, c'est la boussole ; l'imagination, la sensibilité, les sens composent la girouette. Lorsque je vois combien de souffles divers tourmentent cette pauvre girouette, je tremble vraiment que la boussole ne soit affolée, et je comprends qu'il lui faille une forte trempe et une puissante aimantation pour qu'elle reste toujours tournée vers son étoile. Descendons au fond de nous-mêmes et constatons comme nous sommes sujets aux impressions. Tantôt c'est l'ennui qui s'attache aux occupations monotones, tantôt ce sont des souvenirs de plaisir qui nous distraient. Un insuccès nous décourage, un mot un peu plus dur nous blesse et nous rebute, l'exemple de la dissipation nous dissipe. Moins que cela, il suffit d'un peu d'orage

dans l'atmosphère pour nous amollir, il ne faut qu'un changement de temps pour faire changer les dispositions de notre âme. Pauvre girouette sensible au moindre courant ! Mais surtout pauvre boussole unie à cette girouette ! Allons ! allons ! que l'âme domine le corps, que la volonté triomphe des impressions, voilà la constance, voilà le grand travail, mais voilà l'honneur de l'homme. »

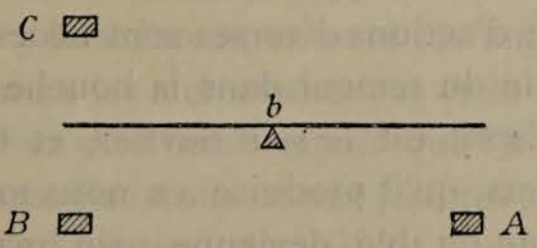
Voici comment il s'efforce de faire comprendre et même de montrer aux yeux le rôle de l'élection dans les Exercices de saint Ignace et dans toute la vie spirituelle :

« Après avoir vu ce qu'était notre nature, il faut considérer quelle doit être notre ligne de conduite par rapport à elle, car c'est en cela que consiste l'élection. Or :



« Soit *A* une source d'électricité positive ; *B* une source d'électricité négative. Entre eux un pendule *m*. Selon qu'il sentira plus vivement l'influence de la source *A* ou *B*, il se portera en *m*' ou en *m*". Mais supposé que le pendule s'étant naturellement porté dans la situation *m*", on intercepte l'action de *B* par un moyen quelconque, ou que l'on place tout près une source agissant répulsivement sur le pendule, avec une force au moins égale à la force attractive de *B*, ces deux forces se feront équilibre; et l'influence *A*, ayant seule son effet, amènera le pendule au point *m*'. Notre âme est un pendule qu'attire tel ou tel motif ; l'un est porté vers tout ce qui peut l'élever, l'autre vers tout ce qui peut la faire jouir... etc. Supposez un bilieux, il est porté vers tout ce qui peut l'élever ; donc la gloire de Dieu et sa gloire propre sont deux sources qui peuvent l'attirer. Abandonné à lui-même, il tend vers sa gloire propre, plus rapprochée de lui ; mais si vous lui inspirez l'amour de l'humiliation propre, sa tendance orgueilleuse sera paralysée, et il tendra naturellement vers la gloire de Dieu. »

Et comme son exemple lui paraît un peu compliqué, il le reprend et le simplifie. « L'exemple serait plus frappant présenté de la manière suivante :



« Soit une barre *b* de fer fixe par le milieu ; deux aimants *A*, *B*, l'attirent.

Mettez un nouvel aimant *C* qui tirant au sens inverse de *B* contrebalance son action : *A* agira infailliblement. »

Et le P. de Régnon ne serait plus le P. de Régnon s'il n'exagérait parfois le procédé, multipliant trop les comparaisons ou bien en choisissant quelques-unes qui nous semblent vraiment par trop originales ; elles sont pourtant toujours d'une justesse parfaite. On a écrit que ce qu'on est convenu d'appeler « le mauvais goût de Bossuet ferait la grâce et l'éclat d'écrivains ordinaires, comme les moments d'humeur d'Henriette d'Orléans eussent fait les beaux jours d'une autre femme ». Est-ce aveuglement ou complaisance de biographe ? Je ne sais, mais parfois je suis porté à croire que ce qu'il y a d'exubérant dans la manière du P. Théodore serait chez beaucoup d'autres une qualité ou tout au moins presque une qualité.

« Saint Ignace dans les contemplations nous a livrés à l'action de la grâce ; mais dans une première contemplation, nécessairement beaucoup de choses nous ont frappés. La grâce qui pousse à tout bien nous aura touchés par plusieurs circonstances, et a la vertu *(sic)* de plusieurs vertus différentes, tant parce que nous pouvons en avoir besoin, que parce que *ses voies nous sont cachées*, et que souvent elle éveille notre attention sur plusieurs objets qui nous semblent totalement étrangers, mais entre lesquels il existe pourtant un rapport secret par lequel les idées qu'ils forment en nous se corroborent et s'éclaircissent. On peut expliquer cette action de la grâce par diverses comparaisons. Un cuisinier va-t-il faire une sauce délicate ? On le voit s'entourer de légumes ou de jus de toute espèce, d'herbes et d'épices de tout arôme, enfin de choses dont les propriétés semblent s'entre-détruire; et prenant une feuille ici, un grain là, une goutte plus loin, il compose sa sauce; il suffit d'ouvrir un livre de cuisine pour voir que pour composer une sauce qui ne porte qu'un seul nom et souvent un nom fort simple, il faut dix ou quinze ingrédients. Il en est de même pour former en nous la vertu qui doit nous être spéciale. — De même encore un peintre, pour faire une teinte, prend un grand nombre de couleurs. — De même encore pour préparer une plaque à daguerréotype, il faut la faire passer par un grand nombre de réactifs, soit pour lui enlever les taches qu'elle peut avoir, soit pour lui donner les qualités qui lui sont nécessaires. Notre âme doit être une plaque sur laquelle se reproduira tel ou tel trait de N.-S., il faut beaucoup d'actions diverses du Saint-Esprit pour lui enlever ses défauts et la préparer à recevoir la divine empreinte. — Enfin rappelons-nous combien d'ouvriers, combien d'instruments, combien d'actions diverses sont nécessaires pour qu'un grain de blé passe de la main du semeur dans la bouche du consommateur ; et pensons que le Saint-Esprit est le seul ouvrier, et qu'il faut qu'il crée en nous tous les instruments, qu'il produise en nous toutes les actions nécessaires, non pas pour que du blé devienne pain, mais pour qu'une graine

vide et empoisonnée devienne un gâteau succulent, et ne nous étonnons pas si les inspirations du Saint-Esprit peuvent être multipliées, sembler se contrarier ; multiplicité d'autant plus merveilleuse qu'elle permet à ce divin Esprit d'agir à la fin avec force et suavité, en amenant sûrement, mais avec douceur, l'âme à bonne fin. Car de même qu'on ne peut faire retourner en arrière un char lancé rapidement à moins de l'arrêter brusquement, et par un choc violent, mais qu'on peut le faire revenir doucement à son point de départ par l'effet même de son premier effort, si on lui fait faire un long circuit ; de même le Saint-Esprit, pour conduire l'âme au bien, sans choquer et brusquer sa volonté, lui fait faire souvent de longs détours. »

Mais en regardant d'un peu plus près toutes ces citations, je m'aperçois que je m'écarte un peu de mon sujet ; elles attirent en effet l'attention du lecteur plutôt sur la forme dont le P. de Régnon a revêtu ses idées ascétiques, que sur ses idées ascétiques elles-mêmes. Il ne faut d'ailleurs pas trop le regretter, car les idées théoriques du P. Théodore sur la spiritualité ne se distinguent en rien ou presque rien de celles qui sont communes chez nous ; la grande originalité du Père consiste dans la manière de les présenter. Pour mieux mettre en lumière cette double idée, je vais citer encore quelques lignes sur la contemplation du Règne :

« La forme de la Compagnie et son esprit sont dans cette méditation qui est la mère de la Compagnie et par conséquent sa méditation propre.

« Nous voyons 1° que nous avons un roi ; mais ce n'est pas un roi pacifique comme le roi des comtemplatifs : c'est un roi guerrier, ambitieux et dont les projets ne s'étendent à rien moins qu'à conquérir le monde entier ; — 2° que ce roi ne combat pas par ses généraux, mais par lui-même, et non seulement il conduit ses troupes au combat, mais il est le premier à la brèche, soldat et général tout à la fois ; — 3° que ce n'est pas un Fabius Cunctator qui attend l'ennemi ; mais c'est un Alexandre qui sort de ses états, et va attaquer ses adversaires jusqu'au fond de leur empire. — D'où il suit pour nous que nous sommes des soldats, mais 1° non pas des courtisans ou des soldats de parade ; — 2° que nous qui formons ses gardes nous ne sommes pas des soldats d'arrière-garde ou de corps de réserve, mais bien des troupes déterminées à tout et commençant toujours l'attaque; — 3° que nous ne sommes pas des soldats de garnison, des gardes nationales, mais des troupes qui vont en avant, des corps expéditionnaires.

« Mais parmi ces derniers soldats, il y a trois sortes de gens : ceux qui combattent parce qu'ils y sont forcés, comme les engagés ; ceux qui combattent pour la paie comme les mercenaires ; et ceux qui combattent à leurs frais et comme volontaires sans autre espoir que l'honneur et la victoire. Voilà ce que nous devons être nous autres jésuites ; saint Ignace ne veut que des hommes décidés à suivre J.-C. partout et par amour.

« Mais remarquons bien quels sont les ennemis que nous devons com-

battre. La sensualité, l'amour charnel, c'est-à-dire les inclinations de la chair et du sang, et l'amour du monde; et ces ennemis il faut les combattre partout. Cependant, et ce n'est là qu'une conséquence, c'est chez nous que nous devons les combattre d'abord. Il ne s'agit pas d'aller comme des Don Quichotte nous créer des chimères pour les combats. J.-C. notre roi a divisé entre ses soldats ses ennemis, et à chacun de nous il a donné à conquérir d'abord son Cœur. »

J'aurais pu multiplier ces citations ; on y aurait mieux admiré encore l'esprit du P. de Régnon avec toutes les qualités de haute raison et de brillante originalité qui le distinguent, mais il faut entrer enfin dans l'âme du religieux, et voir à l'œuvre ce fidèle soldat du roi Jésus qui ne consentit jamais à se prendre pour un vulgaire garde national.

II.

A qui parcourt le petit cahier de notes spirituelles que le P. de Régnon a crayonné au hasard de ses réflexions sans jamais, sauf une fois ou l'autre, donner à sa pensée un entier développement, une chose se manifeste tout d'abord et semble dominer toute la vie religieuse du cher disparu : la lutte constante qu'il eut à soutenir contre son intelligence qui semblait vouloir envahir tout, et partout prendre la première place aux dépens du cœur. Curieux par nature et aussi par volonté, observateur implacable au point d'avoir pu être, s'il l'avait voulu, un critique malin, il apportait dans les choses de Dieu cette curiosité ardente et difficile à satisfaire qu'il apportait dans ses recherches scientifiques. Il voyait d'abord les choses comme des problèmes à résoudre ; son intelligence toujours en éveil et avide de vrai donnait peu de place aux affections sensibles : « L'intelligence l'a trop emporté sur le cœur », écrit-il dès le début de ses récollections de grande retraite au 3e an ; il avait écrit la veille : « J'ai l'intention d'entrer beaucoup plus par le cœur que par la tête dans les Exercices. Mon cœur est mort de sécheresse »; et ailleurs encore : « L'asservissement de l'intelligence est la seule chose qui me coûte véritablement. »

Le mal fut reconnu de bonne heure, l'ennemi vite signalé, et des précautions prises pour le réduire. Changer la nature est chose impossible, et Dieu ne demande pas cela; il suffit de lutter contre ce qu'elle a de mauvais ou de moins bon. La grande lutte fut donc dans l'âme du P. Théodore entre l'intelligence et le cœur, lutte contre l'hypertrophie de la tête et l'atrophie du cœur, comme lui-même s'exprime quelque part ; toute sa vie il dut se mettre en garde contre la passion des spéculations, *concupiscentia gustus speculativi.* La chose n'alla pas sans difficulté, car par cela même que l'intelligence est la faculté la moins facile à soumettre, elle est aussi la plus prompte à se révolter.

Il y avait véritablement en lui une soif de savoir inextinguible, et un

besoin de se répandre au dehors et de parler spéculation théologique ou scientifique. Dans son *diarium* du 3e an dont nous reparlerons plus tard, on trouve presque à chaque page des remarques comme celle-ci : « Dispute en récréation sur la géologie... où je me suis échauffé. Puis conversation théologique *ubi totus effusus sum*, me laissant entraîner à la spéculation. Aussi tous les fantasmes s'agitant, il y a eu agitation de l'intelligence toute la soirée et par conséquent sécheresse du cœur. »

Cette recherche ardente du savoir, on le prévoit assez, devait d'abord faire naître dans cette intelligence, si sûre d'elle-même et si consciente de la force et de la facilité de son action, une vue claire de sa supériorité. Le P. de Régnon n'a jamais manifesté de pareils sentiments ; jamais il n'a fait de comparaison au moins volontaire dans ses écrits entre lui et les autres, mais à l'attaque menée avec tant de vigueur contre l'amour exagéré de l'étude, on devine bien qu'il avait eu à résister aussi et avec force contre la tendance presque nécessaire des esprits comme le sien. Il veut se faire enfant, ne jamais critiquer, « éviter les opinions singulières ou extrêmes, et éviter de donner son avis sur les questions brûlantes actuelles », il veut viser à l'obéissance aveugle de jugement. Et après chacune de ces déterminations, pour bien montrer qu'il sait à quoi il s'engage, il ajoute sans hésiter : « C'est un point qui me coûtera beaucoup. » Il descend encore plus à l'intime de lui-même, sous le regard de Dieu, il s'observe avec une rigueur impitoyable, et se dit ses vérités avec une raideur qui surprendra peut-être au premier abord et que je crois exagérée. Mais l'important pour chacun de nous est d'avoir pris une fois ou l'autre une connaissance complète de son caractère comme de son tempérament, car si le γνῶθι σεαυτόν est le premier degré de la sagesse, il faut donc bien aussi que ce soit le premier degré de la sainteté. « Le vice qui domine en moi, c'est un orgueil que j'appellerai orgueil d'intelligence, c'est-à-dire l'amour du moi en moi et par moi. C'est ce qui fait que je ne tombe pas d'ordinaire dans les petits travers de la vanité, que je ne cherche pas à m'attirer des éloges, à briller, d'où vient que je ne passe pas pour orgueilleux parmi mes frères. Cet orgueil se manifeste par un grand esprit d'indépendance de jugement, par la confiance dans ma raison, par l'amour des opinions extrêmes et singulières. C'est donc intérieurement et au fond du cœur même que je dois agir, par l'humiliation intérieure bien plus encore que par l'humiliation extérieure qui ne me coûte pas trop ; et cette humiliation intérieure doit consister à se faire en tout et *corde sincero*, enfant devant ses supérieurs, ses règles, et enfant avec le bon Dieu ; c'est-à-dire abnégation de jugement, et piété simple et du cœur plus que de la tête. »

Pour acquérir cette abnégation et cette simplicité, il met en pratique un procédé souverainement efficace ; il cherche par autant qu'il le peut à rabaisser l'intelligence, non par des raisonnements ridicules, son ferme bon

sens y eût trop répugné, mais en se répétant à lui-même, ce qui est vrai, qu'un homme vaut surtout par le cœur: « Hier à la méditation du soir, j'ai compris que Dieu ne demandant ni science, ni talents pour la sanctification, mais ne s'adressant qu'au cœur, les qualités surnaturelles du cœur étaient seules à considérer dans le 3e an. J'ai vu alors combien mon cœur était misérable. Souvent tu as des pensées de vanité par rapport à ta science, ton intelligence. Tu n'en as pas par rapport à ton cœur, car tu sais qu'il est bien misérable. Or la seule manière vraie de classer les hommes, c'est de les classer par le mérite du cœur. Vois comme tu recules loin dans cette classification qui est celle de Dieu. » Enfin, refaisant dans une page d'une saisissante netteté le portrait intime de lui-même, il écrit: « Il est évident que je suis bien tombé au-dessous de mes résolutions de sortie de retraite. Mais, je ne sais si j'ai tort, je ne m'en effraie pas. La conversion n'est pas l'affaire d'une résolution, mais d'une lutte pied à pied. Le point capital est l'atrophie du cœur. La meilleure preuve que j'ai trouvé là le point faible, c'est que c'est là que se trouvent les défaites et le principe des autres fautes. Il faut donc t'attacher à cela. Aujourd'hui, je l'ai bien compris de plus en plus. De tout côté Dieu me donne à ce sujet des lumières. Les 3 degrés de la tentation des 2 étendards sont nettement accusés là pour toi. L'amour des richesses, l'attachement aux richesses, la *concupiscentia oculorum* a chez toi pour objet les richesses intellectuelles. Tu amasses comme un avare, pour amasser. Et cependant, comme l'avare, tu n'emporteras rien de tout cela. Il y a une vraie passion chez toi. Le 2d degré, savoir: l'ambition, l'amour des honneurs, c'est pour toi le désir d'être prince intellectuel, d'être de l'aristocratie des intelligences, et cela te conduit au 3e degré, savoir: *superbia vitæ*, indépendance de jugement, orgueil de la raison. Tout cela est-ce clair? — D'autre part Dieu te montre qu'on ne l'atteint pas par la science; on n'atteint que l'image de ses perfections; mais le plus sublime objet de la spéculation n'est jamais formellement Dieu lui-même; ce n'est tout au plus que son atmosphère. Ce n'est que le cœur qui l'atteint directement, qui l'atteint vraiment. »

Et quand il se présentait dans la vie journalière de petites humiliations, il s'examinait sévèrement sur la manière dont il les acceptait, constatant combien elles atteignaient jusqu'aux fibres les plus intimes de son âme, et raillant en lui ce premier mouvement qui nous porte à déclarer que nous faisons bon marché de ces petites avanies et qu'elles ne sauraient nous atteindre. « Je reçus bien ces remarques, mais il me fallut un effort pour les recevoir intérieurement. Ensuite, j'en fus desséché le reste de la journée, bien que au bout de 2 ou 3 heures l'impression de chagrin fût passée. La soirée fut sèche, distraite. J'allai faire le catéchisme. Je me reprochai de ne l'avoir pas préparé. La lecture du P. Lefebvre, la méditation, tout fut sec. Comme une humiliation est bonne! Dis donc, maintenant, que ces petites

humiliations ne te font rien ? Il est vrai qu'elles n'humilient vraiment que quand on les admet intérieurement et de cœur, et qu'on ne se contente pas d'être extérieurement convenable. »

Cette lutte fut sans doute la grande occupation de la vie spirituelle du P. de Régnon, et nous dirons bientôt comment il s'y prit pour l'amener à bien; mais avant, il faut l'entendre nous signaler un second ennemi ; après s'en être pris à son intelligence, il va s'en prendre à son cœur: « Il y a dans mon cœur deux tendances dominantes. Le besoin de s'attacher à quelqu'un et de lui être fidèle : de là la facilité à subir les influences de mes amis, à prendre leur genre, à refléter ceux avec lesquels je vis; de là aussi la facilité à tomber dans la camaraderie. La seconde tendance chez moi est un fonds de profonde mélancolie qui me pousse aux deux extrêmes contraires,à savoir, d'une part, à une grande dissipation, l'amour des gros rires, des grosses farces, de tout ce qui peut étourdir ; et d'autre part à une tristesse intérieure, un découragement, un scepticisme en fait de vertu, une tendance à voir partout le naturel au lieu du surnaturel. Un autre effet est encore le manque d'ordre, de suite dans mes règlements; je vis au jour le jour, me laissant aller à l'impression du moment, haïssant ce qui est une résolution pour l'avenir, et ainsi se produit en moi ce bizarre phénomène d'un orgueilleux qui s'abandonne et se méprise. »

Voilà encore un de ses grands chagrins et de ses grands désespoirs : il aimait trop à rire; il aimait trop à se répandre autour de lui,s'attachant à tous les objets comme à tous les hommes; de là ses distractions dans les prières, de là souvent — à l'en croire du moins, car il ne faut pas oublier qu'en tout cela il est lui-même son grand accusateur, et que le caractère distinctif de sa vie fut la charité — de là donc ces brusqueries, ces mots trop vifs, ces disputes dont il était le seul à garder le souvenir. Nous retrouvons ici sa grande impressionnabilité qui se tourmentait pour la moindre chose au physique comme au moral. Un matin, il se lève l'âme toute triste, et la cause de cette grande tristesse, c'est qu'il avait remarqué la veille au soir au moment de se mettre au lit, qu'il avait des varices à une jambe, et qu'il lui faudrait mettre un bas élastique. Et alors les considérations vont leur train : « Cela m'a humilié, moi si fier de ma constitution saine et sèche, et qui n'est pas si bonne que je le crois. En outre, cela m'a attristé, comme indiquant l'arrivée de ces infirmités qui ne quittent plus, dont on ne guérit plus. J'ai médité là-dessus, et j'ai constaté 2 choses: combien notre corps fait partie intrinsèque de notre être, et comment ses hontes nous humilient tout entier. Et puis combien nous voyons la vieillesse arriver avec chagrin. J'ai cherché à me raisonner et à faire mon sacrifice. Mais cela a été bien mou: il est vrai, je suis encore tout fatigué de la journée de Noël, et en outre il y a tempête et pluie du sud. »

Voilà pour le physique. Au moral tout est perdu parce que un jour, en

récréation, il s'est laissé entraîner à soutenir une foule de paradoxes, avec bruit, affirmation, « occupant tout le monde de moi, ne m'apercevant pas que j'étais un jouet dont on s'amusait, mais qu'on trouvait fatigant. » Et les gros mots arrivent: « J'ai parlé tout le temps avec une suffisance fétide... Voilà où tu en es... » Je suis intimement persuadé, je suis sûr qu'il n'y avait que lui à penser ainsi. Sans doute, et cela ressort des nombreuses admonestations que le P. Théodore s'adresse à lui-même, il avait l'exubérance par trop débordante à certaines heures des âmes profondément sensibles, et qu'un rien impressionne — il écrivait dans ses notes de retraite de 1888 que la peur des assassins le tourmentait parfois très fort — mais d'abord c'était l'effet de son tempérament, et ensuite, il sut si bien employer pour la joie de tous cette gaieté retentissante, que jamais personne parmi les hommes n'a songé à la lui reprocher, bien au contraire. Si donc, comme il s'en accuse si vertement, il manqua souvent et au silence et à la charité, il lutta si bien pour corriger ses défauts, que Dieu lui-même, sans doute, n'a tenu compte de ses imperfections que pour le récompenser des efforts qu'il fit pour les vaincre. Car il luttait vaillamment et contre son intelligence et contre son cœur ; il va lui-même nous faire assister à ses combats qui parfois peut-être nous feront sourire, mais qui seront aussi pour nous une grande consolation et un bel encouragement.

III.

« Pour remettre ce cœur en place, écrivait-il, il faut le faire simple comme un enfant, et l'attacher à Jésus-Christ par une vie de sainte familiarité, ce qui n'est autre chose que l'humilité, la simplicité et le recueillement. Avoir une piété tendre et simple. »

On ne l'a pas oublié, c'était déjà le remède qu'il proposait pour guérir la superbe de son intelligence ; toute sa vie spirituelle se réduit donc à cette tendance : devenir un enfant à la suite de Jésus-Christ. Pour y atteindre, il travaille surtout à veiller sur lui-même, à ne pas se perdre de vue : « Il faut un vigoureux coup de collier, serre la sangle et la gourmette, et tiens-toi haut en main. » Cette surveillance était devenue chez lui une longue habitude, mais aussi une preuve de haute vertu, et le jour où Notre-Seigneur vint le prendre à l'improviste, il avait comme de coutume noté sur sa feuille d'examen particulier le résultat du combat de la matinée ; il était en règle. Il trouvait d'ailleurs à cette étude des mouvements de son âme un véritable intérêt. Au noviciat il avait dressé un petit tableau de sa vie qu'il appelait « *Mon échelle* » ; on ne m'en voudra pas de le reproduire ici, il montre avec tout le sérieux du novice, la perspicacité du jeune psychologue :

« *Après la Saint-Joseph 1852.* Amour effréné du monde, oubli de la vocation.

« *Après la Saint-Joseph jusqu'au Patronage.* Inspiration irréfléchie de dégoût du monde ; la vie religieuse vue et aimée au point de vue cynique.

« *Du Patronage à l'entrée au noviciat.* La piété envisagée comme une nécessité par laquelle il faudra passer après avoir pris une résolution belle.

« *Du noviciat à la grande retraite.* La vie religieuse envisagée philosophiquement comme la chose la plus éminemment raisonnable, et le sacrifice comme une chose éminemment belle. Amour de la sainte Vierge ingénieux. Nulle connaissance ni amour de N.-S. J.-C.

« *Grande retraite.* Amour du sacrifice. — Amour de la divinité de N.-S. J.-C. comme ce qu'il y a de plus beau. — Amour de l'humanité de N.-S. par la reconnaissance. — Dévotion au Sacré-Cœur inspirée sans motif, sans cause. — Me poser comme l'esclave du Sacré-Cœur, parce que je le dois, je le suis et je veux l'être. — Me réfugier dans le cœur de JÉSUS. — Amour de l'esclavage de JÉSUS, comme ce qu'il y a de plus beau.

« *Mois de juin.* Amour filial pour JÉSUS, non plus pour un motif tiré de moi, mais parce que JÉSUS m'y appelle.

« *Idem.* Dévotion à la Passion, au Cœur agonisant de JÉSUS, et à N.-D. des Sept Douleurs. Et cela dans l'amour du Sacré-Cœur.

« *Septembre.* Vue plus complète de mes péchés, de ma bassesse, et surtout de ma faiblesse, inspirée en refaisant ma première semaine. — Désir de l'amour pur de la Passion de JÉSUS, indépendamment de mon profit.

« *Carême 1854.* Amour de la Passion non plus par motif d'un amour prenant sa source dans l'intelligence, dans la réciprocité, dans une sorte de balance entre JÉSUS et moi, mais par motif d'amour né de la vue de la bonté infinie de JÉSUS. »

Pour mieux fixer son attention, et mieux suivre les mouvements de son âme, le P. Théodore avait pris l'habitude de noter les divers sentiments qui l'occupaient, et cela était devenu pour lui un grand moyen de surveillance; il écrivait à propos de tout, et un peu toutes sortes de choses : oraisons jaculatoires, préparations de méditations, récollections, joies ou tristesses. C'était un assujettissement qui parfois lui coûtait beaucoup, mais il mettait son point d'honneur à y rester fidèle le plus longtemps qu'il pouvait. Hélas ! parfois il avait trop présumé de ses forces, et le joug qu'il s'était imposé pesait si lourdement sur ses épaules, qu'il fallait le rejeter, mais au moins il avait fait preuve de bonne volonté. J'ai sous les yeux quelques feuilles intitulées : « Préparations de méditation » et qui sont bien éloquentes. Elles furent commencées au sortir d'une retraite ; on lit en effet à la première page : « 12 septembre, contemplation *ad amorem*, points donnés par le P. G. » La méditation s'était faite péniblement, et le P. Théodore, après quelques lignes de récollection, écrit : « O JÉSUS, JÉSUS ! que ma plume au moins écrive que je vous aime, puisque mon cœur ne sait pas vous le dire. » Le lendemain 13, la méditation est fort bien préparée, le 14 aussi; le 15, les points ne sont pas

indiqués, mais la récollection est faite et d'une façon rigoureuse, le 16 il en est de même, le 17 et le 18 oubli complet, le pauvre cahier est abandonné; mais le 19 -- c'était le 20e anniversaire de ses vœux, le P. Théodore lui-même l'indique — le cahier est repris; abandonné de nouveau le 20, il est de nouveau repris le 21; et les luttes se poussent avec les mêmes alternatives de succès et de revers jusqu'aux premiers jours d'octobre, où le cahier est définitivement laissé de côté. Cet essai ne fut pas le seul. Il y a toute une série de méditations sur la Passion de N.-S.. où les mêmes péripéties se retrouvent; on y touche du doigt combien il lui en coûtait pour s'astreindre ainsi à demeurer fidèle, au moins pendant quelque temps, à une résolution aussi nette et dont il était aussi facile de vérifier le résultat. Qui donc s'en étonnerait ? La sujétion à une occupation déterminée et qui revient tous les jours à heure fixe, n'est-ce pas, pour certains esprits naturellement impatients, la mortification la plus pénible, et y persévérer pendant quelques jours, n'est-ce pas déjà une grande victoire? Cette victoire, il vint une heure où il la remporta presque pleinement et dans des circonstances bien exceptionnelles.

Après sa grande retraite du 3e an, il s'était imposé de composer un *diarium* où il devait, six fois par jour, trois fois le matin et trois fois le soir, noter ses impressions et ses dispositions d'esprit. Je crois, sans vouloir abuser des mots, qu'étant donné sa nature si impressionnable et si ennemie de la contrainte, c'était une résolution héroïque. Il y fut fidèle, non pas sans défaillance, lui-même va nous le dire; mais en général il prend la plume trois fois par jour pour faire cette revue de conscience, et c'est déjà beaucoup. Car enfin, et il le remarque, dans une vie aussi régulière que celle du troisième an, les événements ne sont pas si nombreux qui font sur l'âme une impression notable, et le P. de Régnon ne se résignait pas à prendre la plume simplement pour prendre la plume et accomplir sa résolution *perfunctorie*, comme il dit; il voulait un examen véritable. Je voudrais citer le plus longuement possible ce *diarium* qui est si curieux. Au lieu de prendre ici et là ce qui s'y trouve de plus saillant, je vais transcrire une semaine entière : le lecteur aura par là une plus juste idée de la physionomie de ce journal. Je commence à la récollection du dimanche 10 janvier; un mois à peu près s'est écoulé depuis la fin de la grande retraite.

« *10 janvier, dimanche. — 7 h. du matin. Récollection.* — Le 6, le *diarium* contient 12 lignes, le 7, il a 4 lignes, le 8, il a une ligne, le 9, il n'y a rien ! Voilà qui est bien accusé ! -- J'ai une excuse en ce que hier et avant-hier, j'ai eu un cas de conscience difficile à préparer. Cette excuse diminue la faute, mais elle montre en même temps comme tu es faible, et comme tu es loin de l'habitude de la vie intérieure. C'est pourtant cela que par dessus tout tu viens chercher au 3e an. Donc plus tu as occasion de dissipation, plus tu dois être énergique à tenir à la récollection fréquente pour parvenir

au recueillement. Voici un mois de préparation de sermons ; ce doit être un mois de lutte. C'est une grande et décisive bataille qui s'engage. Tu le sais, tu le sens, il faut donc ramasser toute ton énergie. — Tu peux remarquer aussi comme ton examen est chargé cette semaine. Il faut dire aussi qu'il était fait d'une manière trop vague, sur des points trop vagues, et par suite tu marquais un peu au hasard. Ce qui est la vraie méthode pour détruire en peu de temps la pratique de l'examen.

« Donc résolution à prendre :

« 1/ 3 fois le matin et 3 fois le soir, tenue du *diarium*, savoir après la méditation, — vers 8 heures — et vers 11 heures — vers 2 heures — vers 4 h. ½ — après la méditation. — 2/ Oraisons jaculatoires. — 3/ Considération dans les paroles. — L'examen particulier cette semaine sur la fidélité au *diarium*.

« *10 h.* — Voici que j'ai déjà manqué à ma résolution, car je n'ai pas tenu le *diarium*. Je me suis laissé absorber par le travail. Voici toujours cette malheureuse disposition de remettre à plus tard ce qui t'ennuie. Je vais faire une visite expiatoire.

« *11 h.* — Je viens au rendez-vous. Mais je n'ai rien de particulier à inscrire parce que je suis absorbé par un travail de morale. Je me laisse trop absorber.

« *4 h.* — J'ai manqué au rendez-vous de 2 h. ; cela par pur oubli. Je suis dans une certaine torpeur et tristesse que je n'ai pas assez secouée. Aussi j'ai mal dit mon bréviaire.

« *5 h. ½.* — Je vais commencer ma lecture spirituelle. Il faut faire un grand effort pour que mon esprit rempli de théologie et tout agité, soit attentif à cette lecture. Commençons par prier.

« *11 janvier. — 7 h. du matin.* — Méditation bien distraite. Cela provient de ce que je n'ai pas bien pratiqué les additions. Voici une époque importante. L'intelligence doit s'occuper. Va-t-elle envahir tout l'homme et empêcher les oraisons? C'est une épreuve importante. Il faut se renforcer sur le recueillement de toute manière, et sur une fréquente récollection.

« *8 h. ½.* — J'arrive au rendez-vous la tête pleine de morale. Je n'ai rien à noter, mais cela sera pour moi l'occasion d'élever mon cœur à Dieu. Vive Jésus. Vive Marie. Vive Joseph.

« *3 h.* — J'ai oublié 11 h. J'étais absorbé à copier de la musique pressée. Après dîner j'ai été absorbé par un travail de morale. A part cela, cela ne va pas mal, sinon qu'il n'y a pas calme de l'esprit. Mais aujourd'hui c'est un mal nécessaire. Allons, calmons-nous, faisons une petite oraison jaculatoire... La plume me brûle entre les mains. Tiens-la encore un instant. O mon Dieu, quand ferez-vous qu'il faudra un effort chez moi pour que je vous quitte, tandis que maintenant il faut que je fasse un effort pour vous trouver ?

« *12 janvier.* — *6 h. ½.* — A la méditation et à l'action de grâces, j'ai eu la tête complètement absorbée par des idées d'un cas de morale discuté la veille, par suite le cœur sec comme du bois. Maintenant que tu n'as plus ce travail sur les bras, remets-toi à l'*affectus*. Oraisons jaculatoires... Quand donc y penseras-tu sans qu'on te le dise ? O mon JÉSUS, parlez-moi, que je vous réponde. *Cor Jesu flagrans amore mei, fac ut cor meum ardeat amore tui. Cor Mariæ.*

« *5 h. du soir.* — En choisissant ta matière d'examen, tu croyais que tu n'avais pas de matière suffisante, que c'était trop facile de tenir le *diarium*. Tu vois si tu es fidèle ! de 6 h. ½ du matin à 5 h. du soir, aucun compte tenu ! Aussi quel désordre aujourd'hui ! Et c'est ta faute, tu n'as pas d'excuse. Mon Dieu, pardonnez-moi. Allons, je suis content d'avoir trouvé un point précis, bien déterminé, sur lequel je dois me vaincre. Ton examen n'aura pas de vague cette fois-ci. Il ne peut y avoir que 6 points par jour, et aujourd'hui tu en as 3.

« *6 h. ½.* — Méditation à peu près nulle. Sécheresse et divagation. Tu l'as bien mérité. Va au Saint-Sacrement.

« *13 janvier.* — *6 h. ½.* — Mauvaise méditation. Au reste je n'ai qu'à bien me tenir, car je sens l'arrivée d'une mauvaise veine. Déjà je vois quelques symptômes d'agitation. Les égoûts laissent sortir des rats... Prions beaucoup et tenons-nous unis à Dieu.

« *14 janvier.* — *6 h. ½.* — La journée d'hier n'a pas été si mauvaise que je le craignais. Les craintes ne se sont pas vérifiées. Mais il y a eu de l'effusion, du manque de recueillement, et surtout manque de récollection. Le *diarium* complètement négligé. — Ce matin, assez bonne méditation, non pas tant pour les pensées, ni pour les mouvements du cœur, que pour l'attention de me tenir en la présence de Dieu. J'ai vu que sous ce rapport-là, mes méditations étaient très fautives. C'est l'oubli de la 3e addition et de la construction de lieu des 3 classes.

« *11 h. ¼.* — J'arrive enfin. Pourquoi si tard? Dissipation, perte de temps. Errer par la maison ; sécheresse du cœur. Tout cela est coupable. Mon Dieu, je vous demande pardon. — Pas d'oraisons jaculatoires. *Jesu, miserere mei ! Jesu, miserere mei !* JÉSUS, parlez-moi le premier, et si haut que je vous entende. *Loquere, Domine, ad cor.*

« *5 h. ½.* — J'arrive enfin. Pourquoi si tard ? Promenade, mais surtout longues conversations après sur la théologie. Misère ! Misère ! Misère !

« *6 h. ½.* — Méditation nulle. Cette théologie m'a fatigué beaucoup le corps et par suité hébété. Et qu'y as-tu cherché ? *Concupiscentia gustus speculativi.* Te voilà bien en faute.

« *15 janvier.* — *6 h. ½.* — Aujourd'hui il faut m'appliquer au *diarium* avec la plus scrupuleuse exactitude. Aucun motif ne peut t'excuser. Appli-

que-toi aussi au recueillement et au silence. Déjà depuis une demi-heure tu as manqué au silence. Allons.

« *8 h.* ½. — Manque de récollection. J'ai encore manqué une fois au silence. Je me laisse trop aller à l'activité d'intelligence, et par suite je ne m'occupe pas de ma maison et de mon ménage.

« *11 h.* — Il y a un petit ennui méritoire à s'occuper de ce *diarium*, mais c'est essentiel. Je ne fais d'oraisons jaculatoires que lorsque je fais ce *diarium*. Rien de nouveau.

« *3 h.* — Du laisser-aller en récréation. Trop de rires, trop de plaisanteries. Ensuite sécheresse ; le cœur n'a encore rien dit au bon Dieu. Mon Dieu, Mon Dieu. *Cor Jesu. Cor Mariæ. Cor Joseph.*

« *4 h.* ½. — Dissipation. Longue conversation dans ma chambre. Nulle piété.

« *16 janvier. — 6 h.* ½. — Courbature et un peu de grippe ce matin. Aussi fatigue, torpeur, en même temps qu'agitation d'un état fiévreux. Mon Dieu, que je suis alors mou ! lâche !

« *8 h.* — Rien. J'ai dormi sur ma table tout ce temps exprès. Cela m'a fait du bien. Mon Dieu ! que vous avez tout bien fait pour votre pauvre créature. Merci, mon Dieu. *Suscipe.*

« *4 h.* ½. — Que je suis en retard. Trop de vie extérieure; effusion à la bibliothèque, curiosité. Pas de récollection. Cependant j'ai bien dit mon bréviaire. Tu devrais cependant te bien tenir, car le faubourg gronde. Déjà hier soir, tu as eu une vilaine émeute. *Orate ne intretis in tentationem.* »

Voici comment, dans la récollection hebdomadaire du lendemain, il juge la semaine écoulée : « Cette semaine aurait été très mauvaise si le frein du *diarium* ne l'avait un peu retenue, et la preuve c'est combien j'ai rongé ce frein et combien de fois il a été impuissant. — La faute principale de cette semaine, c'est moins le travail spéculatif que la diffusion *ad exteriora* et la dissipation qui en est la suite. Longues conversations à la bibliothèque ou ailleurs ; petits mots en passant. Besoin d'aller parler, rôder de côté et d'autre après le travail. Vanité et vanité. — Avec cela peut-il y avoir du recueillement, de l'esprit intérieur, des oraisons jaculatoires ? C'est impossible. Le *diarium* lui-même se ressent de cette diffusion. Il devient, dans les derniers jours de la semaine, d'une sécheresse qui prouve qu'il devient une simple formalité légale. Il faut prendre garde à cela. Que servirait de nourrir un arbre mort ? — Donc résolutions: 1° tenue du *diarium*, mais non pas la lettre seulement, mais l'esprit, c'est-à-dire la prière, le recueillement, l'affection ; 2° le recueillement extérieur. Craindre les conversations de la bibliothèque. Examen particulier : *diarium.*

Ces citations expliquent certes mieux que tout commentaire la vigueur avec laquelle le P. de Régnon savait mener la lutte contre sa passion pour le travail intellectuel, et le besoin nerveux et physique d'épanchement qui

était la conséquence obligée de son tempérament. Elles nous aident aussi à concevoir une juste idée de l'amour que le P. de Régnon avait pour le temps consacré à l'étude, et combien ces heures lui étaient précieuses. C'était là chose sacrée, il n'y fallait point toucher. Cette remarque faite, me permettra-t-on de rappeler certains traits que j'ai cités tout au long dans la première partie ; l'or de sa charité, à ce qu'il me semble, en paraîtra encore plus pur. Qu'on veuille donc bien penser un instant à la patience qu'il montrait pour écouter certains récits fort longs et toujours les mêmes, et cela dans le seul but de permettre au narrateur d'épancher un moment toute son âme ; aux longues heures passées près de ses chers « béquillards » ; aux visites faites à des malades éloignés, visites bien longues et bien souvent répétées dans certaines occasions : c'était pourtant tout cela des heures enlevées à ses chères études spéculatives. Le P. de Régnon fit plus encore cependant. Un de ses anciens supérieurs qui l'estimait et l'aimait beaucoup, disait quelques jours après sa mort : « C'est une grande perte. Oh ! le P. Théodore, voilà un vrai religieux, un religieux sur lequel on pouvait compter! Il était prêt à tout faire, même à laisser là ses grands travaux de théologie pour remplir n'importe quelle fonction. Plus d'une fois quand il me savait embarrassé de trouver des surveillants, dans les temps de difficulté, il m'écrivit ou vint me trouver pour s'offrir à moi : « Vous savez, me disait-il, « si vous avez besoin de moi, vous n'avez qu'à me prendre. Je suis le domes- « tique de la Compagnie. »

Nous aurions cru pourtant, à l'entendre parler, qu'il ne vivait que par l'intelligence et que ses chères spéculations étaient toute sa vie. Eh bien ! non, bon P. Théodore, votre cœur était moins atrophié que vous ne vous plaisiez à le répéter. — Vous me permettrez de dire que vous ne vous en êtes pas tenu là. Vous n'auriez peut-être pas souffert pendant votre vie qu'on ajoutât un mot à tout ce que je viens d'écrire, estimant que c'était déjà trop. Mais vous ne me défendrez pas après votre mort de dévoiler ce que, malgré vos goûts si évidents, et vos dons si rares, vous avez souhaité de tout votre cœur; ce sera pour nous une consolation, et si Dieu le désirait, un exemple.

Ce grand intellectuel était, depuis de longues années déjà, tourmenté par un désir qui pourra paraître singulier à ceux qui le connaissaient, mais qui n'en était pas moins une résolution bien arrêtée chez lui. Il voulait quitter la France, et aller travailler à la gloire de Dieu en Chine. Quand naquit cette pensée, à quelle occasion, il m'est impossible de le savoir. Je trouve simplement dans ses notes de retraite au 3e an ces deux seules remarques : « *22e jour, 4e exercice.* J'ai demandé la Chine à Dieu ; car la Chine va merveilleusement avec mon élection. Au contraire, les ambitions, les vanités qui m'éloignent de la Chine sont juste en raison contraire de mon élection. » Et plus loin : « Il faut que j'oublie tout ce que j'étais, que je n'en tienne aucun compte, que je ne fasse aucun cas de mon acquit naturel etc... il

faut un nouvel homme tout à neuf. C'est le *dixi: nunc cœpi.* Tout à neuf : J'ai compris combien cela était difficile. J'ai vu que la Chine me convenait très bien pour cela, et que ce qui m'éloignait de la Chine, m'éloignait de mon élection. J'ai demandé à Dieu la Chine. »

Ce ne fut pas une demande platonique, une demande formulée devant son prie-Dieu, à la fin d'un colloque; il écrivit au T. R. P. Général. Sa lettre était datée du 5 février. J'ai voulu voir si son *diarium* faisait allusion à cette détermination si importante. Voici ce qu'il écrit à cette date :

« *8 h.* — Matinée distraite et dissipée. Heureusement voici une lettre triste de maman qui m'est remise, et qui me remet dans le sérieux de la vie et me rappelle à la prière.

« *10 h. ½.* — Comme le cœur de l'homme est changeant sous tous les vents! Je suis maintenant sous le coup de la tristesse, du chagrin, presque de l'affaissement. Mon Dieu ! je vous l'offre en expiation. Pardonnez-moi, secourez-moi, éclairez-moi.

« *11 h. ½.* — J'ai travaillé cette heure-ci. Cela m'a un peu soulagé le cœur. Mais il faut maintenant chercher en JÉSUS sa consolation.

« *4 h.* — Il est grand temps de m'y mettre. Cette après-dînée a été assez bonne, grâce à mon chagrin. Oh! que le chagrin est bon pour l'âme! Mon JÉSUS! menez-moi par cette voie, c'est la seule où je puisse ne pas vous déplaire. »

Certaines expressions peuvent offrir peut-être une lointaine allusion au grand acte de la journée, mais vraiment il faut le connaître par avance pour soupçonner que deux ou trois mots pourraient bien s'y rapporter.

Voici la réponse que le P. de Régnon reçut du T. R. P. Général.

Rome, le 29 avril 1869.

REVERENDE IN CHRISTO PATER,

P. C.

De la lettre si précieuse écrite par Votre Révérence le 5 février, il me semble pouvoir conclure qu'il vient de Dieu le désir que vous éprouvez depuis si longtemps des missions étrangères. Gardez-le, je vous en supplie, Père bien-aimé, comme un don de la divine bonté, et comme le germe fécond des vertus solides, soit que la sainte obéissance vous envoie aux saintes expéditions des missions étrangères, soit qu'elle vous retienne dans votre patrie. Votre nom, je l'ai inscrit moi-même, de ma propre main, au catalogue des candidats pour les missions étrangères. En attendant, Père bien-aimé, continuez avec soin à récolter, dans cette école du cœur, la riche moisson des vertus religieuses, et à faire pénétrer jusqu'à l'intime de votre âme l'esprit de N. S. P. Ignace et de St François Xavier.

Je me recommande à vos SS. SS.

R^æ vestræ servus in Christo,

R. P. de RÉGNON, S. J.
LAON.

Petrus BECKS, S. J.

Il avait fallu lutter, nous venons de le voir, mais la lutte du moins n'avait pas été inutile. Si le P. de Régnon n'était pas parvenu à supprimer ce qui, étant la tendance naturelle de son esprit, ne pouvait pas se supprimer, il avait du moins, par des efforts énergiques, réduit la vie intellectuelle qui menaçait de tout envahir, et de nuire au développement normal de la vie du cœur. C'est dans une note sur la contemplation *ad amorem* qu'il nous indique peut-être le plus nettement sa pensée sur l'une et l'autre de ses vies : « Cette contemplation est claire et simple à l'intelligence, ce n'est que de la théologie, en particulier les trois derniers points ; mais ce n'est pas par l'intelligence, c'est par le cœur qu'il faut contempler ces choses. Or, souvent le cœur est très en retard sur l'intelligence, et ce n'est pas par une vue d'intelligence plus claire que l'on échauffera le cœur. Il faut le purifier. *Beati mundo corde, quia Deum videbunt.* Il faut le vider de soi-même par l'abnégation, la mortification, par le détachement de toutes les créatures. — L'intelligence remonte des créatures à Dieu par la force abstractive. Mais le cœur n'a pas cette puissance, il tend vers l'objet au concret, et s'y attache et y demeure. Donc, il ne peut pas remonter par les créatures à Dieu, mais il faut le fixer à Dieu immédiatement, et de là il descendra vers les créatures, voguant sur les flots de la bonté divine qui se répand sur toute créature. Ou si l'on veut la force abstractive du cœur, c'est le dévouement. Quoi qu'il en soit, toujours même résultat, on ne peut arriver à la contemplation *ad amorem* que par un cœur détaché de toute créature. Le cœur est là tout, la science peu de chose, et souvent un obstacle. »

Il s'habitua donc dans l'humilité de son intelligence et pour la plus grande joie de son cœur, à voir et à juger le plus qu'il pourrait avec la simplicité d'un enfant, laissant de côté les raisonnements et les raisons. Il aimait à constater dans sa vie les touches sensibles de la grâce sur son âme en dehors de toute activité intellectuelle; il notait même avec joie certaines rencontres toutes fortuites peut-être, mais où il aimait à voir une attention particulière de Dieu. « Je voulais méditer sur le figuier, écrit-il au 3e jour de sa retraite de 1873, et je feuilletais l'Évangile sans pouvoir le trouver ; je me chagrinais de voir le temps de la préparation ainsi gaspillé. Avant de passer à un autre sujet, j'ai fait une invocation à Notre-Seigneur en le priant de me faire trouver cette parabole, s'il voulait que j'en fisse le sujet de mon oraison. A l'instant même, ouvrant le livre au hasard, je la trouve, et en la lisant je m'aperçois qu'elle est suivie de la guérison de la femme courbée depuis 18 ans. Moi qui le suis depuis 21 ans de religion, j'ai été saisi de la pensée que c'était un encouragement que me donnait Jésus. Merci, Jésus; merci, mon Maître; merci, mon bon Sauveur. »

IV.

La récompense de cette vie du cœur si péniblement acquise et si glorieusement conservée, ne se fit pas attendre : ce fut de plonger l'âme du

P. Théodore dans le surnaturel. Il s'habitua à voir toujours les choses par leur grand côté, par leur côté divin; nous allons y insister, gardant la méthode que nous avons suivie jusqu'ici, c'est-à-dire l'écoutant lui-même nous faire part de ses impressions et de ses désirs.

Nous avons dit ailleurs combien le P. Théodore aima les hommes; il est très inutile d'ajouter qu'il les aima surtout pour Dieu. Il voulait d'abord leur perfectionnement surnaturel, et il avait parfois pour le hâter des moyens de la plus charmante délicatesse : « A une visite au Saint-Sacrement, j'ai compris qu'une excellente manière d'obtenir pour un autre une vertu que l'on souhaitait, était de la pratiquer soi-même à cette intention. » Dès son noviciat, il s'était habitué à voir toujours d'un point de vue surnaturel les relations qu'il pouvait avoir soit dans la communauté, soit au dehors. Le P. Maître venait-il à quitter ses enfants pour un court voyage, cela donnait occasion au P. Théodore de se rappeler que le véritable P. Maître était Jésus-Christ : « Le P. Maître est parti pour Paris, nous laissant à la garde du bon Pasteur. C'est Jésus-Christ qui a fait disparaître sa figure pour nous gouverner quelque temps lui-même en réalité. Et qui plus est, il fait une sévère inspection par lui-même; car il assiste à tous les exercices. Soyons heureux et soumis sous la houlette du bon Pasteur. » Avait-il à s'occuper des petits ramoneurs, à les préparer à leur première communion, il admirait la touchante condescendance de Jésus à leur égard : « Vois comme ils sont habillés, chaque vêtement est couvert de pièces de toutes couleurs, leurs habits sont trop courts ou trop longs. Pour leur esprit, il est si peu de chose qu'ils te diront volontiers que c'est la sainte Trinité qui a commis le péché originel *(sic)*. Pour la grandeur du cœur, il y a bien du mal à les recueillir, et ils ne font pas grands actes de désir du martyre; et cependant Jésus descend dans leur cœur, et probablement avec plus de plaisir que dans le tien. Pourquoi cela? Parce qu'ils sont pauvres et simples et abjects. »

Cet esprit surnaturel du P. de Régnon, dans ses relations avec les âmes, nous avons, grâce à Dieu, un moyen de le mieux connaître encore. J'ai eu la bonne fortune de mettre la main sur quatre pages d'une écriture fine et serrée où il expose ses idées sur l'apostolat de la chaire et du confessionnal. Pendant son troisième an il avait été, comme tous les tertiaires, envoyé prêcher un carême. Au retour il nota ses impressions ; nous allons y voir avec quel souverain respect, j'allais dire quelle vénération il approchait des âmes.

Après avoir rappelé que pour saint Ignace l'apôtre ne doit être qu'un instrument entre les mains de Dieu, qu'un canal par où s'épanche la grâce, il ajoute : « Aussi j'ai compris l'importance de la prière, de l'abandon entre les mains de Dieu, de la fidélité aux inspirations, de l'abnégation de tout intérêt propre et égoïste: ce sont les vertus de l'instrument. Tout cela m'a été d'un grand secours contre un défaut que j'ai senti pousser avec le zèle;

cest l'orgueil tendant à se considérer comme le propriétaire des succès, et même des âmes. Ce sont deux aspects distincts de cet égoïsme. Mais ce qui me les a fait avoir en horreur, c'est qu'ils me sont apparus comme un véritable et odieux sacrilège. Oui, un véritable sacrilège : car c'est s'attribuer à soi une chose qui est à Dieu, et qui est consacrée à Dieu. Cette pensée du sacrilège m'a tenu en garde; et en même temps que je me tenais en garde, il m'était plus facile d'étudier ce vice qui pousse naturellement dans les œuvres apostoliques, et que je ne comprenais pas bien auparavant. Examinons-le pour nous en souvenir lorsque l'habitude m'aura un peu blasé.....

« I. 1° Donc on tend à se faire propriétaire du succès, on aime le succès, mais surtout SON succès, de là préférence de SON succès au succès d'autrui, de là jalousie du succès d'autrui. De là désir de voir SON succès constaté par les autres. Bien plus, désir latent et inavoué que le succès vienne plus de nous que de Dieu. Joie spéciale lorsqu'un pénitent dit qu'il a été touché par tel ou tel sermon. Il semble qu'on aime mieux cette âme que si elle nous avait dit, que c'est à l'instigation d'une tierce personne qu'elle s'est convertie.... De là encore diminution de l'esprit de prière lorsque le succès commence, etc., etc... De là plaisir à raconter SES succès, SES industries qui ont réussi.... Tout cela sent le sacrilège. Cela peut mener très loin. O égoïsme!... C'était un peu le sentiment des apôtres revenant de mission. *Reversi sunt septuaginta duo cum gaudio, dicentes : Domine, etiam dæmonia subjiciuntur nobis in nomine tuo.* Et il leur répond : *Nolite gaudere quia spiritus vobis subjiciuntur : gaudete autem, quod nomina vestra scripta sunt in cælis. Luc.*, X, 17, 20.

« De là encore cette tendance à croire que *seul* on fait bien, que *seul* on a la vraie méthode, de là le besoin de se mêler aux ministères des autres, de leur donner des conseils, de s'immiscer dans leurs œuvres, de leur *soutirer* leurs pénitents, en se persuadant qu'on leur fera plus de bien, de ne pas vouloir que ses pénitents s'adressent à d'autres, en se persuadant qu'on est le seul à leur faire vraiment du bien.... De là ce que le P. Fouillot appelle : *ministeria caudata*, c'est-à-dire ces correspondances, ce désir de retourner dans le lieu de ses précédentes missions.... etc... Tout cela est à étudier, à surveiller en soi; ce sont de mauvaises herbes qu'il faut sarcler par l'abnégation et l'humilité.

« 2° Il y a un aspect de cet égoïsme qui est plus caché et plus sacrilège encore : c'est de s'approprier les âmes. Les âmes, surtout les âmes pieuses, surtout aussi les âmes qui reviennent de loin, viennent avec abandon et simplicité se jeter entre les bras du missionnaire et du prêtre. Mais son devoir est de ne pas croiser les bras sur ces âmes. Il doit placer ses bras sous elles, comme pour prendre un fardeau, et les jeter entre les bras de JÉSUS à qui seul elles appartiennent, et qui seul a le droit de les entourer de ses bras, et de les retenir sur son cœur. On se sent porté à en garder la pro-

priété, à les considérer comme à soi : sacrilège ! sacrilège ! De là ce sentiment du propriétaire qui ne veut pas qu'un autre touche à son bien... de là volonté de les conserver, de là désir de les revoir, de faire souvent acte de propriété sur elles... de là les préoccupations, le désir de connaître les noms, les qualités des pénitents, le désir d'avoir des pénitents distingués... on veut posséder leur esprit et leur cœur comme on possède leur conscience. Les défauts, les vains prétextes que j'ai signalés au n° 1 n'auraient pas tant d'action, s'ils n'étaient animés par cette avarice spirituelle. C'était le sentiment des apôtres : *Respondens Joannes dixit : Præceptor, vidimus quemdam in nomine tuo ejicientem dæmonia et prohibuimus eum : quia non sequitur nobiscum. Luc.*, IX, 49. Comme ce vice influe secrètement sur la manière même de confesser, on n'a plus pour les âmes, au saint tribunal, le respect qu'on a pour une chose sacrée ; on les traite comme un sacristain traite *son* calice, *son* autel !!!... De là ce besoin au confessionnal de plus parler que d'écouter... Et à propos de cela, j'ai constaté combien il était important et difficile de savoir tenir un juste milieu entre la raideur et la familiarité. Je l'ai constaté par mes fautes. Je crois qu'il est très important d'ouvrir les âmes, de *causer* avec elles, de parler peu et de les faire beaucoup parler, d'entrer en communication avec elles, en intimité. Il m'a semblé que c'était le vrai moyen d'action. Mais qu'il est difficile de ne pas laisser dégénérer cette communication sacrée en une conversation mondaine pour la forme !...

« II. Un second fruit de cette mission a été une grande pitié pour ces pauvres gens qui ont si peu de secours spirituels. En les comparant à moi, je trouvais grand sujet de m'humilier. Car toute la différence qu'il y a entre leur conduite et la mienne vient uniquement de la grâce. Je suis plus à l'abri du péché, j'ai plus de secours de toute espèce. Mais de mon côté, *ex parte mea*, y a-t-il plus d'efforts, plus de courage ? Non certes. Si je mettais à exécution tous les conseils que j'ai donnés pour affronter le respect humain, pour sortir des mauvaises habitudes... etc., etc..., il y a longtemps que je ne serais pas ce que je suis. Après mes sermons je pensais souvent : Pourquoi s'étonner que toutes ces choses ne fassent pas changer ces hommes ? Est-ce que les exhortations qu'on te fait si souvent, te font changer ? C'est là un bon sujet de considération qui a le double avantage d'humilier en remettant dans le vrai, et d'exciter. Et à propos de cela, j'ai constaté que l'homme n'était pas ce qu'en font les philosophes. Si la définition de Platon est plus grande, plus sublime, rend mieux compte des opérations intellectuelles de l'homme, cependant dans la pratique Aristote a raison : l'homme est *animal rationale*. Le caractère spécifique d'être raisonnable est moins l'intime de son être que le caractère générique d'être un corps animé. *Genus intimius penetrat essentiam rei quam species*.

« Les raisons convainquent l'intelligence ; mais d'être convaincu à être

persuadé, je dirais même d'être persuadé à agir, il y a loin. Il y a dans notre nature semi-matérielle une puissance d'inertie qui résiste à tout. Ceci explique comment les vieux praticiens des missions s'attachent tant aux moyens extérieurs, aux cérémonies, aux chants, à tout ce que les hommes de spéculation traitent de charlatanisme, de vieilles machines usées... Dites tout ce qui vous plaira. Vous ne ferez pas mentir la règle qui déclare qu'en chaque chose, la vraie science est celle du vieux praticien spécialiste. Tout cela m'a fait beaucoup réfléchir. On vante beaucoup aujourd'hui la méthode expérimentale, on a raison. Eh bien ! la méthode expérimentale donne raison à cette définition de l'homme, *animal rationale.*

« Il faudrait étudier à ce point de vue le fameux chapitre de saint Thomas, *Summ.*, I, qu. 44, art. 2, *de obduratione dæmonum.* Il me semble maintenant très beau, depuis que j'ai vu la mobilité de la volonté humaine.

« C'est aussi le lieu de noter combien sont en général petites et misérables les raisons qui arrêtent la conversion d'un homme, et par contre, combien il faut souvent peu de chose pour lui donner le coup de pouce décisif. »

Je ne sais si l'on ne trouvera pas ces citations un peu longues. Mais j'essaie de faire connaître ce qu'était la vie intime du P. Théodore et plus particulièrement son esprit surnaturel. Or, rien n'est plus propre à manifester le caractère intime que ces pensées jetées sur le papier au hasard de leur apparition dans l'âme.

Le P. Théodore va nous indiquer maintenant quel fruit plus directement pratique il avait retiré pour son âme de cette mission.

« III. Par la grâce de Dieu, cette mission a eu pour effet de faire renaître en moi une ardeur et une dévotion consolée que j'avais perdue depuis bien longtemps. Les causes de cet heureux changement sont multiples autant que je puis m'en rendre compte. 1° J'ai été jeté hors de la spéculation, et maintenant je suis dans une disposition très méprisante pour elle. Je comprends que l'homme n'est pas une abstraction spéculative, que tout l'homme est dans la pratique et dans le cœur ; et il me semble que je n'aurais aucune difficulté à jeter dans le néant toute ma petite science, pour obtenir la conversion d'une seule âme de paysan. Je n'ai plus aucun désir d'être appliqué à des études spéculatives ; il me semble que je serais très heureux d'être toujours appliqué à des missions de campagne, et je crois que j'ai certaines ressources pour cette œuvre. 2° Ce n'est pas cependant que je trouve les missions amusantes. Au contraire je n'ai pas senti pendant tout le Carême un seul instant de ce plaisir, de cette joie franche et gauloise qu'on éprouve souvent dans le sans-souci de la vie de communauté. J'ai ressenti ce que sont et doivent être les angoisses du missionnaire. *Filioli quos iterum parturio.* Mais quelle belle vie d'inquiétudes, de préoccupations qui forcent à la prière continuelle, à l'union avec Jésus, avec Marie.

Oh ! que l'on prie bien, lorsque toutes les distractions qu'on a ont pour objet telle ou telle âme à sauver ! Mon Dieu, faites que je porte en communauté cette angoisse continuelle pour les âmes. Rien ne me coûterait alors pour votre saint service. 3° Une des heureuses nécessités de la vie de missionnaire, est celle de propager la dévotion au Sacré-Cœur, à la sainte Vierge, à l'Apostolat de la prière, d'indiquer des petites pratiques de piété, d'insister auprès de personnes pieuses sur l'examen particulier... etc... J'ai senti qu'on était récompensé par une sorte d'infusion de ces dévotions. Oh ! que j'étais alors loin de cet esprit de critique, par lequel autrefois je traitais ces choses de petits riens, de petites machines... Je voudrais être maintenant tout couvert de dévotions. Mais mon genre de caractère s'y oppose. Au moins, je les aime et je les estime. En particulier j'ai beaucoup parlé du *Messager du Sacré-Cœur*. Déjà, avant la mission, je l'avais lu pour y chercher des histoires, et j'avais été profondément touché. Cela m'a fait grand bien. 4° Enfin, j'ai beaucoup parlé du Sacré-Cœur. J'ai propagé cette invocation : *O cor Jesu sacratissimum, miserere mei.* J'ai eu la consolation de voir qu'elle était comprise même par les pécheurs. Il semble que ce Cœur tout miséricordieux en a voulu me récompenser, car maintenant je me sens au cœur cet amour, cette pensée, ce souvenir plus habituel du divin Cœur que je redemandais avec instance depuis ma grande retraite sans pouvoir l'obtenir. O JÉSUS ! JÉSUS ! JÉSUS ! faites que plus jamais je ne perde mon trésor, oui, mon trésor, mon trésor ! »

Ces dévotions que le P. Théodore se félicitait tant d'avoir propagées pendant sa mission, il s'étudiait depuis longtemps à les acclimater dans son âme, et à les faire passer dans sa vie spirituelle. Voici, dans l'ordre où il l'avait lui-même dressée, la liste de ses grands intercesseurs.

Marie Immaculée, mère de grâce, corédemptrice.
Notre-Dame des 7 Douleurs, refuge des pécheurs.
Ste Anne.
St Joachim.
St Joseph.
St Jean-Baptiste.
St Pierre.
St Paul.
St Jean.
St André.
St Thomas.
Ste Marie-Madeleine.
Ste Marthe.
Ancillula.
St Denys.
St Augustin.

St Jean Damascène.
St Bernard.
St Anselme.

On a sans doute remarqué après sainte Marthe, et avant les noms des grands docteurs auxquels il recourait sans doute pour l'aider dans ses travaux, ce mot si gracieux et si humble: *Ancillula.* C'est sans doute une allusion à cette petite servante dont parle notre B. P. au livre des Exercices, et c'est aussi probablement un nom qui devait rappeler au P. Théodore sa volonté de n'être lui-même qu'un petit serviteur au service de N.-S. et de la Compagnie. Il avait d'ailleurs parmi ces saints des préférés ; et quand nous les connaîtrons, nous verrons une fois de plus et le parfait désintéressement de son cœur et la hauteur des vues qui le dirigeaient : « On peut remarquer que tous les grands saints ont été *ad alterum* : Marie, Jean-Baptiste, les apôtres... etc... il semble qu'ils n'aient reçu de si grandes grâces que pour le bien des autres. Le mystère de la Visitation est le mystère de l'*ad alterum.* Marie se met en route pour que JÉSUS se rende près de Jean-Baptiste, Élisabeth a la gloire de la salutation de Marie pour que Jean entende la voix de JÉSUS, Jean est pour JÉSUS, JÉSUS est pour nous. Et la très sainte Trinité ne consiste-t-elle pas dans les relations *ad alterum ?* O Égoïsme ! O Charité ! »

La sainte Vierge fut toujours pour le P. Théodore une mère chérie, et dans toutes ses retraites il note avec joie que toujours son âme est consolée quand il médite sur les douleurs de Marie. Il convient de rappeler ici que c'était pour louer cette Reine de la grâce qu'il s'était fait écrivain, et que pour elle seulement, pour son honneur il avait pris la plume. Un jour il lui confia une promesse solennelle dans des termes qui prouvent bien sa filiale tendresse :

« Sainte Marie que Dieu a créée immaculée pour que vous fussiez digne et capable de coopérer avec l'Agneau sans tache à l'œuvre de notre rédemption par la croix, ô vous dont le cœur a été plongé dans un océan de douleur, pour qu'il pût devenir le refuge assuré du pécheur et le chemin sûr et plein de charmes vers le Cœur sacré de JÉSUS, ne pouvant plus supporter le poids et la honte de mes vices, et surtout de cet orgueil qui enlace tous mes membres et empoisonne toutes mes œuvres, je viens me jeter à vos pieds, au moment que du haut de la croix votre divin Fils, mon Sauveur, me donne à vous comme votre fils, et vous donne à moi comme ma mère, et je vous conjure d'être le témoin, le garant, de cette promesse solennelle que je fais à mon Dieu et à vous... »

Quelle était cette promesse ? Cette belle prière est écrite sur une feuille de papier toute raturée et toute chiffonnée, c'est un brouillon et incomplet ; je n'ai pu trouver ce qui y faisait suite.

Je vais en finissant extraire quelques passages de notes personnelles, prises

pendant son noviciat sur le Sacré-Cœur : nous verrons quel fut dès cette époque son culte envers la personne sacrée et le Cœur adorable de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

« *27 avril 1853.* — Si tu éprouves de l'ennui et du dégoût de la monotonie de la vie religieuse, si tu la trouves mesquine et monotone, songe que moi, le Dieu éternel, je ne trouve pas mesquin et monotone de rester depuis 1800 ans au Saint-Sacrement, tant je t'aime.

« *1 juin.* — Si véritablement tu m'aimes, aime-moi agonisant et souffrant. Le véritable ami aime à souffrir avec son ami. Mes souffrances et mon agonie sont le sanctuaire de mon amour que je n'ouvre qu'à ceux que j'aime. Oui, mon JÉSUS, je me consacre entièrement à votre Cœur; à votre Cœur agonisant et souffrant.

« *25 juin.* — Lorsque je me cache et que je feins de fuir, ne sais-tu pas que captif par amour, il est deux endroits dont je ne puis fuir, et où tu me retiens enfermé et comme sous les verroux de l'amour : le tabernacle par ma présence eucharistique, et ton cœur par ma grâce et ma présence. Quand donc je me retire de toi pour tes péchés, je ne puis fuir plus loin que ton cœur et que le tabernacle. Poursuis-moi là, je ne puis t'échapper.

« *26 juin.* — Lorsque je te laisse dans l'aridité, au lieu de te désoler tu devrais te réjouir. Car t'aimant trop pour quitter ton cœur, toute ma fuite consiste à me cacher au plus intime de ce cœur.

« *27 juin.* — Lorsque je te fuis et semble te laisser dans l'aridité, souviens-toi d'une chose : c'est que par moi-même j'ai fui le sein de ma bienheureuse Mère, par moi-même j'ai quitté Joseph et Marie à 12 ans, malgré eux et leur amour ; par moi-même j'ai quitté ma Mère à 30 ans ; par moi-même j'ai fui lorsqu'on voulait m'élire roi ; par moi-même j'ai fait évanouir l'éclat de la transfiguration ; par moi-même j'ai quitté le tombeau, disparu des regards des disciples d'Emmaüs, des yeux de Madeleine ; par moi-même j'ai échappé à mes apôtres en montant au ciel ; mais il a fallu les hommes pour me détacher de la croix. Lorsque je t'échappe, va donc me retrouver là, je ne puis m'en détacher.

« *1 juillet.* — Être en passion avec moi. Je te le demande.

« *17 juillet.* — Le chemin de la perfection est doux et facile par la dévotion à mon Sacré-Cœur, mais que ce ne soit pas là le motif qui te la fasse embrasser. Au contraire, regarde-la comme un motif de plus de te dévouer généreusement à toutes les peines et les fatigues.

« *5 avril 1854.* — Le véritable amour de ma Passion et de la Compassion de ma douce et bien aimée Mère ne consiste pas à aimer la gloire ou la beauté ou la générosité de cet amour, mais à aimer la douleur de cet amour. Aussi il consiste moins à éprouver des sentiments, qu'à participer aux douleurs. Tu es fort pour aimer mes douleurs dans le temps de la consolation, pour t'y consacrer, pour y penser, pour t'en attrister pendant le temps de

la joie ; mais pour aimer non pas tant à penser à mes douleurs, mais à être en douleur avec moi, tu ne le veux plus. Est-ce qu'il y a grand mérite au moment qu'on est loué de désirer l'humiliation, au moment où on a tout à souhait de désirer de manquer? Non certes ; mais le mérite consiste à aimer l'humiliation dans le moment même qu'on l'éprouve ; à aimer la pauvreté quand on en ressent les effets. De même il n'y a aucun mérite à aimer ma Passion quand on est dans la consolation, il faut l'aimer dans la désolation, il faut aimer à en avoir dégoût, à en être ennuyé, puisque alors c'est être en passion avec moi. Voilà ce qui t'expliquera pourquoi c'est toujours dans les temps de fête que tu es le plus dévot à ma Passion, et que tu as tant d'horreur des temps de pénitence. Il t'est bien facile de me sacrifier un peu de ton trop-plein de plaisir.

« Allons, n'aime plus la douce douleur dans l'amour de ma Passion, mais aime la douloureuse douleur ; n'aime pas seulement l'état de répugnance à vaincre dans cet amour, mais l'état de dégoût invincible ; aime à être accablé sous le dégoût de ma Passion. »

Nous avons entendu le P. Théodore nous raconter ses luttes, ses défaites et ses victoires. Nous l'avons vu à l'œuvre, aidé du secours divin et appre-

nant aux autres à aimer, à invoquer les protecteurs célestes que lui-même aimait et invoquait. Nous savons que s'il a beaucoup aimé les hommes et ses frères en particulier, les hommes et ses frères l'ont beaucoup aimé. La science du théologien, les qualités de l'écrivain nous sont connues. Pourtant il me semble que je n'ai pas dit tout ce que j'avais à dire, et que le P. Théodore fut tout cela et autre chose. Il fut tout cela, mais avec des qualités qu'il me semblait avoir entrevues, et que je n'ai pas bien exprimées. Je dis cela, parce que je devais au P. Théodore toute la vérité, or je n'ai pas su ni pu la lui donner toute.

Pour notre consolation à tous aux heures difficiles, je veux en terminant lui emprunter une dernière citation : « Si nous croyions porter notre croix, vivre de la vie surnaturelle avec force, contentement, facilité continuelle, sans jamais éprouver de langueur, de dégoût, de faiblesse, de lâcheté, c'était erreur et présomption. Car, il est vrai : *Verbum habitavit in nobis*, et c'est la vie qui nous fait vivre, c'est lui qui vit en nous. Mais il dit immédiatement auparavant : *Verbum caro factum est.* C'est-à-dire, c'est le Verbe qui s'est fait chair, ou en d'autres termes, qui s'est fait faiblesse, langueur, je dirai presque lâcheté et crainte de la souffrance. Car : *Omnis caro ut fœnum* (1 *Petr.*, I, 24 ; *Eccli.*, XIV, 8.) ; *caro autem infirma* (*Matth.*, XXIV, 41). D'ici le temps de la glorification nous devons donc compter sur une vie de dégoût, d'ennuis, de langueur, de lâcheté, de pusillanimité, car c'est la vie de la chair ; et, il est vrai, nous vivons de la vie du Verbe, mais encore une fois,

le Verbe s'est fait chair. Mais aussi n'oublions pas que cette chair c'est le Verbe : confiance et courage donc. »

Eh bien ! oui, nous nous le rappellerons toujours. A nos heures de défaillance, et peut-être seront-elles nombreuses, quand nous aurons lutté contre les erreurs de notre intelligence ou les pusillanimités de notre cœur ; quand nous n'aurons pas toujours été fidèles aux résolutions prises sous l'œil de Dieu, quand nous ne serons pas venus exactement aux rendez-vous du *diarium ;* nous nous rappellerons que la chair est faible, mais nous n'oublierons pas que le Verbe s'est fait chair et que le Cœur de JÉSUS est un cœur de chair. Et à côté de ces grandes pensées qui furent votre consolation, ô Père que nous pleurons encore, il en viendra peut-être une autre que nous ne rejetterons pas. Nous nous rappellerons le religieux au cœur si charitable, à l'esprit si vaillant ; les uns, ceux qui vous ont tant connu et tant aimé qu'ils ne consentent pas à vous oublier, en revivant les jours que vous avez vécus avec eux ; les autres, ceux qui ne vous ont pas connu, mais qui ont tellement entendu parler de vous qu'ils vous aiment presque autant que leurs aînés, en repassant dans leur mémoire les récits faits si souvent devant eux. Tous alors, forts à la fois de ces grands souvenirs que vous nous rappeliez à l'instant et de l'exemple si encourageant de votre vie charitable, nous tâcherons de nous montrer comme vous de vrais fils de saint Ignace et de la Compagnie. Si nous ne parvenons pas à faire aussi bien, nous mettrons pourtant à ce travail toute notre bonne volonté et tout notre cœur : en cela du moins nous vous ressemblerons.

Paris, 2 avril 1897.
Aug. HAMON, S. J.

Le P. Jean-Baptiste Bellanger.

1825-1896.

LE P. Jean Bellanger est revenu mourir sous le beau ciel d'Anjou, qui l'avait vu naître en 1825. La *Semaine religieuse* du diocèse, dans une notice consacrée à sa mémoire, a rappelé ses premières études de latin avec le vicaire de sa paroisse natale, Sainte-Gemmes-d'Andigné, son passage au collège de Combrée, puis au grand séminaire d'Angers, où il étudia philosophie et théologie. Le 7 septembre 1849, il entrait au noviciat de Vannes, et, presque à ses débuts, prenait part, en qualité de catéchiste, à la mission que donnèrent les jésuites au bagne de Brest, en 1850.

C'est dans les collèges que s'écoula presque toute la vie religieuse du P. Bellanger. Il y déploya des qualités d'esprit et de cœur qui rendirent féconde son action sur la jeunesse. A l'école Ste-Geneviève, où ses dix années de préfecture sont demeurées légendaires, on apprécia sa droiture

et sa rondeur militaire ; les générations de ce temps-là pourraient témoigner que l'austérité de sa charge n'avait pas étouffé en lui la belle humeur. Très paternel, malgré des formes un peu rudes, il s'entendait à faire accepter une mesure répressive, ou à dorer une pilule un peu amère. A l'époque néfaste des examens, s'il venait proclamer une liste de candidats malheureux : « Tombés, disait-il, au champ d'honneur ; mais avec espoir de résurrection ! » Mais avait-il, dans une circonstance extraordinaire, combiné un beau congé? il venait en dérouler le programme pompeux, et rire des applaudissements provoqués par ses fleurs de rhétorique. La rentrée d'octobre lui ramenait généralement une troupe de bacheliers attardés pour la session de novembre : le P. Préfet s'attelait au labeur de la préparation, et son précis de philosophie, plusieurs fois lithographié, a rendu service ailleurs encore qu'à la rue des Postes.

Il ne connaissait que son devoir et le remplissait envers tous. Le maréchal de Mac-Mahon en fit l'expérience, un jour qu'il s'attardait au parloir de la rue des Postes. C'était en 1878. « Monsieur le maréchal, dit simplement le P. Bellanger, nous sommes militaires, il est l'heure. » Et le président de la république dut laisser son fils rejoindre sa division.

Ce n'est pas une biographie que nous entreprenons ici. Mais au lieu de souvenirs précaires, les amis du P. Bellanger goûteront les lignes suivantes, dues à un des témoins les plus intimes de sa vie :

« J'ai connu le P. Jean d'abord à Vaugirard en 1856. Il venait ainsi que le P. Argan de finir sa 4e année de théologie, ils avaient préparé leurs points ensemble, et ensemble venaient d'être nommés professeurs de sixième. C'était chacun leur semaine à préparer le thème, qu'ils dictaient ensuite chacun à leur section. Rien de plus charmant que leur bonne humeur.

« Deux ans après, nous nous retrouvions à Vannes, lui professeur de troisième et moi surveillant d'étude. Je lui servais la messe tous les jours à 7 h.

« Au mois de juillet 1871, je fus envoyé rue des Postes, ou plutôt à Athis, où une centaine d'élèves des Postes étaient réfugiés après l'assassinat du P. Ducoudray. Je trouvai le P. Jean en pantalon et en manches de chemise, bêchant la terre et se livrant au goût du jardinage, qui est celui de tous ses compatriotes. Il était sous-préfet, et fut peu de temps après nommé préfet. Nous passâmes ensemble dix ans, et ensemble partîmes un petit sac à la main, une heure avant l'arrivée du commissaire de police qui devait nous expulser. Il dirigea encore comme préfet la rue des Postes durant quelques mois. A la fin de l'année 1881, nous partîmes pour l'Angleterre, où il resta 5 années ministre à Cantorbéry. Cela fait dix-huit ans passés ensemble. C'est le temps de se bien connaître, et pour lui de me pardonner bien des choses.

« Quant à moi, je résumerai en un mot mon impression sur lui. C'était un juste. Il était juste avec les élèves, avec les Pères et aux yeux de Dieu. Suivant l'expression triviale d'un élève, il ressemblait à ces molosses qui aboient avec force, donnent un bon coup de gueule et mordent très rarement. Il savait se faire craindre et aimer des élèves. Des Pères, il n'était qu'aimé, sachant alléger le fardeau par de douces surprises de repos, préparées de longue main, et données à propos. Je ne crois pas que personne ait jamais gardé de lui un mauvais souvenir durable. »

Les débuts du P. Bellanger à la rue des Postes avaient été marqués par un épisode glorieux : en avril 1871, il partagea la captivité des PP. Ducoudray, Clerc et de Bengy. On raconte sur son arrestation un trait qui montre son grand amour de la vie commune : il avait escaladé un petit mur et n'avait plus qu'à sauter pour se dérober aux poursuites ; au dernier moment, il se ravisa : « La communauté est en prison, restons en prison avec la communauté. » — Quelques jours plus tard, grâce à une intervention demeurée mystérieuse, l'otage de la commune était rendu à la liberté.

Après Ste-Geneviève et Cantorbéry, l'école de marine de Jersey le posséda quelque temps, et lui rappela les beaux jours de sa préfecture. La maladie seule put le ramener en France. Atteint d'une affection cardiaque, qui lui interdit toute vie active et mit plusieurs fois ses jours en danger, il se préparait à la mort avec un esprit de foi et une simplicité qui ne se sont pas démentis un instant.

Dès 1889, il avait rédigé et remis à son supérieur la petite note suivante :

« Je demande instamment à la charité des Pères qui m'assisteront dans mes derniers moments, de vouloir bien me rappeler de faire à Dieu le sacrifice de ma vie, comme je le ferais si j'étais en face du martyre, en union avec les souffrances de mon divin Sauveur, et de m'aider à réciter le *Suscipe.* » Et il indiquait d'autres prières qui lui étaient familières.

Deux ans plus tard, il écrivait :

« Quelles sont les résolutions qu'à l'heure de la mort je voudrais avoir prises dans cette retraite, et qui pourront alors me consoler et me rassurer ?

« 1° Confiance en Dieu, et amour de son infinie bonté et miséricorde, que je m'appliquerai à développer en moi par le recueillement et l'attention dans les prières et les méditations. Demander souvent la dilatation du cœur : *Servite Domino in lætitia.*

« 2° Lutte acharnée contre la sensualité, en saisissant toutes les occasions qui se présentent de me mortifier, et en les recherchant.

« 3° Guerre à la vanité, m'abstenant de parler de moi et de ce que j'ai fait, évitant d'attirer l'attention sur moi par des saillies et des traits d'esprit.

« 4° Occuper le temps que me laisse mon emploi, en reprenant exactement ma lecture d'Écriture Sainte le matin, et ma lecture spirituelle le soir... »

Sa correspondance de ces derniers temps porte la trace des sentiments affectueux qu'il nourrissait envers ses amis des anciens jours. Mais bien plus touchants encore furent les soins dont il entoura, pendant deux ans, un Père réduit par la maladie à ne plus pouvoir user de ses membres. Tous les jours il servait à table le pauvre infirme, le faisant manger et boire avec la sollicitude d'une maman. Tous les jours, matin et soir, il venait passer une heure auprès de lui, s'accommodant à sa démarche traînante et aux exigences de ses infirmités. Comme procureur, il s'était fait autoriser à stimuler l'appétit du malade par quelques douceurs inattendues. C'est ainsi qu'on le voyait, tenant sa canne d'une main, un petit sac de l'autre, se diriger vers le marché, et y choisir tour à tour les fruits de la saison.

Réduit lui-même à une extrême faiblesse et menacé de congestion, il dissimulait ses propres souffrances pour soulager celles d'autrui. Cependant la fin approchait. On lit dans ses notes spirituelles, à la date du 10 décembre 1896 :

« Il est probable que je fais ma dernière retraite. J'en suis au 7e jour. Les deux premiers ont été passables; au 3e est survenu un accroc de santé, qui m'a rendu bien nul. Ce n'est qu'à la fin du du 6e jour que j'ai obtenu quelques lumières et quelques motions de la volonté, malgré mon indignité. J'ai vu combien ma vie manquait de surnaturel, combien peu j'étais uni à Dieu, comme mes exercices de piété sont mal faits, sans recueillement, au milieu de divagations infinies, sans fruit ni résolution pour la journée. Les prières vocales sont à l'avenant, bien que j'en fasse la matière de mon examen particulier. Tout est envahi et gâté par la tiédeur.

« N'en sortirai-je point, au moins pour me préparer à la mort ?

« Il faut que toute mon application se porte sur les exercices de piété :

— 1° Recueillement en commençant, et présence de Dieu. — 2° Point de précipitation dans les prières vocales. Je ne suis pas si pressé que je ne puisse y consacrer plus de temps. — 3° Faire ma retraite du mois, le 1er dimanche. — 4° Direction d'intention le matin ; la renouveler dans la journée. »

Et un peu plus tard, le 16 : « Je goûte peu les charmes de la vieillesse, si charmes il y a... et comme je ne vois point que je devienne meilleur en vieillissant, je crois que je ferais bien mieux de mourrir. Je n'aurais qu'un regret : celui de ne pas assister plus longtemps le Père S... »

Religieux jusqu'au bout, il avait fallu que l'obéissance lui imposât des exceptions devenues nécessaires. Frappé sans remède, le 26 décembre, il reçut les derniers sacrements et s'endormit doucement dans le Seigneur, le soir du 31. « Sa charité laisse au milieu de nous, écrit-on d'Angers, un parfum

d'édification dont tous sont encore embaumés. Un de ses derniers mots avait été pour son cher malade. « Hélas! dit-il, en lui tendant la main, je « ne pourrai plus vous servir ! »

Le P. Joseph Le Bailly.

1852-1896.

SI quelqu'un a cherché à passer inaperçu, c'est bien le P. Joseph Le Bailly. Son enfance et sa jeunesse passées entièrement à la campagne l'avaient peut-être déjà prédisposé à se croire le dernier de tous, mais pour qui l'a connu il est certain que la vertu y eut la plus large part. L'homme qui se sait capable et qui en a donné des preuves par ses succès dans les examens de lettres, de philosophie et de théologie, n'est pas humble seulement par suite d'une première éducation : or tel était le P. Le Bailly, qui a passé parmi nous toujours petit, toujours caché, toujours priant ou réfléchissant, ne demandant rien, ou demandant la dernière place, le poste le plus pénible, la corvée la plus désagréable.

Né à Coudeville (Manche) le 24 novembre 1852, Joseph Le Bailly resta près de 20 ans dans sa famille. Son père, instituteur, lui fit faire ses premières études. Sérieux par nature, n'aimant pas le jeu, il passa le plus ordinairement ses récréations et ses congés à faire paître les brebis de la famille. Vers l'âge de 14 ans, il commença l'étude du latin sous la direction du curé de sa paroisse. Ce prêtre zélé le conduisit jusqu'au baccalauréat. Reçu bachelier ès lettres, Joseph entra au grand séminaire de Coutances.

Déjà l'appel de Dieu s'était fait entendre. Joseph ne tarda point à vouloir le suivre ; et après moins de 2 ans de séminaire, il vint à Angers frapper à la porte du noviciat de la Compagnie de JÉSUS et demander une petite place : celle qu'on voudrait bien lui donner (janvier 1873). Son extérieur ne lui était point favorable. Timide, éprouvant quelque difficulté à parler, embarrassé, lent, il ne fut pas jugé à sa valeur. On le reçut comme *indifférent*, c'est-à-dire acceptant d'être ou coadjuteur laïque ou scolastique suivant qu'on le jugerait plus convenable après le noviciat. Joseph acccepta. Peu lui importait, pourvu qu'il fût membre de la Compagnie de JÉSUS.

Dès sa première année de noviciat, il demanda la mission de Chine ; pendant la seconde il obtint de partir. Il vint à *Zi-ka-wei*, où il termina son noviciat et prononça les vœux de scolastique. Pendant ses études de philosophie et de théologie, sérieusement fortes, il montra une intelligence non pas brillante, mais très lucide, et un jugement très droit. Devenu prêtre, il fut de suite missionnaire. Sa vie apostolique s'est presque entièrement écoulée dans la section du *Ning-kouo fou*, province du *Ngan-hoei*.

A *Zi-ka-wei*, il avait déjà étudié le chinois ; au district, il arriva vite à

posséder dans un degré peu commun la langue parlée de cette région ; aussi dès les commencements eut-il plaisir à aller visiter chrétiens et païens. Avec eux, il n'éprouvait aucune gêne. Chez lui, il ne fumait jamais, mais avec les indigènes, en quelque lieu que ce fût, il acceptait toujours la pipe qu'on lui offrait. « Ça leur fait plaisir », disait-il.

Tous ceux qui avaient quelque affaire à traiter avec lui étaient sûrs d'être bien reçus. Il les écoutait avec une patience incroyable, et aussi longtemps qu'on le désirait, cherchant dans son esprit comment il pourrait les satisfaire ou les aider ; s'il ne le pouvait, on voyait dans les bonnes paroles qu'il donnait combien il en était lui-même peiné. Par ce même motif de charité, et pour profiter de toutes les occasions de faire connaître la religion, lorsqu'il voyageait — et c'était presque sa vie ordinaire — il s'arrêtait très souvent dans les auberges. Il est rare que là il n'y ait pas quelques voyageurs attablés ou quelques voisins qui se reposent de leurs travaux. Le P. Le Bailly était toujours sûr d'y trouver des auditeurs. Tout en fumant la pipe de l'aubergiste, il parlait religion. Et quand, après un temps parfois assez long, il voyait que ses auditeurs l'avaient écouté avec quelque attention, il les invitait à venir le voir chez lui quand ils passeraient par la ville où il résidait ; puis il saluait aimablement et remontait à mule. S'il n'avait pas converti, il avait du moins la consolation d'avoir fait plaisir, d'avoir détruit beaucoup des préjugés si répandus contre les Européens.

Il y avait dans le *Ning-kouo fou* une chrétienté *(Tong-ngan)* située dans les montagnes et fort loin du centre de la section. Le P. Le Bailly, espérant pouvoir fonder d'autres chrétientés dans ces pays non encore ouverts à la religion, demanda et obtint d'y être missionnaire. 3 ans durant il eut ce poste comme centre, et deux sous-préfectures, *Tsing-té hien* et *T'ai-p'ing hien*, à ouvrir.

Presque tout le temps de son séjour en ce pays, il voyagea à pied. Un domestique qui lui répondait la messe l'accompagnait, portant sa chapelle et sa literie. Ne connaissant personne dans ces régions nouvelles, le Père s'installait dans les auberges. Un jour qu'il se trouvait dans un gros bourg du *T'ai-p'ing hien*, il voulut y bien faire connaître la religion. Il afficha donc à la porte de l'auberge deux grandes images, le Ciel et l'Enfer, et de suite les passants s'arrêtèrent pour regarder. Un groupe assez nombreux s'étant formé, le Père se mit à expliquer la doctrine. Survint un bonze qui, apercevant l'image de l'Enfer, s'écria : « Oh ! que de diables européens ! » Le Père saisit cette occasion de faire avec le bonze une conférence dialoguée. Il lui demanda quelle était sa doctrine à lui sur l'Enfer. Cette discussion intéressa fort les auditeurs. A la fin, le bonze dit : « Votre religion, assurément, est bonne ; mais la nôtre l'est tout autant. Nos deux religions conduisent au Ciel : c'est le but. Le Ciel est comme une grande ville qui a plusieurs portes ; vous, vous y entrez par la porte de l'est, nous par la porte de l'ouest. Voilà

toute la différence. Pas la peine d'en parler. » Le Père répondit : « Si ta religion enseigne la doctrine du Maître du Ciel, lui dit-il, elle peut en effet conduire au Ciel. Mais si elle dit tout le contraire, ou si seulement elle n'indique point le chemin qu'il faut suivre, elle ne peut y conduire. Or, telle est ta religion... » La discussion n'amena point la conversion du bonze, qui la termina en s'asseyant à une table de l'auberge et en disant : « Ce qu'il y a de plus certain, c'est un bon bol de riz. » Parole qui amena cette réplique du Père : « Ce qu'il y a de plus certain, c'est de faire son devoir pour aller au Ciel.— C'est vrai ! » dirent les auditeurs. Eux du moins se convertirent-ils? Non. Pour se convertir, il faut généralement aux Chinois autre chose que la discussion. Toutefois celle-ci, si elle est bien menée, dispose favorablement les esprits, ce qui est déjà beaucoup.

Le P. Le Bailly aurait voulu faire plus. Il avait remarqué que dans cette région un grand obstacle à la religion était l'opium : la très grande majorité des hommes le fument et aussi nombre de femmes. Fonder des maisons pour y guérir les hommes de cette mauvaise habitude lui sembla être une œuvre qui serait certainement bien vue, et l'aiderait à s'implanter dans ce pays. Il commença l'œuvre chez lui, à *Tong-ngan*. Il invita quelques hommes de bonne volonté qui voulaient se corriger de l'opium, à venir chez lui pendant une quinzaine de jours prendre la médecine *ad hoc*, et en même temps étudier la religion ; eux-mêmes n'auraient de dépense à faire que pour la viande, que le Père ne fournissait pas. C'était un catéchuménat de fumeurs d'opium. Son succès fut petit. Sauf quelques-uns qui, déjà avancés en âge ou malades, moururent chez lui baptisés, les autres retombèrent tous dans leur habitude. Il supprima l'œuvre. « Je me suis trompé, me dit-il un jour ; on ne fera point ainsi de solides conversions. »

Ses longs voyages, qu'il faisait en égrenant son chapelet, semant sur la route des milliers d'*Ave Maria* pour la conversion des habitants des pays qu'il traversait, n'avaient pas toujours un but directement apostolique. Il s'était prescrit d'aller de temps en temps chez un missionnaire voisin faire une retraite, qu'il appelait mensuelle, mais qu'il ne pouvait faire le plus souvent que tous les deux mois. Là, il passait une journée entière, donnant tout le temps dont il disposait à la prière et à la méditation, et se confessait. Le troisième jour au matin, il reprenait la route de son district.

De temps en temps, les Pères de la section doivent se réunir soit à *Choei-tong* pour les pèlerinages à la sainte Vierge, soit à *Ning-kouo fou* pour les consultes. Quoique heureux de ces réunions, le P. Le Bailly en profitait pour passer plus de temps à l'église. A *Choei-tong*, où les chrétiens venaient en foule faire leur pèlerinage et se confesser, c'était lui qui entendait le plus de confessions, étant toujours prêt à rendre ce service. Plusieurs fois pendant que nous étions ainsi réunis, on vint chercher le Père de céans pour une extrême-onction. « Si vous voulez bien, mon Père, s'em-

pressait de dire le P. Le Bailly, j'y vais. Moi, ça ne me dérange pas du tout, et il convient que vous, vous restiez ici avec les Nôtres. » Et il partait. Je l'ai vu une fois partir ainsi à 8 h. du soir par mauvais temps. Il n'arriva que vers 11 h. chez le malade, et le lendemain, de bonne heure, il était de retour pour dire la sainte messe.

Sa dernière année s'est écoulée à *Ning-kouo fou*. Là, il avait un vaste district à desservir : 800 chrétiens très dispersés, et presque autant de catéchumènes. Mais ses forces avaient depuis deux ans considérablement diminué, et le P. Ministre de la section dut souvent l'aider dans ses courses et crut même prudent de l'envoyer à *Ou-hou* avant les grandes chaleurs. Il y arriva quelques jours avant les vacances des Pères. Le jour même de son arrivée, il se sentit plus fort, il était gai et parlait volontiers. Mais la faiblesse reprit vite le dessus, et bientôt il eut peine à parler. Jusqu'au 7 août, il fit tout ce qu'il put pour suivre, absolument en tout, le régime de la communauté. Ce jour-là, vers 2 h. de l'après-midi, il sentit la fièvre venir et crut éprouver une attaque de choléra. De suite, il demanda les derniers sacrements. Le R. P. Debrix, supérieur de la maison, lui fit remarquer que c'était un peu trop tôt, que pour le moment il n'y avait aucun danger. « Ne craignez pas, lui répondit le malade, de me dire la vérité. La mort ne m'effraye pas du tout. » A 4 h. il voulut se lever pour essayer ses forces. « Il ne faut pas, disait-il, se faire plus malade qu'on ne l'est. Ce n'a peut-être été qu'une attaque du choléra ordinaire en ce pays. » C'était bien une fièvre pernicieuse, et des plus graves, qui l'obligea à se remettre immédiatement au lit. Sur ses instances réitérées, à 8 h. du soir on l'administra. Tous les Pères arrivés pour les vacances, qui s'ouvraient le 8 août, entourèrent son lit. Le lendemain matin 8, à 10 h. ½, sans agonie, calme, heureux d'aller au Dieu dont il avait tant parlé aux païens, il rendit le dernier soupir.

« Quel bon souvenir on garde de ce cher P. Le Bailly! » disait quelques jours plus tard un Père qui l'avait bien connu. Ce souvenir, tout de piété et de simplicité, de charité et de zèle, tous ici nous le conservons ; peut-être aussi ceux qui liront ces lignes le partageront-ils avec nous.

Le P. Paul Rabouin.

1828-1896.

LA mission du *Kiang-nan* vient de perdre un de ses vétérans dont la vie exemplaire a été couronnée par une sainte mort, le P. Rabouin, professeur de philosophie et de théologie pendant près de 40 ans.

Né le 25 mai 1828 et originaire du diocèse de Blois, Paul Rabouin, le dernier de plusieurs enfants, se fit remarquer de bonne heure par sa vive intelligence, une mémoire heureuse et une grande fermeté de caractère. Il

disait, quelques jours avant sa mort, que grâce aux leçons de sa pieuse mère, il avait toujours eu pour la très sainte Vierge un amour de fils, et qu'il lui devait tout.

Son curé lui fit commencer ses études. Au petit séminaire, il ne tarda pas à être compté parmi les meilleurs élèves; il en fut de même, plus tard, au grand séminaire, où il connut les abbés Guillon et Bourdilleau, qui le précédèrent dans la C^ie^ et moururent missionnaires en Chine, — et l'abbé Monsabré, devenu depuis l'illustre conférencier de N.-D. de Paris.

Deux ans avant la fin de sa théologie, il eut la bonne fortune d'avoir pour professeur de morale et de droit canon le P. Michel Fessard, chargé en même temps de la direction spirituelle des élèves du grand séminaire. Sous ce maître si habile, l'abbé Rabouin, qui avait pour les sciences sacrées une aptitude remarquable, fit de merveilleux progrès. Les tournois théologiques connus sous le nom de disputes scolastiques, allaient à sa nature batailleuse et amie de la discussion. Aussi, à la fin de son cours, était-il jugé déjà capable d'enseigner les autres.

Mais à l'école du P. Fessard, cet ardent apôtre de la dévotion au S.-C., l'abbé Rabouin, avait fait aussi de rapides et merveilleux progrès dans la science des saints. Il ne tarda pas à vouloir, par amour pour N.-S., se signaler à son service par la pratique des conseils évangéliques et même par l'héroïsme de l'apostolat dans les missions.

Se sentant appelé à la C^ie^ de JÉSUS, il demanda son *exeat* à Mgr des Essarts, évêque de Blois, qui, ne voulant pas se priver d'un sujet de ce mérite, refusa de le laisser partir. Il dut accepter la direction d'une maison d'éducation qu'il gouverna 3 ans.

Ce ne fut qu'après cette longue attente qu'il obtint enfin la permission tant désirée ; et le 7 août 1854 il entra au noviciat d'Angers, que dirigeait le P. Léon Gautier, de sainte mémoire. Pendant son pèlerinage il eut plusieurs fois l'occasion de prêcher, soit dans les paroisses, soit dans les communautés religieuses. Il n'était pas ce qu'on appelle un homme éloquent : il avait beaucoup moins cultivé la grammaire, la littérature et la rhétorique que la philosophie et la théologie. Cependant, ce qu'il disait était bien dit et toujours de nature à instruire et toucher.

Mais lorsqu'on le mettait sur une question de théologie dogmatique ou morale, il était dans son élément et faisait vraiment honneur à ses professeurs. Son compagnon de pèlerinage en fut un jour le témoin. Ils étaient descendus au collège d'une petite ville de Normandie. Après le dîner, ils firent une promenade en compagnie des professeurs. Le professeur d'humanités, qui avait appris que le P. Rabouin était un ancien élève des jésuites, fit adroitement tomber la conversation sur la doctrine du probabilisme, qui n'était pas suivie dans le diocèse. Ses confrères, probabilioristes comme lui, applaudirent tout bas au stratagème, et se promettaient de rire

quelque peu aux dépens des jésuites et de leur ancien élève. Ils proposèrent donc leurs difficultés et firent jouer toutes leurs batteries pour battre en brèche la doctrine du probabilisme.

Le Père les laissa parler à leur aise sans les interrompre. Lorsqu'ils eurent fini, il se recueillit un instant ; puis, repoussant avec calme et l'une après l'autre chacune de leurs objections, qu'il réduisit à néant après avoir fait les distinctions nécessaires, il exposa la doctrine attaquée avec tant de lucidité et de modestie, sans oublier le fameux principe réflexe, qu'il rangea tous ces messieurs de son côté. Ce fut pour le jeune pèlerin un véritable triomphe lorsque celui qui, le premier, avait engagé la lutte, eut assez d'humilité et de sincérité pour s'écrier devant tous ses collègues :

« Messieurs, vous ferez ce que vous voudrez. Pour moi, je vous l'avoue bien simplement : je n'avais pas suffisamment étudié jusqu'ici la doctrine que je viens d'attaquer. Maintenant que je la connais mieux, je vous dis : Je suis sorti probabilioriste en promenade, j'en reviens probabiliste. »

Un tel aveu dans la bouche d'un prêtre distingué et jusqu'alors l'oracle de ses collègues, lui faisait vraiment honneur. Plus tard, ce même prêtre fut élevé à la dignité de vice-recteur de l'université catholique de Lille.

En septembre 1855, le P. Rabouin fut envoyé au scolasticat de Laval pour y repasser sa théologie. C'est là qu'il fit ses premiers vœux et subit avec succès son examen de *universa theologia*. Il alla professer ensuite pendant 2 ans la philosophie au grand séminaire de Blois, avant de revenir à Laval enseigner la même science, et, plus tard, la théologie jusqu'en 1866.

Il ne pensait plus alors à la Chine qu'il avait autrefois demandée, lorsque le R. P. Fessard, qui revenait de visiter notre mission, fit appel aux cœurs généreux; le P. Rabouin répondit à cet appel, et le 8 décembre 1866, sous les auspices de Marie Immaculée, il débarquait à *Chang-hai* avec le P. Auguste Foucault et les FF. coadjuteurs Jeunesse et Winsback. Le P. Rabouin, dans la pensée des supérieurs, devait être le professeur de philosophie et de théologie des missionnaires qui seraient envoyés en Chine, non plus *après*, mais *avant* leur sacerdoce. On voulait ainsi donner aux missionnaires le temps et la facilité d'étudier la langue et les mœurs chinoises mieux que n'avaient pu le faire leurs devanciers.

Bientôt arrivèrent d'Europe les premières bandes de scolastiques. Ils se joignirent aux scolastiques indigènes, et les cours de philosophie et de théologie ne tardèrent pas à commencer avec le P. Rabouin pour professeur et le P. Foucault pour Père spirituel.

A l'exception des six premiers mois de son séjour en Chine, passés à étudier la langue, et d'une année consacrée à l'administration d'un district voisin de *Chang-hai*, la principale occupation du P. Rabouin pendant ses 30 années de Chine, fut l'enseignement de la philosophie et presque toujours de la théologie dogmatique et morale. Comme professeur, il était très

estimé; son enseignement clair, précis et méthodique, allait droit au cœur des questions les plus ardues, et sa subtilité poursuivait les objections jusque dans leurs derniers retranchements. Calme comme la vérité quand il exposait la doctrine, il retrouvait toute sa verve en présence des opinions condamnées par l'Église. C'était par excellence l'homme sage et de bon sens, que l'on consultait toujours avec profit.

Il ne s'est proposé toute sa vie pour but de ses efforts et orientation de son activité que la gloire de Dieu, sans nul souci de sa gloriole personnelle. Les travaux auxquels il se livra de préférence furent toujours ceux qui étaient de nature à procurer plus directement, plus sûrement, plus vite et plus longtemps la plus grande gloire de Dieu. Et pour les mener à bonne fin, il faisait tout avec ordre et ne perdait jamais un moment.

De là sa grande et continuelle pureté d'intention et son zèle pour le salut des âmes, pour les œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance ; de là les services multiples qu'il rendit à la mission du *Kiang-nan*, comme professeur, soluteur des cas de conscience, rubriciste, prédicateur, directeur spirituel des maisons d'éducation et des communautés religieuses, missionnaire, écrivain, etc. C'était en quelque sorte un homme universel et toujours prêt à tout. Sans parler d'une grammaire franco-chinoise et de divers opuscules à l'usage des jeunes missionnaires, il eut la constance et l'énergie de travailler pendant près de 30 ans à la composition d'un dictionnaire franco-chinois en 2 volumes grand in-4°, dont l'impression fut terminée quelques mois seulement avant sa mort. Il l'avait recopié 2 fois de sa propre main (1400 pages). Peu de jours avant d'expirer, il remettait aux réviseurs un manuscrit qu'il avait composé sur la théologie morale.

C'était un religieux exemplaire sous tous les rapports, ami de l'ordre et de la règle et n'ayant jamais laissé attiédir sa première ferveur. Sans rien laisser apercevoir d'extraordinaire dans sa conduite, il n'en vivait pas moins continuellement dans le surnaturel. Pour ne jamais blesser personne, il veillait sur sa langue et était d'une grande réserve dans ses conversations. Au premier abord on l'aurait cru froid; c'était cependant le plus affectueux des amis et des frères ; et quoique fuyant tout ce qui ressemblait à une familiarité excessive, il n'en était pas moins un aimable, enjoué et intéressant causeur.

Il était prêtre partout, et toujours d'une grande modestie et d'une douce gravité dans ses rapports avec le prochain et surtout avec les femmes, aussi était-il un des missionnaires dans lesquels on avait le plus de confiance, soit dans nos maisons, soit au dehors. Enfin il tâcha toute sa vie de faire fructifier les talents que Dieu lui avait confiés, et de ressembler à l'économe fidèle dont parle l'Évangile.

Le Père était parvenu à l'âge de 68 ans; le jour de la récompense ne pouvait plus guère tarder pour le vieux et dévoué serviteur de J.-C. Doué d'un

tempérament vigoureux, il avait été rarement indisposé et n'avait jamais eu de grave maladie. Mais depuis quelques mois ses forces baissaient graduellement; il fut obligé de gagner l'infirmerie. Bientôt il lui fut impossible de se lever pour aller recevoir la sainte communion dans une chapelle contiguë. Quelques semaines s'écoulèrent, et il ne se fit plus illusion. C'était la mort qui approchait à grands pas. Il se prépara à lui faire bon visage.

Comme il était à bout de forces, on lui conseilla de ne plus dire son bréviaire. Il ne voulut jamais y consentir, et il le dit, ainsi que son rosaire, jusqu'à son dernier soupir.

Pendant sa maladie, pas une plainte, pas un murmure ne sortirent de sa bouche; ses traits respiraient comme une paix céleste. Le souvenir des souffrances du Sauveur, la pensée du ciel, la confiance dans la miséricorde divine, l'abandon complet entre les mains de la très sainte Vierge, le sacrifice de sa vie... voilà quelles étaient ses pensées habituelles.

Il voulut mourir comme saint Berchmans, avec son crucifix, son chapelet et le livre des règles. Il répondit lui-même aux prières de l'extrême-onction, et lorsqu'on récita celles des agonisants, il recommanda de ne pas oublier de joindre aux autres noms ceux des deux nouveaux patrons des mourants, saint Jean de la Croix et saint Camille de Lellis.

Édifiant tout le monde par sa piété sereine, sa résignation, son amabilité et sa délicatesse, il conserva jusqu'à la fin sa pleine connaissance, et le jeudi 10 sept. 1896, vers 8 h. du soir, il rendit doucement et sans agonie sa belle âme à Dieu.

Le P. Jean Le Cocq d'Armandville.

1846-1896.

Plusieurs Pères de notre province ont connu le P. Le Cocq d'Armandville, au nom et au cœur tout français. Les *Lettres* de 1886, p. 188, ont publié quelques lignes de lui. Nous devons à l'obligeance d'un Père hollandais les intéressants détails ci-dessous sur sa vie héroïque et sa mort tragique.

CORNEILLE, Jean, François Le Cocq d'Armandville naquit à Delft (Hollande) le 29 mars 1846, d'une vieille famille française. Il fit ses études au collège de Katwijk et entra dans la Compagnie le 27 sept. 1865. La Providence divine l'envoya ensuite à Laval pour l'étude de la philosophie. Ce fut là qu'il trouva en même temps l'occasion de se rendre habile dans la médecine et la chirurgie, sciences dont il se servira plus tard pour faire un bien incalculable. Pendant la guerre franco-allemande, le collège de Laval fut transformé en hôpital pour les blessés. L'idée que la médecine pourrait lui être utile se forma alors dans l'esprit du jeune philosophe, et tout le temps qui lui restait de ses études fut consacré à accompagner les médecins, et à acquérir les connaissances nécessaires.

Cependant cette étude ne nuisait nullement à son zèle pour les sciences sacerdotales, zèle qui se vit récompensé du plus brillant succès.

Après avoir reçu le sacerdoce, il était à même de remplir les emplois les plus importants dans sa patrie, mais il fallait un champ plus vaste à cet ouvrier, et en 1878, il partit pour les Indes hollandaises, où 25.000.000 d'indigènes sont privés des grâces du christianisme.

Arrivé à Batavia le 30 janvier 1879, il fut envoyé à *Samarany*, où il travailla 2 ans avec beaucoup de fruit. Mais le royaume de *Sika* demandait un missionnaire éminent. Personne ne fut plus capable que le P. Le Cocq. Pendant 10 ans il fut le pasteur, le médecin et le père de ces peuples, et quand la nouvelle de sa mort arrivera dans les royaumes de *Sika* et de *Lio*, le pays tout entier retentira des lamentations de ceux dont il fut si longtemps le bienfaiteur.

Il se levait à 4 h., souvent après n'avoir pris que 4 ou 5 heures de sommeil. Après sa méditation faite à l'église, sa messe et un déjeuner extrêmement frugal, il montait à cheval, portant les saintes huiles pour l'administration des sacrements, et ses instruments de chirurgie pour les malades et les blessés. Il guérissait les maladies comme le meilleur médecin, et on comprend combien on estimait ses services dans ces contrées sauvages, où nul médecin n'habite. Souvent il restait des heures entières au chevet des malheureux pour s'assurer qu'on suivait ses ordonnances, et il faut connaître les misérables huttes de ces peuples pour comprendre le cœur généreux de cet apôtre. Il passait ainsi toute la matinée dans des villages, dégoûtants de saleté, où il est quelquefois impossible de se procurer une gorgée d'eau fraîche. Quand il revenait à 3 h. chez lui, il prenait un pauvre dîner sur le coin d'une table couverte de livres et de médecines.

Un jour trois autres missionnaires lui firent une visite, et l'un d'eux décrit ainsi l'intérieur du presbytère : « La pauvreté apostolique règne ici en toute vérité. Nous avions une couche de « bamboe » sans matelas. Pendant le dîner, cuillère, fourchette et couteau passaient de l'un à l'autre. Il manquait aussi des assiettes, et ce qui est encore pire, un bon cuisinier. »

Pendant la soirée, le Père instruisait les enfants et les adultes des vérités de la foi. Venaient alors les malades, dont les soins réclamaient souvent la plus grande partie de la nuit. Car on savait que le Père était toujours prêt, et qu'il disposait de bons remèdes que le gouvernement hollandais, sur l'avis des médecins, lui avait procurés. Un jour on vint le demander de bien loin. Aussitôt il se mit en route, marcha pendant 17 heures de suite dans une contrée sauvage sans rencontrer âme qui vive, et trouva sa récompense dans la guérison du malade. Puis il s'en retourna de la même manière. Sur ces 34 heures, il avait dû marcher pendant 20 heures dans l'eau, à une telle profondeur qu'il risquait de perdre l'équilibre.

Si cela avait été tout ! Mais dans ces pays il manque encore de bons

ouvriers, de sorte qu'on vit le Père tantôt sur le toit de son église souder les plaques de fer, tantôt creuser des puits profonds. Voici ce qu'il écrivait :

« Quant à l'église, je m'en occupe beaucoup. N'ayant pas d'argent pour acheter des pierres, je les fais moi-même. La terre contient de bonne argile, et le four me donne de belles pierres. Il y a déjà une partie de la muraille de maçonnée. Il faut que je fasse tout moi-même. Quand l'église sera faite, je m'en vais bâtir une maison pour nous, et, après cela, il faudra appareiller un bateau, afin que je puisse voyager plus loin sur les mers pour agrandir le royaume de Dieu. »

Ce fut pendant la construction de cette église, que quelques fanatiques des montagnes trouvèrent un moyen de se venger du Père qui, par son influence sur le roi, empêchait bien des crimes. Comme la sécheresse continuait à une époque où l'on attendait la pluie, ils dirent au peuple : « C'est l'église qui est la cause de ce malheur. Si vous voulez sauver votre vie, tuez le roi et le Père. »

Le 21 déc., une bande furieuse assaillit le village de *Sika*. Quand le roi alla à leur rencontre, ils voulurent le tuer d'un coup de « klewang », mais on ne fit que le blesser au bras. Aussitôt qu'ils virent le Père, qui, selon sa coutume, voulait rétablir la paix, ils s'enfuirent après lui avoir envoyé deux balles, dont une transperça le bras tout entier et l'autre y resta. Le missionnaire ne perdit pas son calme ordinaire, mais retourna chez lui, où un indigène l'aida à extraire la balle. « J'ai été blessé, écrivit-il dans une lettre à ses amis, mais ils n'ont pas bien visé, puisque je signe encore. Le 24 déc. j'étais déjà dans mon confessionnal, et le 25 je chantais une messe solennelle à minuit et une autre dans la matinée. Entre ces deux messes, j'ai distribué avec mon bras transpercé, la sainte communion à 124 hommes. Le lendemain, nous avions 119 communions de femmes. »

Tous ceux dont il parlait avaient été instruits par lui dans la religion. Son zèle pour le salut des âmes se révèle encore dans une autre lettre :

« Les derniers mois que j'ai passés à *Florès*, je n'étais presque jamais chez moi, parce que je voulais unir autant d'âmes que possible au Cœur de Jésus. Partout où j'avais quelque influence j'ai baptisé les enfants. Leur nombre s'élève à 700 environ; 25 villages ont été ralliés aux catholiques. Dans le savage *Lio*, j'ai baptisé 325 enfants. »

C'étaient les derniers efforts du missionnaire chez ces peuples. Le 27 juin 1891, ses supérieurs l'envoyaient à l'île de Céram pour y fonder une nouvelle mission. La séparation fut douloureuse des deux côtés. Le peuple de *Lio*, encore païen, le pleurait comme les catholiques de *Sika*. Avant de partir, le Père alla dîner chez un de leurs chefs. Après le repas, celui-ci appela tous ses enfants et ses domestiques et leur dit : « Venez, asseyons-nous autour de lui, regardez-le bien; c'est pour nous comme s'il allait

mourir. Nous ne le reverrons plus. » Ces derniers mots sortirent avec peine de sa bouche, et de grosses larmes inondaient son visage.

Quand il partit de *Sika*, une foule innombrable l'escortait. Dans tous les villages on accourait, on lui baisait les mains en l'accompagnant jusqu'au port. Là, ils s'assirent autour de lui pendant toute la journée sans rien manger. Quand on les y invita, ils répondirent simplement : « Qui pourrait manger, quand son Père va partir ? »

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le missionnaire put réussir à s'embarquer. Il fallut une habile manœuvre du capitaine pour le séparer de ces chers rivages. Alors, aussitôt qu'ils le virent en pleine mer, les lamentations et les plaintes montèrent au ciel. Quand le Père eut atteint le vapeur, il entendit encore longtemps les cris désespérés de ses enfants. Les pauvres Sikanois perdaient tout avec lui !

Les explorateurs européens qui visitaient ces parages, nous expliquent comment le Père parvenait à s'y faire tellement aimer. Choisissons, entre tous les hommages rendus par eux au missionnaire, celui du célèbre anthropologiste, le docteur F. C. ten Kate, qui demeura longtemps chez lui à *Sika*. Dans la *Revue de la Société géographique*, il écrit : « Celui qui comme le P. Le Cocq sait s'emparer des cœurs, peut faire des miracles. Mais à quel prix d'abnégation et de dévouement cette victoire a-t-elle été remportée ! Je l'ai encore devant les yeux, ce spectacle du missionnaire cédant pendant plusieurs jours son lit à un pauvre enfant lionais. Quoique malade lui aussi, il passait toute la nuit sur un paillasson, au pied du lit, pour être prêt au moindre signe de son petit patient. Ce fut avec un regret sincère que je quittai cet ami hospitalier, auprès duquel j'avais passé des jours aussi utiles qu'agréables. Le P. Le Cocq d'Armandville est une de ces figures qui appartiennent plutôt au temps des croisades, au moyen âge chevaleresque, qu'aux temps prosaïques où nous vivons. C'était un vrai « chevalier sans « peur et sans reproche », cet homme au cœur de feu, à la volonté inébranlable, aussi dur pour lui-même que charitable pour son prochain. » C'est là le témoignage d'un protestant.

Arrivé à *Bonfia*, dans l'île de Céram, il y trouva un sol très marécageux et surtout très peu d'habitants. Pour cette raison il s'en alla chercher une région plus favorable et visita dans ce but plusieurs îles pour y fonder une nouvelle mission. Il passait ainsi tout son temps en voyages.

Assis dans son bateau indien, la main au gouvernail, la boussole devant les yeux, il n'y avait rien qui le troublât, ni les flots de la mer furieuse, ni les rafales des vents. Cependant les fruits ne répondirent pas au travail. Quelle différence entre *Florès*, où la foi grandissait de jour en jour, et la stérilité de ce nouveau champ ! Mais rien ne peut décourager l'homme qui espère dans le Seigneur. Malgré son travail désolant, il reste joyeux. Les lettres le montrent ; c'est toujours ce ton loyal, que lui inspirait son cœur

généreux. En décembre 1893 il tomba malade : « J'étais convaincu, écrivit-il, que j'étais au terme de ma course; et, comme cela se comprend, je n'y avais rien à redire. A. M. D. G! »

Cependant il guérit bientôt et commença à diriger ses recherches vers un des pays les moins connus de notre globe : la Nouvelle-Guinée. En mai 1894, il le visita pour la première fois, et le 6 déc. 1895 il y fonda une mission à *Kapaur*. « Ce jour, écrit-il, j'ai été en route jusqu'à 11 h. du soir. Je n'avais rien mangé toute la journée. Pendant qu'on faisait enfin bouillir mon riz, je dis mon bréviaire et à minuit moins $^1/_4$ je fis mon repas qui fut déjeuner, dîner et souper tout à la fois. »

Mais en Nouvelle-Guinée on s'habitue à bien des privations. Pendant plusieurs jours, le Père n'eut pour toute demeure qu'un simple appentis en « kadjang ». C'était son seul abri contre la pluie et le soleil.

Au milieu d'une population entièrement dépourvue de toute civilisation, il menait avec ses compagnons, les FF. Zinken et te Boekhorst, une vie des plus misérables. De plus, il tomba encore une fois malade et cette fois pendant des semaines entières. Quoiqu'il souffrît beaucoup à cause de sa faiblesse et de son épuisement, son âme ne perdit rien de son ardeur et de son héroïsme. A peine eut-il bâti une demeure et sentit-il revenir ses forces, qu'il s'en alla à travers rochers et précipices, sur les montagnes et dans la plaine, chercher des âmes pour son Maître. Il se plaignit alors de ce que ses forces corporelles diminuassent et de ce qu'il ne fût plus capable de grandes fatigues.

Mais encore ses journées de marche furent telles, que les plus forts eurent de la peine à les soutenir. Quand le supérieur de la mission vint à *Kapaur*, il trouva le missionnaire dans un triste état, et il résolut de le ramener à Java pour y réparer ses forces. Mais il en coûtait trop au travailleur infatigable de se séparer de ce pays, dont il allait être le premier apôtre. On lui permit donc de faire encore un voyage pour découvrir quelque endroit plus favorable. Dans ce but il avait déjà loué la goëlette de l'arabe Bahadilla à *Banda*. On avancerait jusqu'au 141^{me} degré en explorant les côtes. Ce fut pendant ce voyage qu'il plut au Seigneur de rappeler son fidèle serviteur, et de couronner par une mort glorieuse cette vie de privations et de fatigues.

Le 5 mars 1896, on partit de *Kapaur*. C'est vers cette époque que les vents alisés soufflent du S.-E. et de l'E., et ce n'est qu'en cas de nécessité extrême que les marchands s'approchent alors des côtes de la Nouvelle-Guinée, si dangereuses à cause des brisants.

Le Père s'était pourvu d'un interprète, dont le F. Wannia était radja au 135^{me} degré, et qui devait lui rendre bien des services. Deux neveux de l'arabe Bahadilla l'accompagnaient aussi; le reste de l'équipage se composait de matelots.

D'abord on fut d'accord d'aller jusqu'au 141^{me} degré, après s'être arrêté

un instant au 135me pour prendre des interprètes. Mais arrivé au 139me degré on fut obligé de retourner, tant le vent était violent. Quand le Père aborda au 135,5me degré, il y trouva une population dans les meilleures dispositions. Il y avait une série de villages, dont chacun comptait 3.000 à 4.000 âmes. Jusqu'ici, il n'avait trouvé que des peuples dispersés, parmi lesquels il était difficile, sinon impossible, de fonder quelque chose de durable. Une grande rivière, le Tewouka, permettait aux navires l'entrée dans le pays, et leur fournissait un bon ancrage. Cependant cette fois le bateau ne put pas s'approcher des côtes à cause du mauvais temps. Le Père fut donc obligé d'y aller dans un petit sampan. Il resta 13 jours chez ces sauvages. Ce qu'il fit pendant ce temps est resté le secret de Dieu. Seulement ses compagnons ont vu qu'il était très content. Il disait dans sa joie, qu'il fallait là 4 Pères pour récolter la moisson, et qu'il allait les demander au « tocwan besar » (supérieur) à Batavia.

Le peuple insista pour qu'il restât, et ne consentit à son départ qu'après la promesse d'un retour dans 8 mois. Le Père ne baptisa encore personne, mais il leur parla beaucoup de la religion et les engagea à quitter le paganisme. Les sentiments de ces gens furent des meilleurs, et le missionnaire emporta avec lui les plus belles espérances.

Pour être mieux en état de servir la mission, il se fit instruire dans la langue, les coutumes et les usages du pays, et il fit une belle collection d'objets ethnographiques d'un peuple que peut-être nul Européen n'avait encore visité.

Pour se perfectionner dans la langue, il voulut emmener un adulte et 2 enfants, dont le plus jeune n'avait que 7 ans. Arrive enfin le jour du départ. Ce fut le 27 mai 1896. Les compagnons du Père tardèrent à venir et quand ils arrivèrent la mer était déjà forte. La goëlette était loin de la côte. Les vagues s'élevèrent de plus en plus de manière à faire peur aux marins, qui avouèrent le danger. Mais le P. Le Cocq d'Armandville ne connaissait point la crainte. N'avait-il pas traversé des mers plus furieuses, quand le salut des âmes le demandait ? Ne devançait-il pas dans sa course le plus habile nageur ? De plus il pensait au Frère qui l'attendait à *Kapaur* dans une crainte mortelle ; il pensait à ses supérieurs, qui désiraient de ses nouvelles ; il pensait au peuple qui l'entourait et qu'il fallait secourir le plus vite possible. Se remettant entre les mains de Dieu, il prend son lourd sac de voyage et se place au gouvernail du petit sampan qui devra le mener à bord de la goëlette. Le petit Papou se trouve à son côté.

Il était environ 5 h. du soir quand on prit le large. Il est bien probable que le Père n'avait encore rien pris depuis le matin. Il s'était si bien habitué à s'oublier lui-même ! Aussi à peine fut-il assis, qu'il examina son sac de voyage. Par bonheur il y trouva encore quelques biscuits.

Mais il dut bientôt interrompre ce sobre repas ; les vagues menaçaient de plus en plus la frêle barque.

Alors le Père prit d'une main ferme le gouvernail, tandis que sa voix encourageait les rameurs. Mais voici qu'une lame terrible se lève, s'approche et renverse le petit bâtiment. Un cri monte vers les cieux, et tout l'équipage disparaît sous les flots. A ce moment le Père saisit le petit enfant dont l'âme n'était pas encore purifiée par les eaux du baptême, et quand les matelots ont retourné avec beaucoup de peine la barque, ils voient que le « tocwan » (missionnaire) est déjà loin et va atteindre la plage.

Eux aussi retournèrent. A 7 h. du soir ils arrivèrent, après avoir perdu un de leurs compagnons. Mais quelle ne fut pas leur tristesse en ne voyant nulle part leur Père aimé ! Le petit enfant dont il avait sauvé la vie était là, seul, tout tremblant. Le pauvre Papou ne faisait que pleurer et montrer du doigt la mer, où il avait vu disparaître son bienfaiteur. A peine le peuple eut-il appris cette triste nouvelle, qu'il s'embarqua tout entier, malgré le mauvais temps, pour aller à la recherche du missionnaire. Une centaine de pirogues munies de torches partirent dans toutes les directions. Mais tout fut inutile. Il s'était donc noyé, l'héroïque missionnaire ! Peut-être fut-il, au moment même de prendre pied, repoussé par les vagues ou englouti par le sable mouvant ?

Les pauvres habitants de la Nouvelle-Guinée cherchèrent encore pendant 9 jours leur apôtre, espérant contre toute espérance. Quand ils comprirent enfin qu'il fallait croire à la triste vérité, ces braves gens fondirent en larmes, et pleurèrent amèrement le prêtre que dans si peu de temps ils avaient appris à aimer.

La goëlette retourna à *Kapaur* pour y annoncer la triste nouvelle.

Tous les frères du P. Le Cocq d'Armandville, tous ceux qui l'ont connu soit aux Indes, soit dans la patrie, comprirent que l'archipel malais avait perdu son meilleur apôtre. Tous plaignent les pauvres peuples de la Nouvelle-Guinée, pour qui s'éclipsait de si bonne heure cette belle étoile, qui allait les conduire à Jésus-Christ.

Mais le sacrifice du missionnaire et les prières de ceux qui liront ces pages, font espérer que le Seigneur se souviendra enfin de ces pays lointains et qu'Il enverra d'autres missionnaires à la place de ceux qu'Il a rappelés, car la moisson est bien grande, mais bien peu nombreux sont les ouvriers.

V. D. S., S. J.

VARIA.

FRANCE. — *Les retraites d'hommes.* — Quel est l'état actuel de l'œuvre des retraites d'hommes en France ? Un rapport précis et complet a été présenté sur ce sujet par le R. P. Watrigant au congrès national catholique de Reims (20-25 oct. 1896). Cette remarquable étude (Lille, Ducoulombier, rue de l'Hôpital militaire, 78 ; — reproduite par le *Bulletin de l'Œuvre des campagnes*, mars 1897) donne en quelques pages un aperçu de la situation présente. Elle nous montre différents groupes — évêques et clergé séculier, congrégations religieuses, hommes d'œuvres — travaillant tous très activement à favoriser et multiplier les retraites pour les hommes de toute condition : agriculteurs, marins, conscrits, ouvriers, jeunes gens, hommes du monde, prêtres etc. — et même sourds-muets. On voit jusqu'à des non-catholiques mettre en avant le principe de la retraite. Il y a là un mouvement consolant, qui fait espérer beaucoup pour la réforme des individus et pour la paix sociale.

Œuvres de mer. — Le mouvement, auquel trois articles des *Études*, tirés à part et répandus dans les ports *(Et nos marins? — Adieu-Va ! — Au Grand Banc)*, ont si puissamment contribué, continue à s'accentuer. On s'occupe de ces pauvres grands enfants, si abandonnés moralement. — A Bordeaux a eu lieu, en novembre dernier, grâce à l'initiative et au dévouement du P. Fabre, l'ouverture d'une maison dont nous copions la carte-adresse :

MAISON DU MARIN
rue Carpenteyre, 36, Bordeaux.

LOGEMENT ET NOURRITURE, 2 FR. PAR JOUR.
Bibliothèque, salles de lecture et de jeux.
Consultations médicales et juridiques gratuites.

FACILITÉS D'EMBARQUEMENT.

Cette maison est placée sous le patronage d'armateurs et de courtiers maritimes de Bordeaux.

Voici l'état des choses en février : « Durant les trois premiers mois, alors que l'œuvre était à peine connue, on a eu 89 hommes ; la maison ne contenait que 16 lits. Des agrandissements qui s'achèvent permettront de loger 45 hommes. Le comité est formé de tous les armateurs de Bordeaux et des représentants de toutes les grandes compagnies. La chambre de commerce a pris la Maison du marin sous son patronage ; ainsi feront aussi le conseil général et le conseil municipal. Les souscriptions sont assez

abondantes. Le ministre de la marine a accordé une subvention de 10.000 francs, et la chambre de commerce une de 5.000 fr. Dieu semble vouloir bénir cette entreprise, qui rencontre partout des sympathies, parce qu'elle répond à un très grand besoin. »

Tout cela était très bien — trop bien. Il fallait s'attendre à la persécution. Elle est arrivée ; l'ère des hostilités est commencée depuis le mois de mars. L'œuvre a été attaquée violemment en séance du conseil municipal par les francs-maçons et les socialistes. Leur grand grief est la couleur trop cléricale de l'entreprise. Toutefois elle a eu gain de cause, et une somme de 500 fr. a été votée. D'autre part, les « hôtesses » et marchands d'hommes s'agitent beaucoup ; c'est une vraie lutte de pirates pour enlever ces pauvres matelots. On va jusqu'à Pauillac attendre les navires et offrir de l'argent aux marins pour qu'ils consentent à aller « en hôtesse ». Aussi le mouvement des entrées s'est un peu ralenti. Cela prouve que l'œuvre est bonne et porte juste. Jusqu'ici on a eu 146 hommes ; dans le naufrage de la *Blanche*, 3 d'entre eux se trouvent parmi les victimes. L'arrivée des Terre-Neuviens et des Islandais augmentera le nombre des entrées.

L'apostolat auprès des marins est très consolant. Ils sont bons, et ils aiment qui les aime. Les plus graves dangers pour eux ne sont pas en mer, mais à terre. Eux-mêmes le reconnaissent ; ils disent que c'est surtout lorsque le poisson est hors de l'eau qu'il est urgent de le secourir. Il faudrait envelopper nos côtes d'un réseau salutaire, en multipliant les maisons comme celle de Bordeaux.

Le P. Olivaint et l'École normale. — Nous extrayons les lignes suivantes du discours prononcé par M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, à la séance annuelle de l'Association des anciens élèves de l'École normale supérieure (11 janvier 1897) :

« Vous trouverez sur nos listes, cette année, un nom qu'on n'y lisait pas précédemment, celui du P. Olivaint. Comme il s'était engagé dans une société où chaque membre fait profession de ne rien posséder en propre, il n'avait pas pu appartenir à notre association. Quelques-uns de ses camarades ont eu l'idée de se réunir pour verser sa cotisation à sa place, et c'est ainsi qu'il est devenu souscripteur perpétuel, 25 ans après sa mort.

« Quoique éloigné de l'École, il ne l'avait jamais oubliée, il la retrouva à ses derniers moments. Dans la salle où l'on venait de faire le sinistre appel, il reconnut parmi les otages son camarade Chevriaux, qu'il n'avait pas revu depuis plus de 30 ans. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'encouragèrent mutuellement à la mort. Je suis sûr que les normaliens, à quelque opinion qu'ils appartiennent, seront heureux de voir replacer sur leur liste le nom du P. Olivaint. Parmi les victimes qui sont tombées dans les fossés de la Roquette ou le long du mur sanglant de la rue Haxo,

il est un de ceux qui ont su mourir pour leur foi avec le plus de simplicité et de courage, sans forfanterie et sans peur. »

Les Jésuites et l'union des catholiques. — Nous extrayons de l'*Univers* les lignes suivantes de M. Fonsegrive: « Voici qu'ils naissent peu à peu et qu'ils paraissent au jour, ces *Bulletins* dont les éducateurs avaient depuis longtemps senti le besoin et dont les chrétiens sociaux réclamaient la création... Celui de Sarlat est trimestriel et est surtout l'organe de l'association des anciens élèves... S'il m'était permis d'exprimer une préférence, je dirais que je trouve l'idée de nos Sarladais ingénieuse autant que féconde. Faire du *Bulletin* l'œuvre propre des *anciens élèves*, c'est lui donner une portée plus grande que celle d'un simple bulletin de collège... Le R. P. Genestout, recteur de St-Joseph de Sarlat, a exposé tous ces avantages... Et voici en quels termes excellents :

« ...Le *Bulletin* ne veut pas être un simple écho de nos réunions an-
« nuelles... Il veut établir entre nous tous des communications régulières ;
« il veut... donner à l'association, simple groupement périodique jusqu'ici,
« une vie mieux organisée et plus puissante... Le *Bulletin* accueillera avec
« joie les idées, les motions que le premier venu d'entre nous voudrait
« communiquer à tous. *Notre Collège* sera vraiment le trait d'union de tous
« avec tous... Pourquoi n'aurions-nous pas notre page ouverte aux deman-
« des et aux offres d'emploi ?... »

« Ajoutez que l'association de Sarlat s'est fédérée aux 22 autres associations similaires. Voilà un commencement sérieux d'organisation catholique. Dans 22 départements de France au moins, les membres de ces associations, pour peu que chacun y veuille mettre du zèle, seront assurés de trouver, d'où qu'ils viennent, quoi qu'ils fassent — hors le mal, bien entendu — et où qu'ils aillent, bon visage et main tendue.

« Oserai-je maintenant exprimer un souhait ? Ces associations fédérées ne sont jusqu'à présent que des associations d'anciens élèves des Pères Jésuites... N'y a-t-il pas aussi des anciens élèves des Maristes, des Marianites..., des lycéens anciens membres des conférences de Saint-Vincent-de-Paul ou de quelque autre œuvre catholique ? Pourquoi tous ces hommes ayant tous reçu une instruction secondaire, tous catholiques, ne se sentiraient-ils pas réunis les uns aux autres non seulement par les vagues liens d'une sympathie sans effet, mais par une solidarité réelle, permanente — et effective ? C'est l'honneur des PP. Jésuites d'avoir montré le chemin. Ils peuvent, s'ils le veulent, pousser plus loin. Tous chez nous sauront se réjouir de mettre la main dans leur main.

« L'association des associations d'anciens élèves, tel est le moyen facile et simple d'organiser la solidarité catholique dans les classes instruites de

la société. C'est cette solidarité qui nous manque ; parce que nous ne l'avions pas nous avons subi bien des défections.

« Quelques-uns parmi nous... voudraient qu'on réalisât chez nous quelque affiliation secrète semblable à la franc-maçonnerie. Nous n'en avons pas besoin... Nous parlons clair et devant tous. Il suffirait d'ailleurs qu'on nous vît bien unis pour qu'on nous respectât plus qu'on ne le fait. Car enfin nous valons les autres, et nous détenons aussi à notre façon une portion de la puissance sociale.

« Mais pour cela il faut résolûment abandonner le système des petites boutiques fermées ou des petites chapelles... » (signé :) Yves Le Querdec.

AMÉRIQUE. — *Nos collèges en Amérique.* — On parle beaucoup des succès de *Marquette College*, tenu par la C^ie^ à Milwaukee (Wisconsin). L'année dernière, pour le « débat » solennel entre le *Forum club* de l'Université de Madison et le *Forum club* de Milwaukee, les trois orateurs désignés par vote populaire pour représenter l'Université de Madison étaient trois gradués de *Marquette College.* Ils avaient pour adversaires deux hommes de loi éminents et un inspecteur des écoles publiques. Ils devaient soutenir l'affirmative dans la question suivante : « L'état doit-il subventionner les établissements d'instruction supérieure ? » Leurs discours furent très applaudis, et la décision du jury fut en leur faveur. — Au concours général de latin entre les collèges de la province du Missouri, les premières places ont été enlevées par des élèves de *Marquette College.* Le sujet était : *de præstantia castitatis.*

St Mary's College (Kansas) a reçu le 24 septembre la visite de tout le corps des ministres « congrégationaux », qui venaient de tenir leur réunion annuelle. Plusieurs étaient accompagnés de leurs femmes. Ils regardaient beaucoup et voulaient tout voir. Le R. P. Recteur et un autre Père les promenèrent dans les bâtiments et dans les différentes salles. Arrivés dans la salle de lecture des *seniors*, l'un des ministres prit la parole et remercia les autorités du collège, au nom de tout le corps, pour leur courtoisie et leurs prévenances. Cette visite a pu contribuer à faire tomber les préjugés et à nous faire mieux connaître.

Après la congrégation provinciale, le R. P. Provincial s'est réuni, avec les recteurs et les préfets des collèges de la province du Maryland, en *conférence sur les études.* Chaque recteur avait reçu 15 jours avant une liste de 26 questions sur lesquelles il avait pu consulter les membres les plus compétents de son personnel. On s'est surtout occupé de mettre nos collèges en harmonie avec les autres établissements tant au point de vue des examens d'admission qu'au point de vue des auteurs et des programmes. On a décidé de garder la grammaire latine d'Alvarez actuellement en usage jusqu'à ce qu'une nouvelle édition, revue et corrigée, en soit faite. On a

constitué un comité permanent des études, composé de 5 membres, qui se réuniront 4 fois par an. On a aussi approuvé, pour la dénomination de chaque classe, l'emploi des noms en usage aux États-Unis : *Senior*, *Junior*, *Sophomore*, *Freshman* pour les hautes classes ; *First*, *Second*, *Third* et *Fourth Academic* pour les classes de grammaire, tout en gardant entre parenthèses les noms du *Ratio*. Ce simple changement d'étiquette n'est pas sans importance pour le public, il fera cesser certaines confusions fâcheuses.

A Montréal (Canada), à côté du collège français de *St Mary's*, les NN. se sont décidés à ouvrir un collège anglais (qui ne fera, jusqu'à nouvel ordre, que les basses classes). Le prospectus dit : « Le système suivi sera celui du *Ratio studiorum*, employé avec tant de succès depuis plusieurs siècles par le Compagnie de Jésus en Europe et en Amérique. » *(Woodstock Letters.)*

« Je reçois des détails très touchants sur les progrès dans la piété des élèves de première division de l'*Immaculée-Conception* de Santa-Fe (Rép. Argentine). Leur surveillant, pour obtenir une bonne conduite, a eu recours à la piété, et a dirigé toute son attention de ce côté ; il a parfaitement réussi. Les élèves ont au moins 15 ans, beaucoup ont 17, 18 ou même 21 ans. Depuis qu'il leur a parlé de l'efficacité des sacrements, la moitié au moins de la division fait la sainte commuion très spontanément chaque dimanche. L'Apostolat de la prière et la communion réparatrice ont été mis en honneur. La condition pour en faire partie était d'avoir la note *optime :* tous ont rempli la condition. Les élèves exercent leur zèle sur leurs parents et amis par leurs lettres et leurs prières.

« C'est le mois de novembre qui est le mois de Marie dans ce pays, car c'est la saison des fleurs. Il se termine le 8 décembre. La piété a redoublé pendant ce mois. Quatre-vingts bougies brûlaient chaque jour devant ce petit autel de l'étude. Le travail, preuve de la solidité de la dévotion, était acharné. Les jeudis et dimanches, c'était non plus le Père, mais des prédicateurs choisis avec les élèves eux-mêmes, qui faisaient le sermon d'usage; leurs discours étaient touchants et saisissants, et témoignaient de leur amour pour Marie, pour N.-S , pour l'Église. Au réfectoire, on se privait de dessert et de vin. Un grand jeune homme à longues moustaches voulait même jeûner au pain et à l'eau. Les examens ont merveilleusement réussi... » *(Extrait d'une lettre du P. Bretón.)*

Collège de l'Immaculée-Conception (San Leopoldo, Brésil). — Le ministre d'Allemagne au Brésil, le docteur Krauel, après avoir visité l'État de Rio Grande do Sul, écrit dans le journal le plus important de la République : « Il y a à San Leopoldo deux maisons d'éducation de premier ordre, qui feraient bonne figure même en Europe : le collège des jésuites allemands, installé dans un véritable palais, avec jardins, sur les bords du fleuve ; et le collège des Sœurs franciscaines, aussi allemandes. De tous les points de l'État les élèves accourent vers ces établissements, et l'éducation que l'on

y donne est si salutaire que même des familles protestantes y envoient leurs enfants. » Il n'est pas besoin de dire que ce monsieur est lui-même protestant. Quand il passa chez nous, il était entouré de plusieurs pasteurs de sa religion, qui étaient venus de différents endroits du pays, où ils ont un bon nombre d'ouailles parmi les colons allemands. Il fut reçu au collège avec solennité, parcourut toute la maison avec le R. P. Recteur, et parut très content de tout ce qu'il vit. (*Lettre du P. Magouet*, 21 oct. 1896.)

« A *St-Gabriel* (Quito), pour l'année scolaire 1896-97, les élèves s'annoncent encore plus nombreux que l'an passé. » *(A. Mille, S. J.)*

ESPAGNE. — Le *collège St-Joseph* à Valence vient de célébrer par des fêtes brillantes le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Le jour de l'Immaculée Conception, cent trente anciens élèves se trouvèrent réunis à la sainte table à côté des écoliers d'aujourd'hui. Des allocutions vibrantes furent prononcées, et l'on resserra les liens d'amitié pour les luttes de l'avenir. Au moment des adieux, un télégramme daté de Rome mit le comble à l'enthousiasme. Il était signé : *L. Martin*, et portait ces mots : *Alabo y bendigo conmemoración y conmemorantes.*

ANGLETERRE. — *Oxford.* — Dans le conseil tenu récemment par S. É. le cardinal Vaughan, afin de discuter les mesures à prendre pour préserver la foi des jeunes gens catholiques à Oxford et Cambridge, on a résolu de nommer un aumônier qui sera chargé de s'occuper d'eux au point de vue spirituel et de leur faire, soit par lui-même, soit par d'autres, des conférences sur la doctrine chrétienne. Pour Oxford, la majorité du conseil n'a pas été d'avis de remettre à la Compagnie tout le soin des étudiants. La Compagnie étant déjà chargée de la mission d'Oxford, l'Église semblerait aux yeux de l'université n'être représentée que par un ordre religieux, à l'exclusion des autres ordres et du clergé séculier, résultat peu souhaitable. Cependant l'avis de tous était que personne n'était plus capable de faire les conférences que le P. Jos. Rickaby, S. J. On a tranché la difficulté en nommant comme aumônier un prêtre séculier, membre de l'université, qui n'était pas en mesure de donner lui-même les conférences ; et celles-ci ont été confiées au P. Rickaby, avec un traitement de 150 livres par an. Cette décision, qui n'a été prise que pour l'année présente, a été approuvée à l'unanimité ; elle avait été proposée par le duc de Norfolk et le P. Norris.

(Letters and Notices.)

PHILIPPINES. — *Mort de Rizal.* — Rizal, l'âme de la révolte des Philippines, a été l'instrument qu'avait choisi la franc-maçonnerie espagnole pour essayer de soumettre complètement ces îles à son joug. On a reçu de Manille quelques détails sur les derniers moments de cet infortuné jeune homme.

Malgré les entretiens qu'il avait eus dans la chapelle ardente avec les jésuites Faura (1) et Vilaclara, Rizal continuait à refuser de se confesser, et professait toujours les mêmes théories philosophiques et politiques. Le P. Faura retourna le voir et lui dit : « Rizal, convenez que nous, vos anciens maîtres, nous sommes les seuls qui ne vous ayons pas trompé. Repentez-vous, pendant qu'il en est encore temps. Nous vous consolerons. Souvenez-vous que quand vous faisiez vos études chez nous, vous récitiez toujours une prière devant cette image du S.-C. que vous-même aviez dessinée. Demandez-lui le salut, vous l'obtiendrez. »

Rizal, ému, hésita et resta quelque temps silencieux. Enfin il dit au P. Faura qu'il voulait se confesser. Il le fit avec grande ferveur. Alors il se fit en lui un changement étrange. Il demanda du papier et une plume et se mit à écrire des vers. Puis il dit à ceux qui l'entouraient :

« Ce sont mes conversations avec de mauvais Espagnols qui m'ont rendu révolutionnaire en me faisant désirer l'indépendance de ma patrie. Quand j'étais à Madrid, les républicains me disaient que la liberté se demandait avec des balles et non à genoux. Vraiment ce sont ces idées, déposées dans mon esprit, qui sont la cause de ce que j'ai fait. Mon seul péché est celui d'orgueil : j'ai cru faire quelque chose de très grand, quand je n'en possédais pas les moyens. » Jusqu'au moment de l'exécution, il n'a cessé d'affirmer que c'est l'orgueil qui l'a perdu.

Il signa devant témoins une rétractation dans laquelle il dit : « Je déclare que je suis catholique ; je veux vivre et mourir catholique ; je rétracte de tout cœur tout ce que j'ai dit, écrit et fait contre l'Église et contre N.-S. J.-C. J'abandonne la franc-maçonnerie, qui est ennemie de l'Église. L'évêque peut publier cette rétractation, que je fais spontanément, pour réparer autant que possible le scandale causé par mes écrits et mes actes. Que tous les hommes me pardonnent le mal que j'ai fait à beaucoup d'entre eux. »

Puis, il voulut se confesser de nouveau, et demanda à quatre reprises différentes, qu'on le laissât seul avec le P. Faura, avec qui il parlait lentement. A genoux devant l'autel, il lut la formule liturgique de l'abjuration. Alors, il causa gaiement avec ceux qui l'entouraient, se montrant joyeux et sans aucune crainte de la mort. De temps en temps, il s'approchait de l'autel, et lisait un livre de piété avec beaucoup de recueillement.

L'heure de l'exécution était arrivée. Rizal sortit, accompagné des PP. Mar et Vilaclara, et escorté par un détachement d'artillerie ; un tambour battait une marche. Beaucoup de monde sur le passage du cortège. Rizal regardait à droite et à gauche, comme s'il cherchait quelqu'un. Quand on fut arrivé, il perdit toute son énergie. Il voulut parler et ne put que balbutier des mots

1. Le P. Faura, fondateur et directeur de l'observatoire de Manille, est mort dernièrement.

sans aucune suite. Pour l'exécution, on ne le laissa pas se présenter de face aux soldats ; on lui couvrit la tête d'un voile, sans toutefois lui bander les yeux, et il attendit debout. « *Consummatum est* », dit-il d'une voix forte. La décharge se fit entendre. Il chancela, tourna à moitié sur lui-même, et tomba à la renverse.

PUBLICATIONS NOUVELLES — *Des vocations sacerdotales et religieuses dans les collèges ecclésiastiques, par le P. J. Delbrel de la C^ie de Jésus.* — *Paris, Poussielgue*, 1897, XIV-128 pp. in-18. — Ce petit livre est écrit avec l'entrain, la conviction, le cœur d'un religieux qui a pratiqué ce qu'il dit et s'en est bien trouvé. Il s'adresse surtout aux ecclésiastiques, aux religieux : surveillants, professeurs, prédicateurs, confesseurs dans les collèges d'enseignement secondaire, autres que les petits séminaires, bien qu'une bonne partie de l'ouvrage puisse aussi s'appliquer à ces derniers. Les débutants ne seront pas les seuls à pouvoir en tirer profit.

La vocation sacerdotale ou religieuse consiste, à proprement parler, dans l'appel divin fait aux âmes ayant les dispositions requises. Mais de ce que cet appel vient de Dieu, résulte-t-il que nous n'ayons rien à faire ? Non certainement ; car nous pouvons beaucoup pour que cet appel soit entendu puis suivi. — Pour cela, il faut d'abord un vrai désir de voir surgir de nombreuses vocations, le regarder comme un honneur pour le collège ; alors on se mettra à l'œuvre pour faire valoir les moyens indiqués par l'auteur et qui se résument en ces trois mots : préparer le terrain, semer, puis entretenir la vocation. Inutile de faire ici une analyse détaillée de l'ouvrage; la table en est très bien faite, et comme elle est imprimée sur le prospectus, un simple coup d'œil suffit pour avoir une idée exacte, sinon complète des moyens indiqués pour le but à atteindre.

Mais ce qui résulte de la lecture de ces lignes,ce qui y est dit explicitement à certains endroits, c'est que la condition fondamentale du succès est une grande estime, un grand amour de sa vocation. Par là, nos paroles, notre attitude auront pour pénétrer les cœurs des enfants, pour les fortifier, pour faire évanouir leurs préjugés avoués ou inavoués, une efficacité qu'elles ne sauraient trouver nulle part ailleurs. — L. F., S. J.

Cartas de México. — Nous souhaitons la bienvenue aux *Cartas de México* dont nous avons reçu le premier n°. Format commode, caractères très lisibles, et même illustrations phototypiques, rien n'y manque (si ce n'est peut-être, en haut des pages, ces « titres courants » qui facilitent tant la lecture et les recherches). Ces *Lettres* sont une preuve de plus du développement et des progrès de la province du Mexique. Sans doute le *Niño peregrino (Lettres de Jersey*, 1891, p. 135) n'y est pas étranger, et la prophétie de 1767 continue de s'accomplir.

Une obligeante communication nous permet de publier dès aujourd'hui le *prospectus universæ Societatis*, qui ne paraît ordinairement que huit mois plus tard.

PROSPECTUS UNIVERSÆ SOCIETATIS JESU, INEUNTE ANNO 1897.

Assistentiæ	Provinciæ	Sacerdotes	Scholastici	Coadjutores	Universi	
ITALIÆ	Romana	205	86	109	400	1899
	Neapolitana. ...	139	87	83	309	
	Sicula...	97	100	68	265	
	Taurinensis.. ...	177	238	144	559	
	Veneta..	189	92	85	366	
GERMANIÆ	Austr.-Hung. ...	318	173	239	730	3970
	Belgica.	436	401	213	1050	
	Galiciana	165	139	134	438	
	Germaniæ	530	346	387	1263	
	Neerlandiæ... ...	237	132	120	489	
GALLIÆ	Campaniæ	313	144	125	582	3038
	Franciæ	503	205	230	938	
	Lugdunensis ...	434	168	221	823	
	Tolosana	392	157	146	695	
HISPANIÆ	Aragoniæ	380	303	360	1043	3078
	Castellana	341	370	325	1036	
	Lusitana	104	98	70	272	
	Mexicana	51	86	44	181	
	Toletana	157	222	167	546	
ANGLIÆ	Angliæ..	291	233	122	646	2491
	Hiberniæ	148	110	49	307	
	Mar.-N.-Ebor. ...	233	203	158	594	
	Missouriana. ...	165	186	107	458	
	Canadensis.. ...	100	85	72	257	
	Neo-Aurelian. ...	66	107	56	229	
Ineunte anno 1897 ...		6171	4471	3834	14476	14476
dº dº 1896 ...		6069	4423	3768	14260	14260
Manet augmentum ...		102	48	66	216	216

FIN.

Imprimerie Saint-Augustin, Bruges.